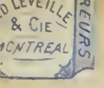

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04051 5819


& CIE
MONTREAL


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY




TRANSFERRED



VIE

DU

PÈRE CHEVRIER



Phototypie. H. Bretin

A. Chevrier

FONDATEUR DE LA PROVIDENCE DU PRADO
1826-79

VIE

DU

PÈRE CHEVRIER

FONDATEUR

DE LA PROVIDENCE DU PRADO, A LYON

PAR

J.-M. VILLEFRANCHE

TROISIÈME ÉDITION, COMPLÉTÉE & REVUE



LYON
LIBRAIRIE EMMANUEL VITTE
3, place Bellecour, 3

1896





A SA GRANDEUR MONSEIGNEUR COULLIÉ,

ARCHEVÊQUE DE LYON, PRIMAT DES GAULES

MONSEIGNEUR,

SOUS *quel patronage, mieux que sous celui de votre Grandeur, mettre un livre qui se propose de faire connaître une des gloires contemporaines du clergé de Lyon? Vos prédécesseurs ont encouragé et soutenu le Père Chevrier. Vous-même, dès votre arrivée, avez donné au Prado de précieux témoignages d'intérêt.*

J'ose espérer que, de cette haute et paternelle bienveillance, une part me reviendra, et que Votre Grandeur daignera bénir à la fois les continuateurs de l'Œuvre et son modeste historien.

J.-M. VILLEFRANCHE.



ARCHEVÊCHÉ
DE
LYON
†

Lyon, *le 7 décembre 1893*

Bien cher Monsieur,

En visitant l'œuvre du Prado et en constatant les résultats obtenus dans cette Maison, nous avons compris qu'un Prêtre selon le cœur de Dieu était passé par là ; et, nous vous l'avouons, notre émotion s'est trahie, lorsque nous avons pénétré dans la cellule qui fut l'asile du Père Chevrier. Sans préjuger le jugement de la sainte Eglise, nous avons cru entrer dans la chambre d'un saint.

Heureux le diocèse à qui Dieu envoie de ces âmes sacerdotales! Ames vaillantes entre toutes, prenant à la lettre les conseils dù saint Evangile, elles entreprennent, sans hésiter, l'admirable commerce qui, dès ici-bas, rapporte le centuple.

En écrivant la vie du Père Chevrier, vous réalisez un de mes désirs. Redire les détails de cette belle vie, c'est honorer notre cher diocèse, fier de la vertu d'un de ses fils ; c'est conforter les dévouements nombreux qui continuent son œuvre ; c'est édifier les fidèles et encourager les bienfaiteurs d'une œuvre qui répond

si bien aux désirs de Léon XIII, parce qu'elle est une œuvre tout à la fois sociale et religieuse.

Nous bénissons votre travail, cher Monsieur, et nous vous promettons la récompense qui accompagne toujours une bonne action.

† PIERRE,

Archevêque de Lyon et de Vienne.



ARCHEVÊCHÉ
D'AIX
ARLES ET EMBRUN
†

Aix, 27 *février 1894*.

Bien cher Monsieur,

J'ai reçu, ces jours-ci, votre *Vie du Père Chevrier*. Il m'a été facile de vous suivre dans vos récits. Je les connaissais d'avance ; j'ai vécu pendant plus de vingt ans dans le voisinage du Père Chevrier, à moins de demi-heure. Vous le faites revivre tel qu'il est, tel qu'il a toujours été, même quand vous étiez son condisciple au Petit Séminaire de l'Argentière.

Sans y viser, vous faites son panégyrique par sa propre vie simplement et loyalement racontée. Les Lyonnais qui ont connu le *Bon Père* vous rendront le même témoignage.

Votre biographie trouvera sa place dans toutes les familles chrétiennes, surtout dans ce quartier si populeux et exclusivement ouvrier de la Guillotière si décrié et qui vaut mieux que sa réputation.

Ce fut là le principal théâtre de ses œuvres, de son dévouement et de son inépuisable charité, pendant plus de trente ans ; il passait aux yeux de tous pour un *vrai saint*.

Un jour, je fus accosté dans la Grande-Rue de la Guillotière par un bon campagnard de Vaugneray. Il avait avec lui son fils de douze ans, aveugle. Il me demanda où demeurait le *saint*. Je n'eus pas de peine à lui indiquer le chemin qui conduisait chez le *saint*. Je ne sais s'il a fait des miracles ; je l'en crois bien capable. Je n'ai jamais entendu parler de ceux que vous racontez. Lui et son entourage étaient si modestes qu'ils se seraient bien gardés d'en dire un mot.

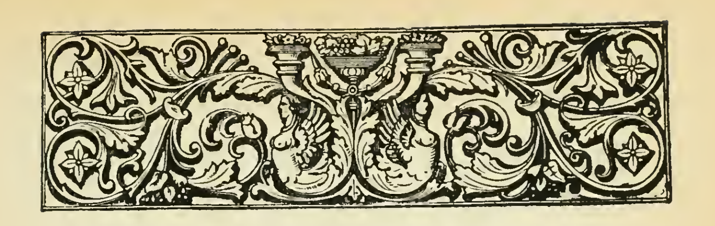
J'ai été très édifié et nullement surpris de vos pieuses révélations. Que Dieu bénisse l'ouvrage et l'auteur qui continue à bien mériter de l'Eglise et de la Patrie.

Tout votre, bien cher Monsieur, pour la vie et pour l'éternité.

† XAVIER,

Archevêque d'Aix.





PRÉFACE

DEUX ans à peine se sont écoulés depuis que ce livre paru. La faveur avec laquelle le public l'a accueilli, faveur due au vivace et aimé souvenir laissé par le fondateur du Prado, nous oblige à une nouvelle édition. Nous la saluons avec joie. Elle est une preuve que notre œuvre a été comprise et a pu être utile, en outre, grâce au soin avec lequel les fils pieux du P. Chevrier ont recueilli les

souvenirs nouveaux suscités par la lecture de la première Vie du P. Chevrier, nous avons vu, sur plus d'un point, se compléter l'attachante étude que nous avions entreprise.

Le siècle qui va finir n'est pas celui des grands caractères ; il offrira cependant, en certain nombre, à la postérité, des modèles d'autant plus dignes d'admiration qu'ils se développèrent dans un milieu plus défavorable : *Virtus in infirmitate perficitur*, la vertu se perfectionne dans l'infirmité. Pie IX, Garcia Moreno et plusieurs autres sont des figures qui font honneur à l'humanité et qui auraient paru grandes même aux plus grandes époques de l'histoire.

Ce siècle n'est pas non plus un siècle religieux; ce qui ne l'empêche point de compter, lui aussi, des apôtres, des martyrs, des saints.

Parmi ces derniers, il en est deux que nous aimons à rapprocher l'un de l'autre, comme ils se rapprochèrent par une presque identité de vertus et de travaux : c'est Dom Bosco et M. Chevrier[1].

[1] Il va sans dire que le titre de *saint* n'est, dans notre pensée, qu'un qualificatif, lorsque nous l'appliquons à Dom Bosco et à M. Chevrier, et que nous n'entendons nullement préjuger, en ce qui les concerne, le jugement de l'Eglise.

Tous deux humbles prêtres, sans naissance ni fortune, tous deux brûlant de zèle pour Dieu et pour les pauvres, tous deux bienfaiteurs insignes de la jeunesse abandonnée; mais l'un a pu donner à son œuvre assez de développement pour forcer l'attention du monde entier et voir venir à lui, une popularité que, du reste, il ne cherchait pas ; l'autre, enlevé trop jeune, n'est guère connu encore que dans sa région natale.

Sous le rapport des difficultés à vaincre, et par conséquent du mérite, M. Chevrier en rencontra peut-être davantage. Moins exceptionnellement doué du côté de l'intelligence, il n'ajouta point l'auréole de la science à celui de la sainteté; il n'eut pas non plus un auxiliaire incomparable comme cette mère de Dom Bosco, plus étonnante que Dom Bosco lui-même.

Mais comme amis de Dieu et des hommes, comme réformateurs du peuple et éducateurs de la jeunesse, comme excitateurs de vocations sacerdotales et préparateurs de bons prêtres à l'Eglise qui en a besoin plus que jamais, ces deux hommes se valent ; il semble même que c'est dans le moins connu des deux que l'effort

personnel fut le plus héroïque ; mais le ciel se plut à couronner leurs vertus des mêmes faveurs surnaturelles et leurs travaux des mêmes succès; moindres cependant pour M. Chevrier parce que, nous l'avons dit, l'insondable Providence lui refusa les vingt dernières années d'une vie normale, qui furent les plus fécondes pour Dom Bosco et pour tant d'autres.

Leurs œuvres leur ont survécu ; elles ont même grandi après eux. Puissent-elles continuer à étendre leur bienfaisante influence de lumière et d'apaisement sur une société ulcérée de socialisme, depuis qu'elle n'a plus que des appétits terrestres !

C'est pour aider à ce résultat que nous avons tenu à écrire la vie des deux fondateurs.

Notre travail sur M. Chevrier a été facile ; exécuté sur des notes abondamment fournies, il est moins notre œuvre que celle des enfants du fondateur du Prado.

Comme remerciement nous leur adresserons un souhait : qu'ils conservent toujours, parmi eux, la simplicité, la pauvreté du Père !

Cette pauvreté est excessive, dira-t-on ; plus d'une fois, dans ce récit, elle paraîtra toucher à

la folie ; mais ici la folie n'est qu'apparente; saint Paul l'a définie depuis bien longtemps : *stultitiam crucis*, la folie de la croix.

Grisé d'un esprit d'indépendance, d'un orgueil, d'une soif de jouir qu'expliquent ses conquêtes sur la nature physique, notre siècle est un enfant révolté, qui s'éloigne chaque jour davantage de sa mère, l'Eglise, sa première éducatrice et la seule auprès de qui il retrouverait paix, honneur et bonheur.

Est-ce par d'habiles cajoleries, ou par l'éloquence des raisonnements que cette mère désolée le ramènera?

Non, c'est par la vertu de ses souffrances maternelles et par l'excès même d'un amour dévoué jusqu'au sacrifice, jusqu'à l'abnégation la plus complète.

Devant les cajoleries et les raisonnements, le monde moderne sourit avec dédain, quand il ne ferme pas obstinément l'oreille.

Devant la charité, l'humilité, la pauvreté volontaire, son attention est captivée de force; il s'étonne, il s'indignera peut-être, mais il est subjugué et les amères déceptions de ses erreurs aidant, il sent ce qu'il n'aurait pas

compris; la source des larmes s'ouvre et c'est elle qui fend le rocher.

Les savants et les habiles, les écrivains, les orateurs sont assurément très désirables ;

Mais envoyez-nous, Seigneur, envoyez-nous des saints !

J.-M. Villefranche.

Bourg, le 2 octobre 1895, seizième anniversaire de la mort du Père Chevrier.





LE PÈRE CHEVRIER

CHAPITRE I

Premières années

Antoine Chevrier naquit à Lyon le 16 avril 1826, jour consacré par l'Eglise à honorer la mémoire de saint Benoît Labre. Remarquable et providentielle coïncidence ! Cinquante-trois ans plus tard, il mourait à la veille de la fête du séraphique François d'Assise. Ces deux héroïques pauvres semblent donc former un cadre glorieux à cette histoire qui se résume dans l'amour de Jésus-Christ et de la pauvreté !

Son père, Claude Chevrier, d'une ancienne famille

lyonnaise, était employé de l'octroi et resta jusqu'à sa retraite dans cette modeste fonction.

Sa mère, Marguerite Fréchet, originaire de La Tour-du-Pin, possédait un petit atelier pour le tissage de la soie. C'était une femme simple mais pieuse ; elle avait consacré son fils à Dieu et à la Sainte-Vierge dès avant sa naissance, et chaque samedi, lorsqu'elle l'attendait, elle gravissait péniblement la montagne de Fourvière, et faisait cette généreuse prière : « Mon Dieu je vous consacre mon premier-né ; s'il doit être un mauvais sujet, retirez-le de ce monde ; laissez-lui seulement le temps de recevoir le baptême ! » Pour elle, c'était être un mauvais sujet que de ne pas mener une vie entièrement chrétienne. A l'exemple de Blanche de Castille, mère de saint Louis, elle aimait mieux voir son enfant mourir que de le voir devenir infidèle à Dieu.

Deux jours après sa naissance, le 18 avril, il fut porté à l'église Saint-François, située sur la rive droite du Rhône, en face de la Guillotière où il devait plus tard dépenser toute sa vie à la conquête des âmes et à l'éducation de la jeunesse ; là, il reçut le sacrement qui devait faire de lui un élu de Dieu et un fils de l'Eglise. Le ciel lui réservait d'autres grâces signalées dans ce même temple ; il devait y faire sa première communion et y célébrer sa première messe ; ce qui lui faisait dire avec esprit lorsqu'il reçut l'habit de saint François : « J'ai été franciscain toute ma vie. »

Au retour du baptême, un incident fut remarqué et retenu par les assistants. Que s'était-il donc passé pendant la cérémonie ? Ceux qui portaient l'enfant dans leurs bras connurent-ils l'excellence de la grâce que Dieu répandait en lui ? Quoi qu'il en soit, le parrain, comme un autre Siméon, sembla plonger son regard dans l'avenir et, en remettant le petit Antoine à sa mère, il lui dit d'un air inspiré : « Prends bien soin de ce petit, il sera l'honneur de la famille ! »

Marguerite n'avait pas besoin de ces recommandations pour comprendre toute l'importance de son rôle de mère. Elle savait que l'enfant est presque toujours ce que l'a fait l'éducation maternelle ; qu'une formation molle et purement naturelle ne fait que des âmes vulgaires et sans énergie, tandis qu'une forte et pieuse éducation produit des caractères énergiques et de véritables chrétiens. Aussi l'on peut dire que, si elle exagéra quelque chose, ce fut dans sa vigilance inquiète, dans les exigeances que lui suggéraient ses ambitions légitimes pour la perfection de son fils ; elle fut plutôt dure que faible.

Elle possédait, en effet, dans un haut degré, toutes les qualités de la femme forte : la rectitude du jugement, la fermeté de la volonté, une indomptable vigueur que rien ne lassait dans l'accomplissement du devoir. A ces vertus humaines, elle en joignait d'autres, plus élevées encore et d'ordre purement spirituel : une piété sincère, une foi ardente et une tendresse inépuisable pour les malheureux.

Antoine respira donc de bonne heure, dans les bras et sur les lèvres de cette mère, je ne sais quoi de viril et de doux, de ferme et de compatissant, d'où résulta pour lui une physionomie morale toute particulière, aussi vive et saillante dans les détails que pondérée et complète dans l'ensemble.

Comme première base à tout ce qu'elle rêvait pour lui de beau et de bon, Marguerite Fréchet eut soin d'abord de faire naître et de développer dans le cœur de son enfant les sentiments de la piété chrétienne. Les leçons que reçut à cet égard le jeune Antoine sur les genoux de sa mère étaient appuyées et confirmées par tout ce qu'il voyait et entendait autour de lui ; jamais la demeure de ses parents ne lui offrit autre chose que des exemples d'édification. Aussi n'y eut-il pour lui rien de perdu dans les enseignements et les salutaires impressions qu'on

s'efforçait de lui inculquer. Son père était la bonté même ; les traits saillants de son caractère furent la simplicité, la franchise, la gaieté, la cordialité. Aussi fut-il toujours l'objet de la plus grande affection de la part de son fils, qui, en parlant de lui dans ses lettres ou dans ses entretiens, ne l'appelait le plus souvent que son bon père. Les rôles ordinaires se trouvaient donc intervertis dans ce ménage : la raideur se rencontrait surtout du côté de la mère, la tendresse du côté du père. Heureusement cela n'ôtait rien à la bonne entente de l'un et de l'autre et à l'unité de direction pour le plus grand bien de l'enfant. L'indulgence et l'équité paternelles ne faisaient que tempérer ce qu'il pouvait y avoir de trop rigoureux dans l'éducation maternelle.

Lorsque sa mère l'avait grondé, il ne voulait pas s'endormir avant d'avoir obtenu son pardon. « Allez, lui disait Mme Chevrier, allez-vous coucher, Monsieur ! » (C'est ainsi qu'elle l'appelait lorsqu'elle voulait le punir), et le pauvre petit « Monsieur » obéissait et se retirait dans sa chambre. Mais, au bout d'un instant, il revenait, tout en larmes : « Je serai sage, maman, je ne veux pas être un monsieur, je suis ton petit Antoine ; pardonne-moi, maman, pardonne-moi ! » Et souvent la mère lui laissait répéter longtemps ses actes de repentir avant de céder à ses instances.

Un soir, quelle grosse faute avait-il commise ? nous ne savons, mais il demanda pardon, sans l'obtenir, jusqu'à onze heures ; il sanglota, ne voulant absolument pas s'endormir avant d'avoir vu le sourire de sa mère. Mais, dès qu'il l'eut aperçu, son chagrin d'enfant s'apaisa et, sous le tendre baiser maternel, il s'endormit tout d'un trait.

On voit que les parents d'Antoine Chevrier ne faisaient pas de leur fils unique une idole, comme il arrive trop souvent dans certaines familles où l'on aime beaucoup les enfants, mais où on les aime mal. En effet est-ce les aimer avec intelligence que de rechercher uniquement

leur bonne humeur et leurs caresses, et de tout faire, de tout permettre par crainte de les affliger et de se priver ainsi des douces distractions qu'ils procurent et de l'honneur qu'ils font, des compliments qu'ils attirent de la part des parents et des voisins ? Les aimer ainsi n'est-ce pas les aimer pour soi et non pour eux ? On s'en fait une parure, on cherche en eux une source de satisfactions égoïstes ; on les habitue à jouir et non à se priver, à céder à tous les entraînements et non à se vaincre ; bref, loin de les fortifier pour les luttes de la vie, il semble qu'on les affaiblisse, comme à plaisir, et qu'on s'étudie à les énerver. Marguerite, au contraire, s'appliqua à former le sien de bonne heure à l'esprit de sacrifice. Pour commencer, elle exigeait de lui une parfaite obéissance.

Un jour qu'elle devait s'absenter longtemps : « Tu vas t'asseoir ici, lui dit-elle ; voici des jouets pour t'amuser, mais fais attention, reste là jusqu'à mon retour. — Oui, maman, répond simplement le petit Antoine. » Et trois heures après, Marguerite arrive, et trouve son enfant à la même place ; fidèle à l'ordre de sa mère, il n'avait pas quitté un instant l'endroit désigné. Pareil fait se renouvela bien des fois.

A l'âge où tout est bruit et mobilité, à l'âge où une mouche qui vole fait oublier à l'enfant toutes ses résolutions et détourne, avec le cours de ses pensées, ses promesses même les plus sincères, Antoine Chevrier savait se contraindre pour obéir à Dieu et à sa mère. N'était-ce pas un remarquable apprentissage des habitudes de renoncement et un présage de cette énergie morale qui devait l'amener plus tard à de si héroïques vertus ? Heureux, bienheureux l'enfant qui sait de bonne heure passer à côté du plaisir et suivre le devoir ! Toute l'éducation est là.

Il comprenait si bien, plus tard, le bienfait de cette forte et chrétienne formation, telle qu'il l'avait reçue,

qu'il écrivait à un de ses enfants ces paroles d'une énergie qui ne manque pas de saveur : « Savez-vous ce qui fait les hommes ? Ce sont les souffrances, les privations, les humiliations. Celui qui n'a rien souffert, rien enduré, ne sait rien ; celui qui n'a jamais manqué de rien n'est bon à rien. Ceux qui sont toujours flattés et caressés ne sont que des *pattes mouillées*. Plus vous serez méprisé, injurié, humilié, plus vous serez grand, fort et solide au service de Dieu. »

Et dans son testament spirituel : « Je remercie Dieu, écrivait-il, de ce qu'il m'a donné de bons parents qui m'ont élevé pieusement, sévèrement, et qui ont veillé sur mon enfance pour m'empêcher de suivre les mauvaises compagnies et les mauvais exemples. »

Dès ses plus tendres années, sa prévoyante mère évita de le laisser inactif, ne fût-ce qu'un instant. Elle l'occupait, au besoin, dans le ménage, l'habituant ainsi à rendre de petits services et à chercher son plaisir dans le plaisir d'autrui ; elle lui apprit à coudre, à tricoter les bas ; si bien que, dans ce dernier travail, il devint d'une habileté rare. Elle allait même jusqu'à lui faire laver ses bas et ses mouchoirs ; c'est lui-même qui a raconté ce détail de son enfance. Lorsqu'elle le conduisait au lavoir, les maitres de l'établissement étaient tellement ravis de voir un petit enfant si laborieux qu'ils lui faisaient grâce du prix de sa place.

Tout ce que sa mère commandait, que ce fut conforme ou contraire à son attrait personnel, il l'exécutait sur le champ et sans raisonner ; si bien que sa mère a pu dire :

« Mon fils ne m'a jamais désobéi. » Redisons-le et ne nous lassons pas de répéter cette vérité capitale aux parents et aux maitres qui pourront nous lire : Heureux l'enfant à qui un pareil témoignage peut être rendu ! Il saura se maitriser et se gouverner, il ne cédera ni à la fougue des sens, ni aux folies de l'imagination, ni aux

paresses du corps, et l'on peut dire d'avance, avec la certitude de n'être pas démenti par l'évènement : « Dans cet enfant, il y a un homme !

Toutefois, il faut bien l'avouer, Marguerite n'était pas complètement au-dessus des faiblesses humaines. Si l'obéissance extraordinaire et les heureuses dispositions de son fils faisaient sa principale joie, elle n'était pas indifférente non plus à sa jolie figure et à sa taille élancée ; elle aimait à le parer selon ses moyens et, quand elle le promenait revêtu d'un beau tablier blanc, c'était avec une fierté bien excusable qu'elle se plaisait à voir les mères des riches enfants de Bellecour s'arrêter devant lui et s'écrier : « Oh ! le bel enfant ! »

Antoine avait six ans lorsque, le 21 novembre 1832, éclata la fameuse insurrection des ouvriers de Lyon. Elle resta pour lui un souvenir lointain, probablement le premier qui s'imprima vivement dans son imagination. Rappelons brièvement les faits déjà presque oubliés malgré la grande place qu'ils tinrent dans les souvenirs de la génération qui nous a précédés. La révolution de Juillet avait engendré le chômage, et le chômage la misère. Poussés par le besoin autant que par les excitations politiques, encouragés du reste par le succès de l'insurrection parisienne et par le vague espoir d'en faire une qui réussirait également, mais qui ne serait pas cette fois escamotée au profit de la seule bourgeoisie, des bandes de « canuts » descendirent du plateau de la Croix-Rousse et envahirent l'Hôtel-de-Ville. Leur cri de ralliement était : « Du travail ou la mort ! ». Pour drapeau, elles avaient arboré une large bande d'étoffe noire avec cette inscription : « Vivre en travaillant ou mourir en combattant ! » Les troupes, surprises et ne se jugeant pas assez fortes, abandonnèrent la ville aux insurgés ; ce fut seulement après dix jours que le maréchal Soult et le jeune duc d'Orléans la réoccupèrent. La même lutte se renouvela en

avril 1834, mais elle fut plus terrible. Il y eut près de deux mille morts ou blessés.

Antoine écoutait le bruit de la fusillade et tremblait de tous ses membres. Le roulement des canons dans la rue, les chants ou cris des insurgés, les charges de cavalerie le faisaient cacher sa tête sous le tablier de sa mère ; la nuit il s'éveillait à la moindre commotion et tressautait dans son lit. Son père avait mis des matelas aux fenêtres afin d'amortir les balles ; de là une obscurité terrifiante qui s'ajoutait aux fracas des détonations. Sa mère était obligée de se tenir presque constamment auprès de lui pour le rassurer et faire tarir ses larmes.

Cependant il atteignait l'âge où l'on devait songer à lui faire suivre une école. Cette école semblait tout indiquée d'avance, puisque dans la maison même se trouvait un vieil instituteur qui réunissait quelques élèves. C'est là qu'Antoine fut d'abord envoyé. Lui-même dans une de ces instructions familières qu'il faisait chaque soir au Prado, a rappelé incidemment ses premiers pas dans la carrière de l'étude.

Voulant expliquer comment une âme ne fait de véritables progrès dans la vertu qu'autant qu'elle sait où elle va et ce qu'elle veut, il se servait de cette comparaison : « C'est comme lorsque j'étais petit : Ma mère m'avait confié à un maître d'école qui employait la méthode Jacotot, alors fort à la mode. Vous ignorez ce que c'est, mes enfants, que cette méthode ? Mon maître ne paraissait guère le savoir non plus ; du moins il l'avait mal comprise et l'appliquait avec inintelligence, car je ne puis croire que la méthode n'eût absolument rien de bon. Il nous présentait un livre où il fallait lire des mots, des phrases, sans avoir appris les lettres. Nous disions au hasard, ou nous ne disions rien, et nous n'avancions pas. Ma mère, qui donnait cinq francs par mois, croyait que, pour ce prix, et grâce aux belles idées de notre voisin, idées si neuves et expéditives, je devais apprendre

beaucoup mieux que chez les Frères qui, disait-on, étaient rebelles au progrès. De temps en temps elle me montrait un A, un B, un C et me demandait le nom de ces lettres et quels sons résultaient de leur assemblage. Je restais muet. — Quoi ! insistait-elle ? Tu ne sais pas cela ? — Maman, on ne me l'a pas appris. — Alors que sais-tu donc ? — Je sais des phrases, il y en a une en lettres rouges qui se renversent en arrière, et une autre en lettres noires qui penchent en avant, et une en lettres épaisses, et une en lettres minces ; mais il faut que je les voie à leur place dans le tableau, sans quoi je ne puis pas les deviner. — Mon pauvre enfant, conclut ma mère tout en larmes, et mes pauvres cinq francs par mois !... Allons, il faut essayer d'autre chose, fût-ce de la méthode prétendue routinière. » Et elle me mit chez les Frères des écoles chrétiennes. Ceux-ci commencèrent à m'apprendre les lettres, ensuite ils m'enseignèrent à les lier ensemble et, au bout de quelques semaines, je savais lire. »

Cependant, même chez les Frères, sa mère ne l'abandonnait pas à lui-même. Attentive à veiller sur son innocence, elle évitait de le laisser sans surveillance avec les enfants de son âge ; elle savait l'heure exacte de la sortie des classes et ne lui permettait jamais de s'attarder dans les rues. L'heure habituelle était-elle passée, ne fût-ce que de cinq minutes, elle s'inquiétait, regardait par la fenêtre ou même descendait au-devant du jeune retardataire ; elle n'était tranquille que lorsqu'elle le voyait réinstallé auprès d'elle. D'ailleurs il lui donnait bien rarement cette peine ; il était aussi empressé qu'elle et reprenait avec amour, après son petit repas, la tâche qu'elle lui avait préparée.

Chez les Frères, il avançait donc rapidement dans l'étude. En même temps il commençait à connaître et à goûter Dieu. Sa jeune âme avait déjà le pressentiment et le besoin de l'infini qui devait un jour la remplir, et son cœur éprouvait des émotions et des attendrissements

extraordinaires devant le saint Tabernacle. A ces pieuses impressions se joignait un attrait prononcé pour les cérémonies religieuses. Quoique bien loin encore d'en pouvoir pénétrer le sens, il cherchait déjà à se les expliquer et à les imiter. Ces ardentes curiosités enfantines passèrent, à mesure qu'elles reçurent satisfaction du développement de son instruction religieuse, mais elles laissèrent dans son âme des traces profondes puisque, quarante ans plus tard, il disait : « Ah ! que n'ai-je la tendre et naïve piété de mes jeunes années, alors que connaissant Dieu à peine, mais pénétré de sa présence et de son immensité, et ne sachant comment exprimer ce que j'éprouvais pour lui, je m'écriais : « Je vous aime, ô mon Dieu, grand comme le ciel et la terre ! »

Dieu voulut récompenser cette ardeur et, par un lien sensible, s'attacher plus étroitement cet enfant de bénédiction. Antoine avait neuf ans environ. Dans la simplicité et la vivacité de sa foi, il croyait que Notre-Seigneur descendait visiblement sur l'autel au moment de la consécration, mais que le prêtre seul avait le droit de le contempler, tandis que les fidèles devaient s'incliner pour ne pas voir une aussi grande merveille qui les aurait éblouis.

Un jour donc, poussé par une naïve mais sainte curiosité, il essaya, au moment de l'Elévation, de lever la tête, et il aperçut, sans aucune surprise, mais avec admiration, un globe resplendissant de lumière qui vint se reposer sur le calice. Mais aussitôt qu'il eut vu ce prodige, confus d'une curiosité qu'il regardait comme téméraire, il s'empressa de faire comme le reste de l'assistance et d'incliner la tête pour adorer le Dieu qui se manifestait à lui. Ce ne fut que longtemps après qu'il comprit que cette manifestation sensible de la présence de Jésus était extraordinaire et il remerciait Dieu d'avoir bien voulu, ainsi, à l'entrée de la vie, affermir sa foi naissante.

A partir de ce témoignage éclatant de l'amour de Jésus,

son cœur s'ouvrit de plus en plus à la piété, et l'Eucharistie, qu'il avait aimée d'instinct avant de la comprendre, devint désormais sa vie et ses plus chères délices. Il était déjà heureux d'aller visiter Jésus dans les églises, et il attendait avec impatience le jour où il pourrait pour la première fois le recevoir dans son cœur. Enfin, le 16 mars 1837, il fut jugé digne d'être admis à la première communion dans la paroisse de Saint-François. Quel ne fut pas alors son bonheur ! Il comprenait maintenant le prodige dont il avait été le témoin favorisé.

Parmi les sentiments pieux qui s'épanouissaient dans son cœur comme les fleurs au printemps, la dévotion à l'Eucharistie tenait donc la première place. Il avait demandé comme une faveur de servir la messe de cinq heures, et devançant même ce moment matinal, il attendait en priant que la porte de l'église fût ouverte. Ce détail, bien minime en apparence, ne semble-t-il pas comme un présage de son existence sacerdotale si généreuse ? Dans ce jeune enfant qui a fait joyeusement le sacrifice de son sommeil, qui traverse chaque jour à cette heure matinale, malgré le froid et la neige, la place Bellecour, et qui va épier, pour ainsi dire, le réveil du Bon Dieu, ne voit-on pas déjà l'adorateur passionné des humiliations de Jésus-Christ, celui qui prendra plus tard pour devise, dans ses prédications et dans ses lettres, ces trois mots : « La Crèche, le Calvaire, le Tabernacle ? »

Antoine Chevrier, tout épris de l'amour de ce Jésus à qui il s'était consacré le jour de sa première communion, continua encore pendant trois ans ses études chez les Frères et fut l'édification de ses petits amis. Il gagna la confiance de ses maîtres. Etant regardé comme le plus sage des enfants de l'école, il fut désigné pour être censeur ; mais au rapport de ses condisciples, il usait de son autorité avec la plus grande modération, et au lieu de faire punir ses petits camarades, il préférait les avertir

avec bonté par des signes fréquemment renouvelés. « Un jour, raconte sa mère, un certain prince visita les écoles ; mon fils reçut le premier prix de sagesse,et d'application, ce qui lui valut la somme de cent soixante francs. »

Un autre jour qu'il avait eu la décoration de sa classe et qu'il la portait sur sa poitrine, il passa avec sa mère devant le poste du quartier général. Un soldat, le voyant venir si fier et si guilleret, se mit à rire et demanda à un sous-officier : « Et celui-ci, faut-il aussi lui présenter les armes ? » Cette réflexion plaisante ne fut point perdue pour la mère. Elle passa, elle aussi, en se redressant et pensa en elle-même : « Pas encore, mais ça viendra ! » Elle avait confiance, comme toutes les mères, dans l'avenir de son fils : confiance vague, instinctive, mais pour elle et grâce à elle, confiance très justifiée. Elle ne soupçonnait pas alors que, par deux fois, il détournerait humblement de sa poitrine le signe glorieux que le chef de l'Etat offrirait à sa bravoure et à ses services.

A cette époque, Antoine était déjà l'apôtre de la charité et l'ange de la paix. Un jour, racontait-il lui-même, en employant certaines expressions toutes spéciales au vocabulaire lyonnais, un jour les enfants d'une école laïque nous attendaient, selon leur coutume, à la sortie des classes pour nous frapper. Mes camarades me mirent à leur tête, parce que j'ai toujours été grand, et me voilà juché sur un tas de pierres, ayant derrière moi tous mes camarades et en face nos petits adversaires qui ramassaient des pierres et préparaient leur récréation quotidienne à nos dépens. Alors, du haut de ma forteresse improvisée, j'essayai de faire appel à la conciliation : « Ohé, les amis ; pourquoi nous attaquez-vous ? Quel mal vous avons-nous fait ? Allons-nous en chacun de notre côté ; nous avons déjà bien assez des punitions que les maitres distribuent à vous, je pense, comme à nous ! » Ils m'écoutèrent bouche béante, étonnés d'abord et bientôt un peu confus : *« Il cause bien, ce gone-là ! »* Et les pierres

qui nous étaient destinées leur tombaient des mains; puis, tout d'un coup, l'apparition de deux agents de police, qu'attira le rassemblement, étant venu compléter l'effet de mon éloquence, toute la bande agressive s'envola comme une troupe de moineaux. Mes camarades m'entourèrent en battant des mains : « Bravo, vive Chevrier ! Depuis lors, les petits laïques cessèrent de nous attaquer, du moins quand ils me voyaient au milieu des autres. C'est moi qui étais fier de les faire filer ! Le Maréchal, passant à la tête de son état-major, ne m'allait pas aux épaules. Ce que je vous raconte-là, concluait le bon Père, lorsqu'il rappelait ce souvenir d'écolier, ce n'est pas pour me proposer à votre imitation, bien au contraire, car vous en pourrez conclure, en toute justice, que j'ai toujours été un orgueilleux, dès mon enfance.

Quittons maintenant, avec notre jeune héros, le bruit et les conflits des rues populeuses pour le calme des champs.

Lorsque, de la petite ville de La Tour-du-Pin, on se dirige vers le nord, on aperçoit une colline assez élevée sur laquelle s'appuie, comme une échelle tortueuse, un chemin pierreux et raide ; une demi-heure suffit pour gravir cette montée ; puis, lorsqu'on a dépassé le point culminant, on descend de l'autre côté par une pente assez douce. Quelques minutes encore, et l'on se trouve au milieu d'un joli vallon traversé par un ruisseau. Tout le long du chemin sont dispersées des maisons nombreuses entre les noyers et les châtaigners. Le nom de ce hameau est Chatanay ; une distance de trois kilomètres le sépare de La Tour-du-Pin.

C'est là que Marguerite Fréchet avait reçu le jour et c'est là aussi qu'elle envoyait chaque année son cher Antoine, pendant les vacances pour refaire sa santé. Si quelqu'un de nos lecteurs a l'occasion de visiter Chatanay, il verra combien le souvenir d'Antoine Chevrier est cher à cette localité ; il n'a qu'à s'adresser au premier venu,

on lui montrera la maisonnette où « le bon Père » venait souvent. Et chacun s'empressera de rappeler un souvenir de lui. Il n'est pas un ancien qui ne se flatte de l'avoir vu chez la tante Claudine.

On nous permettra de reproduire, dans leur naïveté, les confidences d'un brave cultivateur, son voisin.

« Si j'ai connu le bon Père Chevrier ? Oui certes, depuis l'âge de sept ou huit ans. Et puisque vous désirez que je vous parle de lui, c'est un véritable bonheur pour moi de revenir en pensée au temps où nous nous amusions ensemble aux billes et aux boules. Il habitait chez sa tante Fréchet, sœur de sa mère, tout près de chez nous. Jamais le moindre nuage n'obscurcit notre amitié d'enfants. Comme il était gai, aimable, gracieux ! Venant de la ville, il était plus développé, plus savant que nous et n'en tirait point vanité.

« A peine son repas terminé, de la porte il me criait : « Eh ! Claude, Claude, allons aux nids ! » — Allons, répondais-je, et nous voilà partis à travers les bois pendant des soirées entières. Les oiseaux étaient alors beaucoup plus communs qu'aujourd'hui. Souvent, au lieu de diriger nos pas vers les bois, nous les dirigions vers l'étang de la Fouilly et là, montés sur une barque, nous cherchions des nids de sarcelles parmi les roseaux.

« Antoine était donc grand dénicheur, non pas pour détruire ses prisonniers, comme font beaucoup d'enfants imprévoyants, mais pour les nourrir, les caresser et les élever. Un jour, nous découvrîmes dans un champ un joli nid de cailles. Le lendemain, revenant pour le contempler, nous fûmes surpris de voir une bande d'oisillons, à notre approche, s'enfuir à toutes jambes, en s'aidant de leurs petites ailes. Nous nous mîmes à leur poursuite et finîmes par prendre douze des fuyards.

« Antoine les rapporta triomphalement dans son chapeau. Mais sa tante, en les voyant, prit un air sévère : « Mon enfant, que veux-tu faire de ces petits ? Ne vois-tu

« pas que tu commets un acte de cruauté ? — Comment
« donc, ma tante ? Je veux au contraire en avoir bien soin.
« — Oui, mais sauras-tu faire ? As-tu les vers, les insectes,
« les graines qui leur conviennent ? Et pendant que tu
« jouis d'eux ici, leur mère est là-bas qui les cherche et
« les pleure... — C'est vrai, je n'y pensais pas. » Et Antoine
reprit aussitôt le chemin d'où il venait, et nous rendîmes
les petits à leur mère.

« Un autre jour que nous regardions des faucheurs, nous en vîmes un trancher de son instrument une perdrix immobile sur son nid. Il la coupa en deux, net, sans qu'elle eût bougé ; admirable et touchant exemple de dévouement maternel. Cette fois, il y avait réellement nécessité de suppléer la couveuse, puisqu'elle était morte. Antoine emporta les œufs tout chauds et les fit couver par une poule. Deux jours après, les petits oiseaux s'étaient débarrassés de leurs coquilles et, triomphant de sa réussite, il demandait du millet pour eux à sa tante. Il eut la joie de les voir grandir presque tous ; il en emporta même quelques-uns à Lyon.

« Au jeu de cache-cache, il était le plus rusé de nous tous pour trouver de bonnes places. Nous nous amusions quelquefois avec les enfants du village de La Chapelle, voisin de Chatanay. Si alors, comme il arrivait trop souvent, le jeu finissait par une querelle entre les deux villages, Antoine cherchait à rétablir l'accord. Il aimait le mouvement mais détestait toute méchanceté ; il n'était jamais plus content que lorsqu'il avait fait une farce, mais toujours innocente. En apprenant qu'il étudiait le latin, nos parents exprimèrent leur surprise à sa mère :
« Dites-donc, Marguerite, est-ce que vous voulez faire de
« lui un curé ? — Peut-être bien ; et pourquoi pas ? — Ah !
« c'est qu'il est bien trop diable ! — Non, répliqua Mar-
« guerite, ne l'appelez pas diable ; il est bruyant, il aime
« à sauter, à rire, mais je ne l'ai jamais vu faire une
« méchanceté, ni dire un mensonge. » Et c'était vrai. Du

reste, impérieuse et pas commode, Marguerite ne badinait point. Elle était dure aux autres autant qu'à elle-même ; il n'eût pas fait bon lui mentir et, quand elle avait fixé une tâche, il n'était pas prudent de n'en faire que la moitié : elle vous ôtait l'envie de recommencer. »

Ce récit nous a paru, avec les réflexions qui le terminent, peindre en traits vivants la mère et l'enfant ; c'est pourquoi nous n'avons rien retranché de ce qu'il peut avoir d'insignifiant et de puéril.





CHAPITRE II

Ecole cléricale de Saint-François



Cependant l'abbé Vignon, vicaire de Saint-François, avait remarqué cette belle âme et cru discerner en elle un travail spécial de la grâce et un germe de vocation sacerdotale. Quant à Antoine, jamais il n'eût osé de lui-même, concevoir l'idée qu'une telle faveur pût lui être destinée.

On lui demandait, dans la dernière année de sa vie, s'il avait éprouvé bien jeune de l'attrait pour la vocation sacerdotale : « Ah ! dit-il, je ne sais pas au juste, mais la première fois que M. l'Abbé me parla du sacerdoce, j'éprouvai une joie bien vive. »

Ni son père ni sa mère ne favorisèrent son entrée à l'école cléricale. Monsieur Chevrier abandonna complètement l'éducation de son fils à son épouse ; et la mère d'Antoine ne tenait pas à ce qu'il étudiât le latin, parcequ'elle craignait qu'il n'arrivât pas à la redoutable dignité du sacerdoce. « Mieux vaut, lui disait-elle, apprendre un métier, que de commencer le latin, si tu ne peux pas arriver à être prêtre. »

Ce ne fut pas lui non plus qui s'ouvrit de ce projet à ses parents. Celui qui avait su lire dans son âme se chargea d'obtenir d'eux la permission nécessaire et, en

octobre 1840, à l'âge de quatorze ans, Antoine commença ses études latines à la manécanterie de Saint-François.

Il y apporta l'ardeur et la persévérance qu'il mettait en toutes choses.

Son bon caractère lui concilia tellement l'affection de ses condisciples que son nom était sur toutes les lèvres lorsqu'il manquait à la classe, et lorsqu'il y reparaissait on se le disputait avec tant d'enthousiasme que le professeur ne pût s'empêcher de dire un jour en souriant : « Mangez-le donc, votre petit Chevrier, puisque vous l'aimez tant. »

Ses professeurs de latin furent d'abord M. Bard, décédé, en 1888, curé d'Ampuis. Dans l'intimité, ce bon vieillard aimait à se rappeler modestement que, pendant son passage à l'école Saint-François, il avait eu pour élève « le petit Chevrier », comme il l'appelait toujours. « On pouvait, disait-il, prévoir déjà ce qu'il serait un jour ; son esprit droit, son cœur affectueux et sa tenacité laissaient deviner à un regard observateur un homme destiné à de grandes choses. » Il y eut ensuite l'excellent M. Grisaud, mort aumônier de l'Hôtel-Dieu, qui apprécia bien vite, lui aussi, le petit Antoine Chevrier, et resta toujours son ami. C'est lui qui prononça cette parole que les circonstances rendaient bien significative : « Je ne lui ai jamais vu commettre un seul péché véniel dans ses rapports avec ses maîtres » s'est-il écrié au moment où l'on descendait dans la tombe son ancien élève.

Les seules réprimandes qu'il eût à lui adresser lui étaient attirées par sa mère. Celle-ci, comme nous l'avons noté déjà, n'accordait à l'enfant aucune récréation. Quand il rentrait de l'école, elle l'occupait à devider de la soie, à faire ce qu'on appelle des *canettes*, et ne comprenant pas la nécessité des devoirs d'écoliers en dehors de la classe, elle voulait, avant tout, qu'il s'aquittât de son travail manuel. Quand celui-ci n'était pas achevé, la mère

lui mettait ses canettes sur son assiette, comme pour lui dire : « Tu n'as pas travaillé, tu ne mérites pas de manger. » Inévitablement, les thèmes et les versions en souffraient. Les petits reproches que cette négligence involontaire attirait à Antoine, furent pour son âme délicate une bonne école, douloureuse, mais fortifiante. Il les acceptait sans rien dire, il commençait ainsi le rude apprentissage de cette devise de sa vie : « Tout souffrir de tous et ne faire souffrir personne. »

Pendant les trois années qu'il passa à l'école cléricale de Saint-François, il était souvent chargé de faire la quête aux offices du dimanche. Ce jeune clerc, si poli, si modeste, si candide attirait sans le savoir l'attention de tous, lorsqu'il circulait dans les rangs des fidèles. On le désignait communément par le nom de « petit ange », et ce nom le caractérisait si bien qu'il devait lui être appliqué durant sa vie plus encore que celui de saint.

En effet, le saint a parfois quelque chose d'austère ; l'ange, au contraire, n'est que grâce et amour : le saint est un lutteur raidi dans les combats de la vie ; l'ange semble passer dans le calme et la sérénité ; c'est à peine s'il effleure nos misères au-dessus desquelles il s'élève d'un coup d'aile pour planer dans la lumière.

Tel paraissait déjà le jeune Chevrier, tel il devait paraître jusqu'à la fin. Non pas que la contention de la lutte lui fût inconnue : la vertu ici-bas ne va jamais sans effort et, dit la sainte Ecriture, le royaume du ciel souffre violence ; mais il refoulait les efforts en lui-même et, comme l'athlète antique, luttait en gardant le sourire aux lèvres.

Sa vue portait dès lors tellement à la vertu, qu'elle contribua à determiner des vocations. Deux jeunes filles, qui habitaient tout près de ses parents, furent si frappées de sa tenue à l'église et de sa conduite partout où elles le rencontraient, qu'elles se dirent l'une à l'autre : « Pourquoi ne ferions-nous pas comme ce jeune enfant et ne

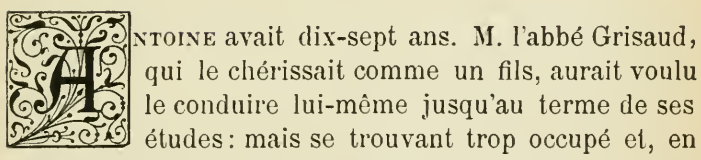
nous consacrerions-nous pas entièrement au service de Dieu ? » Quelque temps après, ces deux vaillantes chrétiennes, inspirées par l'exemple du « petit ange », abandonnaient le bien-être de leur famille pour se consacrer au service des pauvres de Jésus-Christ, parmi les filles de saint Vincent de Paul.





CHAPITRE III

L'Argentière



ANTOINE avait dix-sept ans. M. l'abbé Grisaud, qui le chérissait comme un fils, aurait voulu le conduire lui-même jusqu'au terme de ses études : mais se trouvant trop occupé et, en outre, n'ayant plus assez présentes à la mémoire toutes les matières de l'enseignement, il jugea plus avantageux de l'envoyer dans un grand établissement diocésain.

Sans doute les institutions où l'on rassemble un grand nombre d'élèves ne sont pas sans offrir quelques inconvénients ; elles ont toutefois une incontestable supériorité pour la formation des esprits et des cœurs. On y fait l'apprentissage de la vie et il serait difficile de trouver en dehors d'elles cette émulation puissante, et surtout ce don de développer la virilité, le savoir-vivre, la souplesse d'humeur et le bon sens pratique, par des habitudes régulières et par les frottements divers qui s'y rencontrent. Là, plus de mère attentive et tendre pour éviter ou amortir les chocs ; l'enfant doit se protéger lui-même ; ses fautes comme ses actes de vertu commencent à produire leurs fruits naturels pour son bonheur ou son châtiment ; la vanité, la jalousie, le ressentiment, la fourberie même s'éveillent dans les cœurs en même temps

que l'amitié, la reconnaissance, le dévouement, et Dieu sait si les écoliers se ménagent entre eux ! Cet âge est sans pitié, a dit le poète. Bref, un collège, un séminaire, un pensionnat, ce n'est pas seulement une réunion d'enfants, c'est le monde en miniature.

A la fin des vacances scolaires de 1843, Antoine Chevrier entra à l'Argentière.

Cette école secondaire ecclésiastique est assise à mi-côte sur la montagne du Châtelard *(Castellum arduum)* qui termine du côté du nord-ouest le plateau d'Yzeron. Elle domine la riche vallée de la Brevenne, très large en cet endroit. Elle occupe les bâtiments de l'ancien prieuré de Notre-Dame de Coyse, où le cardinal Fesch transporta, en 1804, le petit séminaire de Saint-Galmier. Elle est dirigée par les prêtres de la Société de Saint-Irénée qui sont les missionnaires diocésains de Lyon [1].

L'Argentière comptait alors trois cent cinquante élèves et avait pour supérieur l'abbé Antoine Bourbon, auparavant professeur de rhétorique dans le même établissement. M. Bourbon était un esprit fin et délicat, poëte un

[1] Le prieuré de Notre-Dame de Coyse fut fondé en 1273 par Aymon de Coyse, pour des chanoinesses issues de familles nobles, et rebâti en 1773, par l'abbesse, Madame de Gayardon de Fenoyl. Ce fut l'archevêque, Monseigneur de Montazet, qui posa la première pierre de cette reconstruction. Pendant la Révolution, qui suivit de si près, les bâtiments furent vendus ; mais ils furent rachetés, en 1804, par le cardinal Fesch, qui y installa un séminaire diocésain en y transférant quelques étudiants ecclésiastiques réunis soit à la Roche, soit à Saint-Galmier. Depuis lors, sauf une courte interruption, de 1812 à 1814 époque où tous les petits séminaires de France furent fermés par un décret impérial, l'Argentière n'a pas cessé de marcher pendant quarante ans et plus, de prospérités en prospérités ; elle a compté jusqu'à quatre cents élèves qui s'entassaient, partie dans les bâtiments construits par Madame Fenoyl, partie dans ceux qui restaient d'Aymon de Coyse. On appelait ces derniers *le Vieux Chapitre*.

Le Vieux Chapitre, inhabité depuis quelques années, fut plus d'à moitié détruit par un incendie en 1844 ou 1845. Antoine Chevrier se trouvait parmi ceux qui, joyeusement, sur les neuf heures du matin, quittèrent leurs classes respectives pour aller combattre l'incendie. On avait demandé des jeunes gens de bonne volonté ; or, de la bonne volonté nous en avions tous — ou presque tous — quand il s'agissait de faire sauter une classe. Tous, nous

peu trop classique, mais toujours harmonieux, plus admirable encore par une modestie qui allait jusqu'à la timidité, jusqu'à paralyser parfois dans ses mains l'exercice de l'autorité. Il avait pour l'aider dans ses fonctions M. Menaide « le bon petit vieux », comme on l'appelait, qui, en qualité de directeur, gouvernait sous lui le séminaire et s'efforçait en outre de conserver à la maison un esprit vraiment ecclésiastique. Ses professeurs formaient également une sorte de pléiade qui a été rarement égalée. Citons, l'abbé Brunel, professeur éminent de philosophie, l'abbé Davin, érudit très connu dans le domaine des sciences ecclésiastiques ; l'abbé Vaganay, professeur de troisième, un peu austère, mais avec lequel les bons élèves ne perdaient pas une demi-heure dans une année, et les mauvais n'avaient pas un quart d'heure de répit ; l'abbé Chirat, l'aimable et saint professeur de seconde, auteur du *Traité de botanique* dont la partie descriptive est un chef-d'œuvre de grâce, de justesse et de bon style.[1]

Certes, le jeune Antoine était heureux d'aller au sémi-

nous élançames ; les petits suivirent les grands. Pratiquement, il n'y avait pas grand'chose à faire : l'eau fut vite épuisée. Les efforts déployés ne furent cependant pas en pure perte : on y gagna un demi-jour de congé et, au retour, le supplément réconfortant d'une bouteille de vin pur, au lieu de *l'abondance* quotidienne : ne fallait-il pas refaire nos forces plus ou moins épuisées à porter des seaux d'eau ? Une bouteille de vin, un demi-jour de congé : à ce compte, nous aurions souhaité qu'il brûlât des Vieux Chapitres tous les jours.

Peut-être des sentiments aussi peu magnanimes ne furent-ils pas ceux d'Antoine Chevrier : mais nous avouons, à notre honte, qu'ils furent ceux de son biographe, alors son condisciple, et que la grande majorité des jeunes pompiers improvisés ne montraient qu'une insuffisante désolation en présence de la catastrophe qu'ils n'avaient pu empêcher.

Le Vieux Chapitre a achevé de s'écrouler en 1892 ; *etiam periere ruinæ*, les ruines elles-même ont péri.

Il ne reste donc que les bâtiments nouveaux, récemment complétés, en fer-à-cheval ouvert du côté de la vallée, avec la chapelle au centre. On est unanime à reconnaitre qu'ils offrent, dans leur ensemble, un aspect incomparable.

[1] Plusieurs de leurs élèves se sont fait un nom dans la poésie : Pierre

naire ; mais comment dépeindre l'émotion douloureuse qu'il éprouva en disant adieu à son père et à sa mère si tendrement aimés, ses seuls amis en ce monde, avec ce bon jeune professeur pour qui il éprouvait tant d'affection, tant de gratitude, et qu'il fallait quitter aussi ? Pour apprécier les angoisses de cette séparation, il faut se rappeler combien jusque-là il s'était peu mêlé au monde extérieur. Lorsqu'il ne se trouvait pas chez ses parents, il était à l'école, à moins qu'il ne fût à l'église. Il ne connaissait que ces trois maisons ; mais il les connaissait bien. Comment les perdre toutes les trois à la fois, sans déchirement de cœur ?

Cependant, à peine installé à l'Argentière, il comprit que ces pertes n'étaient qu'apparentes ou qu'elles seraient réparées. Ne retrouvait-il pas le même Dieu dans un autre temple, une école aussi intéressante quoique plus nombreuse, et quelque chose de la maison paternelle dans l'esprit de famille qui régnait au séminaire ?

Ses bulletins nous attestent que, pendant les trois années qu'il y passa et où il fit sa rhétorique, sa philosophie et ses mathématiques, il se montra élève exemplaire. Si ses notes pour la science vont constamment en croissant, dès le commencement, pour l'application au travail et pour la piété, elles sont excellentes.

Il gagna promptement l'estime de ses maitres et l'amitié de ses camarades. Ayant été de ces derniers, nous pouvons lui rendre témoignage en pleine connaissance de cause : on ne pouvait voir sans respect

Dupont, Joséphin Soulary, les frères Tisseur, Pierre-Marie Targe et — *si parva licet componere magnis*, J.-M. Villefranche.

Dans un ordre de succès moins profanes et plus entièrement conformes au but de l'institution, bien plus nombreux encore et plus remarquables furent les apôtres, les missionnaires, les martyrs même, les prêtres éminents et les évêques formés à l'Argentière. Ici mieux vaut s'abstenir de citer des noms ; il est trop certain qu'on en oublierait beaucoup.

Antoine Chevrier « le grand Chevrier » comme nous l'appelions.

Il avait déjà quelque chose de cet air simple et majestueux qui imposait tant plus tard, à ceux qui le visitaient. Mais cette supériorité ne l'enorgueillissait point. Modeste, réservé, un peu timide, il était l'ami de tous, s'amusait également avec tous et à tout ce qu'on voulait, sans toutefois se départir jamais d'un certain calme, plein de bonté, de charité, de condescendance,qui faisait de lui, selon la qualification alors fort usitée à l'Argentière, « un bon patriarche ». Mais pour le travail il n'avait pas son pareil : c'est qu'en effet il savait déjà bien faire toutes choses, bien s'appliquer quand c'était l'heure du travail, bien jouer quand c'était le temps de la récréation. Il était notamment très fort pour lancer la balle au mur. Aussi, plus tard, lorsqu'il donnait des conseils aux enfants de son école cléricale, manquait-il rarement l'occasion de répéter : *Age quod agis*, faites bien chaque chose en son temps et faites-la pour Dieu, selon la parole de l'Apôtre : « soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu. »

Ce qui dépeindra le mieux le jeune étudiant, ce sont les appréciations d'un professeur qui put alors l'observer de près. « Je lui ai enseigné la philosophie, écrit M. l'abbé Brunel ; c'était un élève accompli sous tous les rapports, le premier pour l'application à l'étude, la régularité et la piété. Et si l'intelligence n'avait rien chez lui d'extraordinaire, il était néanmoins parvenu à d'excellents résultats par son sérieux et son application soutenue.

« Pour le caractère, il était d'une rare douceur, d'une aménité qui attirait tout à lui. Jamais je ne l'ai vu en querelle avec personne ; il vous aurait remercié si vous lui aviez donné des coups de bâton. Et avec de telles gens est-il possible de se quereller ? C'est bien l'homme le plus doux que j'aie connu. Sa douceur cependant n'était

pas une douceur molle, la douceur de ces gens qui se traînent paresseusement partout, et qui prennent et gardent la dernière empreinte de tout ce qu'ils ont touché ; il était résistant aux mauvais exemples et aux entraînements de la dissipation, inflexible en tout ce qui concernait la règle, en un mot un homme de caractère.

« Ajoutez à cela une grande humilité, un grand bon sens, sans ombre de fierté. Jamais il ne songeait à se produire, à dominer, comme il arrive si fréquemment à cet âge de dix-sept à vingt ans, durant lequel on aborde les graves questions des destinées humaines. En effet, par le fait même qu'il traite des questions sérieuses, le jeune homme commence à se sentir quelque chose. Or, dans le jeune Chevrier l'on ne vit point apparaître ce que je pourrais appeler le premier réveil de soi-même.

« D'une politesse parfaite et d'une grande amabilité envers ses maîtres, il était aimé de tous ; il avait avec eux, aussi bien qu'avec ses condisciples, un cœur transparent comme le cristal ; on pouvait lire sur son visage les impressions de son âme, tellement il y avait de franchise en ce jeune homme. »

Voilà le portrait du jeune Chevrier, tel qu'il a été peint par son professeur de philosophie.

Dès sa première année, quatre mois après son arrivée à l'Argentière, le 2 février 1844, jour de la fête de la Purification, Antoine fut admis dans la Congrégation de la Sainte Vierge, fondée en 1830 par l'abbé Menaide.

A l'époque où il y entra, cette société fonctionnait depuis plusieurs années d'une manière admirable. Le fondateur en avait gardé la direction, mais en laissant aux élèves une large part d'initiative ; c'étaient eux qui nommaient le président et les assistants. Presque tous aspiraient à en faire partie ; mais, comme on n'admettait que les plus fervents, l'admission était un grand honneur. L'année suivante, le jeune Chevrier devint un des dignitaires de la Congrégation, avec le titre de chef de dizaine

ou moniteur, qui lui permit d'exercer, parmi ses condisciples, un véritable apostolat. En effet, chaque moniteur était chargé de veiller sur la conduite de dix congréganistes ; il devait les voir en particulier toutes les semaines, les encourager, leur indiquer, s'il y avait lieu, en quoi ils étaient répréhensibles, et ce qu'ils devaient faire désormais pour mieux honorer Celle dont ils se proclamaient les enfants. Chaque dimanche, le directeur réunissait dans une petite chapelle ses moniteurs, pour voir avec eux comment ils devaient se comporter à l'égard de leurs dirigés. Puis, tous les jeudis, les moniteurs se réunissaient autour de l'élève président, pour s'accuser de leurs négligences, recevoir une pénitence et prendre la pratique spéciale de la semaine, pratique qui devait être transmise à tous les membres de la Congrégation par l'intermédiaire des chefs de dizaine.

Avec quelle ardeur le jeune Chevrier exerçait ce petit ministère fraternel ! Ayant désormais un champ ouvert à son zèle, on le voyait, petit missionnaire de la Sainte Vierge, parler de cette bonne Mère avec un cœur tout brûlant. Ses condisciples se rappellent encore la douce influence qu'il exerçait sur eux par ces petits entretiens, ses encouragements et ses conseils.

Cependant, cette bonté et cette piété n'excluaient pas la gaité ni même parfois la gaîté malicieuse. Nous citerons le trait suivant, non pour le proposer à l'imitation, mais pour montrer que les saints ne sont pas toujours parfaits dès leur jeunesse et que celui dont nous nous occupons eut, lui aussi, une certaine exubérance de sèvé à retrancher.

Un jour se présente au séminaire un jeune enfant de la campagne. Naturellement gauche et peu développé, il se trouvait fort embarrassé dans cette grande maison dont tous les usages lui étaient un sujet d'étonnement, Antoine Chevrier, que sa haute taille pouvait aisément faire passer aux yeux de ce

nouveau venu pour un professeur, céda à la tentation de lui jouer un bon tour.

Prenant un air protecteur, il lui enseigna ce qu'il avait à faire pour se mettre au courant des exercices, puis il termina par ce petit renseignement : « Mon ami, il est d'usage, ici, que le dernier arrivé éteigne chaque soir les bougies de MM. les Directeurs ; c'est donc à vous de remplir cet office jusqu'à nouvel ordre. Ecoutez-moi bien. A neuf heures précises, vous entrerez dans la chambre de M. le Supérieur. Est-ce bien compris ? — Oui, Monsieur. — Bon ; vous saluerez ensuite en disant : Dieu vous bénisse ! — Oui, Monsieur ! — Sans attendre la réponse, vous soufflerez la lampe de M. le Supérieur ; après quoi vous ferez de même successivement dans toutes les chambres de ces Messieurs. — Entendu, comptez sur mon exactitude. »

Effectivement, avec une bonne volonté digne d'un meilleur sort, le « nouveau », à neuf heures précises, plongea consciencieusement dans les ténèbres d'abord M. Bourbon, ensuite M. Menaide, puis les autres. Stupéfaction générale. De chambre en chambre on se met à sa poursuite en tâtonnant ; le corridor est sillonné de professeurs cherchant le délinquant. Celui-ci continuait, en redoublant de zèle, tout étonné de laisser tant d'émotion derrière lui. Un des poursuivants l'arrête enfin. « Est-ce que je n'ai pas soufflé assez vite ? demandait l'ingénu ; demain je soufflerai mieux. » Le mot de l'énigme est enfin découvert, et l'on rit de bon cœur de cette aventure que l'on jugea trop bien réussie pour infliger un blâme à l'auteur de l'équipée.

Il était très bon élève, nous écrit un de ses camarades de classe, mais sans ombre de prétention. Lorsqu'il avait à faire une amplification littéraire ou un discours, il les faisait toujours bien simplement. Il ne cherchait pas, comme on dit, midi à quatorze heures ; mais il se recueillait d'abord, réfléchissait quelques temps, puis écrivait

d'un trait, choisissant les mots les plus simples, pourvu qu'ils fussent les plus clairs, et finissant, en général, très rapidement. Il se distinguait surtout dans l'étude des sciences exactes. Pour son esprit droit et précis, les difficultés d'un problème étaient rarement inextricables; aussi fut-il choisi, en mathématiques et physique, pour maître de conférence, c'est-à-dire suppléant du professeur. S'il ne l'avait pas été dans sa classe précédente, consacrée à la philosophie, c'est que son mérite, qui allait toujours en se développant, ne s'était pas imposé tout d'abord à l'attention. Mais on ne saurait douter du charme qu'il trouvait dans cette étude si importante, quand on constate l'ordre avec lequel il rédigeait ses nombreux cahiers, et quand on lit le quatrain par lequel il termine un d'entre eux :

Sublime Vérité, lumière bienfaisante,
Je te connais un peu, fais toujours mon bonheur;
Ton chemin m'est tracé, que mon âme constante
Y marche d'un pas ferme à l'abri de l'erreur !





CHAPITRE IV

Le Grand Séminaire

A France peut dire avec un légitime orgueil que, répondant aux désirs du saint concile de Trente, elle s'est appliquée à faire fleurir sur son territoire une multitude de pépinières (c'est la traduction littérale du mot *seminarium*), où grandissent, a l'abri des orages, les jeunes arbres destinés à porter un jour les meilleurs fruits et à servir de modèles et de tuteurs à leurs frères, dans l'immense enclos que le Seigneur appelle lui-même sa vigne. C'est bien là, au milieu de nos révolutions, une gloire persévérante et la ressource d'avenir la plus précieuse.

L'illustre cardinal Pie, évêque de Poitiers, en comprenait bien toute l'importance lorsqu'il écrivait : « Nos noviciats ecclésiastiques sont la base de tout le reste. Tout fleurira, tant que les grands séminaires seront prospères. Du nombre et surtout de la qualité des prêtres qu'ils nous fourniront dépend l'avenir de la religion et le salut de la société. » Joseph de Maistre avait dit, lui aussi au commencement de ce siècle : « La formation du sacerdoce doit être, en ce moment, la préoccupation souverainede la société qui veut renaître. »

Mais, parmi tous les séminaires de France, celui de Lyon a toujours passé à bon droit pour occuper un des premiers rangs, soit par le nombre des élèves, soit par l'ordre et la discipline qui y règnent. Il est dirigé par la pieuse et savante Compagnie de Saint-Sulpice et placé sous le vocable de saint Irénée.

Sur la fin de 1846, le 29 octobre, et à l'âge de vingt ans et quelques mois, M. Chevrier fit son entrée dans cette école sacerdotale supérieure qui devait avoir une si grande influence sur la formation de son âme et l'orientation de sa vie.

Le Grand Séminaire de Saint-Irénée, placé alors sur une pente montueuse, dans un quartier bruyant et populeux, était assez peu favorablement situé pour le recueillement et les études ; on eut dit un grand vaisseau noir, à l'ancre au milieu d'une mer agitée.[1] Il n'offrait donc rien de bien réjouissant pour un jeune homme dans sa vingtième année. En outre, cette quasi claustration imposée par la règle à l'âge de l'indépendance, le plus riant et le plus bouillonnant de la vie, cette rude discipline, toute de silence, de prière et d'étude, et n'admettant pour la santé que le minimum de récréation nécessaire, tout cela formait un ensemble austère et pénible ; mais M. Chevrier l'accepta avec bonheur.

Saint-Irénée comptait deux cent cinquante élèves, tous théologiens, ayant terminé leur philosophie.

L'abbé Chevrier, raconte un de ses confrères, fut toujours un modèle de régularité, d'application au travail, de piété et de charité. Cependant on ne remarquait dans son extérieur rien d'extraordinaire ; tellement que, plus tard, les qualités et les œuvres qui le signalèrent à l'admiration publique furent un sujet d'étonnement pour la plupart de ses condisciples.

[1] Sur la rive droite du Rhône, à l'emplacement qu'occupent aujourd'hui un jardin public et la gare du chemin de fer de la place Croix-Paquet.

« Quoi, se disaient ceux d'entre eux qui, après l'avoir perdu de vue durant plusieurs années, entendaient tout d'un coup et pour la première fois reparler de lui, quoi, le fondateur du Prado, c'est l'abbé Chevrier, Antoine Chevrier, le pacifique Antoine ! Et ils inclinaient à croire que ce fût un autre. Mais ceux qui n'avaient cessé de le suivre dans sa carrière sacerdotale n'éprouvèrent aucune surprise ; ils se bornèrent à admirer en lui l'extraordinaire développement de vertus et de dons surnaturels agrandis par les circonstances, mais dont, en y réfléchissant un peu, on reconnaissait les germes dans les premières années d'étude du nouvel apôtre.

Le caractère le plus saillant de sa vertu était la simplicité, la douceur, l'affabilité. Chez lui, aucune singularité, rien de dur ni de farouche. Il savait rire et plaisanter. Il possédait alors ce qu'il recommandait plus tard à un séminariste : « Soyez toujours gai et aimable, c'est une des qualités du vrai serviteur du Bon Dieu. » Et il ajoutait avec le bon François de Sales : « Un saint triste serait un triste saint ! » Si l'on ne peut pas dire de lui comme de Tobie enfant qu'il n'eut aucun des défauts du jeune âge, on peut alléguer du moins qu'il se corrigea de bonne heure de sa pétulance et de ses autres imperfections. Au Grand Séminaire comme à l'Argentière, sa maturité précoce était proverbiale. On allait à lui comme à un conseiller dont la sagesse avait devancé les années. Généralement il parlait peu, mais sa parole sobre, nette, placide et mesurée, faisait déjà dans les âmes une impression profonde.

Vers la fin de sa première année de séminaire, le 29 mai 1847, l'abbé Chevrier fut heureux de recevoir la tonsure. Nous n'avons pas les notes qu'il dut écrire alors, mais qu'il nous soit permis de reproduire ici une lettre qu'il adressait à un de ses enfants dans une circonstance identique, on y lira les pensées qu'il devait avoir lui-même en ce moment :

« Bien cher Fils en Notre-Seigneur,

« C'est avec bonheur que j'ai appris que vous étiez appelé à la tonsure par vos supérieurs. L'honneur est grand d'être appelé à porter cette couronne spirituelle qui nous rappelle que nous sommes les élus de Dieu, que nous partageons la couronne qu'il a portée sur la terre. et que nous aurons part à celle qu'il possède dans le ciel. En recevant la tonsure, vous devenez en particulier le sujet de ce roi divin qui a été couronné d'épines et qui, par cette couronne, a acquis le royaume de la terre. Entrez donc avec joie dans cette sainte milice des vrais soldats de Jésus-Christ ; rappelez-vous bien que vous vous séparez du monde et que vous quittez toutes les vanités de la terre que vous représentent ces cheveux, qui demandent souvent des soins exagérés, et qu'il faut quitter pour s'attacher au divin Maître, parce que celui qui tient encore aux choses de la terre ne peut être à Jésus-Christ. Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple, nous dit-il dans son saint Evangile. Le renoncement aux choses de la terre, aux vanités du monde et au monde, est le premier acte à faire pour appartenir réellement à Jésus-Christ. Soyez généreux, cher enfant, dans cette circonstance ; renoncez à tout pour vous unir à Jésus-Christ ; et comme il faut que vous soyez tout à lui, il faut que vous ne gardiez rien pour vous. »

Ce fut donc avec joie que sa belle âme se consacra à Dieu et à l'Eglise par cette première démarche et ce fut aussi avec joie qu'il quitta les vanités du monde, afin de prendre Dieu seul pour partage.

La deuxième année, en rentrant au Grand Séminaire, il fut investi, par ses excellents maîtres, d'une charge de confiance : le soin de la sacristie. « De toutes les fonctions qu'exercent les séminaristes, dit un supérieur de Grand Séminaire, celle de grand sacristain est à mes yeux la

plus honorable comme la plus importante. Je ne la confie qu'à un élève intelligent et doué d'aptitudes pour le service des autels et la direction des cérémonies religieuses. Il faut en outre qu'il soit d'une conduite exemplaire et que, par son zèle, il soit comme l'âme de la piété parmi ses condisciples. »

Or, toutes ces qualités, l'abbé Chevrier les réunissait au plus haut degré. Et les conseils qu'il donnait plus tard, dans ses lettres à ses enfants, nous indiquent bien comment il entendait le séminaire, sous le rapport de la science et de la piété. « Je désire de tout mon cœur, écrit-il, que vous croissiez dans la science et dans la sagesse ; ce sont là les deux gloires du prêtre, et si l'une de ces conditions lui manque, il ne peut être qu'un demi serviteur du bon Maître !

« Préparez-vous à une grande mission : celle d'évangéliser les petits et les pauvres, et pour cela instruisez-vous bien vous-même dans l'étude et surtout dans la prière. Car on apprend beaucoup dans la prière, et c'est au pied du Crucifix que l'on découvre les secrets du bon Dieu. C'est là que les saints allaient puiser les grands enseignements qu'ils donnaient ensuite au monde. Jésus-Christ est la vérité, cette vérité qui éclaire et qui réchauffe l'âme. »

Il commença au Grand Séminaire cette étude approfondie de l'Evangile qu'il devait continuer toute sa vie avec tant d'ardeur, afin d'apprendre à connaître Jésus-Christ. « Connaître Jésus-Christ, disait-il, c'est tout ; on ne peut pas en effet le connaître sans l'aimer. » Aussi, le plus beau souhait qu'il forma plus tard pour ses enfants, c'est la connaissance et l'amour de Jésus-Christ. « Pour vos étrennes, écrit-il, je demanderai à Notre-Seigneur, au saint sacrifice, que vous le connaissiez bien, et que vous l'aimiez jusqu'à le suivre de près ; si vous aimez Notre-Seigneur, vous deviendrez bientôt parfait, parce que plus on aime quelqu'un, plus on se conforme à lui. »

Pendant ses premières et ses deuxièmes vacances, l'abbé Chevrier remplit à Marseille, dans la famille de Court de Payen et de Perrier, les fonctions de précepteur. Il avait deux élèves avec lesquels il fit le pèlerinage de la Salette, au premier anniversaire de l'apparition, 19 septembre 1847. Ce jour-là, sans avoir été convoquées, ni s'être donné rendez-vous, plus de vingt-cinq mille personnes se rencontrèrent sur la montagne ; la pluie ne cessa de tomber, les abris manquaient, les pélerins restèrent debout, pour la plupart chantant joyeusement des cantiques toute la nuit.

S'il faut en croire une lettre que nous avons sous les yeux, les jeunes élèves de l'abbé Chevrier profitèrent bien de ses leçons ; et ce fut les larmes aux yeux qu'ils se séparèrent de ce bien-aimé professeur.

Cependant, le régime du Séminaire et l'excès d'application ne furent pas sans ébranler ses forces. Quoique grand et bien constitué, sa santé était délicate, et durant ces deux dernières années, il fut obligé de passer un mois auprès de sa mère pour prendre du repos.

Lorsqu'éclata la Révolution de 1848, il y eut un instant de panique au Séminaire. Tous les élèves furent renvoyés dans leurs familles. On craignit même un pillage, et l'on résolut de mettre les vases sacrés en lieu sûr. M. l'abbé Chevrier, alors sacristain, fut chargé d'y pourvoir. Il eut recours à sa mère, lui confia les alarmes et les désirs de ses supérieurs. M[me] Chevrier entra courageusement dans ses vues. Au risque de se compromettre, elle vint avec son plus beau châle pour emporter dans sa maison les vases sacrés de la chapelle.

Cependant, cet instant de frayeur ne dura pas. Dès que se directeurs du Séminaire virent la tournure pacifique et presque favorable que prenaient les événements, ils rappelèrent les séminaristes ; l'interruption des études n'avait duré que quinze jours.

Cette époque resta néanmoins assez pénible. Une com-

pagnie de gardes nationaux logeait au Séminaire. On se demandait si c'était pour protéger ou pour prendre des otages. A certains jours, les soldats citoyens se montraient pleins de respect ; le lendemain, ils apportaient avec eux les passions qui grondaient dans la rue. L'inquiétude ou la sécurité s'emparaient donc tour à tour de la maison, suivant les fluctuations des événements et l'esprit qui se trouvait dominer dans la compagnie de service. Le résultat le plus clair pour les séminaristes était un certain relâchement dans la discipline et dans le travail sérieux. Antoine Chevrier fut de ceux qui, ne prêtant pas l'oreille aux bruits du dehors, ne se relâchèrent jamais. Du reste, il faut rendre cette justice aux hôtes plus ou moins armés et plus ou moins incommodes, imposés par les circonstances, qu'ils ne furent pas grossiers et que, finalement, avec eux, on en fut quitte pour la peur.

Antoine Chevrier subit à cette époque un autre orage plus intime et qui l'ébranla davantage. Comme il arrive à bien des jeunes lévites au Séminaire, il avait formé le dessein de porter la parole de Dieu dans les pays lointains. Il écrivit même au supérieur des Missions Etrangères. Sa mère ayant trouvé la réponse, lui fit les plus amers reproches : « Vous êtes un ingrat, un mauvais fils. Pensez-vous que je vous aie élevé pour vous faire manger par des sauvages ? Et s'il vous faut absolument des sauvages, est-il besoin de courir au bout du monde pour en trouver ? Vous partirez malgré moi ; je vous renierai pour mon enfant ! »

Le pauvre jeune homme était fort perplexe. Entre sa mère et ce qu'il jugeait être sa vocation, à qui obéir ? Les déchirements du départ ne l'auraient cependant pas arrêté sans l'intervention de son directeur, le vénérable M. Denavit. Celui-ci, homme prudent et expérimenté dans la direction des âmes, lui annonça formellement que ce n'était pas là que Dieu le voulait, qu'il lui réservait un autre apostolat moins lointain, quoique non moins

laborieux. Voulant avant tout faire la volonté de Dieu et la voyant exprimée par le guide de sa conscience, l'abbé Chevrier ne pensa plus qu'à se bien préparer aux fonctions sacerdotales, laissant à l'avenir le soin de lui manifester le lieu où il devait les exercer.

La tendresse qu'il avait pour ses parents lui reprocha de les avoir attristés gratuitement par le rêve des missions. L'orage passé, il leur en demanda pardon avec les accents d'une véritable humilité. M. Chevrier père en fut ému jusqu'aux larmes et pardonna promptement et de grand cœur à son cher Antoine ; mais la mère comprimant son émotion et désirant guérir radicalement son fils d'une semblable idée, lui fit attendre son pardon pendant plus d'une heure.

Le jour solennel arriva enfin. Le 25 mai 1850, il reçut, avec l'onction sainte, le pouvoir redoutable aux anges même, et pour la première fois immola de ses propres mains l'Auguste Victime. Qui nous racontera les célestes communications qui se firent alors du Cœur sacré de Jésus-Christ au cœur de son nouveau ministre, les engagements qui se prirent des deux côtés, les nœuds étroits qui se formèrent entre le divin Pasteur des âmes et celui qui devait, à son exemple, évangéliser les petits et les pauvres ? Les pensées qu'il écrivit dans cette dernière retraite et dont nous allons donner ici quelques extraits, nous feront juger des dispositions de son âme :

« MES PENSÉES EN SORTANT DU SÉMINAIRE

« Mon Dieu, Esprit-Saint, venez à mon aide ! Et puisse ce que vous m'avez inspiré dans cette dernière retraite préparatoire à mon sacerdoce, m'être utile dans le reste de ma carrière, m'encourager au bien, et m'inspirer une vie sainte en se réalisant, ou me couvrir d'une honte salutaire si j'y suis infidèle !

« Déjà quatre années de Séminaire ! Ciel, que le temps fuit rapidement ! Où en suis-je ? Me voilà sur le point d'être chargé des autres ; le salut des âmes me sera confié, ces âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ. Il faudra cultiver cette vigne qu'il a arrosée de ses sueurs, et empêcher que l'ivraie ne se glisse dans la moisson du Maître. Pourquoi, Seigneur, daignez-vous m'appeler à de si hautes fonctions ? Vous connaissez bien toute ma misère et mon néant ! Où sont ma fermeté, mon désintéressement, mon esprit de sacrifice ? Mais j'espère en vous, Seigneur, et s'il vous plaît de montrer votre puissance dans la plus infime bassesse, faites, par votre miséricorde, éclater en moi autant de vertus que j'ai à me reprocher de coupables faiblesses.

« Un prêtre, c'est un autre Jésus-Christ ; donc un homme d'obéissance, accomplissant en tout comme Jésus-Christ la volonté de son Père ; voyant ce Père dans les supérieurs ecclésiastiques, travaillant dans le lieu où ils nous envoient, comme Jésus-Christ fut envoyé pour ramener les brebis d'Israël ; voyant dans les changements et tout ce qui arrive de contraire à la volonté propre, la volonté de la divine Providence, et se soumettant à ses adorables décrets. Un prêtre, c'est un homme qui sait s'oublier soi-même, qui sait tout sacrifier pour l'Evangile, *Omnia propter Evangelium.*

« En entrant dans le saint ministère, je dois donc me convaincre que :

« 1° Il y a du bien à faire, quelque part que je sois, et quelque dévoyés et méchants que soient les hommes que j'aurai à conduire, ils sont tous appelés au salut. Si le bien eût été impossible, certes, c'eût été aux temps des Apôtres, où tout se déchaînait contre la religion et ses ministres ; c'eût été pour le Chablais dont personne ne voulait entreprendre la mission, et qui, cependant, fut converti presque entièrement par saint François de Sales ; 'eût été pour saint Vincent de Paul qui fit tant de

choses sans presque aucune ressource ; ce serait pour les missionnaires qui s'en vont dénués de tout, accompagnés seulement de la croix du Sauveur ; ce serait pour les bagnes de Toulon et de Brest, où la religion vient de faire des prodiges. Or, une paroisse peut-elle être aussi mauvaise qu'un bagne ou que le Chablais ? Non, certes. Donc le bien est possible partout.

« Dire qu'il n'y a pas de bien à faire, c'est une parole outrageante à Notre-Seigneur qui a sauvé tous les hommes, et qui ne désire rien tant que de les voir profiter de ses mérites ; outrageante au doux Cœur de Marie, que l'Eglise salue du titre de refuge des pécheurs et qui se plait à se montrer si bienfaisante à leur égard ; c'est une honte pour nous, qui devons marcher sur les traces des saints. Honte donc à ceux qui se relâchent sous ce prétexte, blasphémant ainsi contre Dieu en disant que le bras de Dieu ne peut relever les méchants ! Quel peuple a plus péché que les Juifs, a été plus enclin à l'idolatrie ? Cependant avec quelle bonté Dieu les rappelle à lui et les invite par ses prophètes ; que de miracles opérés en faveur de ce peuple ingrat ! Dieu ne frappe qu'à regret, après avoir cherché lui-même des hommes, Abraham, les dix justes de Sodome, Moïse, pour s'opposer à sa colère. Et dans le nouveau Testament, quelle bonté, quelle inépuisable condescendance : Madeleine, la Samaritaine, la femme adultère... O mon Dieu, vous ne voulez point la mort de l'impie, mais qu'il se convertisse et qu'il vive !

« 2° Comment peut-on faire le bien ? C'est par le sacrifice et le dévoûment.

« Le catéchisme est une œuvre excellente ; là on enseigne la grande science de Dieu ; or, cette science est la plus essentielle à étudier, puisque ce n'est que par elle que nous pourrons entrer au Ciel. Que sert maintenant à tous ces philosophes d'avoir approfondi tant de sciences orgueilleuses ou futiles, si maintenant ils sont en enfer ?

Tandis qu'un petit enfant en sait plus que tous ces grands esprits perdus dans un travail inutile. »

Ces dernières paroles nous montrent clairement que, dès son Séminaire, l'abbé Chevrier avait compris l'importance capitale de l'œuvre du catéchisme, à laquelle il devait dévouer sa vie.

Le nouveau prêtre eut le bonheur de célébrer sa première messe pour la fête de la Sainte Trinité. Une joie sensible se refléta sur son visage au moment de la communion, lorsqu'il donna pour la première fois à son père et à sa mère le Dieu de l'Eucharistie.

Après les saintes émotions de l'ordination et de la première messe, l'abbé Chevrier était allé passer quelques jours au hameau de Chatanay. Les périodes de repos ne devaient pas être longues dans cette vie pleine de labeurs ; le samedi de la même semaine, il était appelé au poste de vicaire de Saint-André de la Guillotière à Lyon.





CHAPITRE V

Vicariat



cette époque, la ville de Lyon, longtemps renfermée entre ses deux fleuves et sur les hauteurs de la rive droite de la Saône, commençait à s'étendre au-delà du Rhône, dans un terrain plat qui lui permettait de se développer indéfiniment. C'était du côté du levant, sur la rive gauche du grand fleuve. Deux quartiers immenses y apparaissaient peu à peu : en haut les Brotteaux, et en aval la Guillotière ; ou pour être plus exact, les Brotteaux se dessinèrent en premier lieu et ils présentaient déjà leurs belles avenues, alors que, plus bas, la Guillotière n'offrait encore que de pauvres rues tortueuses ; on y trouvait éparses çà et là de misérables habitations ou cabanes au niveau du fleuve, dont la moindre crue les inondait, ou même les entrainait. Là s'entassaient en grand nombre les plus humbles ménages de la ville.

Point de quai de tracé ; le fleuve vaguait à son aise, comme en pays sauvage, formant ici des iles, là des courants. L'antique pont de la Guillotière n'avait pas encore été restauré et élargi ; la grande avenue aujourd'hui si belle, qui le prolonge, n'était bordée que de masures. Un demi-siècle à peine nous sépare de cette époque ; mais le

travail de ce demi-siècle a changé l'aspect général de façon à le rendre méconnaissable [1]. La population qui s'accumule dans cette plaine atteint bien près de deux cent mille âmes, elle arrivera à dépasser l'ensemble du reste de la ville et peut-être à déplacer le centre des affaires dans la vaste et industrieuse cité.

Sous le rapport religieux, il n'y eut longtemps, pour toute la rive gauche du Rhône, que la seule paroisse de Saint-Louis. On fut obligé de créer successivement celles de Saint-Pothin, de Saint-Maurice et enfin, en 1846, de Saint-André. Il y avait donc quatre paroisses au moment où M. Chevrier fut nommé vicaire de l'une d'elles. Saint-Louis, la plus ancienne, était la seule qui possédât quelques ressources ; autour de son modeste clocher se réunissait la plus honnête et la moins pauvre population du faubourg. Mais les ouvriers des usines, cristallerie, verrerie, vitriolerie et autres, se groupaient autour d'un pauvre petit édifice élevé seulement depuis quatre ans. Près de ce lieu avait existé jadis l'importante église paroissiale de Béchevelin, au XIV[e] siècle ; cette église avait le titre de mandement (cure de canton). Mais les inondations successives du fleuve avaient ruiné peu à peu et dépeuplé cette paroisse ; si bien qu'il n'en restait rien lorsque éclata la grande Révolution ; rien, sinon une petite chapelle, appelée chapelle des mariniers, et célèbre par une antique Vierge miraculeuse.

Saint-André, la paroisse de M. Chevrier, comptait de cinq à six mille âmes. Sa circonscription comprenait toute la paroisse actuelle, celle de Notre-Dame des Rivières et une bonne partie de celle de l'Immaculée-Conception. Elle s'étendait du pont Lafayette jusqu'au-delà des Brotteaux rouges, dans ces îles et ces canaux ou *lônes* qui

[1] Nous nous souvenons avoir vu l'immense cours Lafayette, aujourd'hui complètement bâti, qui sépare la Guillotière des Brotteaux, dessiné uniquement par deux maisons, une de chaque côté, au bout du pont.

touchent Saint-Fons ; ce qui faisait une longueur totale de six à sept kilomètres [1].

C'est dans ce quartier si étendu, mais si misérable, où tout restait à transformer, à créer, que M. Chevrier allait commencer sa carrière sacerdotale. La divine Providence avait bien choisi : il était vraiment fait pour toutes ces misères, et toutes ces misères semblaient faites pour lui.

Aux petits et aux abandonnés il montrera le prêtre humble et doux qui apaise, qui attire ; aux pauvres ouvriers il présentera un ami plus pauvre encore, un père et frère des pauvres, qui se refusera souvent le nécessaire pour le leur donner. Aux ignorants il apprendra le chemin du ciel, le seul qu'il soit indispensable de connaître et de suivre. .

Dès qu'il eut paru, qu'on l'eut vu et entendu quelquefois, il se concilia les sympathies de tous. Le curé de Saint-André, M. Barjot, homme de devoir, franc et bon, reconnut en lui un auxiliaire sur lequel il pouvait se décharger sans crainte d'une partie de sa sollicitude pastorale. Mais c'est surtout parmi les fidèles que le nouveau vicaire fit une impression profonde et laissa d'impérissables souvenirs.

« Sa charité était sans limites, écrit un de ses confrères ;

[1] Depuis lors, le zèle apostolique a fait des merveilles sur cette rive gauche du Rhône. Les centres d'évangélisation se sont multipliés avec les besoins. On a vu des curés, véritables apôtres, suivre les flots de la population et, sur ces limites mouvantes qui reculaient toujours, établir successivement une demi-douzaine de paroisses nouvelles ; ainsi M. Viennois créa Saint-Joseph, M. Gouthe-Soulard (depuis archevêque d'Aix) Saint-Vincent-de-Paul ; M. Bridet, le Saint-Sacrement ; M. Haour, Notre-Dame-des-Rivières. Et ils ne se contentaient pas d'une église et d'un presbytère, ils y ajoutaient des écoles primaires pour les deux sexes, quelquefois des écoles cléricales secondaires et des hospices. Avec quelles ressources, Dieu le sait, car la plupart d'entre eux étaient pauvres. « Il me faut 60.000 francs chaque années pour mes œuvres, nous disait un jour un de ces vaillants pionniers de l'Evangile ; or, je ne reçois rien du conseil municipal, rien du gouvernement, pas même les 900 francs alloués aux curés de campagne. »

La charité de Lyon est inépuisable, nous en trouverons d'autres preuves dans la suite de cette histoire.

il donnait absolument tout ce qu'il avait, il ne gardait rien pour lui et dépassait presque les bornes permises, tellement que sa mère n'abondait pas à l'entretenir de linge. Elle vint plusieurs fois lui faire des remontrances à ce sujet ; elle lui parlait avec autorité, avec sévérité même. Elle lui représentait que ce qu'elle faisait n'était pas pour des inconnus, pour des étrangers, mais pour son enfant. — « Justement, mère, répondait-il, mais ces « étrangers sont mes enfants à moi. — Alors, ripostait-« elle, impatientée ; me voilà de ce fait constituée la « grand-mère de tous ces malandrins ? Grand merci. » — Il riait et ne se corrigeait point. Elle s'adressa à moi et me pria d'intervenir. J'essayai. Je tâchai de faire comprendre au jeune abbé combien il était dur pour une pauvre mère de voir son enfant manquer du nécessaire, alors qu'elle travaillait constamment pour lui. Il gardait le silence ; mais au premier malheureux dont il faisait rencontre, il recommençait ; il ne savait pas ce que c'était que de refuser. Sa bourse était à sec, il n'avait plus rien et il trouvait moyen de donner toujours. Tout y passait, son linge, ses vêtements les plus indispensables, jusqu'à sa chaussure. Il lui arriva dès lors — ce qui fut plus fréquent encore plus tard — il lui arriva d'emprunter des souliers afin d'être assez décemment chaussé pour dire la messe. »

Comme un jour on lui rappelait ce fait : « Qu'est-ce que cela ? répondit-il, Notre-Seigneur a bien donné son sang ! »

Il avait raison, ces actes de charité ne sont rien en comparaison du grand acte de la Rédemption. Cependant quand la charité est poussée à ce point, elle s'appelle folie ; mais c'est la folie de la croix, selon le langage de saint Paul, et nulle part les grands héroïsmes, les amours sublimes, ne vont sans un peu de folie.

« Qu'il était beau, raconte une autre personne dont nous avons consulté les souvenirs, qu'il était beau de le

voir aller de la cure à l'église ! Ses yeux baissés, sa démarche modeste montraient que sa vie était surtout intérieure. Il donnait déjà l'idée d'un saint ; aussi le surnom d'ange, renouvelé de son enfance à Saint-François, ne tarda pas à lui revenir. »

Un paroissien de Saint-André, décédé en 1878, chevalier de Saint-Grégoire-le-Grand, confirme ce fait qu'on disait fréquemment de lui : « Avez-vous vu l'ange ? Je vais voir l'ange, c'est l'ange qui me l'a dit. »

Sa charité croissait encore lorsqu'il voyait la pauvreté compliquée de maladie. Que de soins alors, que de prévenances pour gagner une âme, et comme il savait aisément trouver un mot aimable pour égayer le malade, pour l'attirer doucement à la confession ! Il ne craignait pas de prêter son concours actif ; il savait, au besoin, remuer une paillasse et faire une tisane. Il multipliait ses visites, choisissait le moment favorable pour insister et n'attendait pas que le malade fût aux portes de l'éternité.

C'est au chevet des mourants qu'il fit connaissance d'un jeune homme qui devait rester toute sa vie son ami dévoué, M. Boulachon, mort curé de Sainte-Foy-lès-Lyon. M. Boulachon, alors séminariste, s'intéressait beaucoup aux malades de la paroisse Saint-André. « Un pauvre malheureux, raconte-t-il lui-même, refusait-il de se confesser, j'allais voir M. Chevrier, je le consultais sur les moyens à prendre ; je l'appelais dès que j'apercevais le moindre espoir de conversion. M. Chevrier arrivait toujours à mon premier signe. Les nuits blanches au chevet des mourants ne lui coûtaient rien ; bref, nos deux âmes se comprirent et il daigna m'admettre à cette solide amitié qui, grâce à Dieu, ne se démentit jamais. »

Il soigna pendant deux mois, dans la rue Félissent, un jeune homme atteint de la petite vérole. Le pieux vicaire ne passait pas un jour sans venir le consoler et l'encou-

rager, et, pour dompter les terreurs instinctives et les répugnances de la nature, il ne manquait jamais d'embrasser ce malade sur ses deux joues repoussantes. Cet acte et plusieurs de ce genre, malgré sa profonde humilité ne tardèrent pas à être divulgués dans la paroisse ; ce qui lui attira un travail plus considérable au confessionnal. Déjà on venait à lui des paroisses voisines, et tous étaient ravis de le voir, lui encore si jeune, diriger avec tant de sagesse les âmes dans la voie de la perfection. Déjà aussi les longues séances d'immobilité dans un étroit réduit lui étaient pénibles ; mais, loin de se plaindre, il y passait avec joie une bonne partie de ses journées, les samedis et les veilles de fêtes.

Cependant ces travaux pénibles et multipliés le faisaient plier sous le fardeau. La paroisse, nous l'avons dit, comptait plus de six mille âmes, sur une étendue de six kilomètres en longueur et deux en largeur. En consultant les registres, nous voyons qu'à lui seul, en l'année 1851, l'abbé Chevrier fit cent trente-neuf enterrements et deux cent trente baptêmes. Il ne pouvait donc suffire à tout, avec son digne pasteur, M. Barjot ; c'est pourquoi l'autorité ecclésiastique, à la demande de la paroisse, envoya en 1853, pour le soulager, M. l'abbé Haour, qui était prêtre depuis un an.

Le nouveau vicaire, presque du même âge que l'abbé Chevrier, était prédestiné, lui aussi, à défricher et à fonder. Leurs manières de voir n'étaient pas toujours les mêmes ; ils n'en vécurent pas moins tous deux en parfaite intelligence.

« Ah ! je n'y avais aucun mérite, nous dit ce même abbé, il était si excellent confrère, si gai, si franc, si aimable ! Dans l'exercice du ministère aussi bien que dans l'intérieur de la cure, il faisait si bon vivre avec lui ! C'est auprès de ce bien cher confrère que j'ai passé les plus heureuses années de ma vie sacerdotale. Il ne négligeait point les occasions de nous récréer innocem-

ment. En voici deux des plus insignifiantes, mais qui montreront combien nous nous amusions de peu de chose.

« La sœur de M. le Curé, bonne demoiselle aussi respectable par sa bonté que par son âge, demeurait au presbytère. Elle avait un soin tout particulier de l'abbé Chevrier, dont la santé lui paraissait plus délicate. Son nom était Claudine. Le jour de sa fête arriva. Tous deux nous vînmes lui présenter nos souhaits, mais dans le genre comique et avec un attirail qui prouvera quelle haute opinion nous avions de la bonté de son caractère. L'abbé était chargé du bouquet qu'il composa de quelques fleurs... de dent-de-lion, tandis que son confrère plus mécanicien façonnait sur son tour la bobine destinée à recevoir l'œuvre commune de la cantilène en l'honneur de Mlle Barjot. Chacun y alla de ses 150 vers sur une seule rime. L'abbé qui était l'aîné rimait en *âge* , et passa la bobine à son confrère qui la déroula avec des rimes en *ment*. Il est bien possible que notre poësie n'eût point été couronnée, si elle eût été présentée au concours de l'Académie. L'entrain que nous y mettions, notre gaîté communicative et si franche sont aujourd'hui pour moi des souvenirs pleins de charme.

« Un autre de nos innocents amusements était ce que nous appelions la *lecture des affiches*. M. le curé se plaisait à montrer à ses hôtes ce petit exercice de société auquel le costume ecclésiastique se prête très bien, et dans lequel l'abbé Chevrier, vu sa haute taille, obtenait un vrai succès. Il prenait son manteau rond avec le col relevé, coiffait son chapeau, puis feignant la myopie, s'approchait d'une paroi supposée couverte d'affiches, et cherchait en se baissant ou en se haussant l'annonce qui l'intéressait. Mais elle était plus haut ; il se redressait sur la pointe des pieds ; encore trop bas ; alors soulevant habilement d'un même bloc le chapeau et le manteau dont le col raide assurait la continuité, il allongeait pro-

gressivement les bras ; la tête du lecteur semblait s'élever de plus en plus. L'effet dans la pénombre était tout à fait réussi et l'illusion complète. Le géant fantastique atteignait sept pieds.

« Un soir, nous avions, mon confrère et moi, soupé chez mon père, et vers les neuf heures nous rentrions passant par Bellecour. Il faisait un froid très vif et la place éclairée par la lune en son plein paraissait un vaste désert. Près de l'hôtel de la Poste, à l'entrée du corps de garde, une sentinelle était en faction. Le soldat visant mon confrère dit à demi-voix avec un accent faubourien : « V'là un grand robin qui serait bien assez long pour descendre cette méchante lune qui me fait geler. » Supposant que ce loustic était doublé d'un peureux, je réponds : « Et puis il n'a pas fini de grandir — Abbé, lisez donc les affiches qui sont apposées contre ce cadre. » Et comme nous étions seuls, l'abbé en riant de son rire aimable, s'approche du cadre, grandit, puis grandit encore ; la tête ou plutôt le chapeau du fantôme dépasse la place réservée aux affiches administratives. Soudain le cri « Aux armes ! » sort d'une gorge étranglée par la terreur. Immédiatement on voit accourir du poste officiers et soldats au secours de la sentinelle épouvantée par cette étrange apparition. Un cordial, que nous payâmes, aida le pauvre soldat à reprendre ses esprits. L'histoire égaya bien longtemps le presbytère et probablement aussi le corps de garde. »

La vie privée de l'abbé Chevrier était éminemment sacerdotale. Fidèle à cet esprit de régularité qu'il avait puisé au Séminaire, il se levait et se couchait à des heures fixes. Mlle Barjot lui a rendu ce témoignage qu'il était toujours le premier levé au presbytère, mais aussi le premier couché ; à quatre heures et demie du matin, on le voyait déjà à ses exercices de piété, et le soir, à moins qu'un malade ne réclamât son ministère, il était toujours couché à dix heures. Cette brièveté de sommeil

lui donnait beaucoup de temps ; chaque matin il faisait une oraison de trois quarts d'heure et disait son bréviaire avant de célébrer la sainte messe. De plus, il trouvait le loisir de travailler chaque jour dans sa chambre. Les instructions nombreuses qu'il a laissées à sa mort furent presque toutes écrites à cette époque ; elles prouvent son énergie de travail, et le soin qu'il mettait à enseigner les fidèles.

Quand il montait en chaire, il gagnait aussitôt l'estime de ses auditeurs par l'onction touchante et la noble simplicité de sa parole. On sentait que sa prédication avait été préparée et méditée devant Dieu. Aussi aimait-on de plus en plus à l'entendre. Une personne fort respectable nous disait, trente ans plus tard, qu'elle conservait encore l'impression produite dans son âme par quelques-uns de ses discours, entre autres par un sur l'Eucharistie. Déjà à cette époque, il parlait avec un amour entraînant de cet auguste sacrement qui faisait toutes ses délices, et il ne perdait jamais l'occasion d'en parler.

A ses yeux, le plus grand ennemi de la religion était l'ignorance. Il dirigeait contre elle tous ses efforts, ne négligeant aucune occasion d'instruire, et une délibération du conseil de fabrique de 1859 nous montre qu'il prêchait lui-même, avec ses confrères, les stations du carême et les principales fêtes de l'année, comme les simples dimanches. Il faisait aussi avec le plus grand soin, le catéchisme et non seulement son zèle s'attaquait aux enfants, mais encore aux hommes faits. Il cherchait à dissiper leurs ténèbres, à faire disparaître les préjugés trop nombreux que l'on inculque aux classes ouvrières, et montrait la beauté de la religion. Quand il avait l'occasion de converser avec un ouvrier, il lui parlait avec cette affabilité qui prévient et gagne les cœurs ; et il ne le quittait point qu'il n'eût adroitement amené la conversation sur un sujet propre à faire pénétrer dans cette âme un trait de lumière, une pensée de foi, un sentiment sur-

naturel. « Il était si bon, disait un de ses paroissiens, qu'il avait la clef de tous les cœurs ! » Dans sa simplicité, il portait même la complaisance à l'excès et ne songeait point à se demander si la besogne à faire ne revenait pas à un autre. Le sacristain disait un jour : « Le pauvre grand mouton, il se laissera toujours tondre ! » Ce propos lui ayant été rapporté, il répondit avec son bon sourire toujours content : « C'est vrai, je suis un grand mouton, et l'on me fait passer par où l'on veut ; mais Notre-Seigneur était bien un tendre agneau toujours prêt à se laisser tondre ; il est comparé par les prophètes à un agneau qui se laisse conduire à la boucherie sans se plaindre. »

Il y eut, en 1855, une mission prêchée par deux Pères capucins qui ramenèrent de nombreux indifférents ; le bon abbé redoubla alors de zèle et d'activité. Ayant eu le bonheur de confesser à l'article de la mort une pauvre pécheresse et le bonheur plus grand de la voir guérir et persévérer, les compagnons de cette malheureuse, furieux de cette conversion, tournèrent leur rage contre celui qui en était l'auteur. Ils l'aperçurent un jour dans une rue à peu près déserte, le saisirent, le frappèrent avec un bâton et le poursuivirent à coups de pierres pendant qu'il se réfugiait à l'église. Le curé, par prudence, lui fit défense de sortir seul durant plusieurs jours.

Mais ce qui contribua plus que tout le reste à déterminer le renouvellement religieux de la paroisse, ce fut l'intérêt que l'abbé Chevrier portait aux enfants, aux jeunes gens. Ceux qui avaient été gagnés à Jésus-Christ par ses catéchismes ne voulurent pas se séparer de lui après la première communion ; ils se groupèrent autour de ce prêtre du bon Dieu qui leur avait montré le chemin du ciel. Bientôt ils se trouvèrent un certain nombre, tous résolus à rester bons chrétiens et à suivre les conseils de leur cher directeur. L'abbé Chevrier, voyant tant de bonne volonté, se décida à créer la societé de Saint-

Louis-de-Gonzague ; cette petite confrérie devint pour lui une œuvre de prédilection. Depuis longtemps il répandait devant le tabernacle des larmes douloureuses et suppliantes en voyant le saint Lieu désert, en voyant surtout que les hommes se rendaient si peu à l'église. « Sa prière toucha enfin le cœur de Dieu, écrit un homme de la paroisse, et les jeunes gens, entraînés par l'ardeur communicative du vicaire, se réunirent autour de lui pour chanter à l'église les louanges de Dieu ; leur nombre augmenta assez rapidement, si bien que l'Ange en répandit des larmes de joie et de reconnaissance.

A cette époque les parents du vicaire de Saint-André demeuraient rue Sala. Son père, devenu asthmatique, sortait rarement. Le jeune abbé, dévoré de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, n'oubliait pas cependant de remplir les devoirs de la piété filiale. Mais ici comme partout il agissait avec une sagesse pleine de modération, conservant une entière indépendance pour l'exercice de son ministère. Le moment qu'il choisissait de préférence pour voir sa famille était le dimanche soir après avoir scrupuleusement satisfait à tous les devoirs de sa charge. Dans ses visites les amis de la famille ont remarqué plus d'une fois qu'il donnait surtout à son père les marques d'une particulière tendresse, c'était afin de le consoler de l'isolement auquel le condamnait son état maladif.

Cependant la santé de l'abbé Chevrier commençait à dépérir visiblement au milieu des nombreux travaux de son ministère. Une pâleur mate, une maigreur effrayante, une faiblesse qui allait en croissant, inspirèrent de justes alarmes. Sa mère insista vainement pour qu'il prît du repos. Les jambes fléchissant dans sa marche, la voix presque éteinte, il continua à prêcher à son tour, à faire le catéchisme et à ne refuser personne au saint tribunal.

« Il se tuera, grondait sa mère avec sa brusquerie ordinaire ; il se tuera, et j'en serai bien contente, parce qu'il

n'aura que ce qu'il mérite ! » Un soir on vint lui annoncer qu'après avoir prêché il avait craché le sang. « Là, que lui avais-je prédit ? s'écria-t-elle ; c'est bien fait ! c'est bien fait ! il ne l'a pas volé ! » Mais tout en maugréant ainsi, elle mettait à la hâte son châle et courait à Saint-André. Elle le ramena moitié de gré, moitié de force et le soigna comme savent soigner les mères. C'était en 1855, pour la fête de l'Immaculée-Conception.

Ce jour-là, Madame Chevrier eut encore la tristesse de voir de ses yeux que son fils s'adonnait aux grandes pénitences, car elle trouva dans son lit un cilice qu'elle saisit à la dérobée et fit disparaître impitoyablement. Le fils se garda bien de parler de ce larcin à sa mère, et si la mère garda le silence, ce ne fut que pour épier et soustraire plus sûrement les autres instruments de pénitence dont son fils pourrait user encore.

Elle le garda chez elle près de quatre mois, jusqu'au 1er avril 1856. Il conserva de cette maladie une toux persistante et probablement le germe de toutes les souffrances corporelles qui vinrent l'assaillir plus tard. Mlle Barjot fit à Mme Chevrier les serments les plus solennels d'avoir soin de lui « comme s'il le méritait » et M. Barjot lui donnait des pastilles ou de la réglisse, autant pour calmer sa toux que pour tranquilliser sa mère. Le jeune vicaire, tout en acceptant avec une reconnaissance doublement filiale, plaisantait de cette petite attention : « Monsieur le Curé, vous me gâtez, vous allez me rendre gourmand, vous l'aurez sur la conscience ! »

L'abbé Chevrier était guéri depuis deux mois seulement lorsqu'un terrible fléau vint mettre en une lumière nouvelle et plus éclatante pour la foule son dévouement et sa charité. Nous voulons parler des inondations de 1856 qui causèrent tant de désastres à Lyon par les crues combinées du Rhône et de la Saône. Le fleuve avait rompu ses digues de la rive gauche et s'était étendu comme un vaste lac houleux et terrible. Aux Brotteaux,

les maisons bâties en pisé s'affaissaient par la base dès qu'elles avaient été détrempées quelques heures ; elles tombaient, on peut le dire, comme des châteaux de cartes.

Les journaux du temps nous ont laissé la description de ces terribles journées. Le 31 mai, la levée en terre de la Tête d'Or, à laquelle travaillaient depuis la veille 1,200 soldats commandés par le maréchal de Castellane en personne, creva vers une heure et demie du matin, sur deux points différents. La nappe liquide ayant triomphé de l'obstacle qui l'avait jusque-là arrêtée, envahit rapidement cette plaine basse qui comprend les quartiers des Charpennes, de la Cité, de la Villette. Il y eut là un moment d'inexprimable angoisse et de désolation générale. Les habitants, réveillés en sursaut, se voient presque en même temps entourés, entraînés par les flots en furie, au milieu d'une nuit profonde. Les uns fuient en toute hâte, les autres se réfugient sur les toits, le tocsin sonne, des appels de détresse se font entendre de tous côtés. Partout les maisons s'écroulent avec fracas. Quelques familles ont à peine le temps de quitter leur domicile et voient le toit qui les abritait tout à l'heure s'effondrer derrière elles. Cependant le Rhône montait toujours et la Guillotière allait subir le même sort. A midi, le boulevard de ceinture, dernier rempart de la Guillotière, cède à son tour sur deux points et les eaux font irruption dans le vide qui s'offre à elles. En même temps, le fleuve franchissait en aval le cours Bourbon, au-dessus du pont de la Guillotière. Les eaux accouraient en grondant à la fois par le nord et l'est, et se rejoignaient. Le spectacle était encore plus terrible et plus lamentable que la nuit précédente, car les malheurs étaient plus grands et les victimes plus nombreuses. C'est surtout vers deux heures, au moment où les eaux de la plaine se nivelèrent à trois mètres au-dessus des bas-fonds des Brotteaux et de la Guillotière, que ces quartiers populeux

ont été en proie à une animation fiévreuse et désolée que n'oublieront jamais ceux qui en furent témoins. De toutes les rues latérales remplies de pauvres habitations vouées à une destruction quasi certaine, on voyait fuir vers le cours des Charpennes, vers la Place du Pont, seuls points à l'abri de l'inondation, une population effarée qu'on ne peut guère évaluer à moins de deux mille âmes : hommes, femmes, enfants, les uns terrifiés, les autres en larmes. A l'entrée du faubourg de la Guillotière, le sauvetage ne tarda point à devenir presque impossible, ou du moins à présenter d'extrêmes difficultés.

Vers deux heures, au moment où les eaux faisaient irruption dans les rues de la Guillotière, l'abbé Chevrier venait de voir un malade à la Mouche. Là il apprit qu'une famille d'inondés s'était réfugiée sur un talus du fort et se préparait à y passer la nuit à la belle étoile ; il revint en hâte et se chargeant d'un paquet de couvertures et de draps (on devine à qui ils appartenaient) il les porta à ces pauvres gens pour améliorer leur campement. C'était bien à coup sûr la première main qui s'était tendue pour porter secours aux sinistrés de cette terrible journée. Il revenait par la digue (actuellement le quai Claude-Bernard) et se disposait à rentrer à la cure quand il fût arrêté par l'inondation qui envahissait les rues avoisinant l'église. Le sort du Très Saint Sacrement préoccupait sa pensée.

Il s'approcha de l'eau jusqu'à se mouiller les pieds, héla deux hommes qui passaient dans une barque et leur demanda de le conduire à l'église.

— Nous voulons bien, dirent les bateliers, mais nous sommes ici réquisitionnés par la ville pour les personnes en danger.

— Justement, répliqua l'abbé, c'est autour de l'église que vous trouverez le plus de gens ayant besoin de secours. Partons, je vous aiderai à ramer.

— Eh bien alors, mettez-vous là et prenez une gaffe.

M. Chevrier sauta dans la barque ; son confrère, M. Haour, survenu pendant ce court dialogue, en fit autant et les voilà tous quatre lancés dans le torrent.

De la rue à l'église, il y avait un long trajet ; celle-ci était tout près du pont de la Guillotière. « Arrivés au milieu du parcours, raconte son compagnon, un courant terrible emportait notre barque du côté du Rhône. Il fallait donc traverser rapidement ce courant si nous ne voulions être entraînés au beau milieu du fleuve. Aucun moyen de s'accrocher aux portes ou aux fenêtres ; tout était fermé. Heureusement nous réussîmes à enfoncer une gaffe dans une imposte au-dessus d'une porte. Nous nous y cramponnâmes, ce qui arrêta net notre course effrénée. Moment critique : si la gaffe eût cédé, ou si la barque, malgré nous, eût continué à filer sous nos pieds nous étions dans l'eau ; mais le danger décuple les forces et la Providence nous protégea. Nous nous glissâmes ensuite dans une rue latérale d'où il nous fut aisé d'atteindre les abords de l'église. Nous y arrivâmes fort à propos : quatre hommes, grimpés sur un platane, appelaient au secours. Peu d'instants auparavant, ces pauvres malheureux avaient vu leur barque chavirer sur la place, et ils s'étaient hissés là pour n'être pas emportés par le torrent qui roulait, à cet endroit, près de deux mètres d'eau. On accoste le platane et on les reçoit dans la barque. Il était temps ; à peine touchait-on les marches de l'église que l'on vit l'arbre, miné par le torrent, s'incliner, d'abord, puis s'abîmer dans les flots. »

Après avoir enlevé le Saint-Sacrement et l'avoir placé dans un oratoire improvisé au-dessus de la sacristie, les deux jeunes vicaires parcoururent les différentes rues du quartier, transportant dans des maisons solides et dans l'église transformée en ambulance ceux qui se trouvaient dans des maisons de pisé. La nuit était déjà bien avancée quand ils rentrèrent au presbytère.

Le lendemain dimanche, de grand matin, l'abbé

Chevrier remonta en barque, cherchant de nouveaux sauvetages à opérer. Voyant qu'il n'y avait plus aucun danger pour les personnes, il se rendit à l'église, afin de célébrer la messe. Mais le Saint-Sacrifice achevé, il se hâta de reprendre l'exercice de la charité extérieure.

Prisonniers dans leurs maisons, les habitants de ces quartiers ne pouvaient se procurer aucune nourriture. Et voilà l'abbé Chevrier transformé en garçon boulanger ; il parcourt la Guillotière dans sa barque avec un gardien de la paix pour porter du pain à ceux qui en manquent. Certaines familles étaient sans communications avec leur voisinage depuis le commencement de l'inondation. L'abbé fut le premier qui osa s'aventurer dans les passages les plus difficiles. Un sergent de ville l'accompagnait, soutenu par son exemple. Des fenêtres, les habitants les suivaient des yeux, tremblant à chaque instant de les voir chavirer et applaudissant à leur intrépidité ! « Ne craignez rien, disait l'abbé, nous nous formons, nous devenons de vrais mariniers ; si nous ne songions qu'à nous, nous regretterions que ce soit si près de finir. »

Il ne prit aucun repos durant deux jours entiers, qui eurent des heures bien pénibles. En effet, outre les courants qu'on avait à éviter et à vaincre, souvent il fallait grimper sur les toits pour atteindre certaines habitations situées dans les cours intérieures ; souvent aussi, on avait à marcher dans l'eau.

Le troisième jour, les habitants commencèrent à sortir de leurs maisons. L'eau s'était peu à peu retirée, la circulation devenait possible dans les rues, le travail de l'abbé Chevrier touchait à son terme.

Mais de toutes parts, on n'entendait parler que du courageux sauveteur. Les journaux unissaient leurs voix à celle du peuple ; on lisait entre autres, à la date du 12 juin dans le *Courrier de Lyon*, qui était alors la feuille la plus répandue de la cité :

« C'est à peine si dans le troisième arrondissement

chacun est bien revenu de la stupeur dans laquelle nous avions été jetés par l'inondation du 31 mai dernier, et déjà toutes les bouches s'accordent à vanter l'héroïque dévouement qui s'est manifesté.

« Permettez-moi, Monsieur le Rédacteur, de vous signaler d'une manière toute spéciale MM. Charbonnier et Combes, maire et adjoint du troisième arrondissement, M. Barjot, curé de la paroisse Saint-André, et MM. Chevrier et Haour, ses vicaires. On aurait dit que ces Messieurs s'étaient partagé la Guillotière, et que c'était à qui montrerait le plus de zèle, de courage et d'activité. Depuis le samedi soir jusqu'au mardi suivant, on les a rencontrés partout où il y avait du danger et de la misère : les rues, les places, les coins les plus obscurs de nos malheureux quartiers ont été vingt fois parcourus par eux malgré les torrents et les ruines. Ici, ces Messieurs ont sauvé un chef de famille, là de petits enfants, ailleurs ils arrachaient à l'eau une mère de famille qui périssait, partout ils ont porté du pain et des consolations.

« Veuillez, Monsieur le Rédacteur, vous rendre auprès de ces Messieurs, par la publicité de cette communication, l'interprète de la reconnaissance que leur noble conduite a inspirée à la population. »

De son côté le *Salut Public*, qui alors était loin d'être favorable aux hommes et aux choses de la religion, écrivait dès le 1er juin : « Plusieurs ecclésiastiques appartenant aux paroisses de la rive gauche ont été remarqués se multipliant partout où ils pouvaient être utiles. »

Lorsque l'empereur Napoléon III vint visiter le lieu du désastre et demanda, pour les récompenser, les noms de ceux qui s'étaient le plus distingués, l'administration municipale et la voix populaire s'unirent pour lui désigner, au premier rang, le clergé de Saint-André. On parla de décoration de la Légion d'honneur. L'humble vicaire n'eut pas la même pensée qu'une telle distinction pût

arriver jusqu'à lui. Il y avait du reste, là comme partout, une hiérarchie à observer et, puisqu'on ne pouvait décorer les trois prêtres, l'honneur devait aller à celui dont les deux autres n'étaient que les délégués. L'abbé Chevrier fut donc heureux d'apporter son témoignage pour faire attribuer à M. l'abbé Barjot ce bout de ruban rouge si généralement convoité, dans cette France qui est le pays du monde où l'on parle le plus d'égalité, mais où chacun fait le plus d'efforts pour se hisser au-dessus de ses voisins.

L'abbé Chevrier reçut, pour sa part, les félicitations du préfet et celles du ministre de l'Intérieur[1]. Ce qui lui fut

[1] Voici ces lettres :

Lyon, le 31 janvier 1857.

A Monsieur l'abbé Chevrier,
Paroisse de Saint-André, Lyon.

Monsieur l'Abbé,

J'ai l'honneur de vous adresser sous ce pli une mention honorable qui vous a été accordée par M. le Ministre de l'Intérieur, à l'effet de constater le dévouement dont vous avez fait preuve pendant l'inondation du 31 mai dernier ; ce titre, Monsieur l'Abbé, n'est pas une récompense, car les services que vous avez rendus sont de ceux qui ne sauraient être suffisamment récompensés ; veuillez donc ne le considérer que comme un témoignage de la reconnaissance d'une administration dont le plus vif regret serait de laisser dans l'ombre un dévouement que tous ont admiré, si la satisfaction d'avoir bien fait n'était pour les hommes vertueux la plus douce et la plus noble récompense.

Veuillez agréer, Monsieur l'Abbé, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Le Maire,
COMBES.

Paris, le 11 août 1856.

Monsieur,

Le préfet de votre département m'a fait connaître le dévouement dont vous avez fait preuve pendant les dernières inondations.

Je suis heureux de vous adresser, au nom de l'Empereur, un éloge mérité et dont mention sera faite au *Moniteur*.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Ministre de l'Intérieur,
BILLAULT.

beaucoup plus sensible, ce fut le redoublement de la confiance publique et les facilités croissantes que son ministère trouvait dans une popularité de si bon aloi. Il était déjà aimé et vénéré de quiconque le connaissait, mais maintenant il n'y avait pour ainsi dire personne qui ne le connût dans le quartier. On le désignait à haute voix lorsqu'il passait, on se le montrait, on l'arrêtait pour l'acclamer, sans aucun égard pour sa modestie.

Si les hommes lui témoignaient de la gratitude pour sa charité, Dieu l'en récompensa bien mieux encore. La fête de Noël 1856 fut pour lui une date à jamais mémorable, et qui devait transformer sa vie.

Il était devant la crèche du petit Jésus et méditait la parole de l'Evangile : « Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. » Tout d'un coup, une clarté particulière envahit son intelligence et échauffe son cœur ; Jésus lui parle, lui fait comprendre la profondeur de son abaissement parmi les hommes, lui fait partager son amour de l'humiliation et de la pauvreté. L'abbé Chevrier passa toute la nuit à savourer ainsi les douces inspirations de la grâce. Nuit bénie, nuit féconde, qui fut la cause et la date de sa vocation extraordinaire. Il appelait ce moment celui de sa conversion ; il aimait à en parler à ses enfants, et à leur rappeler qu'il avait compris au pied de la crèche ce que Dieu désirait de lui.

Peu après, il fit un petit voyage à Ars, et communiqua au saint Curé ce que Notre-Seigneur lui faisait sentir intérieurement. « J'ai constamment présente à la mémoire cette parole de l'Evangile : « Si vous voulez être parfait, « allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-en le prix « aux pauvres, et suivez-moi. » Il me semble que Dieu m'appelle à cette vie de pauvreté et de perfection ; et cependant je ne voudrais pas renoncer au ministère paroissial ; sans cela je n'hésiterais point à entrer dans un ordre religieux. »

Le Curé d'Ars l'encouragea, lui dit que ces inspirations venaient du ciel, qu'il rencontrerait de nombreuses difficultés, mais que, s'il avait courage et persévérance, il ferait une abondante moisson d'âmes.

A partir de ce moment, une étroite amitié unit ces deux prêtres si dévoués, le bon M. Vianney prenait plaisir à appeler M. Chevrier son enfant. Une personne de Lyon étant allée visiter le saint Curé quelques mois plus tard, raconte qu'il la renvoya à M. Chevrier pour la solution des difficultés qui l'avaient amenée à Ars.

— Vous habitez Lyon ? lui dit-il ; alors pourquoi venez-vous si loin ? Vous avez un saint près de vous.

— Ah ! Monsieur le Curé, répondit la visiteuse, de grâce, indiquez-le moi.

— Il s'appelle l'abbé Chevrier.

— Chevrier ? Ce nom m'est inconnu.

— C'est qu'il est jeune encore. Mais la sagesse et la vertu chez lui ont devancé les années. Si vous vous confiez à lui, il vous mènera dans le bon chemin.

— Monsieur le Curé, je ne demande pas mieux ; mais, encore une fois, où le trouverai-je ?

— Allez à Saint-André de la Guillotière ; il est vicaire de cette paroisse. Bientôt il la quittera, il demeurera derrière la chapelle des Martyrs. Il a des projets pour l'exécution desquels vous pourrez l'aider beaucoup. Allez, et dites-lui que c'est moi qui vous envoie.

Cette personne ne fut pas la seule à qui M. Vianney donna ce conseil ; d'autres ont raconté avoir reçu de lui la même indication.

Encouragé par l'autorité d'un homme que vénérait le monde entier, l'abbé Chevrier se décida à aller résolument de l'avant.

Pour commencer, il voulut entrer effectivement et pratiquement dans la voie du renoncement et de la pauvreté. L'ameublement de sa chambre de jeune vicaire n'avait rien de somptueux. Il le jugea néanmoins trop

confortable, et ses amis virent disparaître, l'une après l'autre, les diverses pièces qui le composaient. Ils comprirent dès lors qu'il visait à la perfection la plus haute. Restaient un bureau et une petite table ; M. Chevrier ne pouvait absolument pas s'en passer. Il fit appeler un vieux menuisier du voisinage et lui commanda une table et un bureau en bois blanc, taillés avec la plus grande simplicité possible, à coups de hache.

— Et ceux-ci, qu'en ferez-vous ? demanda le menuisier qui ne comprenait pas.

— Ceux-ci, je vous les donne en paiement des deux autres.

Le bon vieillard resta bouche béante, comprenant de moins en moins. Il fit quelques objections qui ne furent pas écoutées. Alors il alla trouver le confrère de M. Chevrier, lui raconta l'étrange troc qu'il venait de lui proposer et conclut par un refus d'exécuter la commande, attendu qu'elle ne pouvait provenir que d'une tête malade et qu'elle serait certainement regrettée le lendemain.

— Vous avez peut-être raison, observa le confrère. Revenez demain.

Et il se rendit lui-même chez l'abbé Chevrier.

— Mon cher ami, lui dit-il, quels que soient vos désirs de perfection, vous n'avez pas le droit de vous singulariser ainsi. La pauvrèté vous plaît ; je vous en félicite, mais contentez-vous d'être pauvre en esprit ; le bon Dieu n'en demande pas davantage.

— La pauvreté effective, répliqua l'abbé, aide à bien pratiquer la pauvreté intérieure.

— Mais, mon cher ami, vous appartenez au clergé séculier, vous n'avez pas fait vœu de pauvreté.

— Il n'est pas indispensable pour le faire d'être jésuite ou capucin, observa l'abbé récalcitrant ; ce vœu est loisible à tout chrétien qui se propose de suivre Notre-Seigneur Jésus-Christ de plus près. Jésus-Christ est né

dans une pauvre étable ; il a été un pauvre ouvrier jusqu'à trente ans, et durant les trois années de son apostolat il n'avait pas une pierre où reposer sa tête. J'ai médité ces choses au pied de la crèche et il m'a paru que, moi son ministre et son enfant, je ne dois pas rechercher mes aises.

— Vous ne devez point attacher votre cœur aux commodités de ce monde, voilà tout ; mais en user n'est point défendu et si vous étendez le devoir plus loin que ne fait la théologie, vous pourrez fort bien, sous prétexte de pauvreté, manquer à la charité et même à la justice.

— Moi, manquer à la justice et à la charité parce que j'écrirais sur du bois blanc ?

— Vous aurez l'air de condamner ceux qui écriront sur du noyer ou du palissandre.

— Le ciel me préserve de condamner qui que ce soit ! dit timidement M. Chevrier ; mais qu'importe la conduite d'un personnage aussi insignifiant que moi ? Ce que je ferai ou ne ferai point passera inaperçu...

— Ne vous y fiez point ; vous êtes loin d'être un inconnu maintenant à Saint-André ; on vous observe, les commentaires iront leur train et votre bois blanc passera pour une critique indirecte qui ne fera pas plaisir à tout le monde.

Le voyant ébranlé mais non convaincu, son confrère eut recours aux grands moyens. Il raconta l'affaire au curé et celui-ci n'hésita point à signifier à M. Chevrier défense formelle de changer son mobilier qui, déjà, était le plus modeste du presbytère.

Son supérieur avait parlé. L'abbé obéit. Mais ce ne fut qu'un délai. Lorsque, quelques mois plus tard, il quitta la paroisse de Saint-André, son premier soin fut de mettre à exécution le marché conclu avec le brave menuisier.

L'abbé Chevrier ne devait pas, en effet, rester longtemps dans son poste de vicaire. Il lui avait été utile

de passer par le ministère paroissial pour les desseins que la Providence avait sur lui. Mais la voix qui l'appelait à un autre genre de vie, devenait de plus en plus impérieuse. Sa résolution devint irrévocable à la suite d'une visite qu'il fit à la Cité de l'Enfant-Jésus et que nous raconterons au chapitre suivant.

Quand la paroisse apprit que « l'ange » devait la quitter, des démarches furent tentées pour le retenir. Tout fut inutile. L'abbé Chevrier allait faire un pas de plus dans la voie de la perfection où Dieu l'appelait et où le poussait résolument le curé d'Ars.





CHAPITRE VI

Cité de l'Enfant-Jésus



U cours des observations que lui avaient permises les débuts de son ministère sacerdotal, ce qui avait le plus frappé et ému l'abbé Chevrier, c'était la condition lamentable des enfants du peuple.

Sauf quelques exceptions — car l'éducation morale n'est pas toujours la compagne de l'instruction scientifique et littéraire — quand les riches font le mal, c'est en pleine connaissance de cause, par faiblesse, pour satisfaire leurs passions ou leur cupidité.

Au contraire, sauf également quelques exceptions de plus en plus rares, quand les pauvres commencent à s'abandonner au vice, c'est inconsciemment, ou du moins avec une conscience confuse, incertaine; c'est involontairement, ou du moins sans une volonté claire et pleinement responsable.

Une atmosphère empoisonnée les enveloppe dès leur naissance. Ce qu'ils voient, ce qu'ils entendent, ce qu'ils lisent, tout contribue à les pervertir. Ils apprennent à blasphémer avant de savoir ce que signifie le saint nom de Dieu ; le cabaret, le journal immonde, les maisons de perdition ne se révèlent à eux avec leur laideur et leurs

dangers que lorsqu'ils en ont pris l'habitude ; les petits verres, les heures dérobées au travail, la satisfaction des instincts grossiers leur apparaissent, par l'exemple d'autrui, comme le suprême bonheur ; exploités eux-mêmes, trompés, brutalisés, ils n'ont aucune occasion, aucun moyen de développer en eux les germes de justice et de bonté que tout homme apporte en ce monde, mais qui ne sauraient se passer de culture.

La connaissance de la loi de Dieu, la crainte de Dieu partout présent et qui voit tout, l'amour de Dieu si bon pour les hommes et si digne d'être aimé, développeraient en eux ces précieux germes de la loi morale naturelle ; mais personne ne leur parle de religion, sinon quelquefois par moquerie. La religion et ses ministres leur sont représentés comme « l'ennemi » ; ils grandissent semblables à des brutes ; on les étonnerait même en leur apprenant qu'ils ont une âme libre et immortelle, qu'ils sont les héritiers du paradis : *ils ne savent pas* !

Le paradis, on le leur promet en ce monde, en sachant très bien qu'on ne le leur donnera jamais. Ce qu'on leur donne, c'est la misère sans compensation, le mécontentement sans espérance, l'esprit de haine et de révolte, et, lorsque la révolte se traduit en actes et vient déranger les riches : la prison.

En un mot, le chaos se fait dans la société parce que la foi s'y perd, parce qu'on n'y connait plus Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Faire connaitre Jésus-Christ à ceux que leur ignorance prédispose particulièrement à écouter les doctrines mauvaises ; s'adresser aux déshérités d'ici-bas, pour leur rendre leurs droits au ciel ; s'adresser surtout à la jeunesse, aux enfants pauvres, les séparer du monde pour en faire des chrétiens sérieux et convaincus ; les traiter comme Notre-Seigneur traitait les âmes ; les retirer de leur misère morale et matérielle ; les aimer d'une

tendresse de mère; voilà ce que l'abbé Chevrier rêvait de réaliser.

Illusion et utopie qu'une telle œuvre, objectait sa raison lorsque, seul dans sa chambre aux pieds de son crucifix, ou à l'église aux pieds du Saint-Sacrement, il se laissait aller à ces aspirations généreuses mais vagues. Que pouvait, contre le torrent du siècle, un prêtre isolé, timide et pauvre ?

Toutefois, la préoccupation des ressources matérielles était pour peu de chose dans ses hésitations ; le bon Dieu sait pourvoir aux besoins de ceux qui travaillent pour lui. Mais l'abbé Chevrier était d'une humilité trop vraie pour se croire destiné à fonder une œuvre quelconque ; il se sentait appelé, mais se jugeait incapable.

Tels étaient ses sentiments intérieurs, contradictoires et flottants, lorsque une circonstance, en apparence fortuite et insignifiante, vint lui faire connaître la voie où il devait marcher pendant quelques années pour se préparer à sa vocation définitive.

Quelques mois après l'inondation que nous avons racontée, l'abbé Chevrier allait en ville. Sur le pont de la Guillotière, il rencontre un de ses amis du séminaire, l'abbé Giraudier, aujourd'hui aumônier de l'hôpital militaire Desgenettes, et toujours fidèlement dévoué à l'œuvre de son saint condisciple.

— Où allez-vous donc ?

— Je vais visiter la Cité de l'Enfant-Jésus que bâtit M. Rambaud. Venez avec moi.

L'abbé Chevrier suivit son confrère : ils furent reçus à la Cité par un jeune homme de manières distinguées mais revêtu des livrées de la pauvreté : pantalon gris, grande blouse bleue, ceinture noire et casquette plate ; c'était M. Rambaud (aujourd'hui l'abbé Rambaud) qui venait de dire adieu à toutes les espérances humaines pour consacrer aux déshérités de ce monde et sa personne et sa fortune. Visiteurs et visité s'entendirent dès les

premières paroles échangées ; l'amour des pauvres et de la pauvreté fut le lien qui les unit aussitôt. L'abbé Chevrier fut tellement touché de ce qu'il vit et entendit que le soir, à souper, il dit à ses confrères de Saint-André qu'il avait vu Jean dans le désert.

— Comment ? Quel Jean ? demandèrent ceux-ci.

— J'ai vu un jeune homme de brillant avenir qui a tout quitté, qui a pris un habit de pauvre pour se mettre au service des pauvres. C'est un exemple, oh ! oui, c'est un exemple !

Il appuyait sur ce mot avec tant de conviction et fit un tel éloge de la pauvreté et de la puissance qu'elle donne pour arriver au cœur du peuple, que ses confrères se dirent entre eux, en quittant la table : « Nous ne le garderons plus longtemps, sa vertu favorite va nous l'enlever. »

L'abbé Haour prévoyait la séparation avec beaucoup de peine ; il prit à part son confrère et fit valoir tous les arguments capables de le retenir. Il lui rappela même qu'étant allé le voir chez sa mère, rue Sala, pendant sa maladie de quatre mois, il l'avait entendu plusieurs fois s'excuser de son absence passagère et forcée en disant : « Je vous laisse tout le travail, mais prenez patience, ne demandez pas qu'on me remplace : je retournerai à Saint-André, j'aime Saint-André, il y a du bien à faire à Saint-André. — C'est vrai, répondit l'abbé Chevrier en baissant la tête ; ni mon appréciation sur cette paroisse, ni mon affection pour elle n'ont changé. Mais ma vocation s'est manifestée plus clairement depuis ; Dieu m'appelle ailleurs, je dois obéir. »

Ce fut aussi l'avis du curé d'Ars auquel il en référa et qui lui renouvela ses encouragements à une vie de perfection plus complète.

Au retour d'Ars, M. Chevrier annonça sa résolution à son curé. M. Barjot, qui l'aimait beaucoup, malgré certaines divergences de vue, et l'estimait encore davan-

tage, fut très affecté de cette détermination. Il s'efforça, lui aussi, de le retenir, mais en vain. Au commencement du mois d'août 1857, M. Chevrier quittait sa pauvre chambre de Saint-André, afin de trouver plus pauvre encore.

La Cité Rambaud, ou Cité de l'Enfant-Jésus, était située dans un quartier en voie de formation, à la limite de la Guillotière et des Brotteaux. Elle fut, à ses débuts, une maison de refuge pour des enfants arrachés à la misère et à l'ignorance par deux jeunes amis qu'inspirait le même zèle, M. Rambaud et M. Du Bourg. Mais après l'inondation de 1856, qui laissa tant de gens sans abri, elle s'ouvrit pour recevoir un certain nombre d'inondés et c'est de là qu'elle est devenue ce qu'elle est aujourd'hui : une maison de refuge et de logement pour les vieillards.

Les Pères capucins y remplissaient alors les fonctions d'aumôniers. Tous les jeudis et les dimanches on y voyait le P. Cyprien, et ensuite le P. Symphorien, depuis vicaire apostolique aux îles Seychelles. Mais la place étant insuffisante, les fondateurs, aidés de quelques autres jeunes gens, commencèrent à construire sur un plan tellement vaste que leurs parents s'effrayèrent et s'adressèrent aux Pères Capucins pour arrêter une entreprise absolument téméraire à leur avis. Le P. Archange (P. Jaillet), supérieur et provincial de l'Ordre pour Lyon, céda devant l'orage et retira ses religieux.

La Cité de l'Enfant-Jésus se trouvait donc sans direction spirituelle au moment où l'abbé Chevrier la visita et fut si édifié de ce qu'il y vit. On lui proposa de s'en charger. Une telle offre répondait trop bien à ses goûts et à ses plus intimes désirs. Il accepta sans hésitation.

A partir de ce moment il n'est plus, pour les enfants et pour le peuple, l'abbé Chevrier, mais le Père Chevrier ; c'est l'appellation qui lui restera jusqu'à la fin de sa vie

et que nous emploierons nous-même le plus souvent dans la suite de ce récit.

Et comme il le méritait bien, ce beau nom de Père ! Comme il savait unir la bonté à l'autorité, commander et plus encore obtenir par persuasion, punir quelquefois, très rarement mais cependant quelquefois ! Un reproche, un froncement de sourcils, un regard attristé, c'était de sa part une punition suffisante ; en un mot comme il savait se faire aimer pour faire aimer le devoir et tout attirer à lui afin de tout conduire à Dieu !

La durée de son séjour à la Cité fut de quatre ans, qu'il employa à évangéliser les pauvres et surtout les enfants. Il ne visait pas à la haute éloquence, bien qu'il l'atteignit lorsqu'il se laissait emporter par les élans de sa foi et de son amour. Sa parole était toute simplicité, clarté et onction. Ses sermons eux-mêmes n'étaient guère que des catéchismes, à la portée de tous, ou des conseils pratiques, tels qu'il les fallait à un auditoire qui n'avait jamais bien connu la doctrine de Notre-Seigneur ou qui l'avait oubliée.

Un des premiers moyens qu'il employa pour donner de l'attrait à ses instructions fut le chant. Quelques jeunes filles se rendaient le soir à la chapelle. Là il leur apprenait des cantiques, puis il leur faisait réciter le chapelet et terminait par une exhortation. L'assistance grossit peu à peu et la Cité commença à changer de face et à devenir ce qu'elle doit être selon le plan de ses fondateurs, une colonie chrétienne. Tout le monde y remplissait ses devoirs religieux ; la chapelle était trop petite les dimanches et jours de fête. Les jeunes filles qui faisaient partie du chœur de chant y venaient avec joie et leur nombre allait grossissant. Un incident montra combien le nouvel aumônier était aimé et respecté. Pendant une de ses instructions spirituelles, il arriva que deux des plus évaporées parmi les chanteuses se mirent à rire. Le P. Chevrier, indigné, signifia à toute la petite société

qu'il ne s'occuperait plus d'elle directement, qu'il ne reparaitrait plus aux répétitions et que, s'il avait quelque chose à communiquer, il le ferait dire. Cette seule menace produisit un repentir immédiat. Toutes les jeunes filles, les deux coupables en tête, vinrent tomber à genoux et solliciter un pardon qui ne fut point refusé; mais depuis lors aucune ne troubla plus le recueillement général.

Une autre fois encore, le P. Chevrier laissa éclater son zèle jaloux pour le culte divin. Un jeune homme avait parié avec d'autres qu'il irait le soir se placer devant le prédicateur et interromprait son instruction en chantant un Noël, quoiqu'on fût au temps de Pâques. Effectivement, à l'heure dite, il entonna avec force un chant qui commençait par le mot de Noël, trois fois répété. Ses compagnons étaient au bas de la chapelle et riaient de tout leur cœur sans la moindre gêne. Le prédicateur d'un geste suppliant, mais plein d'autorité, fit appel à la partie saine de l'auditoire, qui imposa silence aux pertubateurs. Alors le calme étant rétabli, il parla du respect dû à la maison de Dieu. L'indignation donnait à sa voix des accents terribles; tout le monde était impressionné; on n'osait plus faire un mouvement, ni lever les yeux: on croyait entendre la foudre prête à éclater sur l'édifice. Les coupables baissaient maintenant la tête et se faisaient tout petits; les plus rapprochés de la porte s'évadaient un à un. Mais ils revinrent le lendemain, les larmes aux yeux s'excuser de leur équipée dont ils n'avaient senti qu'après coup toute l'inconvenance, et le dimanche suivant devant eux et en leur nom, le Père demanda pardon pour eux et aux fidèles et à la majesté divine.

Afin de rendre ses instructions encore plus pratiques et de ne pas laisser le moindre nuage dans l'esprit de ses auditeurs, le P. Chevrier imagina de mettre dans la chapelle un tronc où chacun déposerait ses demandes d'éclaircissements, ses objections, ses cas de conscience,

et chaque dimanche il y répondait. Cette innovation réussit au delà même de ses désirs ; elle attira à la chapelle une foule inattendue, venue de toutes les paroisses de la ville.

En même temps qu'il appelait au salut par ses paroles, le P. Chevrier achetait les grâces de conversion par ses pénitences. Les ardeurs de sa foi ne comptaient pas avec sa santé. Il avait du reste autour de lui des exemples qui excitaient son émulation. Les jeunes directeurs de la Cité, les frères Rambaud, Du Bourg et autres, menaient une vie tellement austère qu'elle se trouva dépasser ses forces. Jamais il ne s'était épargné, jamais il n'avait mesuré les veilles, ni le travail ; mais à la cure de Saint-André il était obligé de partager la demeure commune, de manger à une table non pas luxueuse mais suffisamment pourvue, de subir ce qu'il appelait les gourmandises que lui imposait le bon curé, par exemple de la réglisse quand il était trop enrhumé.

A la Cité, il était libre et il usait de cette liberté, nous dirions presque qu'il en abusa. La cellule qu'il habitait était mal close ; non seulement l'air et la poussière y circulaient, mais la pluie et la neige trouvaient moyen d'y pénétrer. Le P. Chevrier y souffrit du froid ; sa toux devint incessante, et une nuit qui fut plus rigoureuse que les autres, il fut tellement gelé qu'il perdit, pour le restant de ses jours, le sens de l'odorat.

L'ameublement était en rapport avec la chambre.

Pour lit, il avait une planche de soixante centimètres de largeur et une paillasse sur laquelle s'étalait une grossière couverture grise. Les chaises étaient en paille tressée. La table, formée d'une planche non rabotée, reposait sur quatre gros piquets de bois blanc. Au bureau, charpenté de même, étaient jointes quelques planches brutes pour y placer des livres.

Il faisait quelquefois à un ami, M. Chatelet, l'honneur de le retenir à dîner.

« Le repas, raconte celui-ci, se composait ordinairement de pommes de terre ou de racines en salade ; les unes baignant dans l'huile la plus commune, les autres à peine cuites à l'eau.

« Oh ! les délicieux repas ! Je ne saurais vous donner une idée du bonheur avec lequel il les assaisonnait des souvenirs des saints et de l'éloge interminable de la pauvreté.

« La pauvreté, c'était toutes ses délices et il aimait à répéter souvent ces paroles : « A cette époque où le luxe « et la passion du bien-être ont envahi le monde, il faut « au moins que la pauvreté trouve un refuge parmi les « prêtres. »

Il voulait donc, comme saint François d'Assise, devenir le chevalier de dame Pauvreté. On ne lira pas sans émotion, ni sans profit, ce qu'il a tracé à ce sujet dans son règlement :

« Jésus a été pauvre : il est né dans une crèche, sur de la paille ; il dit lui-même que les oiseaux ont leur nid, les renards leur tanière, mais que le fils de l'homme n'a pas une pierre pour reposer sa tête. Jésus n'ayant pas d'argent en demande aux poissons de la mer ; ses disciples ayant faim égrainent les épis de blé qu'ils trouvent dans un champ. Jésus est mort dépouillé de tous ses vêtements.

« Il dit à ses Apôtres : Ne possédez ni or, ni argent, ni deux tuniques. Et dans la sainte Eucharistie, il se revêt des plus pauvres apparences, il habite les sanctuaires les plus pauvres aussi volontiers que les mieux décorés ; il vient dans des cœurs plus pauvres encore et plus indignes que ces tabernacles. Pour lui, il est vrai, l'or est aussi pauvre que la paille ; mais les cœurs mal préparés, voilà la véritable misère ! Le prêtre, continuateur du ministère de Jésus-Christ,

n'a-t-il donc pas mille fois raison de se détacher comme Lui des biens matériels ? La perfection ne consiste-t-elle pas pour lui à se rapprocher de son modèle autant qu'il le peut ?

« Je tâcherai donc de me conformer à la pauvreté de Jésus-Christ, et, dans ce but :

« Je renonce à la possession de tous les biens de la terre, m'abandonnant à la Providence qui nourrit ses enfants, et laissant à M. Rambaud le soin de me fournir tout ce qui me sera nécessaire. Je lui abandonne mon traitement et l'argent de mes messes, de telle sorte que je ne possède rien en propre. Je le regarde comme mon procureur, c'est-à-dire comme saint Joseph à l'égard de l'Enfant-Jésus. Je me repose sur lui de tout ce qui concerne le logement, le vêtement, la nourriture, ne lui demandant que le nécessaire en tout.

« Pour ce qui est des petites dépenses indispensables, telles que les timbres-poste, le sou des pauvres dans les rues, ou celui du passage des ponts, je lui demanderai tous les mois le nécessaire.

« Ainsi dégagé de tout embarras matériel, je n'aurai à m'occuper que de Dieu et du saint ministère : *Nos verò orationi et ministerio verbi instantes erimus.* Un prêtre ne doit pas penser à autre chose. Jésus avait abandonné sa bourse, d'abord à saint Joseph, ensuite à Judas ; les Apôtres, après lui. confièrent à des diacres le soin des pauvres et les biens de l'Eglise.

« Pour me conformer davantage à la pauvreté volontaire de Jésus, je renonce à tout ce qui sent la recherche dans les vêtements, le logement, l'ameublement et la nourriture.

« Dans ma cellule, il n'y aura ni tapisserie, ni tableaux, ni meubles en bois précieux, ni fauteuils, ni rien de ce qui sent le luxe et le bien-être. Il ne faut pas qu'en entrant chez moi on puisse dire : « Voilà quelque chose

de joli ! » Il faut que tout respire, au contraire, la nudité de la crèche.

« Mon bureau, ma table, ma bibliothèque seront en bois de sapin non verni, de la forme la plus vulgaire et la plus simple. Mon lit sera comme celui des pauvres, une paillasse sur une planche de sapin.

« Je porterai une soutane en drap grossier. Parfois le luxe et la vanité voudraient faire de cette robe un vêtement étroit qui ressemble aux habillements des mondains. Je m'en tiendrai à la véritable et ancienne forme ; ma soutane sera large et de manches et de corps. Au lieu de ceinture de soie, je demanderai qu'il me soit permis de revenir au cordon primitif, plus conforme à la pauvreté et exprimant mieux le sens spirituel.

« Je ne porterai ni douillette, ni calotte de velours, ni bréviaire doré ; les pauvres n'ont ni velours ni dorures.

« Je me rapprocherai le plus possible de l'extérieur des capucins, en gardant toutefois le costume noir du clergé séculier.

« Puissent seulement ces signes extérieurs répondre en moi à une pauvreté intérieure véritable ! Puisse ma pauvreté ressembler en tout à celle de Jésus-Christ ! »

Dans la pratique, le P. Chevrier tenait tellement à sa chère pauvreté que, deux bonnes demoiselles lui ayant proposé de lui acheter une soutane, parce que la sienne n'était plus susceptible de raccommodage, il ne voulut pas s'en remettre à elles pour le choix de l'étoffe et leur écrivit le billet suivant :

« J'ai réfléchi. Si vous voulez bien me le permettre, je choisirai moi-même le drap de ma soutane chez votre fournisseur. Ayant agi de la sorte, je n'aurai point de regret : vous aurez fait de votre côté un acte d'obéissance

et votre charité sera plus agréable à Dieu. C'est pour cela que je vous envoie de si bon matin mon petit commissionnaire. Je veux que vous fassiez cet acte de soumission.

« Votre très humble et dévoué en Jésus-Christ,

« 6 février 1860. »

La mortification est la compagne inséparable de la pauvreté. Celui qui est pauvre manque de beaucoup de choses et subit par conséquent de nombreuses privations. L'important est de les accepter avec résignation, avec joie même et d'en comprendre les avantages et le mérite. Rien de plus facile à un pauvre vraiment chrétien. Mais celui qui ne connait point Jésus-Christ souffre doublement et sans fruit; il est deux fois pauvre. L'envie, le ressentiment contre ses semblables aigrissent ses douleurs et enveniment les plaies de son âme. S'il réfléchissait, il comprendrait que tout le monde ne peut pas être riche, puisque les facultés naturelles, l'instruction, le travail sont répartis si inégalement entre les hommes. Le plus souvent, faisant retour sur lui-même, il verrait que la pauvreté est entrée chez lui par sa faute, par la porte grande ouverte de la paresse ou de l'inconduite; car c'est un axiome d'expérience que les trois quarts de nos misères viennent de nos vices et que, si tous nous observions les commandements de Dieu, il y aurait encore des pauvres sur la terre, mais point de pauvres vraiment misérables, point de désespérés, de même qu'il n'y en aurait point d'abandonnés et de méprisés des riches. L'ignorance de ces vérités, pourtant bien simples et bien incontestables, fait toute la force du socialisme qui ronge nos sociétés déchristianisées.

Le P. Chevrier, non content des souffrances de la pauvreté, en recherchait encore de nouvelles. Déjà, à

cette époque, il s'imposait de très grandes macérations, jeûnait fréquemment et meurtrissait à coups de discipline son corps innocent.

Ici il faut revenir à son règlement et en donner un nouvel extrait :

« Jésus, pour expier nos fautes, a mené une vie de *prière*, d'*obéissance* et de *mortification*.

« *Prière*. — Jésus se retirait fréquemment à l'écart pour prier. Il dit lui-même qu'il faut prier toujours. Il a établi le saint sacrifice et il a inspiré à ceux qui veulent être parfaits de prier le jour, de se lever la nuit pour prier encore, de sorte que la prière ne cesse pas un seul instant dans le monde.

« Pour me conformer à Jésus priant, je me lèverai tous les jours à cinq heures et ferai mon oraison jusqu'à six heures et demie, y compris ma préparation à la messe.

« En disant la sainte messe, je m'unirai à Jésus, véritable victime expiant et priant pour le monde ; je lui demanderai de ne faire qu'un avec Lui par la communion de vie et de vertus.

« Je dirai mon bréviaire à une heure fixe, autant que je le pourrai, et matines toujours la veille.

« Tous les matins à neuf heures je me propose de réciter le *Veni, Creator*, pour demander les grâces du Saint-Esprit.

« Tous les soirs je me présenterai devant Notre Seigneur ; je le prierai pour mes besoins, ceux de mes enfants, de mes pénitents, de la maison.

« Quand on me le permettra, je me propose de faire l'heure sainte tous les jeudis, pour m'unir à Jésus souffrant et méprisé.

« Conformément au règlement du tiers ordre de saint François, je ferai abstinence les mercredis, vendredis et samedis et jeûnerai les vendredis quand ma santé me le permettra.

« *Obéissance.* — Jésus a expié en obéissant. Il a obéi pendant son enfance à Marie, à Joseph ; pendant toute sa vie à la loi de Moïse à laquelle il n'était pas obligé ; pendant sa passion, aux Juifs et aux bourreaux. En tout, il a obéi à son Père Eternel ; l'obéissance était sa nourriture. Il obéit aux prêtres et aux fidèles dans la sainte Eucharistie. Voilà mon modèle.

« Je puis pratiquer l'obéissance envers tous ceux avec lesquels je vis, comme Jésus la pratiquait lui-même, quoique supérieur aux autres. J'obéirai à mon cuisinier en le remerciant de ce qu'il m'apporte comme venant de Dieu. Je puis obéir à la volonté des frères, en faisant ce qu'ils jugent convenable, voyant en cela la volonté de Dieu qui se manifeste quelquefois dans les plus petites créatures. Partout où je trouve la volonté de Dieu, je ne dois pas différer de l'accomplir, quoique venant d'un inférieur. L'ânesse de Balaam n'était-elle pas l'organe de Dieu, et Jésus n'obéissait-il pas à Joseph ?

« Je regarderai donc ce règlement comme le moyen de perfectionner mon obéissance ; je l'observerai pour immoler ma volonté à celle de Jésus.

« *Mortification.* — Notre-Seigneur a souffert dans son corps comme une victime expiatrice ; il a été flagellé, couronné d'épines, crucifié ; il a souffert la faim, la soif, le froid, la nudité.

« Tous les saints, à son exemple, ont méprisé la chair. Saint Paul réduit son corps en servitude ; il châtie ce corps de péché ; il veut qu'il ait part aux souffrances de Jésus-Christ pour avoir part à sa gloire.

« Pour m'unir à Jésus souffrant, j'endurerai toutes les peines qui pourront survenir dans ma position, vis-à-vis des frères, vis-à-vis des enfants, et dans l'observation de ce règlement.

« Je supporterai en esprit d'expiation tout ce qu'il peut y avoir de pénible dans le coucher, le vêtement, la nourriture.

« Je porterai à cette intention de la laine et non du linge.

« Je prendrai la discipline une fois par semaine.

« Et je m'unirai surtout pendant la sainte Messe et l'heure sainte à cette divine Victime qui expie mes péchés et ceux de tous les hommes. »

Il était difficile que des habitudes austères passassent inaperçues pour ceux qui avaient soigné l'abbé Chevrier malade, et en particulier pour sa mère. Celle-ci s'inquiéta, non sans motif. Ayant entendu parler du menu qu'il avait offert à un ami invité à sa table, et qui consistait en un plat de légumes et des pommes, elle s'écria avec son impétuosité ordinaire : « Si c'est ainsi qu'il se traite les jours où il reçoit des amis, quel doit donc être son régime les jours de pénitence ? » Là-dessus, elle se lève et, bouillant d'impatience, prend le chemin de la Cité de l'Enfant-Jésus.

L'abbé la reçut avec son affection ordinaire et voulut l'introduire au parloir.

— Pas cela, dit-elle, tu me reçois toujours au parloir comme une étrangère ; je veux aujourd'hui t'entretenir dans ta chambre.

— Quelle idée, chère mère ! Ne pouvons-nous pas causer ici tout aussi bien ?

— Pas tant d'explications ; mène-moi dans ta chambre, dans ta chambre et pas ailleurs, insista la mère, repoussant de la main le siège qui lui était offert.

Un éclair traversa l'intelligence de l'abbé et lui dévoila le motif secret de cette insistance. Il dut obéir, car déjà la visiteuse avait pris les devants. Il suivait lui-même, comme un écolier pris en faute et qui s'attend à un orage.

L'orage éclata ; il fut terrible :

« Quoi ! c'est là ton réduit, et voilà ton grabat ! Et point de matelas, point de descente de lit, pas même une grille pour te chauffer l'hiver ! Je ne m'étonne plus que mon fils soit maladif, qu'il tousse, qu'il crache ses poumons :

il ne sait pas se conduire, pas plus que lorsque je lui mis sa première culotte. Monsieur est de complexion faible, il ne l'ignore point ; mais monsieur dédaigne de se soigner ; monsieur veut faire son curé d'Ars et il s'assassine à plaisir, il s'écrase de pénitences. Tu vas laisser de côté toutes ces extravagances, m'entends-tu? Dès demain je t'enverrai un matelas, et tu l'accepteras, et tu le garderas ; ne suis-je pas ta mère, et ne faut-il pas que je reprenne le gouvernement comme jadis et que j'aie du bon sens pour deux ? Tu hésites ? Tu ne me dis pas franchement « oui ? »

L'abbé, en effet, balbutiait des « cependant » et des « je vous assure » destinés à calmer la vivacité maternelle, sans se compromettre lui-même ni prendre aucun engagement positif.

— Ah ! c'est comme cela, on ne tient pas compte de mes observations, on a l'air de me dire que c'est moi qui ne veux pas comprendre...

— Mais non, chère mère !

— Que je n'ai plus d'autorité, que je ne suis plus mère que pour mémoire...

— Mais non, chère mère, mais non, je suis toujours votre enfant docile.

— Alors ce matelas, tu lui feras bon accueil et tu l'installeras sur ta paillasse !

— Je n'ai pas dit cela, chère mère, je ne veux pas commencer à mentir à mon âge !

— Monsieur, vous êtes un entêté, un incorrigible, un insensé, un orgueilleux, conclut M[me] Chevrier en refermant la porte de la chambre et laissant son fils à l'intérieur ; il me reste à voir...

L'abbé se précipita à sa suite, cherchant à la retenir.

— Il me reste à voir si vos supérieurs sont aussi extravagants que vous, et j'y vais de ce pas.

Sans vouloir entendre un mot de plus, elle se rendit à l'archevêché et y porta ses plaintes contre son fils.

L'impétuosité même qu'elle mit dans ses doléances nuisit à leur efficacité. On lui promit néanmoins qu'on ferait venir l'abbé et qu'on l'inviterait à se mieux traiter.

Mais pouvait-on lui signifier une interdiction absolue ? Peut-on dire à quelqu'un : « Sur les traces du divin Sauveur vous irez jusque-là et pas plus loin ? » On ne peut que donner des conseils et laisser agir l'Esprit qui souffle où il veut.

Après tout, les fruits de cette conduite extraordinaire de l'abbé Chevrier étaient trop sensibles et trop abondants pour qu'on la regrettât. Quel orgueil eût osé résister à son humilité admirable ? Quelle sensualité n'eût cédé à la seule vue de son visage pâle et mortifié ? Quel riche pouvait refuser de verser son superflu en ses bienfaisantes mains ? Il n'avait pas deux poids et deux mesures : les vertus, les sacrifices qu'il demandait aux autres, il les pratiquait tout le premier et avec surabondance.

Les veilles des fêtes il passait le jour et une partie de la nuit au saint tribunal, trouvant à peine le temps de monter à l'autel, de dire son bréviaire et de prendre son chétif repas. Ses anciens pénitents de Saint-André lui étaient restés fidèles — il fallait s'y attendre, vu le peu de distance ; — il en avait trouvé beaucoup d'autres dans le quartier des Brotteaux, et chaque jour venaient plus nombreux ceux qui s'adressaient à lui.

Dieu seul connaît tous les traits de charité dont il fut le héros durant son séjour à la Cité de l'Enfant-Jésus ; les hommes ont pris note de quelques-uns seulement.

Deux bonnes demoiselles, amies de Mme Chevrier, sachant qu'il avait envoyé chez sa mère une douillette qu'il tenait de M. le Curé de Saint-André et dont il ne voulait pas se servir, eurent pitié de lui en le voyant transi de froid sous son mince camail et lui firent présent d'un ample manteau, le jour de la Saint-Martin.

Lorsqu'elles lui apportèrent ce manteau, il ne voulait pas l'accepter. Il leur dit :

« Je traversais tout à l'heure le pont de la Guillotière ; j'y ai vu des pauvres qui se passent fort bien de manteau, je veux faire comme eux.

« — Sans doute, lui répondirent ces demoiselles, sans doute beaucoup n'en ont pas ; mais ils ne demanderaient pas mieux que d'en avoir et si on leur en donnait, ils accepteraient fort bien ; faites comme eux. »

L'abbé était pris. Il ne trouva rien à répliquer, et néanmoins il ne se rendit pas sans prolonger sa résistance. Le manteau avait été fait avec beaucoup de soin ; on avait même placé autour du col quelques jolis cordons. Il ne voulut pas l'accepter avant que ces ornements eussent été enlevés et le manteau réduit à la plus grande simplicité.

Ce manteau, il ne tarda pas à devenir célèbre dans le monde des pauvres gens. On l'appelait le manteau de saint Martin. Quelque malheureux venait-il demander l'aumône ? Si M. Chevrier n'avait plus d'argent, ce qui lui arrivait souvent, il donnait son manteau. Le pauvre le portait au mont-de-piété, et après avoir touché de douze à quinze francs, il portait la reconnaissance à l'aumônier de la Cité. Quelque bonne âme le rachetait et le renvoyait à son propriétaire.

Il nous jouait souvent de ces tours-là, raconte celle qui avait acheté le manteau et qui le racheta bien des fois au mont-de-piété.

Quand il venait de nouveaux malheureux et que le manteau de saint Martin se trouvait en circulation, l'abbé donnait sa montre, afin qu'elle prît le même chemin du mont-de-piété. Cette montre qui était un cadeau de sa mère, et à laquelle par conséquent il tenait beaucoup, a été bien souvent donnée ainsi.

Un jour, raconte un autre habitant de la Cité, une femme vint à la sacristie lui demander l'aumône. Le

P. Chevrier qui n'avait plus d'argent lui donna cette montre. Cette femme accepta, mais touchée d'un tel acte de détachement et de charité, elle réfléchit un instant à la chapelle et lui rapporta la montre.

La mère, sa terrible mère, s'apercevait quelquefois de la disparition de cette montre, et lorsqu'elle venait le voir, elle lui demandait l'heure à dessein. Mais le fils n'était pas moins rusé qu'elle, et lorsqu'il attendait sa visite, il empruntait une montre qui avait une très grande ressemblance avec la sienne.

« Je lui avais donné, raconte une personne, je lui avais donné, pour le préserver du froid, un bon tricot de laine; deux jours après, je vais le voir, et je trouve mon tricot sur le dos d'un poitrinaire qui causait avec lui. Et comme je lui en faisais des reproches, il me dit en souriant : « Ah! le pauvre malheureux en a plus besoin que moi ! »

« Une autre fois, il était au lit, bien malade ; je lui apporte une flanelle pour le soulager : — « Où voulez-vous en venir avec tout cela ? me dit-il, quand elle sera usée, qui m'en donnera d'autres ? je ne puis pas me créer de tels besoins.

— « Soyez sans crainte, lui dis-je, tant que je vivrai, je vous en fournirai.

— « Et ensuite ?

— « Ensuite, il y aura des âmes charitables qui me remplaceront.

« Pour ne pas me faire de peine, il accepta enfin, mais quelques jours après, je sus qu'il n'avait plus mon cadeau; il l'avait transmis à un pauvre. »

Au rapport d'un des directeurs de la Cité, il rentra un jour avec d'énormes souliers, qui évidemment n'avaient pas été faits pour lui et comme quelqu'un lui demandait en riant l'adresse de son cordonnier :

— « Je l'ignore, dit-il, je tiens cela des Pères Dominicains.

— « Mais vos souliers à vous?... car vous n'êtes pas parti pieds nus ce matin.

— « Je vais vous dire : Un peu avant d'arriver chez les Pères, j'ai rencontré un malheureux vieillard...

— « Mais ces souliers dépassent vos pieds de dix centimètres au moins ; ce ne sont pas des chaussures, ce sont des bateaux.

— « Je vous ai avoué qu'ils n'ont pas été faits pour moi ; dès lors quoi d'étonnant?... »

On renonça à lui faire comprendre qu'ils étaient ridicules autant qu'incommodes, et on lui en donna d'autres.

Il finit par ne plus savoir garder même les objets essentiels, par exemple ses livres. Un directeur de la Cité a raconté ceci :

« Je le vis un jour empaqueter des volumes et en charger un commissionnaire. Je m'approchai et reconnus une belle édition de l'*Histoire de l'Eglise*, de Rohrbacher.

— « Est-ce que par hasard vous déménagez? lui demandai-je.

— « Non, c'est seulement ma bibliothèque qui déménage?

— « Et où va-t-elle ?

— « Chez un marchand.

— « Quoi ! vous ne voulez donc plus lire, vous renoncez donc à la vie intellectuelle ?

— « Dieu m'en préserve ! Mais je cours au plus pressé: il y a tant de malheureux qui manquent de pain !

« Je ne voulus pas laisser partir ces beaux volumes presque neufs et lui demandai combien ils lui avaient coûté.

— « Cent quarante francs.

— « Et si quelqu'un vous offrait la moitié de cette somme ?

— « J'accepterais avec plaisir, car je n'en trou-

verai jamais ce prix chez les bouquinistes du quai de l'Hôpital.

« Le marché fut conclu, les livres me restèrent. »

Le soir, s'il rencontrait dans la rue des gens sans asile, son cœur s'attendrissait et il les engageait à le suivre. Il n'y avait quelquefois point de place dans la Cité ; il remplissait alors les corridors et le parloir et y apportait lui-même ce qu'il pouvait découvrir de paillasses et de couvertures. Cette excessive charité était particulièrement méritoire, car les directeurs avaient leurs raisons pour être plus réservés. Le P. Chevrier voyait Notre-Seigneur dans chacun de ces inconnus que Notre-Seigneur lui-même lui adressait. Tous dès lors lui paraissaient mériter non seulement sympathie, mais confiance, jusqu'à preuve du contraire ; en quoi il se trompait, non pas toujours, mais souvent. Il ne fermait jamais son tiroir à clef. Par deux fois on lui prit son argent en le remplacant par des pièces fausses, et un garçon pharmacien qu'il avait hébergé le dévalisa complètement avant de partir.

Ce dernier fait occasionna du bruit. Le voleur était connu. On pouvait le retrouver, le signaler à la police ; mais le saint aumônier s'y opposa, rappelant cette parole de Notre-Seigneur : « A celui qui vous prendra votre manteau, abandonnez encore votre tunique. » — « Si, ajouta-t-il, on s'en tenait strictement à ce conseil, on éviterait bien des troubles d'esprit, des recherches inutiles, des soupçons injustes, du temps perdu, des mensonges et de faux serments ; car celui qui a volé ne veut pas l'avouer ; on économiserait les procès et les tribunaux. »

Un ami lui ayant fait observer qu'avec un pareil système la société serait bientôt ingouvernable et qu'une justice sociale est nécessaire, il en convint, mais il pria de remarquer que, malheureusement, il n'y a pas à craindre que le système se généralise.

« Pour nous qui visons à la perfection chrétienne,

ajouta-t-il, si l'on nous prend quelque chose il faut penser charitablement que ceux qui nous l'ont pris en avaient plus besoin que nous, qu'ils n'osaient pas nous le demander et que le bon Dieu l'a permis pour nous forcer à pratiquer le renoncement et la charité, car tout doit tourner à notre sanctification. Je suppose que vous m'ameniez mon voleur, savez-vous ce que je ferais ? Je commencerais par lui donner ce qu'il m'a pris, à supposer qu'il ne puisse pas me le rendre. Je lui expliquerais qu'il aurait mieux fait de me le demander et que, pouvant le faire punir, je lui pardonne pour l'amour de Dieu et le bien de son âme. Peut-être, par ce moyen, aurai-je contribué à ramener à la vertu un frère égaré ; en tous cas les exemples de douceur, de détachement, de générosité convertissent bien plus que les poursuites et la sévérité et, comme dit saint François de Sales, on prend plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre. »

Voilà quelles étaient la doctrine et la pratique de l'aumônier de la Cité. Est-il surprenant qu'il ait fait tant de bien pendant les quatre années qu'il y passa ?

Son œuvre de prédilection, nous l'avons vu et le reverrons mieux encore, était l'instruction religieuse de la jeunesse. Il faisait le catéchisme tous les jours. Les enfants l'aimaient parce qu'ils se sentaient aimés de lui. Ceux en qui il remarquait une intelligence vive et une imagination passionnée étaient en quelque sorte ses privilégiés ; précisément parce qu'il les trouvait plus difficiles à conduire que les autres, il s'appliquait davantage à les bien diriger. « Ils sont bien heureux, disait-il, ou bien malheureux ; ils sont portés aux deux extrêmes ; ils seront dans la société ou des anges de vertu ou des démons ravageurs, selon qu'ils tourneront à droite ou à gauche. »

Un jour, il mena toute cette jeunesse à Ars, pour la présenter au saint Curé. Ce bon pasteur en fut ravi. Il

circula dans les rangs, interrogeant et écoutant, mêlant les caresses aux recommandations, appelant cette jeune famille « mes petits enfants ». C'étaient bien en effet ses petits enfants puisqu'il appelait leur père spirituel son fils, son bien-aimé fils. Il les bénit tous avant de les congédier.

La bénédiction d'un saint porte toujours bonheur. M. Vianney disait lui-même, au sujet de saint Benoît Labre, qui avait passé dans sa famille : « Partout où passent les saints, le bon Dieu passe avec eux. » Et nous, nous pouvons bien dire également, avec non moins de vérité : « Là où s'est posée la bénédiction d'un saint, là se pose la bénédiction de Dieu. » Aussi verrons-nous bientôt cette œuvre des catéchismes se développer d'une façon inespérée et merveilleuse.

Tous les six mois, à la Cité, avait lieu la première communion, et après chacune de ces augustes cérémonies qui étaient le couronnement des catéchismes, on restait quinze jours sans prendre de nouveaux enfants. Le P. Chevrier profitait de ce temps de liberté pour aller faire des retraites. Il disait qu'il allait mettre de l'huile dans sa lampe et se remplir de l'esprit de Dieu pour le faire ensuite passer dans les autres; « car celui qui n'a rien ne peut rien communiquer; la lampe vide fume et finit par s'éteindre; une machine qui n'a pas de charbon ne saurait tirer un train, ni un cheval épuisé une lourde voiture; ainsi en est-il de nous : si nous voulons faire pénétrer Jésus-Christ dans les cœurs, il faut d'abord nous en bien pénétrer nous-mêmes; autrement on parle sans rien sentir et l'on parle en pure perte. »

Une année, il se rendit à la Grande-Chartreuse et y passa huit jours, en compagnie de M. Du Bourg et de M. Louat. Il alla ensuite successivement faire sa retraite à la Trappe d'Aiguebelle, au monastère de Maubec et à la Salette. Dans ce dernier voyage, il était avec un jeune homme de dix-huit à vingt ans, très pieux mais très

malade, qui prenait à chaque instant des attaques d'épilepsie. Il l'avait emmené dans l'espoir d'obtenir sa guérison, qui ne fut point accordée à leurs communes prières. Mais si la puissance de Dieu et de sa sainte Mère ne jugea pas à propos de se manifester en cette occasion, le voyage manifesta la charité de leur serviteur, qui fut obligé de porter son compagnon pendant presque toute l'ascension de la sainte montagne. Le jeune homme en effet tomba plusieurs fois dans des convulsions horribles à voir. Alors le bon abbé Chevrier le prenait sur ses épaules, comme le bon Pasteur fait de sa brebis blessée.

De sa retraite à Maubec, il rapporta une aggravation ou, pour parler avec plus de justesse, un perfectionnement de son règlement déjà si rigoureux. Il se promit de renoncer à l'argent et à la possession de tout bien terrestre, de se confier entièrement à la divine Providence, d'exercer gratuitement toutes les fonctions de son ministère, et de chercher des confrères de bonne volonté pour vivre avec lui de la même vie de pauvreté, afin de travailler plus efficacement à leur commun salut et à celui du peuple, si telle est la volonté de Dieu.

« Si telle est la volonté de Dieu » ; cette restriction prouve qu'il n'était pas encore absolument fixé. Aussi étudiait-il sérieusement, et parfois avec inquiétude et anxiété, ce qui se passait dans son âme. Entraîné par une inclination irrésistible dans la voie du sacrifice, il tenait à savoir si cette inclination venait de Dieu ou d'une folle et orgueilleuse présomption. Dans ce but, il étudia avec soin les ouvrages qui traitent de ces matières élevées et délicates ; il transcrivit même dans ses cahiers différents passages d'auteurs spirituels.

Parmi toutes les marques du véritable attrait intérieur, ces passages insistent sur l'obéissance et la paix de l'âme, et ils recommandent d'agir avec beaucoup d'humilité et de prudence, de peur de se tromper. Mais lorsqu'on

est persuadé que c'est Dieu qui nous pousse et nous dirige, il faut aller où l'Esprit nous appelle, sans demander où il nous mènera, et sans regarder ce que font les autres.

Au surplus, transcrivons à notre tour quelques-uns de ces passages trouvés dans ses papiers ; ils feront mieux comprendre le travail qui se faisait en lui, et s'ils paraissent trop élevés à quelques-uns de nos lecteurs, ils pourront êtres utiles à quelques autres.

« *Attrait de Dieu.* — On n'aura jamais de véritable paix tant qu'on résistera à Dieu, et malheur à qui trouverait de la tranquillité à cette résistance, puisque, si l'homme ne cède pas à l'impulsion du Saint-Esprit, ce sera le Saint-Esprit qui, de guerre lasse, cèdera à la volonté de l'homme !... Allez donc, marchez toujours, n'hésitez point et ne revenez jamais sur vos pas. Lorsque le mouvement est conforme aux maximes de la perfection et aux exemples des saints, qu'il n'est point opposé aux règles de la prudence, mais qu'au contraire la crainte qui vous retient est favorable à l'indolence, à l'amour-propre, à la cupidité, il est facile de reconnaitre de quel principe part cette incertitude, et le seul doute doit vous déterminer.

« Ne regardez point les autres : l'Esprit souffle où il veut. Personne ne sait au juste ce qui se passe dans le cœur d'un autre homme. Et après tout, quels que puissent être les desseins de Dieu sur vos frères, et leur manière d'y répondre, vous serez toujours personnellement comptable des inspirations de sa grâce, et il vous sera dur et funeste de regimber contre son aiguillon qui vous piquera sans cesse : *Durum est tibi contra stimulum calcitrare.* Voici, du reste, à quoi vous pourrez discerner le véritable attrait du faux :

« 1° Le véritable attrait respecte les lois et les supérieurs qui les ont faites ou les appliquent ; le faux, au contraire, se préfère aux lois et regarde en pitié ceux de qui elles

sont émanées. 2° Le véritable attrait veut toujours obéir, tant que la conscience n'y est point intéressée ; le faux s'éloigne de l'obéissance, et n'obéit qu'au dehors, en murmurant à l'intérieur et en regardant l'obéissance comme une pure tyrannie. 3° Le véritable attrait ne recherche qu'une conduite ordinaire, mais il veut la perfection de cette conduite ; le faux affecte toujours la singularité et cherche au loin un plan de perfection, tandis qu'il néglige les devoirs de son état. 4° Le véritable attrait veut temporiser et consulter, non pour résister à Dieu, mais pour marcher plus sûrement ; le faux veut tout précipiter et ne prend conseil de personne, ou, s'il en prend, c'est uniquement de ceux qui adoptent ses idées. 5° Le véritable attrait veut prier, prier beaucoup et avec une parfaite soumission aux ordres du Seigneur ; le faux ou ne prie pas, ou prie avec une préoccupation toute décidée, cherchant moins la lumière qu'un prétexte à son entêtement. 6° Le véritable attrait est constant et uniforme, et s'affermit avec le temps ; le faux est inégal, inconstant et se dissipe insensiblement de lui-même. 7° Le véritable attrait porte à l'humilité, à la patience, à la douceur ; le faux est impérieux, turbulent, plein d'inquiétude et d'amertume. 8° Le véritable attrait nous repose et nous donne d'autant plus de calme et de paix que nous nous reposons en lui davantage ; le faux nous trouble et nous fatigue. 9° Le véritable attrait nous donne des idées claires et des images nettes des choses qu'il nous propose et de leurs conséquences ; le faux confond ou obscurcit toutes les idées, toutes les images des choses, par une espèce de nuage qu'il fait surgir du fond de l'âme en y remuant les passions. 10° Enfin le véritable attrait nous fait sentir notre incapacité et en même temps nous donne du cœur et des forces ; le faux nous remplit de présomption et nous jette dans le désespoir.

« Courage donc ! Si votre attrait a tous les caractères du véritable, s'il est doux, paisible, patient, humble,

obéissant, modéré: suivez-le sans hésiter et sans relâche; il vous conduira loin, mais il ne vous conduira qu'à Dieu. On voit tous les jours des personnes privées de tout secours humain faire de grands progrès dans la vertu par la seule fidélité à ces mouvements intérieurs, et avancer plus l'ouvrage de leur sanctification par le renoncement continuel à elles-mêmes, pour suivre l'impression de l'Esprit divin, que par tous les préceptes et toutes les méthodes des maîtres de la vie spirituelle. *Plus proficiunt relinquendo omnia quam studendo subtilia* (Imit. de Jésus-Christ). L'onction divine leur enseigne toute chose, comme dit l'Apôtre saint Jean : *Non necesse habetis ut aliquis doceat vos, unctio ejus docet vos de omnibus* (1re ép. II. 27). »

Lorsque le temps ou l'argent lui manquaient pour les longs pélerinages, M. Chevrier se retirait dans sa chère solitude de Chatanay et là, dans la chaumière paternelle, il se livrait à l'observation de l'attrait de Dieu dans son âme et à l'étude de cette science divine qu'il se sentait pressé d'enseigner à la jeunesse, en abandonnant toute autre préoccupation. De cette petite solitude il écrivait à ces bonnes demoiselles qu'il appelait « ses mères temporelles », des lettres où l'on trouve toute la reconnaissance d'une âme délicate, toute l'humilité d'un saint et le recueillement méditatif d'un futur fondateur :

« La Tour-du-Pin, 7 octobre 1860.

« Mesdemoiselles et chères Sœurs en N.-S.-J.-C.,

« Je viens de recevoir votre caisse qui est arrivée intacte et sans accident. Je vous remercie de tout mon cœur. Mais que de choses, que de choses vous m'envoyez ! Ne serait-ce pas un péché d'avoir tant de soin de ce misérable corps ? Il me faut si peu et je trouve toujours

plus que le nécessaire. Croyez-le bien, j'ai plus qu'il ne me faut, car jusqu'à présent je n'ai pas eu besoin de faire de cuisine. Le matin, je déjeune chez le bon curé de Saint-Jean, où je dis la sainte messe, à demi-heure de ma retraite. J'ai dîné chez ce bon curé deux fois, et une fois à la Tour-du-Pin. Le soir je trouve ma soupe chez une cousine qui demeure à côté de moi, de sorte que je puis dire que Dieu m'a nourri jusqu'à ce jour. Pour la semaine suivante, il m'envoie votre caisse ; voyez comme il est bon ! Il me traite vraiment mieux que je ne le mérite. Il y a tant de malheureux qui valent mieux que moi et qui cependant manquent du nécessaire ! Quel droit ai-je d'être mieux traité qu'eux ? Croyez-le bien, je ne mérite rien, et quand je ne me trouverais qu'avec un peu de pain et d'eau, j'aurais encore plus que je ne dois avoir. Je prierai Dieu pour qu'il vous rende un peu tout ce que vous faites pour son misérable apôtre.

« Je mettrai à profit vos conseils.

« Quant à l'autorisation que vous me demandez de m'envoyer chaque semaine quelque chose, ce serait bien trop de peine. Je puis faire venir de La Tour-du-Pin la viande qui pourrait m'être nécessaire ; il y a des gens de bonne volonté qui me l'apporteront et il n'y aura pour moi que la peine de la faire cuire.

« Je suis très bien dans ma solitude ; je passe la journée à étudier l'Evangile et la sainte Loi de Dieu, afin de l'apprendre plus tard aux autres d'une manière plus parfaite.

« Je ne demande au bon Dieu qu'une chose, c'est qu'il me donne bien son esprit et qu'il me convertisse entièrement.

« Je suis bien tranquille, je ne sais combien de temps je resterai ; je vais assez bien à présent et reprendrai promptement mes forces. Le temps est beau depuis deux jours, nous espérons qu'il continuera ; les pauvres campagnards se plaignent beaucoup des pluies ; ils ne peu-

vent ni labourer, ni semer ; c'est vraiment un fléau de Dieu ; mais aussi Dieu n'a-t-il pas des motifs d'être irrité contre son peuple ? Demandons-lui que sa volonté s'accomplisse en tout, et qu'il trouve sa gloire dans les châtiments qu'il nous inflige ; le monde reconnaîtra-t-il enfin son maître, qu'il ne cesse d'offenser ?...

« Attachez-vous à Notre-Seigneur de plus en plus ; c'est à lui seul qu'il faut être, lui seul qu'il faut aimer, en lui seul qu'il faut croire, à lui seul qu'il faut obéir, et à sa sainte Eglise que le monde persécute aujourd'hui dans son chef...

« Courage, aimons beaucoup Jésus-Christ, notre bon Sauveur ; tâchons bien de l'imiter. Priez souvent et ne négligez point la sainte communion ; c'est là qu'est la vie et le bonheur du chrétien. Que de trésors renfermés dans ce beau sacrement et que l'on perd en s'éloignant de lui !

« Adieu, mes bonnes sœurs...

« Hameau de Chatanay »

Et dix jours plus tard, après avoir terminé sa retraite, son étude de Notre-Seigneur, il adressait encore une nouvelle lettre à ces mêmes personnes pour leur annoncer son prompt retour à Lyon.

« La Tour-du-Pin, 17 octobre 1860.

« Mes bonnes sœurs en N.-S. J.-C.,

« Voilà ma campagne qui s'avance. J'ai assez bien profité de mon temps, et le bon Dieu, dans sa Providence, m'a donné plus qu'il ne me fallait pour vivre dans ma retraite. Notre-Seigneur ne veut pas que je souffre, nulle part. C'est un si bon maître ! il donne même à ceux qui ne le méritent pas.

« Ma retraite n'est plus une retraite, parce que je suis obligé d'aller dîner de côté et d'autre et ne puis plus travailler comme je le voudrais ; cependant j'aurais encore bien besoin de liberté pour prier et étudier, car Dieu est un objet d'étude si grand, si élevé, et en même temps si doux que l'on ne saurait y donner trop de temps. Malgré cela, il faudra me décider à partir, et samedi je pense arriver à Lyon.

« Que Notre-Seigneur vous donne sa sainte bénédiction comme fait son indigne ministre qui vous écrit. »

Vers la fin de 1858, sur les conseils du Père Chevrier, M. Rambaud se décida à recevoir les ordres sacrés. Jusque-là il avait dirigé sa maison en qualité de simple Frère.

Il partit pour Rome, afin de faire affilier la Cité de l'Enfant-Jésus au tiers ordre de saint François, et il emmena avec lui son pieux aumônier.

Parmi les incidents de ce voyage, il en est un qui mérite d'être noté. C'était l'époque où les divers diocèses de France abandonnaient successivement pour l'uniformité de la liturgie romaine, leurs diverses liturgies, généralement plus variées et plus littéraires, mais moins naïves, moins pieuses peut-être et surtout moins antiques. Le diocèse de Lyon était fort partagé sur la question. L'abbé Chevrier avait jusque-là suivi la liturgie lyonnaise, mais les capucins, ses prédécesseurs à la Cité, officiaient suivant le rite romain et lui-même éprouvait une prédilection marquée pour tout ce qui pouvait contribuer à le rattacher au centre de la catholicité.

Il en était là de ses hésitations lorsqu'un jour, dans l'église Saint-Pierre de Rome, priant devant le tombeau des Apôtres, il déposa son bréviaire à côté de lui et l'oublia en s'en allant. Il ne put le retrouver. Comment faire désormais pour le réciter ? Impossible de se procurer à

Rome un bréviaire lyonnais. Il en acheta donc un romain et, à partir de ce jour, ce fut au romain qu'il dit le bréviaire et la messe. Il saisit avec joie cette occasion favorable.

Après un séjour de trois semaines dans la Ville Eternelle, il revint à Lyon reprendre ses occupations ordinaires.

Cependant sa situation à la Cité commençait à le satisfaire moins complètement.

Dieu avait envoyé son serviteur dans cette maison non pas pour l'y fixer, mais pour l'initier aux œuvres ; le temps marqué par sa Providence étant arrivé, il l'en détachait insensiblement, afin de l'obliger à suivre l'attrait supérieur qu'il lui avait manifesté en diverses occasions. La pression des circonstances s'ajoutait ainsi à celle de la grâce.

M. Chevrier, pour les intérêts temporels, s'était abandonné complètement à M. Rambaud, nous l'avons dit; mais pour ce qui concernait son ministère il eût désiré garder plus d'initiative. Les directeurs de la maison étaient tous pieux et pleins de zèle, mais c'étaient des laïques; leur aumônier ne s'habitua jamais bien à ce laïcisme. Il préférait aussi, pour attirer les âmes à Dieu, les moyens purement surnaturels aux divertissements profanes. Il n'était pas jusqu'à la grande et coûteuse chapelle qui ne parût trop somptueuse à M. Chevrier, plus épris de pauvreté, tandis que M. Rambaud, plus artiste, ne trouvait jamais rien d'assez beau pour le culte divin.

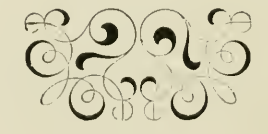
Cette chapelle était le centre d'un quadrilatère de bâtiments qui se développait chaque année. M. Rambaud employait sa fortune à loger le plus possible de ménages pauvres et généralement âgés ; excellente pensée que de rapprocher de Dieu, sans les séparer l'un de l'autre, les époux que le ciel a unis, et de les disposer par le calme et le bien-être matériel à se recueillir avant la mort.

Mais l'œuvre prenait ainsi une direction qui n'était point celle qu'avait rêvée l'aumônier. Sa préoccupation à lui, c'était le catéchisme des enfants, la première communion des enfants, l'amélioration de la société par l'amélioration de l'enfance.

Les idées étant si nettement distinctes, il devint inévitable que les actes le fussent.

On se sépara donc à l'exemple des apôtres Paul et Barnabé qui après avoir parcouru ensemble toute l'Asie mineure se quittent pour travailler chacun de son côté à l'évangélisation du monde [1]. M. Rambaud resta dans sa voie ; M. Chevrier en prit une autre et le faubourg de la Guillotière vit éclore, sous la pure flamme de la charité, deux œuvres au lieu d'une.

[1] *Actes des Apôtres*, chap. xv, 36 à 40.





CHAPITRE VII

Débuts de l'Œuvre des Catéchismes à Fourvière et rue des Trois-Pierres



L'ATTRAIT si longtemps étudié devait être bien fort et bien manifeste pour que le doux et humble abbé s'y abandonnât. Il était pour ainsi dire obsédé nuit et jour par l'œuvre de la première communion ; tel autrefois saint Paul était poursuivi par la voix du jeune Macédonien qui lui était apparu dans une vision nocturne et qui lui disait avec supplications : « Passe la mer et viens à nous ! [1] »

Aux sollicitations intérieures de la grâce se joignaient celles de plus en plus instantes de M. Louat, qui portait à la Cité le nom de frère Pierre, et de deux demoiselles qui venaient pour faire le catéchisme. Ces trois personnes n'y voulaient plus rester ; elles suppliaient M. Chevrier de leur montrer autre chose. Ce dernier cherchait, mais avec prudence et une juste défiance, ainsi qu'en témoigne une de ses lettres, datée du hameau de Chatanay.

[1] *Actes des Apôtres*, XVI, 9.

« Que fait le bon frère Pierre ? Il m'inquiète, ce pauvre jeune homme. Je voudrais bien lui être utile, c'est une âme si généreuse ! Mais il a trop de confiance en moi ; il m'attend toujours, il espère toujours que j'entreprendrai quelque chose, mais je n'ai pas assez de confiance pour oser faire quelque chose que le Bon Dieu n'approuverait peut-être pas. Il ne faut pas cependant que pour le sortir d'embarras je m'y mette moi-même. J'aime peu ce qui attire de l'opposition, des contrariétés de la part de l'autorité ; je ne sens pas vraiment mes épaules assez fortes pour porter un si grand poids : les évènements d'abord ont si mauvaise apparence, ma santé n'est pas très robuste, et par-dessus tout je n'ai pas l'esprit assez éclairé, assez ingénieux pour prendre à ma charge de pareils soucis ; ma vocation est plutôt d'être dans un petit coin, inconnu, ignoré, et de faire l'ouvrage qui se présente, sans aller trop en avant.

« Dans chaque voie, dans chaque vocation, il y a des peines, des inquiétudes, des soucis. Il ne faut demander au Bon Dieu qu'une chose, c'est de bien l'aimer, de l'aimer simplement, et que sa sainte volonté s'accomplisse en tout. »

M. Chevrier avait promis à M. Rambaud d'attendre qu'il fût prêtre avant de le quitter définitivement. Il continua donc assez longtemps ses fonctions à la Cité, tout en portant ses regards ailleurs, de concert avec le frère Pierre. Enfin celui-ci le jeta pour ainsi dire à l'eau. Il le décida à louer une pauvre baraque, à laquelle était adhérent un vaste terrain non bâti. La maison n'avait que deux pièces ; elle était située à l'angle de la rue des Trois-Pierres et de la rue Creuzet, sur la paroisse Saint-Louis, non loin de la paroisse Saint-André.

Ce fut là le berceau de l'œuvre nouvelle.

Un jour, comme l'abbé Chevrier rentrait dans ce pauvre réduit, il rencontra sur son chemin un enfant d'une douzaine d'années, hâve, déguenillé, qui fouillait

les balayures des rues. L'abbé s'arrêta à l'observer. L'enfant ayant trouvé des écorces de melon se mit à les dévorer à belles dents. L'abbé lui adressa la parole.

— Tu as donc bien faim, mon petit ami ?

— Oh oui, monsieur, j'ai toujours faim, toujours.

— Est-ce que tes parents ne te nourrissent pas ?

— Ils ne s'occupent pas de moi.

— Et où demeures-tu ?

— Tantôt ici, tantôt là : dans les maisons en construction, dans les bateaux du Rhône, sous les ponts...

— Veux-tu venir avec moi ?

L'enfant ouvrit de grands yeux ; la bonne figure de l'inconnu lui inspira confiance.

— Avec vous ? Je veux bien ; est-ce que vous me donnerez à manger ?

— Tant que j'aurai, répliqua l'abbé en riant ; je ne te promets qu'une chose : je partagerai avec toi ; si tu viens à manquer, c'est que je manquerai moi-même.

— Et qu'est-ce que vous me ferez faire pour la peine ?

— Je tâcherai de faire de toi un homme, un chrétien.

L'enfant le suivit ; il ne l'a plus quitté ; il est resté dans l'œuvre.

A ce premier abandonné, prémices de tant d'autres recueillis à sa suite, s'en ajoutèrent promptement un deuxième, puis un troisième et un quatrième. On se serrait pour tenir tous dans la pauvre masure ; on y couchait côte à côte sur le plancher, en attendant mieux.

C'était le frère Pierre qui pourvoyait aux soins matériels, en même temps qu'il jetait les premières bases de la principale, de la grande affaire, c'est-à-dire de la formation morale. Ces enfants, dont plusieurs étaient déjà des jeunes gens et atteignaient leur dix-septième ou dix-huitième année, n'avaient guère entendu parler de Dieu. Le frère Pierre leur expliquait le signe

de la croix tout en leur coupant du pain et leur faisait tracer sur eux ce signe étrange, incompris, tout en donnant à chacun la tranche qui lui revenait.

Les hôtes de la baraque atteignirent bientôt le chiffre d'une douzaine. Le frère Pierre fut toujours avec eux d'une paternelle et infatigable charité.

Mais comment la Providence divine pourvut-elle à des besoins si vite accrus ? Par quels prodiges d'activité, de dévouement et de privations personnelles l'abbé Chevrier et le frère Pierre firent-ils face à tout ? Un des enfants qui bénéficièrent de ces prodiges va non pas nous les expliquer, mais nous les confirmer.

« Nous vivions avec le frère Pierre. Nous étions dix à douze. Le P. Chevrier venait de la Cité régulièrement trois à quatre fois par semaine pour nous faire le catéchisme. De notre côté nous allions au moins toutes les semaines à la Cité et là, dans la chapelle, il nous faisait le catéchisme et nous confessait. C'était une grande réjouissance pour nous lorsqu'il venait ou lorsque nous allions le trouver. nous l'aimions autant qu'il soit possible à des enfants d'aimer un père ; il était si doux, si bon, il savait si bien nous prendre, qu'il aurait fait de nous, quoique grands déjà, ce qu'il aurait voulu. Nous l'appelions père, et il avait vraiment les qualités d'un père pour nous.

« Pendant la journée, frère Pierre nous apprenait le catéchisme, il nous enseignait aussi à lire et à écrire. Les mercredis et les dimanches, nous sortions tous ensemble hors de la ville pour faire de très grandes promenades ; nous allions jusqu'au Mont-Cindre et au Mont-Thoux.

« Préparé par ce bon Père et ce digne Frère, j'eus le bonheur de faire ma première communion dans le mois de février 1861, avec sept ou huit camarades. Comme il n'y avait pas de chapelle dans l'humble et étroite maison de la rue Creuzet, nous reçûmes pour

la première fois le Dieu Sauveur dans l'église paroissiale de Saint-Louis [1]. »

M. le Curé de Saint-Louis envoya le premier sac de farine ; M. Revol le second ; tous deux répétèrent ces envois à plusieurs reprises [2]. Les sœurs de la rue Rave, qui avaient alors pour supérieure sœur Saint-Charles [3], cuisaient le pain et fournissaient tous les légumes nécessaires pour la soupe.

Mais, du pain et de la soupe, c'est peu. Une dame qui eut une grande part à la fondation, raconte comment elle s'y prit pour obtenir davantage.

« J'avais demandé aux sœurs de la rue Rave de faire un peu de cuisine pour les enfants du P. Chevrier. — « Impossible, répondit la Supérieure, nous sommes « trop éloignées ; mais allez voir chez les sœurs de la « voûte Saint-Louis. » Je me rendis donc chez ces dernières, et y allais seule : le Père n'osa pas, craignant un refus. Je leur dis bien bonnement : Vous connaissez les enfants du P. Chevrier, ils n'ont rien ; en faisant votre diner, ne pourriez-vous pas mettre un plat de pommes de terre au four ? — « Oh ! oh ! répond la Supérieure, ils

[1] Voici les noms de ceux qui firent alors leur première communion, sans compter Pacalet qui n'était pas assez instruit pour la faire.

Paillet Burin, 15 ans, de Saint-Priest. encore vivant à Saint-Priest ; Vacher, 17 ans, actuellement employé chez M. Revol, à la Guillotière ; Joseph X..., 18 ans, appelé Lancier parce que son père avait servi dans ce régiment, a Saint-Fons ; Durand, François, 15 ans ; André, 15 à 16 ans ; Albert, 14 ans.

[2] M. Noailly, curé de S. Louis qui abrita l'œuvre du P. Chevrier était un curé légendaire par son intrépide énergie et son inépuisable charité. « Je le vois encore, raconte M. l'abbé Davin, chanoine de Versailles, à la révolution de 1848, arriver subitement en habit laïque, au petit séminaire de l'Argentière, ayant quitté sa paroisse par ordre du cardinal de Bonald, tremblant pour sa vie. Un *vorace* s'est présenté à la voiture publique où il est monté, au pont de pierre, à Lyon. Arrête, crie-t-il, je te reconnais, tu es Noailly. — Et moi aussi, je te reconnais. Voici la culotte que je t'ai achetée, répond le curé d'une voix de stentor, et sous un tonnerre d'applaudissements qui fait sauver le *vorace*, les chevaux prennent le trot et nous amènent Noailly, Noailly impatient de retourner à la Guillotière. »

[3] Mlle Alix, de la grande rue de la Guillotière.

« sont plus de monde que nous, et nous ne sommes pas « riches ; cependant, revenez demain ; je prendrai conseil « et vous donnerai une réponse. » Bien inquiète, j'y cours le lendemain ; la supérieure me reçoit avec une amabilité qui me donne tout de suite bonne espérance, et elle me dit avec une grande expression de contentement : « Nous « nous sommes consultées, nous avons résolu de prendre « part à la bonne œuvre du P. Chevrier ; tous les jours « nous ferons un plat gras et un plat maigre pour ces « pauvres petits. » Vous tremperez bien aussi la soupe le matin ? ajoutai-je, car, voyez-vous, on est hardi lorsqu'on demande pour les autres. — « Oui, nous ferons encore « cela, mais venez bien régulièrement à l'heure. »

« Et ainsi les bonnes religieuses fournirent à ces pauvres enfants la soupe du matin, deux plats à midi et quelque chose le soir, et cela pendant un an environ, c'est-à-dire pendant tout le temps que l'œuvre resta en ce lieu. »

Pierre Pacalet faisait le service des commissions entre les deux maisons avec un panier sur lequel étaient deux adresses, l'une pour l'aller, l'autre pour le retour, de peur qu'il ne s'égarât. La précaution n'était pas inutile, surtout lorsqu'il lui arrivait de rencontrer des ânes et de les entendre braire. C'est là un spectacle devant lequel il n'a jamais pu garder son sang-froid.

C'est le même qu'on envoya un jour chercher un pain chez le boulanger en lui recommandant de le faire couper en deux, s'il était trop gros, pour pouvoir le porter plus commodément. Déjà le petit commissionnaire était de retour et presque sur le seuil de la maison avec un pain immense qu'il avait eu bien de la peine à apporter jusque-là, lorsque soudain il songe qu'il a oublié la recommandation qu'on lui avait faite. Immédiatement il s'en retourne chez le boulanger, fait couper son pain en deux et le rapporte triomphalement à la maison.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des petits garçons.

Les petites filles n'étaient pas oubliées ; l'abbé Chevrier s'en préoccupait aussi vivement ; il eut même la joie de réussir pour elles mieux et plus vite.

Il y avait alors, à côté de l'antique chapelle de Fourvière, sur l'emplacement où depuis s'est élevée la vaste et splendide basilique, une maison préparée pour une œuvre de protestantes converties. Cette œuvre n'ayant pas réussi, la propriétaire, Mlle de Roquefort, offrit de recevoir les petites filles de l'abbé Chevrier. Elle les logea durant une année, du 1er janvier 1860 au 1er janvier 1861.

C'est donc à Fourvière, sur l'emplacement de la nouvelle église, que l'œuvre du Prado a vu le jour, car l'installation des petites filles précéda celle des garçons de la rue des Trois-Pierres. Le saint fondateur aimait à rappeler ce souvenir qui mettait ses modestes débuts sous la bénédiction et la protection spéciale de Notre-Dame de Fourvière, si chère à sa piété et à celle de tous les vieux Lyonnais.

Les directrices de Fourvière étaient deux jeunes filles qui faisaient le catéchisme à la Cité de l'Enfant-Jésus et qui, ayant résolu de se consacrer entièrement à Dieu, furent les premières religieuses du Prado. L'une avait été acceptée par M. Chevrier, mais comme il ne voulait par désorganiser la Cité, il refusait la seconde. Toujours harcelé par elle, il finit par lui répondre, à bout de raisonnements : « Je vous recevrai quand vous aurez la permission du cardinal archevêque. » Il se croyait bien certain que cette pauvre fille, timide, n'oserait pas se présenter à l'archevêché. Grande fut sa surprise lorsque, le soir du même jour, il la vit revenir triomphante avec une permission signée non d'un vicaire général, mais de Mgr de Bonald en personne. Elle fut donc installée à Fourvière, et non sans mérite, car elle comprenait fort bien l'incertitude de la vie à laquelle elle se vouait : « Je ne sais trop où nous allons, disait-elle, nous n'avons aucune res-

source. — Nous avons la Providence, lui répondit le P. Chevrier. » Et la Providence ne tarda point à se montrer.

Une dame charitable rencontra un jour une des sœurs en descendant de Fourvière et lui dit : « Je sors de l'Adoration réparatrice ; j'ai demandé à Dieu de me faire connaître une œuvre à laquelle je puisse collaborer avant de mourir. » La sœur lui parla des enfants du P. Chevrier. Mme Augier (c'était son nom) lui donna rendez-vous chez elle pour le lendemain : là elle l'interrogea plus amplement sur le but et les ressources de l'œuvre. Le but ne fut pas long à expliquer, les ressources moins encore. « Nous n'avons rien, rien ! » conclut la religieuse. — « Eh bien, reprit Mme Augier, je me charge de votre installation ; je fournirai les bancs, les tables, les lits, le linge. »

Elle fit plus, elle se chargea de régler toutes les notes du boulanger. Mais à partir du jour où les jeunes filles eurent quitté Fourvière, cette dame, qui avait jeté les fondements matériels de l'œuvre, ne la suivit point au-delà des ponts. La Providence se plaît à changer ainsi les mains généreuses dont elle se sert, afin de montrer que c'est elle qui est la véritable dispensatrice, la seule bienfaitrice que rien ne rebute.

Il faut citer encore une bienfaitrice de la première heure dans la personne de la respectable Mme Malgontier, qui chaque semaine remettait à sœur Marie au moins vingt francs. Elle continua cette aumône jusqu'à sa mort, arrivée un an avant qu'elle n'atteignit sa centième année.

Durant le séjour à Fourvière, le Père venait souvent confesser et instruire ses enfants ; ce qui n'empêchait point le petit bataillon de suivre régulièrement les catéchismes de la paroisse de Saint-Just. Lorsque vint le jour de l'examen, le curé fut si satisfait des réponses de ces jeunes filles qu'il les admit toutes, bien que la plupart n'eussent que quatre mois d'instruction.

Le vénérable curé d'Ars était mort le 4 août 1859. M. Chevrier conduisit toute sa petite communauté, au mois de juin de l'année suivante, sur la tombe de celui qui avait été son inspirateur et son soutien. Les enfants y firent une retraite et y prirent leurs vacances, par un séjour de six semaines. Lui-même y resta quinze jours avec eux. Les missionnaires et de nombreux pélerins le pressèrent de faire entendre la parole de Dieu dans cette chaire d'où le saint du XIX[e] siècle avait soulevé tant d'âmes vers le ciel ; mais jamais son humilité ne voulut y consentir. Ses enfants venaient chaque jour entendre les instructions des missionnaires, et en particulier de l'abbé Monin, l'auteur de la vie du curé d'Ars qui faisait le catéchisme d'une façon ravissante [1].

Après ce temps passé près du tombeau à peine fermé du saint cure, on revint sur la sainte montagne de Fourvière, sous la protection de la toute-puissante reine du Ciel.

Cependant la situation de ces deux œuvres placées l'une à la Guillotière, l'autre à Fourvière et privées toutes deux de la présence de leur fondateur et de leur guide, ne pouvait être acceptée comme normale et définitive. Il fallait donc trouver une nouvelle situation où elles pussent s'épanouir séparément, mais près l'une de l'autre, sous le regard et la direction plus spéciale du bon Père... Dieu avait semblé bénir un premier essai. Il avait nourri ces enfants ; il approuvait donc l'œuvre ; on pouvait marcher.

D'ailleurs des prêtres zélés représentaient à M. Chevrier que son centre naturel se trouvait dans cette pauvre et populeuse Guillotière, si ignorante des choses du ciel. M. l'abbé Boulachon, dont nous avons parlé déjà, et M. l'abbé Rolland [2], ne lui laissèrent ni paix ni trève

[1] M. Monin est mort jésuite.

[2] Mort aumônier de Saint-Jean-de-Dieu.

jusqu'à ce qu'il y eût transféré son œuvre. On eût dit qu'ils étaient les instruments du Bon Dieu pour pousser le Père Chevrier, toujours si humble et si défiant de lui-même.

Il se mit donc à chercher un emplacement à la Guillotière. Il se demanda longtemps s'il n'achèterait pas, rue des Trois-Pierres, un vaste terrain vague. « Je le laisserais tel qu'il est, sans le clore, disait-il au frère Pierre qui l'accompagnait; j'y prêcherais à tout venant et y ferais le catéchisme en plein air; ainsi faisaient les apôtres, et après eux les moines du moyen-âge et saint François Xavier. — Oui, observait le frère Pierre, mais au temps des Apôtres, comme à celui de saint François-Xavier, les sociétés n'étaient pas aussi gouvernées, aussi surveillées et pénétrées par la police, qu'en notre temps de liberté prétendue. Il vous faut un local clos... Du reste, ajoutait-il pour l'exciter à une détermination, à votre place j'irais peut-être trop vite ; mais vous, vous réfléchissez trop ; voulez-vous donc passer toute votre vie à choisir l'endroit où vous la fixerez ? »





CHAPITRE VIII

Au Prado

L se trouvait alors à la Guillotière, dans un des recoins les plus misérablement habités de ce faubourg, un bâtiment fort connu, mais très mal famé, nommé le Prado. C'était une vaste construction rectangulaire en briques, ne formant qu'une seule salle d'une soixantaine de mètres de long sur une vingtaine de large. A cette salle étaient annexées deux chambres.

La pièce principale était un bal public ; mille personnes y pouvaient danser à l'aise. Les deux chambres servaient de buvette.

Ce lieu était, depuis vingt ans, le rendez-vous habituel de tous les irréguliers de bas étage de la grande ville.

La toiture de la pièce principale était soutenue par des piliers en bois ; un papier peint recouvrait murs et plafond ; on devine quel genre de peintures et d'allégories il présentait aux regards. Les murs étaient un simple briquetage sans fenêtres ; pour toute ouverture il y avait des lucarnes dans le plafond, qui ne laissaient pénétrer à l'intérieur qu'une faible lumière. Il semblait que le soleil refusât d'éclairer les scènes de désordre qui se passaient là, et qu'il ne convenait pas que cette anti-

chambre de l'enfer jouit de la pure clarté du jour. D'ailleurs qu'importait la lumière du soleil à un établissement qui ne s'ouvrait que la nuit ? Le sol lui-même, qui était celui des anciennes alluvions du Rhône, éveillait par sa dépression des idées étranges ; il était inférieur de plus d'un mètre à la chaussée.

Une cour encore plus basse que la salle y était adjointe; c'est là que les buveurs venaient se reposer, l'été, des fatigues de la danse.

La mauvaise renommée du Prado s'étendait à tout le quartier. Quiconque se respectait faisait un détour, une fois la nuit close, plutôt que de passer dans les rues voisines. C'est que, chaque soir, on y entendait non-seulement des cris, des chants et des propos obscènes, mais des disputes qui se terminaient assez fréquemment par des coups de couteau; peu de temps avant que l'établissement ne changeât de destination, un soldat y avait été tué dans la cour.

Tel était ce lieu, centre de ralliement de tous les vices. Plusieurs fois les habitants du voisinage en avaient demandé à l'autorité la suppression ou le déplacement, à cause du bruit et du désordre qu'occasionnait le bal. Mais ils n'avaient pu l'obtenir, lorsqu'un beau jour, en 1860, à la grande surprise et à la joie de presque tous, on lut sur la porte l'inscription « Maison à vendre ou à louer. »

Les propriétaires du Prado avaient-ils constaté la diminution de leurs recettes ? Ou trouvaient-ils suffisante leur fortune si tristement acquise ? Toujours est-il que l'abbé Chevrier qui passait, tressaillit et s'arrêta devant cette incription.

« Il y avait plus d'un an, écrit-il, que j'avais remarqué cette maison avec convoitise ; plus d'une fois même, dans mes prières, j'avais poussé vers Dieu des soupirs un peu hardis qui pouvaient se traduire ainsi : « Mon Dieu, donnez-moi cette maison et je vous donnerai des âmes ! »

Mais quelle témérité ! un local si vaste, un loyer si cher ! On m'en demanda quatre mille francs par an. Je n'avais rien. Subitement, Dieu inspira à M. l'abbé Rolland la pensée de payer notre location de la première année. Je fus si heureux, si transporté de joie et de reconnaissance, qu'il me sembla que j'aurais été capable de franchir un mur de six mètres. »

Pendant que l'abbé Chevrier faisait des démarches pour l'acquisition du Prado, sa mère vit en songe un immense bateau chargé de provisions, qui se dirigeait vers la Guillotière, dans la direction de la maison convoitée pour l'œuvre de Dieu. La divine Providence ne semblait-elle pas donner à cette mère défiante l'assurance que rien ne manquerait à son fils pour sa pieuse entreprise ?

Cependant sa joie n'était pas sans mélange. Les difficultés lui apparaissaient plus grandes, maintenant qu'il se trouvait en face d'elles. Il lui fallait l'autorisation de Son Eminence le cardinal de Bonald, et puisqu'il se proposait de construire une chapelle, le consentement du curé de Saint-Louis, sur la paroisse duquel se trouvait le Prado.

La première autorisation fut obtenue sans peine.

Pour la seconde, les négociations furent délicates. Le curé, M. Noailly, avait vu, depuis qu'il était à Saint-Louis, sept paroisses nouvelles ou chapelles s'établir sur son territoire et à ses dépens. Il lui en coûtait d'autoriser un nouveau démembrement, au moins moral, car les fidèles qui iraient aux offices du Prado ne viendraient plus à Saint-Louis. « Oui ; mais, lui représenta habilement le frère Pierre, mais combien ne vont nulle part qui viendront au Prado à cause du voisinage ! Si on leur refuse cette occasion, ils n'iront pas non plus à Saint-Louis, pas plus qu'auparavant. Du reste, notre chapelle ne servira qu'accidentellement au public ; ceux pour qui elle s'établira habiteront la maison et ils ne pourraient

pas, sans de graves inconvénients, être conduits à Saint-Louis. »

M. Noailly, vaincu, sacrifia au bien des âmes toutes les petites susceptibilités humaines ; il leva son opposition.

Restait le plus difficile à trouver : les ressources matérielles. Lorsqu'il vint signer le contrat chez le propriétaire, M. Bernard [1], M. Chevrier dit à ceux qui l'accompagnaient, M. l'abbé Boulachon et frère Pierre : « Vous me menez bien, comme le divin Agneau, à la boucherie ! » Il disait également à la pieuse dame que le Curé d'Ars lui avait adressée : « Dois-je signer cet acte ? Ma main tremble, en présence de la terrible responsabilité qu'assume ma faiblesse. — Signez hardiment, lui répondit la dame ; vous trouverez toujours de bonnes âmes qui vous aideront ; moi-même, quoique simple ouvrière, je vais vous donner un calice et une chasuble, et quand vous aurez tout ce qu'il faut pour la messe, croyez que le bon Dieu vous enverra ce qu'il faut pour les vêpres. »

Le propriétaire consentit un bail pour dix ans, mais sous la condition d'avoir la garantie d'une personne plus évidemment solvable que le pauvre abbé Chevrier. Ce fut encore M. l'abbé Rolland qui leva cet obstacle. Non content d'avoir versé le montant de la première année, il s'engagea pour les neuf années suivantes. Ce généreux bienfaiteur mourut peu de temps après ; mais par son testament il laissa à son héritier la charge de la garantie donnée, à moins que M. Chevrier ne préférât l'en décharger moyennant une somme de dix mille francs versée comptant. Le choix était laissé à M. Chevrier. Celui-ci préféra les dix mille francs : il acheta alors la maison et donna cette première somme en à-compte sur le payement.

La signature du bail de location eut lieu le 10 décem-

[1] Là où se trouve maintenant la pharmacie du Prado.

bre 1860, fête de la translation de la maison de la Sainte Vierge à Lorette.

Un des enfants du P. Chevrier fait ressortir avec une piété ingénieuse la coïncidence de cet acte avec la fête. La maison où le Verbe s'est fait chair, *Hic Verbum caro factum est*, avait été enlevée par les anges du milieu des infidèles qui l'insultaient, pour être confiée à la vénération des fidèles. Le Prado, lui aussi, fut enlevé par les mains du P. Chevrier à des pécheurs qui ne le souillaient pas moins que des Mahométans ; il fut transféré de l'empire du démon dans celui du bon Dieu. Et cette translation peut bien être comparée à celle de la *Santa casa*, puisque là où Satan régnait en maître, avec ses pompes les plus séduisantes et ses œuvres de mort, on n'entendra plus désormais que les louanges de Dieu et il ne s'y accomplira que des œuvres de vie. Quoi qu'il en soit, la coïncidence parut providentielle et si frappante que cette date resta celle de la fête de la maison.

On s'occupa sans retard d'aménager le Prado pour sa nouvelle destination. Avant de préparer son propre logis, le serviteur dispose celui du Maître, dit le P. Chevrier, dans ses notes que nous allons suivre. On commença donc par bien placer le bon Dieu, et par lui faire une habitation convenable sous ce toit souillé.

La salle et ses annexes avaient été construites légèrement, avec le moins de frais possible. Ce vaste bâtiment de 1.000 mètres de superficie était à un niveau inférieur d'un mètre du sol des rues environnantes. De là une très grande humidité. On remblaya, on releva le plancher, et l'on divisa la pièce en plusieurs compartiments.

Pour toutes ces réparations urgentes, le pieux fondateur était fort empêché ; mais tandis que la prudence humaine s'inquiète et calcule, l'apôtre se confie à Celui qui a dit : « Quand je vous ai envoyés sans argent, vous a-t-il manqué quelque chose ? » Il fit connaître ses embarras à deux hommes de bien, M. Revol, de la

Guillotière, et M. Froissard, directeur des chantiers de la Buire. Ce dernier, quoique protestant, sut entrer dans les vues de M. Chevrier ; noble et genéreux cœur, auquel le transformateur du Prado garda toute sa vie un souvenir reconnaissant, et une de ces affections désintéressées et sûres comme en éprouvent ceux-là seuls qui aiment les hommes par rapport à Dieu.

MM. Revol et Froissard vinrent reconnaître l'état des choses.

« Nous traçâmes ensemble les lignes de la chapelle, dit M. Chevrier. M. Froissard envoya aussitôt, à ses frais, dix ouvriers ; de plus il fournit le bois nécessaire. La transformation était tellement désirable, qu'il n'y eut aucune personne amie des bonnes œuvres qui ne voulût y prêter son concours. Aussi, tout nous a été donné : les vases sacrés, les linges d'autel, les chandeliers, le bénitier, la cloche, les ornements. En moins de deux mois la chapelle était organisée ; des souscriptions auxquelles Messieurs les Curés ont pris bonne part, ont payé les murs.

L'ancienne salle de bal fut ensuite purifiée. Et qui pourrait dire les pénitences au prix desquelles le saint fondateur, si doux aux autres, mais si dur à lui-même, mérita qu'elle devînt l'habitation de Notre-Seigneur.

M. Chevrier était allé passer une quinzaine de jours chez son ami l'abbé Rolland, à Saint-Jean-de-Dieu, pour se retremper dans le recueillement, tandis que le Prado était inhabitable à cause des réparations. Il vint un jour visiter les travaux ; et quelle ne fut pas sa surprise de se voir, à son entrée en ville, assailli par une femme qui l'attendait, l'accabla d'injures, de sarcasmes, de pronostics effrayants, et l'accompagna jusqu'au Prado où elle disparut. M. Chevrier pressait le pas et baissait les yeux sans répondre : « J'ai toujours pensé, disait-il, que cette personne était le démon lui-même ou une possédée, qui servait d'organe au démon ; elle savait sur le Prado, sur

mes projets et mes pensées intimes, des détails d'une précision étonnante. D'ailleurs, il me paraît impossible qu'une bouche humaine puisse trouver toute seule des horreurs comme celles que proférait cette femme. Je ne l'ai jamais revue. »

Les petites filles, pendant ce temps, avaient été obligées de partir de Fourvière. Mlle de Roquefort qui les avait recueillies pendant un an, les trouvait décidément trop bruyantes; elle leur ferma sa maison à partir du 1er janvier. Il fallut donc chercher un asile provisoire, en attendant l'installation au Prado. On trouva enfin à louer un appartement sur la place Saint-Louis de la Guillotière. Cet appartement se composait d'une pièce unique. Les deux religieuses s'y entassèrent avec une douzaine d'enfants. Le matin, on repliait les lits pour faire de la place, on les dressait le long des murs, et la pièce se trouvait transformée en salle de travail, de catéchisme, de cuisine. « Ah ! s'écrie une de ces religieuses, quel pèle-mêle, quelle existence ! mais nous étions jeunes, toutes, nous avions le feu sacré, et une visite du P. Chevrier suffisait à remonter pour plusieurs jours notre courage. »

La prise de possession du Prado eut lieu le lundi de Pâques 1861. Le curé de Saint-Louis, au milieu d'un grand concours de peuple, vint bénir l'humble chapelle, dédiée à Notre-Dame des Sept-Douleurs. Le P. Chevrier dans une petite allocution où se trahissait visiblement la joie de son cœur, fit ressortir, avec son humilité ordinaire, que ce n'était pas lui, mais le Bon Dieu qu'il fallait regarder comme le fondateur de cette œuvre nouvelle, et que les coopérateurs de cette fondation seraient toutes les âmes qui s'y intéresseraient. La cérémonie fut touchante et imposante. On voyait à la place d'honneur la famille entière de M. Froissard qui venait de faire à ses frais une grande partie de la chapelle, et sur les bancs, M. Revol, de la Guillotière, M. l'abbé Boulachon

et ses parents ; M. Chevrier, malgré son état de fatigue, avait tenu à venir voir l'habitation de son fils en compagnie de son épouse ; on y voyait encore M. et Mme Laforest qui toujours restèrent les amis de l'œuvre et qui, pendant près de trente ans, ont quêté auprès de leurs amis et connaissances pour fournir du pain à ces enfants; et enfin, M. et Mme Héraut qui voulurent régaler, par un copieux repas, tous les hôtes de la maison.

Ce fut une belle journée, une journée de grandes émotions. Qui nous dira ce qui se passa dans l'âme du P. Chevrier, lorsqu'il se vit entre ces pauvres murs qui devaient l'abriter jusqu'à la fin ?

On lit dans la vie d'un missionnaire, Théophane Vénard, qui fut décapité au Tonkin pour la foi en 1861, c'est-à-dire juste à cette époque, que la vue du pays où Dieu l'avait appelé pour y annoncer l'évangile, excita en lui un tel transport d'enthousiasme et de bonheur, qu'il improvisa un hymne dans lequel il traduisit tous ses sentiments. Son cœur était si plein, il battait si fort au moment où il posa le pied sur cette nouvelle patrie qui devait boire ses sueurs et son sang, que seul le chant put rendre ses impressions. M. Chevrier n'était pas poète; il ne composa point d'hymne en mettant le pied dans cette maison où l'attendait un martyre d'un nouveau genre ; mais lui si tendre et si aimant, lui qui tant de fois, comme il le déclare lui-même, a pleuré au Prado avec les pécheurs, ou avec les pauvres qui venaient lui apporter leur obole pour ses enfants, ne dut-il pas ressentir au-dedans de lui une émotion bien vive et, quand il tomba, le soir, à genoux aux pieds de son crucifix, ne dut-il pas exhaler devant son divin Maître les mêmes accents que l'apôtre du Tonkin dans son hymne ?

Suivre Jésus-Christ était sa voie ; c'est pour le suivre de plus près qu'il a quitté le ministère paroissial et qu'il est entré à la Cité de l'Enfant-Jésus. C'est pour l'imiter plus parfaitement encore qu'il s'enferme dans cette

misérable demeure dont la nudité ressemble tant à l'étable de Bethléem. Ici il pourra, comme Notre-Seigneur, s'immoler lentement dans la pratique des mortifications et des privations de toutes sortes. Ici surtout il pourra attirer à lui le pauvre peuple, l'attirer pour le conduire à Dieu. Il s'était dit : « J'irai au milieu d'eux, je vivrai de leur vie ; ces enfants verront de près ce qu'est le prêtre et je leur donnerai la foi. Et ces pauvres ouvriers dont le cœur est souvent si généreux, ces ignorants qui ne haïssent que parce qu'ils ignorent, que parce que l'occasion de voir leur a manqué, ils comprendront que nous ne sommes pas des ennemis, que tout notre désir est de les éclairer et de les rendre heureux ; et ils quitteront leurs préjugés, ils reviendront à Celui qui les a créés, qui les a tant aimés, et qui les appelle à Lui. »

Il répétait aussi quelquefois cette parole digne d'être méditée : « Pour faire du bien maintenant, il faut étonner le monde. » Et sans la moindre préoccupation de vanité, de complaisance en lui-même, uniquement poussé par l'amour de Dieu et des âmes, il embrasse cette vie qui devait forcer l'attention de ce monde vieilli, distrait et blasé. En passant le long de ces murs noircis et branlants, où tout paraît si misérable, l'ouvrier se dira : « Voilà un prêtre qui n'est pas mieux logé que moi. Je ne craindrai pas d'aller à lui. » Aussi quel amour le P. Chevrier avait pour ces humbles murs ! Un jour, il disait à ses élèves latinistes la veille de leurs vacances : « Mes enfants, en quittant ces pauvres murs, vous devriez les baiser, et quand vous reviendrez, saluez-les de loin, parce que c'est la maison de la Providence, parce que c'est à la pauvreté que vous devez de recevoir tant de bienfaits chaque jour. »

Ces murs étaient pour lui des témoins vivants qui lui rappelaient la divine miséricorde dans le passé et la lui garantissaient pour l'avenir.

Le souverain Maître une fois installé, il s'agissait de loger les serviteurs, puis les enfants, ses amis.

On s'établit de chaque côté de la chapelle ; à droite était la partie réservée aux filles, à gauche celle des garçons.

Trente enfants se trouvèrent installés de suite, comme par enchantement ; l'année d'après ils étaient plus de soixante.

Un simple briquetage séparait les diverses pièces. Le plancher était à jour ; le papier à moitié déchiré formait toujours le plafond, comme au temps de la salle de bal.

On ne peut pas s'imaginer, nous dit un témoin, comme le Prado a commencé pauvrement ; il faut l'avoir vu pour le comprendre. En y entrant, le Père n'avait rien, pas même un sou dans sa bourse, et toute la fortune de ces quarante personnes consistait en trois cents francs que possédait le frère Pierre.

La literie exigea peu de frais. Deux petits bancs, l'un à la tête, l'autre aux pieds ; deux planches posées au travers l'une contre l'autre, et une paillasse par dessus, ce fut tout pour commencer. Les couvertures manquaient, mais on s'en passa tant que durèrent les beaux jours. Les draps vinrent plus tard, peu à peu.

Le réfectoire était aussi des plus élémentaires. Chacun s'asseyait sur de pauvres petits bancs boîteux et trouvait devant lui, sur une table encore plus simple, un petit gobelet en fer et une assiette également en fer. On prenait à la fontaine voisine de quoi remplir les gobelets ; quant à l'assiette, c'était la Providence qui se chargeait de la remplir. Un robuste appétit assaisonnait le tout. Deux choses seulement n'ont jamais manqué : l'appétit et le pain ; nous pouvons ajouter la soupe.

A la fin de la première semaine, la sœur chargée de la lingerie voulut faire changer de mouchoirs de poche aux enfants ; mais, ô déception ! le vestiaire ne contenait que vingt-huit mouchoirs, et les enfants étaient

trente. La sœur allait sortir pour expliquer son embarras au Père, lorsque celui-ci frappe au guichet et présente à la sœur un petit paquet : « Tenez, voilà ce que vient de donner une personne charitable ; voulez-vous me dire ce qu'il y a là-dedans ? — Oh ! s'écria la lingère, dès qu'elle eut regardé, des mouchoirs de poche, des mouchoirs tout neufs ; il nous en manquait deux, la Providence nous en envoie quatre ; la Providence fait largement les choses ! » Quelques jours après, il fallait de toute nécessité une somme de cent francs pour un payement. « Allez, dit M. Chevrier à sœur Marie, allez demander à Mme Malgontier cent francs dont j'ai un besoin absolu. » Pour obéir au Père, la sœur partit aussitôt ; elle fit une visite à cette charitable dame ; mais timide et craintive, elle n'osa jamais faire la commission. Elle s'était déjà levée et s'en retournait comme elle était venue, lorsque Mme Malgontier la retint. « A propos, j'allais oublier... voici pour l'œuvre du Prado. » Et elle lui mit cent francs dans la main, juste la somme désirée, quoiqu'habituellement elle ne donnât jamais tant à la fois. Mais le serviteur en avait besoin, le Maître connaissait ce besoin, et il avait envoyé une inspiration à cette bonne dame.

Nous avons dit que M. Chevrier avait promis de rester à la Cité jusqu'à l'ordination sacerdotale de M. Rambaud. Celle-ci eut lieu la veille de la Trinité. Durant les quelques dimanches qui s'écoulèrent de Pâques à cette fête, M. Chevrier disait sa messe à la Cité ; un père capucin venait dire la sienne au Prado. Mais depuis Pâques, M. Chevrier, dans la semaine, était presque toujours au Prado où il avait toutes ses affections.

La nouvelle chapelle fut bien vite connue dans le quartier. Selon la prédiction faite au curé de Saint-Louis par le frère Pierre, la nouveauté, la commodité du voisinage y attirèrent un nombre de personnes qui, pour la plupart, n'allaient dans aucune église paroissiale ou autre. La curiosité les amenait, la grâce divine les

retenait. La chapelle était bondée ; elle se trouvait trop étroite, même les jours ordinaires, car le fondateur de la maison y prêchait tous les soirs. Tous les soirs aussi la sœur quêteuse passait dans les rangs des fidèles et sa petite bourse s'emplissait de menue monnaie. Les pièces d'argent étaient rares, les pièces d'or encore plus ; les habitants du faubourg, indigents eux-mêmes, ne pouvaient donner que des sous, et ne le pouvaient pas tous les jours ; mais les sous accumulés finissent par faire des sommes, et souvent la subsistance du lendemain était assurée par la quête de la veille.

S'il y avait foule dans la petite chapelle, c'est que le prédicateur ordinaire savait gagner les auditeurs. Non qu'il mît de la recherche et déployât beaucoup de science dans ses instructions ; plutôt au contraire, il parlait avec la plus grande simplicité ; mais on y sentait tant de conviction, de tendresse, d'autorité que son apparition en chaire valait à elle seule un sermon, et que sa parole n'avait qu'à achever ce que son aspect avait si bien ébauché.

On ne se contentait pas de venir l'entendre à la chapelle, on allait à la sacristie après les offices, on voulait lui parler, le consulter, lui ouvrir son cœur ; aussi, dès le commencement, une affluence énorme se pressait chaque jour à la sacristie, et quand, de la sacristie, il se dirigeait vers le confessionnal, il trouvait une longue suite de pénitents qui venaient chercher auprès de lui, soit la rémission de leurs fautes, soit la consolation et la direction. Telle fut, dès les commencements, la vie du « saint de la Guillotière ».

D'un autre côté, chaque jeudi le frère Pierre s'occupait des enfants du quartier ; il en réunissait parfois plus de deux cents pour leur enseigner le catéchisme et les premiers éléments de la religion. Le bon frère Benoît, dont nous parlerons bientôt, parcourait les rues, une clochette ou une grelotière à la main, et tous les enfants

le suivaient au Prado. Là les attendait le frère Pierre, qui avait un don particulier pour intéresser et instruire ces enfants : « Nous y venions en foule, nous raconte un de ces jeunes assistants qui est maintenant prêtre de l'Œuvre, et nous l'écoutions facilement parler une heure entière sans trouver le temps long. Il nous distribuait ensuite des images et des médailles que nous emportions pieusement dans nos familles. »





CHAPITRE IX

Le Mendiant à la Charité



EPENDANT il fallait le nourrir, ce petit peuple qui ne gagnait rien et qui avait faim tous les jours. Parfois la disette venait frapper à la porte du Prado ; il n'y avait plus de pain, plus de charbon, plus d'argent. On pressait alors le Père de se mettre en route, d'aller trouver telle personne riche et bienfaisante. Et lui, quoique bien triste au fond du cœur, il se contentait de sourire et répondait : « Patience ! Si le bon Dieu nous refuse les ressources dont nous avons besoin, c'est de deux choses l'une : ou que notre œuvre n'a pas son approbation, et alors il faut nous résigner humblement à ses décrets, ou qu'il veut que nous souffrions et que par la souffrance nous méritions le secours attendu. Ayons confiance ! »

— Oui, mais Dieu ne veut pas que nous attendions les bras croisés. Aide-toi, le ciel t'aidera !

— Sans doute, reprenait le bon Père ; cependant remarquez ceci. Lorsqu'il s'agit de l'action évangélique, la prudence humaine passe au second plan. Le Maître, en envoyant ses disciples, ne leur dit pas : « Allez, quêtez, assurez votre subsistance. » Il leur dit : « Allez, enseignez toutes les nations, prêchez, baptisez ! » Voilà

la première fin. Ensuite, à la vérité, mais seulement ensuite, il leur promet de leur donner leur salaire ; il leur rappelle que rien ne leur manqua dans le passé ; il leur affirme que rien ne leur manquera dans l'avenir. Mais, je l'avoue, il aime à se faire prier, afin de nous bien laisser voir que tout vient de lui, et pas de nous. Patience donc, et confiance ! »

En dépit de ces hautes et surnaturelles résolutions, il fallut se décider à agir, à seconder cette Providence divine qui nous fait l'honneur d'associer notre action à la sienne.

Le Père se détermina à quelque chose d'héroïque.

Il choisit une des chapelles les plus fréquentées de l'intérieur de la ville et se résolut d'y aller, une fois par semaine, non pas solliciter, mais attendre l'aumône des bonnes âmes que le Seigneur y envoyait.

Cette chapelle, qu'il préféra à une église paroissiale, afin d'y être plus libre, était la chapelle de la Charité, sur la place Bellecour.

Il se plaçait à la porte et là, debout, quelquefois même à genoux, muet, immobile, sa bourse à la main, il passait une heure et demie tous les vendredis, de 11 heures à midi et demi.

Ce ne fut pas d'abord sans répugnance. Naturellement timide, il se présenta par deux fois à la porte de la Charité et n'eut pas le courage de tendre la main. Ce ne fut qu'au troisième essai qu'il trouva dans son humilité et dans son amour paternel pour son petit peuple la force nécessaire pour exhiber ouvertement son aumônière. Son émotion fut si violente qu'il rentra malade : il avait la jaunisse. Mais la timidité était vaincue.

Les marques d'étonnement de la part de ceux qui le reconnurent, notamment de ses anciens paroissiens de Saint-André, les sourires de pitié des uns, les moqueries des autres, les observations de ses confrères, rien ne put le faire revenir sur son humiliante pratique hebdo-

madaire. Il fut pourtant blâmé assez haut par beaucoup de chrétiens, même corrects et réguliers, mais plus ou moins imbus des idées de notre temps contre la mendicité. Ces idées, nul ne l'ignore, ne sont point celles de l'Evangile.

Les principes de 1789 ont la prétention de tout faire pour le peuple, mais ce n'est qu'un leurre. En réalité, ils sont implacables pour les pauvres gens, qui font tache dans notre société orgueilleuse et égoïste. Nos aïeux, imbus d'esprit chrétien, affirmaient que pauvreté n'est pas vice. Aujourd'hui pauvreté est bien pire que vice : pauvreté est un délit. Jadis demander de quoi vivre à qui vivait dans l'abondance était chose naturelle, c'était le dernier droit qui restât au malheureux. Maintenant demander est un crime, même de la part de celui qui est impuissant à vivre d'autre façon.

La grande Révolution prétendue démocratique, prétendue émancipatrice, qui a biffé la loi de Dieu, a abouti à l'emprisonnement légal des pauvres. Quelle ironie et comme Dieu se venge !

Pour nous, voici notre conclusion : Les législateurs auront le droit de supprimer la mendicité après qu'ils auront supprimé la misère, pas avant.

Mais retournons au saint mendiant de la chapelle de la Charité.

Pourquoi, disait-on, pourquoi ne fait-il pas comme les autres fondateurs ? Pourquoi ne va-t-il pas quêter chez les riches, à domicile ?

Il répond à cette question dans un de ses écrits :

« Les quêtes entraînent avec elles de grands inconvénients : ne faut-il pas perdre beaucoup de temps pour aller chez l'un et chez l'autre, attendre Monsieur, complimenter Madame, faire salon, dire beaucoup de paroles inutiles, aller parfois jusqu'à farder la vérité, vanter ce que l'on fait et même ce que l'on ne fait pas, entendre des paroles flatteuses, des louanges, rentrer enfin chez

soi avec l'esprit du monde et rempli de fadaises? Est-ce faire l'œuvre de Dieu? Et le bon Dieu attache-t-il le succès de cette œuvre à des pratiques si vaines ou si dangereuses? On dira qu'il y a beaucoup de mérite à quêter; oui, sans doute : il y a peines, affronts, humiliations. Mais il y a aussi du mérite à souffrir en silence, et à attendre tout de la Providence.

« Pour suivre plus exactement les règles de la pauvreté, de la foi et de la confiance en Dieu, nous nous proposons donc de ne point solliciter les gens du monde à nous donner quoi que ce soit; de ne jamais employer aucun de ces moyens assez en usage pour avoir de l'argent : loteries, concerts, soirées, ou autres réunions où l'on fait des quêtes.

« Il ne faut pas tirer l'argent, ni forcer les gens à nous donner; il faut, au contraire, que tout ce que nous recevons, nous vienne tout à fait de la Providence et que les fidèles nous le donnent librement, volontairement, affectueusement, spontanément.

« Faisons connaître nos besoins à ceux qui nous le demandent, mais non à ceux qui ne nous le demandent pas. Nous pouvons aller chez ceux qui nous y invitent, mais non chez ceux qui ne nous connaissent pas ou ne nous disent rien.

« Nous pouvons faire la quête à l'église, en disant pour quel motif; alors chacun donnera ce qu'il voudra. Surtout nous pouvons aller à la porte d'une église et, comme les pauvres, demander l'aumône.

« Dans tous ces derniers cas, c'est-à-dire quête à l'église ou à la porte d'une église, l'argent qu'on nous donne est bien l'argent de la Providence, et non un argent sollicité, tourmenté, qu'on lâche souvent à regret et pour se débarrasser de nous. »

Il s'est passé bien des choses intéressantes à cette porte de la Charité où le P. Chevrier se tenait tous les vendredis. Nous ne les connaissons pas toutes; nous

savons seulement qu'il ne s'y humiliait pas en vain, qu'il recevait quelquefois au-delà de ses espérances.

Un jour, le fondateur du Prado était arrivé tout préoccupé d'un plan d'agrandissement de son œuvre. Cinquante mille francs lui étaient nécessaires, d'après ses calculs, pour l'exécution ; mais arriverait-il jamais à rejoindre pareille somme ? Et voilà qu'une bonne dame lui glissa dans les mains, en passant, une liasse de billets : « Prenez, dit-elle, cela n'entrerait pas dans l'aumônière ! » Il y avait cinquante mille francs.

Mais si la divine Providence récompensait l'humilité du généreux mendiant, elle ne lui ménageait pas non plus les épreuves. Bien des fois le plus clair de ses profits consistait en une récolte d'outrages.

Deux agents de police crurent un jour de leur devoir d'arrêter ce violateur de la loi et de le conduire au poste. Le Père les suivit sans résistance et fut présenté au commissaire.

— Comment ! lui dit ce dernier, vous portez une soutane et vous donnez ce méprisable, ce lâche exemple de mendier à la porte d'une église ! D'abord êtes-vous prêtre ? — Oui, je le suis. — Mais pourquoi mendiez-vous ? — C'est pour mes enfants. — Quels enfants ? Cinquante à soixante, tant filles que garçons, à l'éducation desquels je me suis consacré. — Ah ! vous avez une école ? Eh bien, vos élèves doivent vous payer, ils doivent entretenir vous et eux. — Hélas ! monsieur le Commissaire, ils sont tous plus indigents les uns que les autres ; ce sont vos clients habituels, autant que les miens, et avant de venir chez moi, plusieurs certainement ont passé par votre bureau. — Et que faites-vous de ces va-nu-pieds ? — Je tâche de les chausser et de les nourrir, pour commencer ; puis de les moraliser, d'en faire des hommes et des chrétiens, et lorsqu'ils ont le sentiment de leur grandeur, quand je vois qu'il peuvent faire leur chemin dans le monde, je les rends à la

société, tout en les suivant encore, les encourageant, les fortifiant après leur départ de la maison.

Le commissaire, homme juste et bien pensant, vit à qui il avait affaire. Changeant alors de ton : « Allons, monsieur l'abbé, je vois que nous travaillons tous deux sur le même gibier. Mais les résultats sont bien différents : vous, après un séjour plus ou moins long vous les lâchez de la cage, régénérés, transformés, vous les rendez à la société, et ils sont alors des hommes de bien. Et moi, après un séjour plus ou moins long peut-être dans la cage à laquelle je les ai livrés, je m'aperçois que loin d'être transformés, ils ne sont que plus mauvais ; ce ne sont pas des hommes que je rends à la société, mais des bêtes féroces. Allez, monsieur l'abbé, votre rôle est plus noble et plus fructueux que le mien. Mais, dites-moi, s'il vous plaît, votre nom et votre adresse. — Je m'appelle Chevrier et j'habite la Guillotière.

A ces mots, deux larmes s'échappèrent des yeux du commissaire. Il le connaissait depuis longtemps de réputation, et il ne put retenir son émotion en voyant qu'il avait à sa barre cet homme dont tout Lyon admirait la générosité, le dévouement et la sainteté.

— Ah ! monsieur l'abbé, reprit-il, continuez votre œuvre de régénération ; elle est plus utile que toutes nos maisons centrales ; continuez de quêter pour vos enfants, vous ne serez plus inquiété ; et moi-même je veux prendre part à votre bonne œuvre et augmenter votre quête. »

Ce disant, il lui tendit deux pièces de vingt francs que le pauvre Père prit avec une grande reconnaissance, remerciant Dieu de ce que l'aventure se terminait ainsi.

Une autre fois, c'était en 1871, de nouveaux agents, qui ne connaissaient pas le P. Chevrier, l'arrêtèrent encore à la porte de la Charité, pendant qu'il faisait sa quête, et lui intimèrent l'ordre de les suivre au poste. Il les suivit sans mot dire, doux comme un agneau, et obéissant comme un enfant. Mais, en route, il rencontra

un magistrat ou commissaire, qui le connaissait et qui le salua profondément en lui disant : « Mais mon Père, où allez-vous donc ainsi ? — Je ne sais pas, demandez à ces messieurs ; je quêtais à la porte de la Charité, ces messieurs m'ont dit de les suivre et je les suis ; c'est à eux de savoir où ils me conduisent. » Cet homme, devinant facilement la chose, appelle les agents et leur dit : « Laissez aller ce bon curé en paix, le P. Chevrier n'est pas un malfaiteur ni un vagabond. — Mais c'est un mendiant ! — Soit, mais pas un mendiant ordinaire. Il quête pour nourrir ses enfants. Laissez-le faire, ne l'inquiétez plus à l'avenir. »

On pourrait rapporter une foule de petits faits à propos de cette quête. Les passants lui demandaient quelquefois pour qui il quêtait, et alors le Père parlait de ses enfants avec le langage du cœur. Souvent, les pauvres, les mendiants l'interpellaient aussi, ou se plaignaient qu'il vînt leur prendre leur part, et le Père, toujours bon et compatissant, s'il voyait que réellement ils n'eussent rien ou presque rien, prélevait sur sa propre récolte. « Les mendiants, leur disait-il, doivent former une famille ; ils sont bien assez malheureux d'autre part sans se quereller et se jalouser entre eux ! »

Que de fois il a été insulté, outragé, tourné en dérision ! Un jour, un homme entrant à l'église de la Charité, remarque le P. Chevrier tenant humblement sa petite bourse à la main. Il est indigné de voir mendier un homme jeune ; il le reprend vertement, lui dit qu'il n'est pas à sa place, qu'il devrait travailler plutôt ; qu'il donne là un exemple déplorable, odieux. Encouragé par le silence absolu du pauvre quêteur, il épuise contre lui tout un répertoire d'injures.

Voyant qu'il n'obtient aucune réponse, il se lasse enfin, se retire, et raconte à sa femme, en rentrant au logis qu'il a vu un curé mendier à la porte de l'église de la

Charité : « Ah ! je l'ai joliment relevé de son péché de paresse, ajouta-t-il, je lui ai dit ses quatre vérités, et s'il recommence, il n'a pas de cœur ! »

— Comment, lui répond sa femme, tu as insulté un prêtre à la porte de l'église de la Charité ? Mais c'est le P. Chevrier, le père des pauvres, dont tu as entendu parler naguère avec tant d'éloges. Ah ! tu as insulté le P. Chevrier, il n'y a pas de quoi t'en faire gloire !

En entendant prononcer le nom du Père, cet homme change de visage, et autant il paraissait furieux contre le mendiant qu'il ne connaissait pas, autant il est rempli d'admiration pour un prêtre qui se dévoue aux enfants du peuple. Il le connaissait en effet de réputation depuis longtemps, et bien qu'il ne l'eût jamais vu, il le regardait comme un homme extraordinaire, comme un saint. Sans perdre un moment, il retourne sur ses pas, retrouve encore le Père à la même place, se jette à ses genoux, et le supplie de lui pardonner les injures qu'il venait de lui adresser. « Je ne savais pas que vous fussiez le P. Chevrier, et voilà pour réparer l'intempérance de mon langage. » Tout en parlant, il déposait une très forte somme dans sa bourse.

Le P. Chevrier le relève doucement, le priant de se calmer : « En effet, lui dit-il, vous avez été sévère pour un acte que l'Evangile ne blâme point, et auquel bien des saints se sont livrés. Mais en ce qui me concerne personnellement, n'ayez aucun regret, je mérite pire ! » Et comme, à son tour, l'insulteur confus ne répliquait rien : « Je vous le répète, n'ayez aucun regret, conclut malicieusement le vénéré mendiant, pour peu que cela vous agrée, vous pouvez recommencer pour la même somme. »

Cette pratique du P. Chevrier, les prêtres du Prado l'ont continuée après lui ; chaque vendredi ils y sont fidèles, et ce n'est pas la moins méritoire des traditions qu'il leur a léguées.



CHAPITRE X

Premiers Bienfaiteurs



E nécessaire ne nous a jamais manqué, dit le P. Chevrier dans ses notes. Mais cette œuvre des pauvres fut d'abord soutenue par les pauvres. Les riches vinrent ensuite.

« Et c'est dans l'ordre, c'est conforme à la tradition évangélique. Jésus vit d'abord autour de sa crèche des bergers qui se prosternaient devant lui et qui lui offraient, de grand cœur, de fort petits présents. Après les bergers, les grands de la terre, qui apportèrent l'or, la myrrhe et l'encens.

« Une bonne ouvrière nous a envoyé son peigne en argent ; une autre ses couverts, aussi en argent.

« Une pauvre journalière s'est dépouillée de tout pour nos enfants ; elle nous a donné en plusieurs fois six cents francs ; c'était toute sa fortune. Une femme de la campagne a fait à plusieurs reprises ses dix-huit kilomètres pour nous apporter ses économies : trois à quatre francs chaque fois.

« Une ouvrière en soie, qui gagnait juste de quoi se suffire, nous dit que chaque jour elle ferait un demi-mètre d'ouvrage de plus, et que ce serait pour nous. Elle a tenu parole. De temps en temps elle apportait son

offrande en beurre, en pain, en vêtements qu'elle achetait pour nos enfants.

« Une excellente dame, ne pouvant rien donner par elle-même, fait la quête chez ses connaissances et nous apporte chaque jour une petite aumône pour laquelle, comme elle dit, elle n'est que commissionnaire.

« Un jeune homme m'abordait régulièrement chaque fois que je le rencontrais. Notre entretien n'était ni long ni compliqué. Un coup de chapeau de sa part, quelques pièces de monnaie dans ma main, un « Merci, Dieu vous le rendra ! » proféré par moi et dont il n'attendait pas la fin; pas plus que cela, et chacun tirait de son côté. C'était un employé de commerce. »

On ne se lasserait point de raconter de pareils traits. Mais une question se pose : faut-il citer les noms propres? Voici notre réponse. Non, quand les personnes vivent encore, car elles n'ont pas donné pour être connues ou louées des hommes. Oui, quand elles sont déjà allées au ciel recevoir leur récompense ; car il est bon que le souvenir de leurs actes demeure ici-bas; ce souvenir honore leur nom et engage leurs enfants, leurs héritiers. Nous ne nommerons donc pas les vivants ; et hélas ! depuis la fondation, ou même simplement depuis quatorze ans que le fondateur nous a quittés, combien déjà leur nombre s'est éclairci !

M. Dorier, père, venait s'excuser quand il avait manqué un vendredi d'envoyer ses dix francs.

M. Froissard apportait trois ou quatre cents francs à la fois et ne voulait pas être connu de celui auquel il les remettait.

M. Rimaud donnait régulièrement cinq cents francs tous les ans.

Mme J. G. a donné dix-huit mille francs en deux fois pour une succursale à la campagne, à Limonest.

Un matin, M. l'abbé Martinet se rendait à la sacristie. Un monsieur l'aborde et demande à parler au P. Chevrier.

— « Il est un peu fatigué, répondit l'abbé, il n'est pas encore descendu ; puis-je lui faire votre commission ? — Oh ! rien de plus facile, répond l'inconnu, remettez-lui ceci. — Quoi ! tous ces billets de banque ? — Oui, il y a trois mille francs. — Et de la part de qui ? — Peu importe, le bon Dieu le sait. — Mais cependant, Monsieur... — Adieu, monsieur l'abbé. » Et l'inconnu s'éloigna sans qu'on en ait su davantage.

Que de fois le bon Père a pleuré en recevant l'obole de pauvres ouvrières et même d'infirmes qui se résignaient à ne manger que du pain, pourvu que les enfants du Prado n'en manquassent point ! Sur son lit de mort, il se souvint de cette émotion profonde, souvent éprouvée, et l'une de ses dernières paroles fut pour remercier Dieu de lui avoir fait connaitre d'aussi méritoires charités.

Rappelons encore ce trait d'un pauvre manœuvre de Saint-Clair, remettant chaque dimanche à M. Chevrier ses économies de la semaine. Mais comme il avait un de ses amis boulanger à Vaise et pauvre comme lui, avec une nombreuse famille, il se rendait d'abord chez cet ami et convertissait son argent en pain qu'il apportait lui-même au Prado. Ingénieuse délicatesse d'un cœur simple, qui savait faire ainsi deux belles actions pour une ! Dieu l'en récompensa et lui fit une grâce toute spéciale. Il s'offrit à l'abbé Chevrier, fut accepté, devint le frère Benoît et passa des bras de celui qu'il appelait son bon Père au bras des anges qui durent porter directement au ciel cette belle âme.

Toutefois il y eut des jours critiques, des heures de véritable angoisse, où l'on eût dit que le divin Pourvoyeur oubliait ses serviteurs ; mais alors on se rappelait la grande parole de Bossuet : « Lorsque Dieu veut faire voir qu'une œuvre est toute de sa main, il réduit tout à l'impuissance et au désespoir, puis il agit. »

Et un moment plus tôt, un moment plus tard, le

P. Chevrier avait la joie de voir arriver, sous diverses formes, le pain de chaque jour.

Des ouvriers auxquels il devait quatre cents francs insistaient pour être payés de suite. Il surmonta sa répugnance à aller quêter à domicile et se présenta dans une maison connue. La première personne à laquelle il expliqua le motif qui l'amenait lui remit les quatre cents francs.

Une autre fois il devait mille francs dont il n'avait pas le premier centime. Il était malade en ce moment-là et ne l'avait point dit. A la fin de la journée, après avoir reçu une foule de visiteurs et entendu des confessions nombreuses, il s'en allait regagnant sa pauvre chambre, harassé, se soutenant à peine et s'appuyant aux murs, ce qui du reste lui arrivait fréquemment, surtout le dimanche. Il tomba sur une chaise en murmurant doucement : « Mon Dieu, voilà une journée qui vaut bien mille francs ! » Le lendemain une personne se recommandait à ses prières et lui remettait trois mille francs.

Un soir, le dernier morceau de pain avait été consommé ; rien ne restait à la cuisine pour le déjeuner du lendemain. « Bah ! dit le P. Chevrier, à chaque jour suffit sa peine ; dormez en paix ! » L'heure de la messe précédait celle du déjeuner ; l'heure de la messe, c'est-à-dire de la confiance et des consolations. Après avoir célébré le saint sacrifice avec sa tranquillité ordinaire et une ferveur plus qu'ordinaire, il rentra à la sacristie. Une somme de deux mille francs l'y attendait ; on n'a jamais su de qui elle était venue.

Une autre fois enfin (celui de ses enfants qui nous rapporte ce trait le tenait de lui-même), il devait payer à jour fixe neuf mille francs, sur le prix d'acquisition de l'immeuble du Prado. A la veille de l'échéance il n'avait pas le premier sou de la somme exigible. Que faire ? Laisserait-il protester sa signature ? Il priait et rassurait

ses collaborateurs, moins confiants que lui. Le soir, comme il se rendait à la chapelle pour faire l'instruction et la prière, une dame se présenta à la sacristie et lui remit neuf mille francs, en lui demandant une neuvaine de prières ; neuf mille francs, juste la somme dont il avait besoin pour le lendemain.

Une des principales bienfaitrices du Prado rapporte que M. Chevrier s'écria devant elle en levant au ciel les bras et les yeux : « O mon Dieu, rendez-lui au centuple, rendez-lui même dès ce monde ! » et que sa prière fut exaucée littéralement. Fort peu de temps après, cette dame reçut avis d'un héritage considérable, tout-à-fait inattendu, qui venait de lui échoir, quoiqu'il y eut d'autres parents plus rapprochés. Elle resta persuadée qu'elle le devait à sa charité pour le Prado.

Une autre bienfaitrice a raconté ce qui suit :

« Le P. Chevrier était un solliciteur des plus discrets. Je lui avais dit bien des fois : Demandez-moi quand vous avez besoin, n'hésitez pas, j'aime mieux vous donner quand vous demandez que lorsque j'ignore vos besoins. Malgré mes instances, il ne m'a jamais demandé que deux fois, et encore des sommes peu importantes. La première fois, il me dit qu'il lui manquait deux cents francs pour compléter la pension de ses séminaristes ; je les lui remis avec empressement. La deuxième, il me fit appeler à l'hôpital homœopathique et me demanda la même somme pour le même objet. Rien ne saurait mieux prouver combien il était loin d'importuner ses amis. Il acceptait, il ne sollicitait point, sauf à la dernière extrémité. Moi qu'il connaissait beaucoup, pouvait-il ignorer que j'étais toute à sa dévotion, et trop heureuse de lui être agréable ? Dans les premiers temps, alors que je le connaissais moins, il m'arriva d'entrer triomphalement dans sa sacristie et d'étaler devant lui quatre mille francs. « Merci ! » me dit-il, et ce fut tout. Je fus bien attrapée et m'éloignai tout interdite. Il me laissa partir. Quelque

temps après, je lui avouai mon étonnement pour sa froideur dans cette circonstance. « Ah ! me répondit-il, « je vous ai bien vu venir, vous auriez voulu des compli- « ments, vous vous y attendiez. Mais, ma chère enfant, « est-ce à moi que vous donniez ? N'est-ce pas à Dieu ? « Devais-je vous faire avoir votre récompense en ce « monde ? Ne valait-il pas mieux laisser au Maître le « soin de vous la réserver dans l'autre ? » Je compris la leçon et baissai la tête.

« Je lui exposais un autre jour mon très vif désir d'obtenir une certaine grâce : « Je vous en prie, solli- « citez-la avec moi ; si vous me l'obtenez je vous « donnerai cent mille francs ! » Il répartit avec sa calme douceur : « Voulez-vous donc que je prie pour « vous par spéculation ? Oui, je m'unirai à votre « demande ; mais je l'eusse fait avec plus d'ardeur « et de confiance si vous ne m'aviez fait cette pro- « messe. »

Terminons par ce récit émané de la bienveillance d'une pieuse dame :

« Un jour j'aborde le Père et le trouve excessivement triste : « Qu'avez-vous mon Père, et d'où vous vient cet « air de consternation ? Seriez-vous malade ? — Oh ! ce « ne serait pas la peine de se désoler, répondit-il. — « Alors est-ce votre maison qui souffre ? Manqueriez- « vous de pain, ou de quelque autre chose ? N'auriez-vous « plus de charbon ? » Il ne disait ni oui ni non. Enfin, avec un sourire contraint : « On râcle bien un peu la « terre », avoua-t-il. Mais il y avait dans son accent une telle expression de douleur que j'en fus remuée au fond de moi-même. Rentrée chez moi, je râcle à mon tour — pour parler comme lui — le fond de mon tiroir. Ce que j'y trouvais était trop peu ; je pris la résolution d'aller quêter pour le Père.

« Je m'adresse à une amie qui, de sa plus belle écriture, me fait une superbe liste de souscription. Toutefois

j'hésitais à lancer cette liste, et moi avec. Je connais si peu de personnes riches! Si j'allais échouer? On me tournerait en ridicule. Mon amie, témoin de mon embarras, m'engagea à tenter une démarche auprès de M. Garnier. J'y allai toute tremblante, ne le connaissant pas du tout. En chemin je priai mon bon ange, et celui du P. Chevrier, de lui inspirer d'inscrire au moins cinquante francs en tête de ma liste. Et voilà qu'il inscrivit un zéro de plus, cinq cents francs, qu'il me mit aussitôt dans les mains sans me connaitre. Il est vrai qu'il connaissait bien le P. Chevrier. Toute joyeuse, je portai au Prado cette première somme sans en attendre d'autres. En apercevant le Père je lui dis : « O Père, je « vous ai emprunté votre bon ange aujourd'hui! Com- « ment cela? N'êtes-vous donc pas contente du vôtre? « — Si, mon Père, et du vôtre et du mien, je les ai bien « invoqués tous les deux et ils m'ont bien assistée. » Et je lui expliquai la démarche que je venais de faire pour lui et que je me proposais de compléter, puisque je ne m'étais adressée encore qu'à un seul souscripteur. »

Cette bonne dame a continué depuis lors à quêter non seulement pour le P. Chevrier, mais pour ses successeurs. Chaque année elle apporte plusieurs milliers de francs recueillis çà et là pour l'amour de Dieu.





CHAPITRE XI

Les Premières Communions

Il est temps de nous arrêter pour examiner de plus près l'œuvre, déjà suffisamment développée, du Prado.

Le but général du pieux fondateur était de rechristianiser la société, de la reformer d'après le divin modèle, Jésus-Christ, dont notre siècle s'éloigne chaque jour, et près duquel pourtant se trouvent la paix et le bonheur, même dès ici-bas. Ecoutons le P. Chevrier :

« Il y a deux rois qui se partagent le monde : Jésus-Christ et Satan.

« Jésus-Christ est un roi pauvre, qui vient du ciel et qui apporte avec lui des renoncements bientôt récompensés au centuple. Tous ceux qui viennent auprès de lui sont heureux ; il porte sur sa bannière cette devise : « Gloire à Dieu ! Paix aux hommes ! » Il a pour cortège, dans sa cour, la charité, l'humilité, la simplicité, le calme. Il appelle à lui tous les hommes qui veulent l'aimer et le suivre.

« Satan a pour devise : « Mort à Dieu, à Jésus-Christ « et à tout ce qui vient de Jésus-Christ ! » Il a pour cortège la haine, la tromperie, la jalousie, l'impureté, la

guerre, la mort. Autour de lui sont les armes, le bruit, l'hypocrisie, la ruse, la vengeance.

« Voilà les deux souverains qui se partagent les âmes.

« Satan a beaucoup de partisans, parce qu'il donne les richesses, les plaisirs, les satisfactions sensuelles. Il promet les jouissances immédiates ; Jésus-Christ promet les récompenses éternelles.

« A qui voulons-nous appartenir ?

« Un vrai chrétien est un homme qui prend Jésus-Christ pour son maître, qui le suit, lui donne sa confiance, écoute sa doctrine et la met en pratique... Mais il faut commencer par le connaître. Plus nous le connaîtrons, plus nous nous attacherons à lui.....

« O Verbe, ô Christ, que vous êtes beau, que vous êtes grand ! Qui saura vous connaître ? Qui pourra vous comprendre ?

« Faites, ô Christ, que je vous connaisse et que je vous aime ! — Celui qui a trouvé Jésus-Christ a trouvé le plus grand trésor... »

Or, pour ramener la connaissance et l'amour de Jésus-Christ parmi les hommes, le fondateur du Prado envisageait deux moyens principaux : éclairer le peuple, sanctifier le clergé.

Nous verrons plus tard ce qu'il a projeté ou fait pour ce deuxième objet ; tenons-nous en au premier qui, au moins dans l'ordre de l'exécution, a précédé l'autre.

On l'a vu déjà, il imputait à l'ignorance plus qu'au mauvais vouloir les vices et les misères du peuple et pour ce peuple il avait des trésors de pitié ; il pouvait dire comme le divin Maître : *Misereor super turbam*, mon cœur s'émeut sur la foule. »

Instruire la jeunesse abandonnée et la former à la vertu était donc devenu son idée fixe. Et comme à cet âge une bonne première communion est le centre de la formation de l'âme, que c'est à la fois le couronnement de l'instruction religieuse et le point de départ de la vie

chrétienne, il concentra ses travaux sur ce but : faire faire de bonnes premières communions, y préparer non pas les enfants pour lesquels leurs familles ou les curés des paroisses se chargent de ce soin, mais ceux que des circonstances diverses ont privés de ce bonheur vraiment fondamental.

La plupart sont des enfants qui travaillent depuis l'âge de huit à neuf ans et que les parents n'ont pas envoyés à l'école, encore moins au catéchisme ; ou s'ils les ont envoyés, c'est à intervalles irréguliers, sans suite et sans profit. Quand l'âge est passé, ces enfants n'osent plus aller aux catéchismes ordinaires ; du reste rien ne les y pousse.

Combien même leur situation s'est aggravée depuis le temps du P. Chevrier ! Une loi scolaire est intervenue, qu'on a si justement appelée loi scélérate ; elle a rendu l'école gratuite, obligatoire et neutre ; pratiquement elle est restée lettre morte un peu partout en ce qui concerne l'obligation, les nécessités étant plus fortes que les textes de lois ; la neutralité, c'est-à-dire la suppression de toute instruction religieuse, est seule rigoureusement observée, en sorte que si l'on tient à une école où la religion s'enseigne, il faut la payer, ce qui n'est possible que dans les centres importants. Du reste, à quoi bon ? Parents et enfants reçoivent du législateur cette assurance que l'instruction religieuse est chose facultative, secondaire et accessoire, dont on peut fort bien se passer. Et l'on s'en passe hélas ! de plus en plus.

Le champ à défricher s'élargit donc chaque jour et il est plus enchevêtré de broussailles, pour les continuateurs du Prado, qu'il ne le fut pour le fondateur. Mais celui-ci trouvait déjà plus de besogne qu'il n'en pouvait entreprendre. Il eut la désolation de refuser beaucoup plus d'enfants qu'il n'en accepta, ne pouvant dilater selon les besoins sa maison ni ses ressources.

Forcé de choisir, il choisissait au rebours de ce qu'eût

conseillé la sagesse purement humaine. Quand on lui demandait les conditions pour être admis : « Il y en a trois excellentes, répondait-il avec esprit : ne rien avoir, ne rien savoir, ne rien valoir. » Il recevait de préférence les enfants les plus indociles et les plus méchants, et il disait à ses prêtres : « Si jamais les ressources venaient à manquer, il faudrait renvoyer d'abord les enfants les plus sages et garder les plus mauvais, parce que ces derniers ont plus que les autres besoin de notre œuvre. »

On comprendra sans peine pourquoi, pour ces enfants, la nourriture de l'âme entraînait la nécessité de nourrir aussi le corps. Les parents — quand il y en avait — étaient généralement hors d'état de les entretenir, si peu de temps que ce fut, en se passant du fruit de leur travail. En outre, il y a tant de scandales dans les ateliers, dans la rue et jusque dans les familles que, pour changer leurs habitudes, pour les former à la vertu, il faut les changer de milieu et les avoir constamment avec soi.

Quelques-uns connaissent tout, excepté le bien : ils n'ont jamais rencontré la vertu sur leur route. On les a laissés courir de côté et d'autre, selon leur caprice ou les entraînements du premier passant venu. Leur conduite n'est pas contrôlée. Ils s'habituent à marauder, ne savent que vaguement ou trop tard la distinction à faire entre ce qui leur appartient et le bien d'autrui, et tombent aux mains de la Justice avant même d'avoir leur plein discernement. La liberté est leur unique culte ; ils entendent répéter ce mot avec enthousiasme, ils l'adoptent de confiance ; mais liberté pour eux signifie indiscipline, insubordination, droit de tout faire.

Que de fois des mères arrivent en pleurant, tenant par la main des enfants qui regimbent et épient le moyen de s'enfuir, parce qu'ils se figurent que le Prado est une maison de correction ! Elles supplient

qu'on les reçoive et terminent ordinairement par ce refrain : « Nous autres, nous n'obtenons rien de notre enfant; il est désobéissant, paresseux, menteur, *chapardeur*, et si nous faisons mine de le punir, il se sauve et nous ne le voyons plus de deux ou trois jours. » Il est même arrivé souvent que des mères désolées ont supplié le P. Chevrier ou ses continuateurs, d'aller retirer de la prison Saint-Joseph leurs enfants, que la Justice ne consentait pas à remettre en liberté, à moins, leur avait-on dit, que le Prado ne s'en chargeât. Ceux-là, le bon Père les acceptait toujours.

Pour ce qui est de leur ignorance, surtout religieuse, nous ne croyons pas qu'on puisse, sans l'avoir vu, s'en faire une idée. Un des directeurs du Prado nous affirme qu'un certain nombre d'enfants viennent à la maison sans avoir jamais entendu prononcer le nom de Jésus-Christ. Plusieurs ne connaissaient celui de Dieu que par le blasphème, mais sans savoir au juste ce que ce blasphème signifie. Un seul — on ne sait s'il faut le dire plus heureux que les autres — avait entendu discuter sur l'existence d'un être suprême, créateur et souverain de toutes choses ; mais dans quel esprit et en quels termes, on va le voir, si l'on ne recule point devant le langage populaire que nous nous permettons de reproduire textuellement ici. Après trois semaines de séjour, cet enfant reçut la visite de sa mère, et voici le bonjour qu'il lui adressa : « Dis donc, mère, c'est tout de même f... vrai qu'il y a un Dieu, on nous l'a démontré ! »

Les préjugés et les idées fausses sont peut-être encore pires que l'ignorance, et plus difficiles à déraciner. Ce qu'on a réussi à faire croire au peuple, à propos des Jésuites, en est une preuve. Rarement cette question manque d'être posée par quelque nouveau : « Mon père, qu'est-ce donc qu'un Jésuite ? — Mon enfant, c'est un

prêtre, un prêtre comme moi, et je souhaite d'être aussi bon prêtre que le sont les Jésuites. — Vous vous f... de moi, mon Père, les Jésuites sont de la canaille, de la vermine ; c'est tout au plus si ce sont des hommes, tout le monde sait ça, mon Père ! »

On venait de raconter un jour, au Prado, la passion de Notre-Seigneur. Un des jeunes auditeurs s'écria tout ému et indigné : « Ah ! ces tas de Jésuites, ils n'en font jamais d'autres ! » Pour lui Jésuites et Juifs ne faisaient qu'un.

Les enfants séjournent ordinairement six mois dans la maison ; six mois d'une vie régulière, pieuse, pour eux toute nouvelle et qui par là même les saisit dès l'abord.

Ils arrivent ayant passé l'âge des premières communions dans les paroisses. Ils ont de quatorze à vingt ans.

C'est un spectacle singulier de les voir à leur entrée. Les uns timides, ahuris, inquiets ; les autres farouches, tout prêts à la rébellion ; plusieurs incultes et sauvages comme s'ils eussent grandi ailleurs qu'en pays civilisés. C'est que la société pour eux a été une marâtre plutôt qu'une mère ; bien peu d'entre eux ont eu une autre éducation que celle de la rigueur ; ils ont connu la crainte mais rarement l'affection qui engendre la gratitude et change l'obéissance en joie. Ils ont fait le mal par instinct mauvais, par résistance à la force qui voulait les plier, par esprit d'imitation, par ignorance surtout ; rarement on a fait appel à leur intelligence ; plus rarement encore il leur est arrivé de sentir leur cœur s'échauffer au contact d'un cœur ami.

Le Prado leur ouvre donc une existence toute nouvelle. Ils y respirent une atmosphère que non seulement ils ignoraient, mais qu'ils n'avaient pas même soupçonnée. Il leur faut, en général, de huit à quinze jours, pour s'apprivoiser. Alors leurs cœurs serrés s'ouvrent comme des fleurs aux rayons du soleil. Ils deviennent expansifs

et confiants, ils n'ont plus peur du prêtre, ils apprennent leur catéchisme avec émulation et commencent à trouver du goût à la prière. Les punitions qui, dès le principe, n'ont jamais été que très modérées, diminuent peu à peu ; c'est par la reconnaissance et par la raison qu'on les mène et qu'on les corrige ; leur conscience devient aussi plus délicate ; ils aiment à se confesser et, si le prêtre laisse passer le jour désigné pour la confession, ils ne manquent pas de le lui rappeler. Grâce à l'influence du sacrement de pénitence, les fautes sont plus rares, certains défauts disparaissent comme à vue d'œil et il n'est pas rare de trouver des enfants qui changent complètement de vie à partir de la troisième confession. Si on leur demande pourquoi ils ne font plus comme autrefois : « Ah ! répondent-ils, autrefois nous ne savions pas que cela faisait de la peine au bon Dieu ! »

Leur tournure, leur visage même se transforme. Le visage, selon les Italiens, est le miroir de l'âme. Il suffit de fréquenter le Prado pour vérifier la justesse de ce proverbe.

Et le secret de ces merveilles, le soleil qui fait épanouir ces cœurs et ces visages, c'est la grâce de Dieu, aidée de la bonté des hommes.

Le P. Chevrier n'avait pas d'autre baguette magique dans les transformations qu'il opérait.

« On doit toujours traiter les enfants avec douceur et charité, dit-il dans la partie du règlement qui trace les rapports des frères et des sœurs avec ceux qui leur sont confiés ; on ne les frappera jamais, pour quelque raison que ce soit.

« S'ils ont des défauts, reprenons-les, mais soyons patients et prions pour eux.

« Nous sommes auprès d'eux les représentants de Jésus-Christ. Mais combien sont rares les éducateurs qui le comprennent ! Un trop grand nombre sont des mercenaires ; on trouve parmi eux des maîtres, des maîtresses,

des chefs, des commandants, mais des pères et des mères, des pasteurs qui aiment, qui savent prier, attendre et souffrir, il y en a très peu, presque point. Oui, l'on peut dire en vérité, qu'un Frère, une Sœur qui se laissent aller à leurs défauts naturels, qui ne font pas pénitence, qui ne cherchent pas fréquemment des forces dans la sainte communion, sont incapables de former l'enfance... Commençons par nous corriger nous-mêmes avant de corriger les autres.

« Tout est renfermé dans ces mots : soyons pour les enfants des pères et des mères.

« Un père et une mère font tout par amour ; c'est ce qui adoucit leur tâche si laborieuse. Ils se dévouent, ils s'oublient pour leurs enfants, ils les font passer avant eux pour beaucoup de choses, surtout quand les enfants sont jeunes ; ils veillent à tous leurs besoins sans se rebuter de recommencer chaque jour ce qu'ils ont fait la veille.

« Nous ne devons jamais nous servir des enfants comme domestiques, pour ce que nous pouvons faire nous-mêmes. Il faut se servir d'eux pour les former au travail, à la charité, à l'obéissance, mais jamais pour nous débarrasser de notre propre ouvrage... Demandons à Dieu des cœurs de pères et de mères pour conduire nos enfants ! »

L'abbé Chevrier n'exagérait nullement. Le cœur ne manque point dans le peuple, surtout parmi les ouvriers des villes ; les enfants en ont beaucoup plus qu'on ne croit, plus qu'ils ne le soupçonnent eux-mêmes. Endormi jusque-là comme une graine qui ne pouvait germer dans le froid et la sécheresse, il se réveille avec une surprenante énergie dès que tombent sur lui rosée et chaleur : alors il prend un développement inattendu ; les enfants deviennent capables d'actes héroïques pour faire plaisir à leurs bienfaiteurs et leur rendre amour pour amour.

Il fallait voir le bon Père au milieu de ses enfants en

récréation. Il y venait volontiers ; lui qui avait le caractère très gai, il tenait à voir son petit monde rire et s'amuser avec entrain. Dans la cour des petites filles, presque chaque jour après son dîner, il s'arrêtait à mettre les jeux en mouvement. Dans la cour des garçons, il ne pouvait paraître sans être aussitôt entouré et fêté, sans qu'on lui barrât le passage, sans qu'on se jetât à son cou. Les étrangers, qui parfois l'accompagnaient, s'émerveillaient de cette grande familiarité, et si ces visiteurs étaient des prêtres, ils se voyaient eux aussi entourés, questionnés, honorés du doux nom de Pères, car pour ces enfants, tous les prêtres sont des Pères. La surprise et l'admiration redoublaient lorsqu'on se rappelait que, peu de semaines auparavant, ces mêmes enfants, pour la plupart, ne connaissaient le prêtre que comme un ennemi, pour le maudire, l'insulter et le poursuivre peut-être de croassements sauvages.

Nous l'avons observé, tout ce qu'ils voient ou entendent au Prado, toutes leurs études, tous leurs exercices sont dirigés vers un seul but : la préparation à une bonne première communion.

Le catéchisme est donc leur étude principale ; un peu de lecture, d'écriture, de calcul, de grammaire s'y joignent, mais accessoirement. L'œuvre qui suffit à peine à faire des chrétiens en si peu de temps ne saurait avoir la prétention de former des savants. Si elle fait des chrétiens, elle fait par là même d'honnêtes et utiles citoyens ; elle est plus bienfaisante à la société que ces milliers d'écoles où l'Etat enseigne tout, tout excepté l'essentiel.

A la chapelle, outre la sainte messe accompagnée d'une explication à la portée de tous, il y a deux catéchismes chaque jour ; puis, après la récréation de midi, l'explication d'un mystère du Rosaire, suivie de la récitation du chapelet ou du Chemin de la Croix ; le soir, instruction et prière.

Dans le cours de la journée, les enfants, du moins les plus habiles, s'exercent à reproduire les explications qui leur ont été données ; et leurs résumés, s'ils ne sont pas toujours corrects, ont parfois une verdeur, un piquant comique. — Ils ont compris ; ils ont peut-être plus vivement senti, et ils rendent leurs impressions avec une énergie primesautière.

Voici, par exemple, comment l'un deux définissait un jour l'Incarnation : « C'est le Père Dieu qui a envoyé son garçon sur terre pour sauver les hommes. »

Ils se débarrassent difficilement des formes de langage qui furent celles de leur enfance abandonnée, et il les reprennent plus ou moins après leur sortie. Un prédicateur rencontrait dernièrement un voyou qui lui dit : « Bonjour, mon Père. — Vous me connaissez donc ? demanda le prêtre. — Parbleu, si je vous connais; j'espère bien ne jamais oublier les bons *renseignements* que vous nous avez f... (donnés) chez Chevrier ! » Un autre jour, un des prêtres du Prado est salué dans la rue avec respect, par une bande de jeunes gens assez mal vêtus. Un des plus petits se mit à ricaner : « Vous saluez des curés, vous ! » Alors un grand, d'un revers de main, lui envoya son chapeau à terre : « Pas de blague, sale *gone*, et découvre-toi comme les autres ; c'est un curé de chez Chevrier, c'est un *chic vieux !* » Mais assez de cette langue verte qui pourra effaroucher certains lecteurs. A ces lecteurs timorés nous nous permettrons de faire observer qu'elle n'a, au fond, rien d'immoral et qu'elle n'est inconciliable qu'avec les conventions et la grammaire [1].

[1] A les bien comprendre, en effet, ces expressions grossières visent simplement, en général, dans la langue populaire, à être expressives. Ainsi b..., devant un qualificatif quelconque, signifie *beaucoup*, *très*, *fort*, *énormément*, *superlativement;* f... est une sorte d'interjection affirmative pour remplacer *certes*, *je vous en donne ma parole ;* bref c'est une manière d'exclamation intercalée dans le discours pour le renforcer.

Arrive enfin le jour béni, le jour désiré, le jour de la première communion. Il faut voir avec quelle ardeur les enfants font leur retraite préparatoire, avec quel soin ils scrutent leur conscience, avec quelle docilité ils suivent les prédications; leur attention a souvent étonné les prédicateurs. Ils ne se contentent pas des prières prescrites par la règle ; mais s'ils ont un instant de loisir, ils sont tout heureux de prendre leur chapelet. On en voit qui couchent sur des planches, afin de faire pénitence, et l'on est obligé de modérer leur zèle.

Au moment de la sainte absolution, on trouve en eux des âmes délicates au point de trembler de la crainte de mal faire ; on est obligé de les rassurer, de les encourager. Ceux qui ont vu de près ces enfants, ces jeunes gens à la veille de leur beau jour, écrit un témoin oculaire, ceux qui ont eu le bonheur de pénétrer dans les confidences intimes de ces cœurs de quinze ans rajeunis par la grâce, ont touché du doigt deux choses merveilleuses : l'amour spécial du bon Dieu pour les pauvres, l'influence exercée par l'abbé Chevrier.

Mais c'est pendant et après la sainte Messe que la joie déborde au Prado ; quels rayonnements sur ces jeunes visages, rayonnements partis du fond du cœur, et qui rendent méconnaissables les petits sauvages d'il y a six mois ! Nous avons entendu dire et répéter : « Il n'y a pas d'endroit où les premières communions se fassent comme au Prado. » Plusieurs fois des bienfaiteurs appréciant ce bonheur ont voulu que leurs enfants fussent mêlés aux petits pauvres du Prado et revêtus de leur modeste blouse à carreaux bleus. Souvent aussi on a recueilli

Gone, dans l'argot lyonnais, est l'équivalent de *gavroche* dans l'argot parisien ; quant à *chic vieux*, *bon zigue*, etc., ils ne choqueraient personne s'ils avaient reçu le baptême de l'Académie.

Nous serions moins indulgent pour les locutions dans lesquelles intervient le saint nom de Dieu ; et encore combien de blasphémateurs ne se sont pas rendu compte du blasphème quand ils en ont pris l'habitude !

cette parole des lèvres des enfants : « Ah ! je voudrais que le bon Dieu me fît la grâce de mourir le jour de ma première communion ! »

Ce jour-là est vraiment pour eux un jour du Ciel passé sur la terre. Il faut les entendre alors parler de leurs résolutions de vivre désormais en bons chrétiens, d'être fidèles à tous leurs devoirs, de ne plus faire de péchés, pour nous servir de leur langage. Il faut voir avec quelles pieuses instances ils demandent aux Pères, à leurs Maîtres et aux élèves de l'Ecole Cléricale des images, des médailles, tout ce qui peut leur rappeler leur première communion.

Au réfectoire, que l'on a orné de son mieux, ces chers enfants qui ont peine à en croire leurs yeux, ont des nappes et sont servis par les Pères eux-mêmes, honorant ainsi ceux que Notre-Seigneur a été si heureux de nourrir le matin de la manne descendue du Ciel. On invite à ce repas de famille quelques bienfaiteurs qui peuvent jouir du spectacle des merveilles opérées grâce à leur générosité.

Le soir a lieu la rénovation des vœux du baptême avec la Consécration à la Sainte Vierge. Le Père Supérieur remet solennellement à chacun des enfants qu'il embrasse un petit crucifix qu'ils garderont tous bien précieusement.

Les jours de première communion étaient, pour le P. Chevrier, des jours de moisson qui le payaient abondamment de tous les travaux de la culture. Avec les plus mauvais éléments, il obtenait de vrais petits anges, d'une admirable simplicité de foi et d'une délicatesse de conscience telles qu'ils venaient encore, le matin du grand jour, entretenir le confesseur de choses qu'ils avaient oubliées et qui étaient, le plus souvent, des peccadilles sans gravité. S'ils étaient si bien préparés, c'est que le préparateur travaillait beaucoup, mais priait encore davantage. Il demandait au bon Dieu d'écarter de son

banquet sacré les indifférents et les sacrilèges et Dieu, écoutant la voix de son serviteur, ne craignait pas de faire des miracles pour lui épargner d'aussi amers sujets de tristesse ou le mettre à même de les réparer.

Dans la nuit de Noël 1862, la première communion avait lieu au Prado pour la troisième fois. Le P. Chevrier distribuait le pain mystérieux. Tout d'un coup il pâlit, il chancelle : les visages de deux petites filles qui sont là devant lui apparaissent tout noirs à ses yeux ; il comprend qu'elles l'ont trompé, qu'elles ne sont pas en état de grâce. Après une seconde d'hésitation, il obéit aux lois de l'Eglise ; pour ne pas diffamer ces enfants, il dépose le Dieu de toute sainteté dans ces cœurs possédés par le démon. Quelle angoisse d'être obligé de le livrer ainsi à son mortel ennemi ! Il ressentit un si grand trouble qu'oubliant les deux autres messes auxquelles la solennité du jour l'invitait, il prit les ablutions. Et comme il était encore le seul prêtre de l'établissement, on alla chercher un Père capucin pour dire la messe du matin.

Mais il n'attendit pas le lever du jour pour prendre à part les deux petites coupables et leur faire savoir qu'il était instruit de leur crime. Ces enfants surprises, terrifiées, émues jusqu'aux larmes, rentrèrent en elles-mêmes. Il pleura avec elles, les confessa de nouveau, les réconcilia avec celui qu'elles avaient si grièvement offensé, et le lendemain elles eurent le bonheur de le recevoir de nouveau, mais cette fois dans des cœurs purifiés.

Très fréquemment les premiers communiants du Prado convertissent leurs parents qui viennent les voir. Un enfant s'y trouvait depuis deux mois ; sa mère l'appela au parloir. Elle le trouva si changé qu'elle n'en pouvait croire ses yeux et ses oreilles : « Mère, lui dit-il, c'est qu'ici on prie le bon Dieu. Chez nous on ne le priait jamais ! » La mère, confuse, répondit en versant des larmes. — « Tiens, mère, reprit l'enfant, voici un christ

qu'on m'a donné ; porte-le toujours et tu seras heureuse comme moi. » Au jour de la première communion, la mère accompagna son fils à la sainte Table.

Le souvenir ineffaçable que tous les enfants gardent de ce jour, est pour eux une sauvegarde dans la vie et souvent une occasion de retour à Dieu au moment de la mort. M. l'abbé Geay, curé de la cathédrale de Saint-Jean, à Lyon, racontait en 1892, du haut de la chaire, le trait suivant destiné à montrer à ses paroissiens l'importance d'une bonne première communion : « J'étais récemment au chevet d'un malade qui refusait tout secours religieux. Pour l'attendrir je lui parlai de sa mère ; il eut, à ce mot, un sourire plein d'amertume : « Ma mère ? elle ne s'est jamais occupée de moi ! — « Vous m'étonnez, lui dis-je, car vous ne paraissez « point ignorant des hautes questions de Dieu et de « l'âme. — Ah ! monsieur le Curé, c'est que j'ai fait, « jadis, ma première communion. » Là-dessus il se mit à pleurer. — « Et vous l'avez bien faite, à ce que je « vois ? — C'est un saint qui me l'a fait faire ; je l'ai « faite au Prado, chez le P. Chevrier ! » Ses larmes redoublèrent ; il était gagné, gagné par le souvenir de sa première communion. Il reçut les sacrements dans des dispositions admirables. »

Chaque année aussi il y a plusieurs baptêmes d'adultes de tout âge, de toute religion, de tout pays, même de toute couleur. Ce sont des protestants, des mahométans, des juifs, mais surtout, hélas ! beaucoup de petits païens français.

Les trois premières séries comprirent chacune plus de trente enfants, tant filles que garçons. Dans le nombre se trouvèrent six petits protestants ; ils furent instruits et ramenés à l'Eglise, du consentement de leurs parents, pour ceux qui en avaient.

Le lendemain les enfants reçoivent la confirmation. Il ne leur serait pas possible, en effet, de rencontrer

plus tard une occasion aussi favorable à la réception de ce sacrement qui fait les forts et dont ils ont besoin dès le moment où ils remettent le pied dans ce monde que Notre-Seigneur a maudit à cause de ses scandales. Aussi tient-on extrêmement à ce que cette grâce leur soit accordée avant leur départ. On comprend quelle difficulté il peut y avoir en certaines circonstances à trouver ainsi à jour fixe, deux fois par an, le ministre de ce grand sacrement. Jamais cependant il n'a été fait exception à la règle, et Nos Seigneurs les Archevèques et Evèques ont toujours, malgré les occupations qui pouvaient les appeler ailleurs, montré un dévouement sans bornes pour donner cette consolation aux enfants du Prado.

La cérémonie de la confirmation a eu lieu dans la chapelle de Monseigneur à l'archevêché, à Fourvière, même une fois au Grand Séminaire. Le plus souvent néanmoins c'est au Prado, où les enfants ont communié et où ils se sont préparés comme les Apôtres au Cénacle, qu'ils ont été revêtus de la force d'en haut. Cette visite des Pasteurs de l'Eglise a toujours été considérée comme une bénédiction pour la maison, comme aussi toujours elle fut pour leur bienveillance une occasion de témoigner leur satisfaction. Le cardinal Caverot manifestait hautement la joie que lui procuraient la science du catéchisme et la bonne tenue de ces enfants; Mgr Jourdan de la Passardière a voulu pénétrer jusque dans leurs rangs pour donner lui-même à chacun d'eux un souvenir de la confirmation ; le cardinal Foulon n'a pas craint de venir le 18 janvier 1891, au jour le plus froid de cet hiver si rigoureux, et a avoué à son entourage qu'il était ravi de ce qu'il avait vu et entendu ; au moment de repartir après la cérémonie, il jette à travers la portière de sa voiture ce mot qui résumait son impression : « Enchanté, enchanté ! »

Son successeur, Mgr Coullié, qui se plait au milieu

des pauvres et des enfants, a commencé ses confirmations dans le diocèse de Lyon par la Providence du Prado, et depuis a tenu, sauf une fois qu'il était en tournée pastorale, à ne céder à personne autre le soin d'accomplir ce devoir. Le mauvais état de sa santé avait failli l'empêcher de venir au Prado le 9 octobre 1894; mais l'amour des humbles l'emporta sur la violence de la maladie. « Il m'en aurait trop coûté de ne pas venir », dit-il à cette occasion avec des larmes dans la voix.

C'est ce même jour que Monseigneur l'Archevêque a bien voulu donner le saint baptême à un petit nègre de l'Exposition de Lyon, en présence d'une nombreuse assistance où se faisaient remarquer une vingtaine de Sénégalais et de Fellatahs. Le parrain était M. Louis Chavent, le vaillant conseiller municipal catholique de Lyon, et la marraine, Mlle Déchelette, de Digoin.

En l'absence des archevêques de Lyon, la confirmation a été donnée par Mgr de Charbonnel qui s'appelait aimablement l'évêque du Prado, surtout par Mgr Dubuis[1] qui fut toujours entièrement dévoué au P. Chevrier et à son œuvre, parfois jusqu'à l'héroïsme. Un jour le directeur des enfants de la première communion était allé à Coutouvre, près de Roanne, le prier de venir donner la confirmation au Prado; mais il n'osa pas faire sa demande. Mgr Dubuis était malade, incapable de faire un seul pas. A la fin, il fallut bien néanmoins exposer le but de cette visite inattendue. « Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit tout de suite? reprend le bon évêque. — Mais, Monseigneur, dans l'état où je vous vois, c'est inutile. — Qu'à cela ne tienne, mon ami, jamais un

[1] Mgr Dubuis, né en 1817, à Coutouvre (Loire), évêque de Galveston (Etats-Unis) en 1862, mort à Vernaison (Rhône), le 21 mai 1895. Les prédicateurs qui ont parlé sur sa tombe ont rappelé à bon droit et mis en relief les deux caractères saillants de cette physionomie tout apostolique : un admirable esprit de foi et une activité infatigable.

évêque ne recule quand il s'agit de donner la confirmation. — Et comment ferez-vous, Monseigneur ? — Je me ferai transporter dans mon fauteuil. » On essaya vainement de le détourner de son projet ; il fit dans cet état un voyage de près de 100 kilomètres pour donner la confirmation aux enfants du Prado. Ses fortes instructions, que les vieux souvenirs de sa vie de missionnaire rendaient extrêmement intéressantes, étaient toujours très goûtées de son jeune auditoire.

Après avoir reçu le sacrement qui fait d'eux les soldats de Jésus-Christ, les enfants vont mettre leurs résolutions et toute leur existence sous la protection de Notre-Dame de Fourvière, visitent les sanctuaires des saints martyrs de Lyon, le tombeau de saint Pothin, les reliques de saint Irénée et des innombrables compagnons de son martyre, et munis du scapulaire de la Sainte Vierge ils partent pour faire place à d'autres ; ils retournent aux luttes du travail, mais cette fois régénérés, fortifiés par toutes les espérances chrétiennes.

Moment douloureux, il faut en convenir, et pénible réveil d'une période de bonheur qui a duré six mois à peine !

On peut bien les comparer, les pauvres enfants, à ce misérable mendiant qu'un grand seigneur fit revêtir de ses propres habits, tandis qu'il dormait, et servir comme lui-même dans son palais et par ses domestiques, durant trois jours, puis reporter, endormi de nouveau, au lieu où on l'avait pris, et abandonner dans ses haillons primitifs. Mieux encore et avec une rigoureuse justesse, c'est à eux qu'il conviendrait d'appliquer, dans toute sa cruauté, la comparaison imaginée par un historien saxon [1] : « Quand l'hiver fait rage, quand le vent, le froid, la faim règnent seuls dans les champs,

[1] Cité par Augustin Thierry, *Conquête de l'Angleterre par les Normands.*

l'oiseau voletant, transi, autour d'une habitation humaine, sent une haleine tiède lui arriver par une porte entr'ouverte ; il se hasarde à y pénétrer, il se réchauffe et se restaure à la hâte ; mais hélas ! il ne peut s'y arrêter longtemps ; à peine entré il faut partir, et de cette traversée dans un milieu si doux, entre deux rafales, il ne lui reste qu'un souvenir semblable à celui d'un rêve. »

Mais il le faut, l'inexorable nécessité l'exige : tant d'autres abandonnés frappent à la porte du Prado qu'on ne saurait les recevoir tous. Encore s'efforcera-t-on d'en recevoir le plus qu'on pourra, et de ne les pas faire attendre sans absolue impossibilité de les admettre.

C'est ici la différence capitale entre l'œuvre de l'abbé Chevrier et celle de Dom Bosco. Dom Bosco garde les enfants jusqu'aux environs de leur majorité ; il leur enseigne à chacun un métier avant de les rendre au monde. L'abbé Roussel, à Auteuil, et l'œuvre des orphelinats agricoles à Seillon, près de Bourg, agissent de même.

M. Chevrier, lui non plus, n'abandonne pas les siens. Il leur choisit de bons ateliers et sa bienveillante surveillance les y accompagne. Remis dans le droit chemin, ils pourront continuer dans le monde leur vie régénérée.

Ils reviennent au Prado quand ils en ont le loisir ; ils ont des jours de réunion où ils se retrouvent ensemble. Il y a même un local où on reprend quelquefois, pendant huit ou quinze jours, ceux qui ont besoin de se recueillir de nouveau pour prendre des forces contre les assauts de l'ennemi, ou pour réparer une faute commise.

Mais combien persévèrent ? demandera-t-on.

La persévérance n'est universelle et certaine dans aucune des deux méthodes de régénération. Elevés à l'abri et comme en serre chaude, les enfants de Dom Bosco sont exposés aux surprises de l'orage plus que

ceux de M. Chevrier qui n'ont pas eu le temps d'oublier le péril. En compensation, les habitudes chrétiennes de ceux de M. Chevrier sont à peine ébauchées ; leur formation pourra se trouver insuffisante pour résister.

Sans nous prononcer sur la supériorité d'un système sur l'autre, et après avoir répété que M. Chevrier n'a pu mieux faire, hâtons-nous de dire que la persévérance chez ses enfants est plus fréquente qu'on ne se l'imagine communément.

Elle dépend surtout du milieu dans lequel ils vont vivre.

S'il y avait plus d'ateliers chrétiens, plus d'usines chrétiennes, rares seraient les défections. Mais on est stupéfait du peu d'influence qu'ont, en général, sur leurs ouvriers, les patrons chrétiens, nombreux pourtant à Lyon. Ce n'est pas impunément, hélas ! que l'esprit de charité et d'humilité a cessé de présider aux rapports entre le capital et la main d'œuvre. D'un côté, il reste encore de la bienveillance, mais un peu hautaine et qui n'aime à se priver ni de ses aises ni de bénéfices parfois excessifs ; de l'autre, il y a de l'estime, mais aucune confiance et, à la place de la gratitude, cette envie, cette haine sourde qui est le fond des sentiments démocratiques. « Chacun pour soi, chacun chez soi », telle est, de part et d'autre, la conclusion pratique ; les deux camps qui n'en devraient faire qu'un, restent face à face à s'observer, à manœuvrer comme deux armées ennemies. Aussi l'œuvre capitale de notre siècle, dans les centres industriels, devrait-elle être la reconstitution de l'usine chrétienne, de l'usine-famille, dont M. Harmel a donné à la fois la méthode et l'exemple. Mais ces considérations nous entraîneraient trop loin de notre sujet. Revenons au Prado et citons quelques anecdotes consolantes.

Il arrive fréquemment que les anciens pensionnaires du Prado, rencontrant dans la rue un des Pères,

s'avancent vers eux, leur serrent la main et leur demandent des nouvelles de la maison. L'un d'eux, au moment de l'Exposition universelle, écrivait : « Si quelqu'un de vous vient à Paris, je n'entends pas qu'il aille à l'hôtel. Votre hôtel est chez vos enfants, puisque vous en avez qui ont la chance de posséder un chez soi. »

Mais pour l'abbé Chevrier et ses continuateurs, cette reconnaissance envers leur personne est peu de chose. La fidélité à Dieu, voilà le souvenir qu'ils désirent implanter dans les jeunes cœurs.

Un d'entre eux nous a raconté ceci.

« Le lendemain d'une première communion, un enfant pleurait. Je le pris à part et lui demandai la raison de ses larmes. Il avait seize ans. « En ce moment, mon « père, me dit-il, je suis heureux et sage ; mais il va « falloir m'en aller, je vais *retrouver la flotte*, je retrou- « verai les camarades, et j'ai peur, oui j'ai trop peur de « ne pas rester sage ! » — Pauvre enfant ! je pensais souvent à lui, je priais pour lui, mais je ne pus le suivre. Trois mois après, je le rencontre à la prison, en allant voir l'aumônier. Il baissa la tête et n'osa pas me parler. Mais le lendemain, je recevais de lui une lettre écrite le soir même : « Vous avez dû avoir honte, « mon Père, de me voir à Saint-Joseph. Rassurez-vous, « je n'en suis pas moins resté votre enfant et l'enfant « du bon Dieu ; je ne suis pas en prison pour avoir fait « aucun mal. Je n'ai pas trouvé de travail tout de suite, « et chez nous on m'a mis dehors ; j'ai été obligé de « coucher sous un pont, et la police m'a ramassé, et j'ai « été condamné pour vagabondage. Voilà toute l'affaire. « Je vous répète, mon cher Père, que je n'ai violé aucun « commandement de Dieu. C'est un malheur, non un « péché... »

Cette lettre serait une terrible pièce d'accusation au dossier de la société contemporaine, si l'on pouvait faire

le procès à cette société orgueilleuse et menteuse, qui se vante d'avoir tout fait pour le peuple.

Un jour les enfants se plaignaient au P. Chevrier de ce qu'il ne restait pas assez avec eux en récréation. « Vous êtes toujours au confessionnal ; nous autres pourtant, nous sommes vos enfants, il faut bien rester un peu avec nous. » Et ils imaginèrent un bon moyen de le forcer de rester ; ils allèrent clouer la porte de son confessionnal. Celui qui fit l'opération audacieuse se nommait Gaspard X..., il devint plus tard porte-faix. Etant tombé malade, il fit appeler un prêtre du Prado ; dans son misérable logis, il avait encore son image de première communion et son christ ; il faisait tous les jours sa petite prière. Il demanda les sacrements et les reçut avec la foi d'un saint. « J'ai pu, disait-il, m'écarter quelquefois de mes devoirs, mais j'ai toujours gardé dans mon cœur la foi en Dieu et ma vénération pour le bon Père. »

Un autre de ces jeunes gens, arrivé à l'âge de se marier, voulut épouser une protestante, pieuse à sa manière et de bonne foi, comme il s'en trouve beaucoup. Il eut avec elle et ses parents de nombreux entretiens sur la religion. Lorsqu'il ne savait pas répondre aux objections, il venait consulter un des Pères. Il est parvenu à la convertir dès avant le mariage et c'est aujourd'hui un ménage excellent.

Un nommé B. (on comprendra que nous n'écrivions pas le nom en toutes lettres), arriva un jour de N. avec une réputation d'incorrigible. Révolté contre sa famille, il découchait fréquemment, allait à la maraude, insultait les passants. A l'école, on ne pouvait rien obtenir de lui. Il avait paru deux ou trois fois au catéchisme, uniquement pour déranger les autres. On le mit tout seul dans une chapelle ; il s'amusa à y casser un lustre à coups de sabot. Une bonne religieuse conseilla alors de l'envoyer à Lyon, au Prado. Il ne voulait pas en entendre parler :

« Une maison de correction, moi, une boîte à curés, jamais ! »

A la longue cependant, on le gagne : il consent à venir au Prado, mais en jurant de s'en échapper si la maison ne lui convient pas. On va le chercher à la gare, de peur qu'il n'exécute cette résolution avant même d'être entré. Il avait seize ans accomplis, une grande force musculaire, un caractère impétueux. Il fallut deux mois pour le dompter, deux mois pendant lesquels la tentation de s'enfuir ne le quitta pas un instant ; chaque soir il se disait : « Ce sera pour demain. »

Les encouragements, les bonnes notes, la bonté persévérante commençaient à produire leur effet, lorsqu'un jour le Père lui donna comme récompense une statuette de saint Joseph en lui disant : « Garde-la bien précieusement et elle te gardera. » Ensuite, lui montrant une bourse qu'il tenait à la main : « Mon enfant, ajouta-t-il, si tu veux toujours te sauver, attends au moins que je sois revenu ; regarde : je vais chercher du pain pour vous tous à la porte de la Charité. » Ces paroles entrèrent profondément dans le cœur de l'enfant. Il se retire et va se cacher pour pleurer à son aise. Il se disait à lui-même : « Non, vraiment, il ne faudrait pas avoir de cœur pour faire de la peine à ces bons Pères qui vont chercher notre pain ; nous devons croire ce qu'ils nous disent puisqu'ils nous veulent tant de bien. »

A partir de ce moment, sa conduite fut irréprochable. Il fit, quatre mois après, une première communion des plus exemplaires et ne quitta la maison qu'à regret. De retour dans son pays, il s'approchait fréquemment des sacrements et faisait l'édification de tous ceux qu'il avait scandalisés.

Un vicaire de la paroisse, ayant remarqué les admirables dispositions de ce jeune homme et l'autorité naturelle qu'il avait sur ceux de son âge, en profita pour

organiser un petit cercle dont, peu après, on le nomma président. Dès lors il exerça autour de lui une sorte d'apostolat. Il a même préparé à la première communion les enfants qui réclament des soins particuliers, à cause de leur pauvreté intellectuelle. Ce labeur lui semble doux, parce qu'il lui rappelle celui dont il a été l'objet. Chaque année il envoie au Prado quelque ouvrage de ses mains, car il est resté simple ouvrier; mais il tient à prouver ainsi un peu de gratitude à ceux à qui il doit tout.

Un curé de Lyon nous a dit bien souvent qu'au mariage et au lit de mort il reconnaît tout de suite ceux qui ont passé par le Prado : ils ont une instruction religieuse plus qu'ordinaire et une foi non moins grande ; on voit qu'ils ont accompli sérieusement le plus grand acte de la vie chrétienne.

Nombreux sont également les jeunes mariés qui viennent présenter leurs femmes au Prado, ou les jeunes femmes qui y amenent leurs maris. « Voix-tu, dit à son conjoint celui des deux qui a profité de l'œuvre, si j'ai su que nous avons une âme, si je ne me suis pas marié comme une bête brute, c'est à cette maison que je le dois. »

Enfin, il y a beaucoup de jeunes filles sorties du Prado qui se font religieuses, et l'on compte un certain nombre de garçons qui sont devenus Frères. L'un deux, entre autres, est resté au service de la maison, qu'il a édifiée jusqu'à sa mort.





CHAPITRE XII

Les Tribulations

N jour, un habitant de Lyon vint trouver l'abbé Chevrier pour lui demander un conseil.

— Je vous écoute, répondit l'abbé, avec son bon et encourageant sourire.

Le visiteur désirait fonder une œuvre : but, moyens, obstacles prévus, il expliqua tout de son mieux. L'abbé écoutait toujours.

— J'ai fini, mon Père, j'attends votre appréciation.

L'abbé fixa sur lui un regard profond, empreint d'une certaine tristesse :

— Mon ami, j'ai une question à vous poser, une seule : êtes-vous prêt à voir votre œuvre s'écrouler et s'anéantir, après que vous vous serez sacrifié pour elle?

Le visiteur, étonné, réfléchit un instant et, ne sachant que répondre, dit qu'il y songerait.

— Je vous donne huit jours pour réfléchir, dit l'abbé Chevrier.

Au bout de huit jours le visiteur reparut et assura qu'il était prêt à voir sombrer son œuvre, si telle était la volonté de Dieu.

— Etes-vous prêt à la voir sombrer sous les efforts

de ceux mêmes qui vous semblent devoir être ses meilleurs appuis?

— Oui, mon Père.

— Et à supporter la confusion qui s'attache à toute entreprise manquée?

— Oui, mon Père, avec l'aide de Dieu.

— En ce cas, mon ami, vous pouvez marcher.

Le consulteur remercia et se décida sur ce mot. Sa confiance n'a pas été trompée; son entreprise a réussi.

Mais avant de se retirer, il demanda à l'abbé Chevrier la permission de l'interroger à son tour.

— Mon Père, lui dit-il, votre ton m'a frappé encore plus que vos paroles. Vous avez donc rencontré, vous, mon Père, beaucoup d'oppositions, beaucoup de difficultés dans votre œuvre?

— Mon cher ami, Dieu le sait! répondit le Père en levant les yeux au ciel.

Et il ne voulut pas s'expliquer davantage.

Mais la nature, sinon l'étendue exacte de ses tribulations n'était un secret pour personne.

Que les pervertisseurs du peuple, ceux qui vivent des vices d'autrui, ceux pour qui toute morale et toute religion sont des ennemis personnels, fussent hostiles à la transformation du Prado, c'était dans l'ordre : le démon, leur commun inspirateur, ne pouvait voir sans ressentiment une maison qui naguère était toute à lui, passer au service de Dieu.

Le fondateur du Prado s'était aussi attendu à une certaine malveillance, ou du moins à beaucoup de défiance de la part du peuple. Ses appréhensions se trouvèrent presque déçues de ce côté. Le peuple est, par nature, généreux autant que mobile; il comprend le dévouement, parce qu'il en est capable lui-même, et lorsqu'aucune cabale ne vient prévenir son jugement, aucun journal perfide dénaturer les actes et noircir les intentions, il juge simplement et sainement. Or, à

l'époque qui nous occupe, les pouvoirs publics étaient respectueux pour la charité, les sociétés secrètes ne songeaient momentanément qu'à s'effacer dans l'ombre, et il n'existait pas de journaux faisant profession expresse et audacieuse d'impiété. Le peuple se passionna pour ce prêtre qui se faisait pauvre pour servir les pauvres.

L'hésitation fut plus marquée et plus durable dans les rangs des catholiques et jusque dans ceux du clergé. Plusieurs ne comprenaient pas, ou comprenaient mal et ils le publiaient tout haut :

« L'abbé Chevrier ? Homme excellent, brave cœur mais-esprit chimérique. Il ramasse des vagabonds, des va-nu-pieds et s'imagine qu'il va les civiliser. Est-ce qu'à quinze ou seize ans ces mauvais sujets ne sont pas déjà, presque tous, entièrement pervertis ? Capables de corrompre les autres, oui, d'empoisonner les camarades qui, par hasard, se trouveraient encore innocents ; mais de se convertir eux-mêmes ? Jamais. C'est l'éternelle histoire des oranges saines qu'on enferme avec des oranges gâtées. Puis le pauvre rêveur n'a pas le sou. Où prendra-t-il pour payer son immeuble et pour nourrir ces jeunes fainéants qui profitent de sa simplicité et mangent son pain à ne rien faire ? Quelques bonnes âmes, quelques exaltés, comme lui, pourront l'aider d'abord ; tout nouveau, tout beau, selon le proverbe ; mais on se lassera vite. Ce sont toujours les mêmes qui se font tuer, dit un autre proverbe, c'est-à-dire que ce sont toujours les mêmes qui donnent. Or les ressources ne sont pas inépuisables. Qu'avions-nous besoin d'une œuvre contestable, qui va détourner vers l'inconnu les aumônes déjà à peine suffisantes pour l'entretien d'œuvres anciennes et éprouvées ? »

Tel était le langage des prudents, parmi ceux qui aimaient le bien et la religion. Que diraient-ils aujour-

d'hui qu'aux dépenses charitables de ce temps-là il s'en est ajouté de nouvelles, plus impérieuses et plus onéreuses, par la nécessité de fonder et d'entretenir des paroisses sans secours du gouvernement, et des écoles que non seulement le gouvernement n'aide point, mais qu'il entrave de tout son pouvoir? Et cependant la générosité des fidèles a suffi à tout. La charité est comme les autres vertus : elle se dilate par l'exercice ; elle ressemble à l'emploi du temps, qui est élastique il s'étend à mesure qu'on lui demande davantage.

Les propos qui ne s'attaquaient qu'à l'œuvre étaient encore les plus bienveillants, car d'autres s'en prenaient au fondateur, ne voulaient pas croire à son désintéressement et à son zèle. « L'abbé Chevrier, un apôtre? Dites plutôt un intrigant qui veut être remarqué, un orgueilleux qui vise à ne rien faire comme les autres. Il s'enferme dans une baraque afin de condamner indirectement ses confrères. Laissez-le faire, il en viendra à vouloir qu'ils aillent nu-tête et pieds nus! »

Il eut beau répondre qu'il n'avait aucune prétention d'imposer à d'autres sa manière d'agir : les récriminations trouvèrent de l'écho. Le dissentiment se compliqua de la question des rapports entre l'apostolat libre et le ministère paroissial ; question épineuse autant qu'inévitable ; question qui ramène fréquemment les meilleurs des hommes aux misères de la triste humanité. Pour la supprimer, il faudrait modifier le plan divin et faire gouverner l'Eglise par des anges ; encore n'est-il pas certain que les anges, dont les degrés d'intelligence sont divers, vissent tous et toujours les choses sous le même point de vue.

Vainement, en effet, on tend à un but commun : les moyens d'action varient et le détachement de chacun à l'égard de sa propre gloire et de ses conceptions personnelles est loin d'être égal, puisqu'il n'est nulle part absolu. Les froissements ne sauraient donc être

évités toujours. Ainsi dans une armée, composée d'éléments si multiples, le général en chef seul est au-dessus des rivalités entre fantassins et cavaliers, entre la pesante artillerie et les enfants perdus du corps des éclaireurs. Et cependant il faut un peu de tout. L'infanterie est, à la vérité, la masse principale, le centre de résistance — comme le clergé paroissial, dans l'armée de l'Eglise — mais que deviendrait l'infanterie sans l'appui des armes spéciales, et que deviendrait le clergé paroissial sans les ordres religieux et les prêtres aventureux à la façon de l'abbé Chevrier et Dom Bosco, de l'abbé d'Alzon et de tant d'autres ?

Sachons juger de haut les misères de ce genre; abordons-les avec le sourire de l'indulgence plutôt qu'avec les éclairs de l'indignation. Leur origine est souvent des plus louables. Si le cavalier dédaigne ou jalouse le fantassin, et le fantassin le cavalier, peut-on dire que ce soit par haine ou mépris positif ? Nullement; c'est à cause de l'estime exagérée que chacun d'eux porte à son mode particulier de combattre. Semblable infirmité d'appréciation se retrouve entre le religieux et le prêtre de paroisse; tant il est difficile à l'homme d'attribuer la même valeur à ce qui le touche personnellement et de près, qu'à ce qui ne le concerne que de loin.

On nous excusera d'avoir insisté sur cette comparaison ; elle est juste, et il nous a paru bon d'aller au devant de l'étonnement, pour ne pas dire du scandale qu'éprouvent trop aisément les âmes timorées, lorsque le rideau qui voile le fond du temple venant à s'écarter, elles découvrent dans le sanctuaire quelque chose des imperfections et des passions de notre pauvre nature. Les hommes font l'œuvre de Dieu, mais peuvent-ils la faire autrement qu'en hommes ?

Plusieurs prêtres de Lyon se plaignirent donc hau-

tement des agissements bizarres, du zèle intempérant et de l'ambition présumée de l'ancien vicaire de Saint-André.

Il enlevait les enfants aux catéchismes des paroisses et les détournait de l'assistance aux offices réguliers. Il les déshabituait de la paroisse. Bref, si sa méthode se généralisait, les églises seraient bientôt vides.

Les amis de l'humble fondateur firent observer qu'il ne prenait les enfants qu'à l'âge de quatorze ans au moins; que ces pauvres jeunes gens avaient alors passé l'âge de la première communion dans les paroisses et qu'ils n'en feraient aucune s'ils ne la faisaient pas au Prado; qu'il serait malheureusement difficile de leur faire perdre les habitudes paroissiales, attendu que ces habitudes leur étaient totalement inconnues, enfin que s'il existait quelque espoir de les voir fréquenter un jour les églises, c'était après leur passage au Prado, car, autrement, ils n'y mettraient jamais les pieds, pas plus qu'ils ne faisaient auparavant.

Ces raisons semblaient péremptoires. Elles ne firent cependant pas tomber toutes les préventions; il en subsista jusqu'à la mort de M. Chevrier.

Un jour, dans une sacristie, un curé qui parlait avec animation et tout haut de « cet intrigant d'abbé Chevrier », s'attira d'un auditeur une assez verte réplique : « M. le Curé, trop de gens médisent des prêtres sans que vous vous en mêliez. — Mais pourquoi ne fait-il pas comme les autres ? — M. le Curé, en vous tout est poli, élégant, distingué, c'est pourquoi vous ne le comprenez pas. — Comment, comment cela ? — Oui, vous êtes un prêtre d'académie et de salon ; lui, c'est un prêtre de sous-sol ou de cinquième étage, le prêtre des pauvres. Il en faut quelques-uns comme vous, mais il en faudrait beaucoup, beaucoup comme lui, attendu qu'il existe à Lyon plus de ménages d'ouvriers que de grands hôtels aristocratiques. »

L'abbé Chevrier n'ignorait pas comment on le traitait. Pour se défendre, il n'avait que ses œuvres et l'admiration d'un petit nombre d'ecclésiastiques assez heureux pour l'avoir observé de près. A ses confrères se joignaient des laïques en plus grand nombre. Une personne amie lui raconta un jour, à la sacristie, ce qu'on disait de lui. « Insensé, orgueilleux, intrigant », hélas! comme ils me connaissent bien! répondit-il ; il est vrai que si j'intrigue, c'est pour gagner des âmes, mais faut-il que je sois maladroit pour réussir si peu! Et encore, ce peu il y a des moments où je suis tenté de m'en faire gloire. Oui, ils ont raison : insensé, orgueilleux, intrigant, c'est bien le pauvre abbé Chevrier, en trois adjectifs. Je demande tous les jours au bon Dieu de me rendre moins indigne de le servir! »

Ayant exprimé ainsi sa propre opinion, il parla d'autre chose. Le silence était sa règle absolue en fait d'apologie personnelle.

Il y eut cependant des attaques qui lui furent sensibles. Après avoir colomnié ses intentions et la droiture de son jugement, on en vint à le diffamer sous le rapport de la vertu. On l'accusa d'hypocrisie. d'immoralité et des plus grands excès. Ces bruits se répandirent jusqu'à l'archevêché, où il fut appelé pour fournir certaines explications.

Il s'y disculpa sans peine, mais l'humiliation d'avoir eu à le faire lui fut très sensible. Lui qui prenait tant de précautions pour éviter, non seulement le mal, mais l'apparence du mal! Un jour, en arrivant au parloir, il se laissa tomber sur un banc et se mit la tête dans les mains : « Qu'avez-vous? lui demanda-t-on, vous paraissez tout bouleversé. — Comment ne le serais-je pas? répondit-il ; je suis chaque jour insulté, quand je passe dans la cour, par une langue infernale que je ne puis éviter, puisqu'elle est chez elle, dans la maison en face. Ah! que l'on dise de moi tout ce que l'on voudra ; mais

il y a des choses que je demande au bon Dieu de m'épargner ! »

D'autres fois c'était son isolement qui lui pesait. Il souhaitait de trouver quelque bon prêtre qui le comprit, qui vînt à lui, qui fût son aide et son conseiller. Mais seul, toujours seul, quelle existence ! Et elle se prolongea ainsi de longues années.

Tout semblait s'unir contre lui, les amis comme les ennemis de la religion, le ciel et l'enfer. Avec cela la charité du dehors se lassait quelquefois. « Ce Prado, disait-on, était un gouffre ; plus on y jetait, plus il y fallait jeter. S'il avait quatre-vingts enfants, et qu'on eût le malheur d'apporter de quoi en nourrir un quatre-vingt-unième, vite le Père en prenait quatre vingt-dix. Il ignorait absolument la prévoyance, l'économie, il ne savait pas compter. »

Et sous ce prétexte ou sous d'autres, ses enfants manquaient du nécessaire.

Touché de ses embarras, un confrère jugea le moment venu de lui donner un sincère avis. Il lui dit avec douceur : « Je n'ai rien fait jusqu'à ce jour pour vous décourager, au contraire ; mais il me semble qu'à cette heure l'épreuve est faite. Ne vous obstinez pas malgré l'évidence ; tout est contre vous ; la sagesse, la vertu même, l'humilité vous conseillent de renoncer à une belle utopie ; espérez-vous avoir raison contre tout le monde.

« — Mon cher ami, répondit l'intrépide fondateur, les difficultés que je rencontre ne sont nullement une preuve que l'entreprise soit mauvaise. Connaissez-vous une seule œuvre vraiment chrétienne, une seule œuvre du bon Dieu qui se soit établie toute seule, comme un brave locataire qui, ayant payé son terme d'avance, fait déballer ses meubles sous le regard bienveillant de la police, et les installe avec l'aide du propriétaire ? Pour moi, je conviens de mon insuffisance, je la constate ; un autre à ma place ferait plus vite et mieux ; mais l'œuvre

elle-même est excellente, je la voudrais pouvoir développer encore. Puis-je m'étonner quand je la vois mettre l'amour de Dieu au cœur de ces enfants qui hier ne le connaissaient que de nom et pour le blasphémer, puis-je m'étonner qu'elle déplaise au Démon !

« — Oui, mais si ce n'est pas du Démon, si c'est de Dieu que vient l'opposition ?

« — Mon cher ami, s'il en était ainsi, Dieu a un moyen naturel, visible et régulier de me le faire connaître, c'est la voix de l'autorité à laquelle je suis toujours disposé à me soumettre. Mais tant que celle-ci ne sera point intervenue et que, d'autre part, mes modestes collaborateurs et moi nous continuerons à ressentir l'attrait intérieur, pressant et désintéressé qui nous attache à cette œuvre, nous la maintiendrons du moins mal qu'il nous sera possible. »

Après le combat, vint la maladie. Nous l'avons vu faible et souffrant depuis le Grand Séminaire. Il ne se rétablit jamais complètement. Comment l'aurait-il pu, d'ailleurs, avec les tracas de la fondation, avec son travail au-dessus de ses forces, et les veilles, les mortifications, les austérités qu'il y ajoutait ? Comme lui disait un jour son médecin si dévoué, le docteur Levrat, un peu plus tôt, un peu plus tard, tous les excès se paient, même ceux inspirés par l'amour de Dieu.

Il y avait des moments où il devait absolument s'arrêter ; il n'avait plus de forces et il perdait la voix. Mais comment se ménager et se reposer tant qu'il se trouvait en présence de sa besogne ordinaire ? Ses amis le pressaient alors d'aller à la campagne, ou bien sa mère, sans tant de cérémonies, comme elle disait, venait lui faire son petit paquet, le prenait par le bras et l'entraînait, qu'il le voulût ou non ; elle le conduisait au hameau de Chatanay où il passait autrefois ses vacances. Rien ne valait pour lui cet air quasi natal et les soins maternels.

Son arrivée était une fête pour tout le hameau et même

au delà, car on le considérait comme un compatriote, et déjà sa renommée commençait à se répandre. On était fier de lui et on aurait voulu le garder toujours. Mais il n'était pas plus tôt arrivé qu'il parlait déjà du retour à Lyon ; loin du Prado, il n'était plus dans son élément.

Voici des fragments de ses lettres datées de Chatanay :

16 juillet 1862. — « Mon petit ermitage n'a pas changé d'aspect. Arrivé avant-hier, j'y suis pour jusqu'à samedi matin. Je ne puis rester longtemps absent ; il faut que le pasteur soit au milieu de son troupeau. Le bon Dieu aura soin de ma santé... »

23 avril 1863. — « Nous sommes arrivés hier au soir sans accidents à la Tour-du-Pin. Je ne vais pas plus mal, il me semble au contraire que ma voix revient un peu. Je fais tout à fait le paresseux. Je dors et je mange pour le temps passé et pour le temps à venir. Ma mère est auprès de moi ; avec elle je ne manque de rien. »

28 avril 1863. — « La campagne m'a été bien favorable. Ma voix est entièrement revenue, grâce à Dieu, et je pourrai bientôt venir reprendre mes occupations.

« Le temps dure quand on ne fait rien et qu'on mène une vie aussi oisive que la mienne ; je pense rentrer jeudi soir pour l'ouverture du mois de Marie. »





CHAPITRE XIII

La Chapelle du Prado

E peuple est un enfant qui sent plus qu'il ne raisonne. Le plus court et le plus sûr chemin de sa raison est celui de son cœur, et pour arriver à son cœur il faut frapper ses sens. L'abbé Chevrier aimait donc à parler aux yeux. Aussi, dans la chapelle du Prado, les cérémonies extérieures, les représentations de sujets chrétiens, les images rappelant les saints mystères, tout est disposé et arrangé afin de fixer les regards pour toucher les cœurs. Voici comment la chapelle fut aménagée par les soins du fondateur et comme elle est d'ailleurs encore aujourd'hui.

Dès l'entrée, un crucifix de grande dimension apparaît au chœur derrière l'autel. Une auréole brillante entoure le front divin cruellement ensanglanté par la couronne d'épines ; le regard tourné vers la terre possède une singulière expression de miséricorde et de douceur. Les cinq plaies ruisselantes rougissent le bois de la croix. Autour de l'arbre sacré se tiennent les témoins des souffrances et de la mort d'un Dieu. Marie, debout, dans l'attitude de la plus vive douleur, attache sur son fils des yeux pleins de larmes. De l'autre côté, à gauche, se trouvent saint Jean, le disciple bien-aimé, et Marie-

Madeleine ; celle-ci embrasse les pieds du Sauveur crucifié et les arrose de ses pleurs. Dans le lointain se dessinent les remparts de Jérusalem, la cité ingrate et déicide.

Au-dessous de cette représentation du sanglant mystère de notre Rédemption, disposée d'une manière si expressive par le P. Chevrier, se dresse l'autel où se renouvelle chaque jour le sacrifice non sanglant du calvaire. Deux anges prient, chacun d'un côté ; leur attitude est saisissante ; elle invite les hommes à adorer avec eux Celui qui leur inspire un si profond recueillement.

A gauche du Christ, du côté de l'épître, se trouve l'humble chaire où le Père fit entendre si souvent sa douce et pénétrante voix. Tout auprès s'élève l'autel de la Sainte Vierge, invoquée en ce lieu sous le nom de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Elle tient entre ses mains la couronne d'épines ; ses regards, baignés de pleurs, sont tournés vers le ciel ; autour de la statue, sept petits tableaux représentent les sept glaives qui transpercèrent son cœur virginal et maternel, c'est-à-dire sept des scènes principales de la vie et de la Passion de son Fils.

Le bon Père, qui aimait tant l'ouvrier, et qui cherchait tous les moyens de le relever à ses propres yeux et de le conduire au divin Ami des pauvres et des humbles, n'a pas oublié le modeste mais glorieux artisan à la garde duquel Jésus daigna confier ses jeunes années. Saint Joseph a son autel du côté de l'Evangile. Ses traits vénérables et doux respirent la confiance. De sa main gauche il soutient le Fils de Dieu ; dans sa main droite est le lys de la virginité. Sa statue, comme celle de Marie, est entourée de sept médaillons qui rappellent des circonstances les plus mémorables de sa vie : son mariage avec la Sainte-Vierge, la naissance de l'Enfant Jésus, la circoncision,

la fuite en Egypte, Jésus au milieu des docteurs, la vie cachée à Nazareth et la mort de saint Joseph.

La sainte table, qui est la barrière même qui, autrefois, séparait les musiciens des danseurs, est très simple ; elle est là pour dire que Dieu appelle à lui les pécheurs et que, dans cette maison, ils doivent maintenant se tourner vers lui et lui donner tout leur cœur. Au-dessus de la table de communion, tout en haut du chœur, on lit en grosses lettres le commandement nouveau que Jésus-Christ est venu apporter au monde : Aimez-vous les uns les autres. On ne peut entrer à la chapelle sans être frappé par cette parole qui résume tout l'Evangile. Peut-il y avoir de meilleure prédication ? Six grands saints auxquels le P. Chevrier avait beaucoup de dévotion, ont aussi leur place dans la chapelle. Ceux du côté de l'Evangile sont les trois principaux qui ont porté le nom de François : saint François d'Assise, saint François de Sales, saint François Régis ; les yeux levés au ciel, perdus dans la contemplation, ils enseignent qu'il faut penser à Dieu et mener une vie pure. De l'autre côté, saint Pierre, saint Paul et saint Jean-Baptiste rappellent les grands prédicateurs de l'Evangile.

Les murs sont garnis de tableaux ; les uns sont des ex-voto, témoignages d'une grâce obtenue ; les autres, placés là comme ornement, représentent différents sujets. Mais parmi tous, on en remarque vingt et un que le P. Chevrier affectionnait beaucoup et qu'il a fait poser lui-même, toujours pour instruire les âmes. En effet, ces tableaux sont des images avec des réflexions qui expliquent les vertus, les sacrements et différents autres sujets chrétiens. Ils sont placés de manière à ce qu'on puisse les lire sans difficulté. Aussi voit-on souvent des personnes debout devant eux s'y instruire de leurs devoirs que beaucoup ont oubliés ou n'ont jamais bien exactement connus. On nous a

raconté que M. Chevrier, quand il venait au Prado voir son fils et ceux qu'il appelait paternellement ses petits-enfants, se plaisait particulièrement à parcourir ces tableaux au grand mécontentement de Mme Chevrier qui était toujours pressée et qui le tirait par l'habit en murmurant tout bas.

Le P. Chevrier qui aimait tant ces trois beaux livres : la Crèche, le Crucifix et le Tabernacle, a voulu qu'ils fussent tous trois présentés spécialement aux fidèles. Il a donc ajouté à la chapelle du Saint-Sacrement deux autres petits sanctuaires, la Crèche et le Sépulcre. Tout le monde aime à visiter ces lieux bénis ; ils laissent une grande impression dans l'âme. La Crèche est d'une simplicité ravissante ; elle est formée de rochers. Là sont représentés, d'un côté le mystère de l'Annonciation, de l'autre la naissance du Fils de Dieu. Le Père n'a rien oublié, pas même le bœuf et l'âne qui sont de grandeur naturelle. La Sainte Vierge et saint Joseph, deux statues de grandes dimensions, semblent parler ; le Dieu-Enfant, couché sur de la paille, sourit à ses adorateurs.

La chapelle du Sépulcre n'est pas ornée avec moins de goût. Elle est aussi formée comme une grotte. Quand on approche de Jésus étendu et mort, et qu'on le considère un instant, on est vivement touché, on voit de larges plaies qui ont horriblement déchiré son corps. Deux anges l'adorent. A droite, dans une petite niche, se trouve Marie, la Mère de Douleurs, et de l'autre côté, à gauche, est Marie-Madeleine, toujours dans l'attitude de la plus grande affliction. C'est là devant le sépulcre du Sauveur que chaque vendredi après la messe, le Père Chevrier venait faire la dévotion à la Passion ; il récitait les bras en croix avec toute la communauté sept *Notre Père* et sept *Je vous salue Marie*. Ces sujets simples, grandioses et vivants attiraient les foules à la chapelle ; c'est ainsi que le

P. Chevrier arrangeait tout pour parler à l'imagination du peuple de la Guillotière.

S'il mettait un si grand soin à orner le saint Lieu, il n'en mettait pas moins à expliquer les mystères qu'il exposait à ses chers ouvriers de façon à frapper vivement leurs sens. Quand il parlait à la chapelle, c'était avec une simplicité et une onction admirables ; il était comme un père au milieu de ses enfants, mettant à leur portée les enseignements les plus élevés. Le dimanche surtout, à la sainte Messe, on était ravi de l'entendre. Après avoir lu l'Evangile, déjà si simple par lui-même, il en donnait une explication qui le simplifiait encore, s'il est possible, et en déduisait des applications pratiques. Pas une de ses paroles n'était perdue ; il prêchait pour se faire comprendre, non pour se faire admirer ; mais aussi que de conversions, que de résolutions prises pour avancer dans la vie spirituelle ! Dieu seul a pu les compter. Il nous suffit de rappeler une de ses confidences : « Je ne crois pas qu'il se passe une semaine sans que je voie le bon Dieu prendre ici dans ses filets quelque gros poisson. » Maintenant encore, ce même genre de prédications, qui se conserve au Prado, continue à y produire les meilleurs résultats.

Il était populaire, non seulement dans sa parole, mais dans ses cérémonies. Rien de plus simple mais rien de plus touchant que la nuit de Noël au Prado. Cette chapelle des pauvres fête pauvrement, mais de tout cœur, le roi de la pauvreté ; et tous ceux des sujets de ce roi qui ont le bonheur de le connaître sont heureux de se priver de sommeil pour venir lui rendre leurs devoirs. Avant l'heure de l'office, la chapelle est déjà remplie, et, à la lueur des cierges, on peut remarquer la joie peinte sur tous les visages. De nouveaux adorateurs arrivent, le Sépulcre et la Crèche se remplissent à leur tour ; les allées, les escaliers

conduisant à la porte d'entrée, regorgent de monde ; il n'y a plus de place, beaucoup sont obligés de se tenir debout ; ils ne pourront s'asseoir pendant tout l'office, mais que leur importe un peu de gène en ce moment solennel ? Le plus grand recueillement règne dans cette multitude pressée. Une petite crèche bien ornée, mais vide encore, a été préparée dans le chœur, devant le maître-autel. A onze heures et demie, le clergé, organisé en procession, fait son entrée à la chapelle, avec des cierges allumés, en chantant le « *Gloria in excelsis Deo* ». Cette petite procession arrive par le Sépulcre ; elle accompagne le petit Jésus que le célébrant apporte entre ses mains ; derrière lui viennent deux autres prêtres, revêtus comme lui de la chape. Tandis qu'ils traversent lentement la chapelle, chacun peut contempler au passage le divin Enfant dont les petites mains se tendent pour bénir et répandre ses grâces. Qu'il était beau de voir alors le Père regarder lui-même, avec une tendresse rayonnante, et présenter à tous le nouveau-né muet mais souriant. Ah ! il n'a pas besoin d'ouvrir la bouche pour parler au cœur de ces pauvres gens ! Il s'est fait un des leurs : « Je suis indigent comme vous, leur dit-il, comme vous je serai obligé de travailler pour gagner mon pain ; j'aurai à souffrir, j'aurai à pleurer ; venez à moi, car je vous ressemble et je vous aime ! » En vérité, ce spectacle était ravissant, on voyait les visages se tendre vers le Père, afin de voir de plus près le charmant petit Jésus. Arrivé au chœur, le Père dépose l'Enfant dans la crèche et les voix des hommes, s'unissant à celles des anges, entonnent le « *Christus natus est* ». Suivent quelques paroles d'explication et d'exhortation sur la fête, après quoi on célèbre la messe de minuit.

Mais le plus beau, le plus consolant de la fête, était dans le nombre des communions. Bien souvent on a vu des larmes couler des yeux.

Après la messe, on portait le petit Jésus dans la chapelle de la Crèche, et là de nombreux visiteurs venaient encore s'agenouiller et prendre congé de lui avant de se retirer.

Parmi toutes les prédications, il en est une autre que le P. Chevrier estimait au plus haut point : le Chemin de la croix. Chaque dimanche, à la réunion du soir, quand il n'y avait point de grandes fêtes, il faisait un chemin de la croix prêché. Du haut de la chaire il prenait la parole et, avec un accent toujours ému, invitait les assistants à le suivre sur la trace sanglante du Sauveur. Cette petite exhortation terminée, il se rendait à la première station, pendant le chant du cantique traditionnel et du *Sancta Mater*. Là, avant la prière d'usage, il se tenait debout, la croix à la main, et parlait sur le fait dont la station rappelait le souvenir. Il terminait l'exercice par une allocution qui tendait à faire prendre à tous de fermes résolutions, afin de s'appliquer les souffrances du Rédempteur. Comme on peut le comprendre, cette manière de parcourir la voie douloureuse impressionne vivement les âmes. Lorsque le P. Chevrier racontait, peignait, priait, suppliait, les larmes de son auditoire se mêlaient parfois aux siennes et il était obligé de suspendre, dans un commun sanglot, l'explication commencée. Qui mieux que lui sentait ce qu'il y eut de douloureux et d'humiliant dans cette Passion divine ? Qui mieux que lui comprenait le prodige d'amour du Créateur mourant pour sa créature ingrate, qui le renie et qui l'insulte ? Le P. Chevrier disait un jour qu'il n'avait presque jamais fait le chemin de la croix sans voir venir chez lui, à la suite, quelque pécheur repentant. Il faut l'avoir entendu, en ce moment-là, pour comprendre ce que c'est qu'une prédication populaire. A la huitième station surtout, il faisait frissonner son auditoire en commentant les paroles de Notre-Seigneur aux saintes femmes de Jérusalem : « Si

l'on traite ainsi le bois vert, comment sera traité le bois sec ? » Il a vivement recommandé que ce genre de prédication se continuât après lui. On lui obéit fidèlement, et les dimanches on peut toujours venir au Prado, dans cette maison qui fut jadis celle des pécheurs, méditer et pleurer sur les souffrances endurées par un Dieu pour racheter le péché.

C'est encore pendant la semaine sainte que le Prado, au temps du P. Chevrier, prenait un aspect et un caractère tout particulier.

Le jeudi-saint, le reposoir s'élevait sur des proportions gigantesques, représentant un sujet eucharistique ou de la Passion. Le plus souvent, c'était l'allégorie du divin prisonnier, rappelant à la fois l'hôte immobile de nos autels et la victime arrêtée par les Juifs. Tout le chœur de la chapelle était occupé par une prison dont le grillage laissait apercevoir Jésus séquestré, s'offrant à son Père pour le rachat du monde. Une chaîne symbolique s'enroulait autour de ses mains afin de mieux faire comprendre sa condition de captif.

On a représenté aussi autrefois, sur un dessin tracé par le P. Chevrier, une tente dans le désert pour signifier les effets de la sainte Eucharistie dans le monde, selon la parole de l'ange au prophète Elie dans la solitude d'Horeb. Le prophète s'était enfui ; il était accablé de lassitude et tombait épuisé sur le chemin. Alors un messager céleste lui apparaît, lui offre un pain fortifiant et lui dit : « Lève-toi et mange, car il te reste encore une longue route à faire ! » Le P. Chevrier cherchait ainsi à se conformer aux intentions de l'Eglise, en montrant à la foule, par une représentation sensible et qu'il expliquait en personne, les fruits de l'Eucharistie instituée à pareil jour. Le Saint-Sacrement lui-même était caché sous cette tente, qui était très riche, occupait le milieu du chœur et attirait tous les regards et toutes les adorations.

Une autre fois on figura la dernière cène : Jésus à table, au milieu de ses apôtres, levait les yeux au ciel et bénissait le pain et le vin qu'il changeait en son corps et en son sang. Jean appuyait sa tête sur son cœur ; Judas, sombre, calculait et conspirait dans un coin. Il arriva aussi de montrer l'agonie de la nuit suprême dans le jardin des Oliviers : les disciples endormis de fatigue, Jésus priant au-delà du ruisseau et succombant de terreur à l'aspect du calice qu'un ange lui présente, tout en le fortifiant ; enfin, dans le lointain, Judas et les Juifs rôdant avec des torches.

A la vérité, ce sujet emprunté à la Passion pouvait detourner l'attention de la sainte Eucharistie, qui est, pour l'Eglise, le seul objet de la fête du jeudi-saint. Mais en France, l'usage s'est établi de prêcher la Passion ce jour-là. Le P. Chevrier avait soin seulement que la sainte Eucharistie ne fût pas oubliée. Le Tabernacle renfermant les saintes espèces était toujours bien apparent, indiqué manifestement par une auréole de lumières.

Bref, et c'était là le but à atteindre, ces représentations diverses faisaient du bien ; elles restaient gravées dans les cœurs chez des ouvriers dont plusieurs n'entraient peut-être à l'église que ce jour-là de toute l'année. La parole claire et chaude du prédicateur populaire animait ces scènes, les fixait profondément dans la mémoire et réveillait, au moins pour un instant, la foi endormie. Il en faut dire autant des commentaires dont il accompagnait, dans la récitation du chapelet, les mystères du Rosaire. Combien d'auditeurs emportèrent, comme une flèche au fond du cœur, quelques bonnes pensées, fruit de l'image contemplée avec saisissement, ou d'une réflexion tombée des lèvres du commentateur ! Cette pensée mûrissait ensuite dans le silence ou dans la maladie, ou après un chagrin. Rien de plus irrégulier, de plus capricieux, en apparence, que l'heure de la

grâce. Mais combien de fois la semence qu'on croyait perdue a germé sous la pluie des larmes, pluie féconde entre toutes, et produit subitement, au milieu du désert, le fruit précieux du salut éternel !

La soirée du jeudi-saint était particulièrement fructueuse au Prado. La petite chapelle, durant plusieurs heures, ne désemplissait pas, quoique la circulation fût continuelle et qu'on établit, pour portes de sortie, les deux portes de la sacristie et du corridor des enfants de la première communion. On voyait des visiteurs prendre le lavabo dans la sacristie pour un bénitier, ou imiter maladroitement ce qu'ils voyait faire et ébaucher sur leur front des signes de croix qu'ils ne savaient comment achever. Ils n'étaient donc point blasés sur les cérémonies religieuses, et c'est sur ces gens-là, surtout, qu'elles faisaient le plus d'impression sitôt qu'ils arrivaient à en comprendre le sens.

Le P. Chevrier faisait baiser son crucifix à tous ceux qui se présentaient à la balustrade de la communion, mais il y procédait lentement, s'arrêtait pour glisser dans quelques oreilles des recommandations particulières, et allait même jusqu'à engager de petits dialogues. A l'un il demandait des nouvelles d'une femme ou d'un enfant malade, à l'autre quel jour il viendrait se confesser. A un troisième, qui sortait de l'usine tout noir et tout crasseux : « Le dehors est un peu noir, mais le dedans est blanc, n'est-ce pas ? — Hum ! mon père, s'il faut dire la vérité, on nettoie plus souvent le dehors que le dedans... — Que m'apprenez-vous là, mon cher ami ? Mais nous voici au moment des grands nettoyages, je vous attends après-demain. — C'est que, mon Père, il y a si longtemps... — Raison de plus, il importe encore plus d'être propre dans sa conscience que sur ses habits ; à après-demain, n'y manquez pas ! » L'ouvrier revint en effet le samedi-saint ; depuis que le Père lui avait parlé de ce nettoyage

à faire, sa conscience, jusque-là trop accommodante, ne lui avait plus laissé de repos.

Cette cérémonie du baisement du crucifix ne durait pas moins de deux ou trois heures. Le Père, dans ses dernières années, y reçut quelquefois des lumières spéciales. Une dame a raconté ce qui suit :

« Un soir de jeudi-saint, j'eus l'idée d'amener avec moi au Prado une jeune femme qui ne fréquentait guère les églises, mais dont je ne pensais pas que les habitudes privées eussent rien d'irrégulier ; c'était la femme d'un employé de la mairie. Nous nous avançâmes toutes deux pour embrasser le Christ et elle présenta en même temps son enfant qu'elle tenait dans ses bras. Le Père s'arrêta devant elle et lui dit à voix basse, d'un ton de doux reproche « : Le bon Dieu voudrait que cette mère se comportât mieux à l'égard du petit ange qu'il lui a confié ! » Nous sortimes. Elle était rouge, irritée et me reprocha d'avoir renseigné le bon Père sur sa conduite à l'égard de son enfant. Je lui répondis que je n'avais jamais parlé d'elle au Père, et que d'ailleurs j'ignorais ce à quoi il avait voulu faire allusion. De plus en plus fâchée, elle m'évitait désormais et resta quelque temps sans me parler ; puis elle vint me trouver un jour et me dit : « Vous me certifiez que vous n'avez pas parlé de moi au P. Chevrier ? — Non seulement je vous l'affirme, mais je vous le jure. — En ce cas, retournons au Prado. — Pour vérifier si je vous dis vrai ? — Non, pour revoir le Père ; il faut que je lui dise tout ! » Nous retournâmes ensemble, elle se confessa, et depuis elle est une fervente chrétienne, pratiquant sérieusement ses devoirs d'épouse et de mère. »

Pour contenir la foule et mettre un peu d'ordre à l'entrée, on fut bientôt obligé d'avoir deux gardes urbains, que la municipalité accorda gracieusement. Leur présence, en 1880, faillit amener une véritable

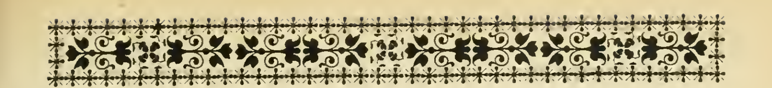
émeute. On avait cru devoir suspendre toute entrée de 8 à 10 heures. Les visiteurs crurent que l'autorité civile faisait fermer la chapelle et ils s'en prirent aux deux représentants de la police. C'était l'année des expulsions des religieux; de là cette supposition qui, heureusement, n'avait rien de fondé.

Le même jour, à trois heures, avait lieu la cérémonie du lavement des pieds, et chaque année elle continue à amener dans la modeste chapelle une foule avide de contempler la beauté des usages établis par l'Eglise, en commémoration des événements de la grande semaine. Comme le P. Chevrier était bien à sa place, prosterné devant ces enfants et leur baisant les pieds après les avoir lavés ! Quelle humilité et aussi quelle affection ! On sentait dans sa voix tremblante un écho de celle de Jésus, lorsque, s'adressant aux Apôtres dont il allait se séparer, il les appelait *Filioli*, mes petits enfants. Comme il racontait bien le dialogue du divin Maître et du naïf Pierre refusant d'abord ses pieds, puis offrant sa tête et ses mains, lorsqu'il apprend que c'est la condition nécessaire pour avoir part au royaume de Dieu ! Et qu'il savait bien commenter la leçon que Jésus adresse à ses Apôtres après cet acte d'humilité : « Savez-vous ce que je viens de faire ? Vous m'appelez Maître et je le suis effectivement. Si donc moi, votre Seigneur et votre Maître, je vous ai lavé les pieds, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres ; car je vous ai donné l'exemple pour que vous fassiez comme j'ai fait moi-même. » Les commentaires du P. Chevrier montraient que ces paroles, profondément méditées, étaient le principe générateur de toute sa conduite. Les enfants s'en laissaient pénétrer à leur tour. Ils entendaient que cette cérémonie est l'image de la purification des consciences, indispensable pour recevoir la sainte Eucharistie à laquelle on les préparait, et que Notre-Seigneur avait lavé les pieds à ses disciples afin de les disposer, eux aussi, à leur pre-

mière communion qui eut lieu quelques instants après. N'est-ce pas là le secret de ces premières communions si belles, si consolantes et capables de laisser sur la vie entière une empreinte ineffaçable ?

Ayant déjà parlé du chemin de la croix au Prado, nous ne dirons rien de celui qui s'y faisait le vendredi-saint à trois heures, et dans lequel on se serait cru transporté à Jérusalem. Notons seulement la scrupuleuse exactitude avec laquelle le P. Chevrier s'acquittait de tout ce que prescrit la liturgie, dans les diverses fêtes de l'année. Il ne s'abandonnait à ses propres inspirations qu'en ce qui n'a pas été prévu et réglé. Mais l'Eglise n'avait pas de ministre plus docile ; il faisait ses délices des cérémonies dont nul mieux que lui n'avait pénétré la signification et qui ne sont autre chose que l'interprétation des sentiments intérieurs et l'image extérieure de vérités inaccessibles à nos sens.





CHAPITRE XIV

Influence populaire du P. Chevrier



Les résultats obtenus avec si peu de ressources et en opérant sur des éléments aussi défectueux que l'étaient des enfants des rues, commencèrent à attirer sur l'apôtre de la Guillotière l'attention de toute la ville. La curiosité, les préventions même et les calomnies valurent au P. Chevrier plus d'un visiteur. D'autre part, il était si bon qu'il suffisait de l'avoir vu une fois vous sourire, ou sourire à un malheureux, pour être séduit, enthousiasmé. Sa douce charité lui gagnait tous les cœurs. On ne trouvait pas en lui l'austérité de certains saints, mais seulement la tendresse. Pour mon compte, disait une religieuse, je suis allée souvent chez le curé d'Ars et souvent chez le P. Chevrier. A Ars, j'étais intimidée, je voyais la sainteté se manifester, mais d'une façon sévère, c'était pour moi la manifestation du Dieu de l'Ancien Testament. Au Prado, il n'en était pas de même, j'étais tout de suite à mon aise, il me semblait voir Notre-Seigneur assis au milieu des enfants ou s'entretenant avec les pécheurs.

Aussi peut-on dire qu'après avoir un peu étonné et quelque peu scandalisé par la réputation qu'on lui avait

faite, le fondateur du Prado fut estimé aussitôt que connu tel qu'il était en réalité, et que la vénération ne tarda pas à succéder à l'estime. Le peuple ne se pique pas de nuances, pas plus dans ses affections que dans ses haines ; les gens qui avaient été des plus vifs contre le P. Chevrier, furent subitement tout à lui ; la rue qu'il habitait, le faubourg tout entier l'adoptèrent, se l'approprièrent, le regardèrent comme leur honneur, leur propriété, leur chose. Nous aimons à nous représenter la Guillotière dans la personne de ce porte-faix, solidement musclé et connu entre tous, nômmé Rambau, qui, rencontrant M. Chevrier, venait à lui, pleurait comme un enfant au souvenir des jours qu'il avait passés chez lui, et lui mettant une large main sur l'épaule, ne savait que répéter, dans son langage faubourien : « Père, ô Père ! » puis ajoutait en se tournant vers la foule : « Ah ! c'est un bon *zigue*, celui-là, c'est lui qui m'a rendu honnête homme ! »

Dès le temps de son vicariat de Saint-André, après les inondations de 1856, sa popularité était si grande que, reconnu et acclamé par la foule, il avait dû se dérober à une ovation en se sauvant par une allée de traverse. Ce fut bien autre chose après l'installation définitive au Prado. Plus d'une fois il fut obligé de demander asile dans les magasins pour se soustraire aux manifestations de la rue. Un jour, sur la place du Pont, il attendit ainsi plusieurs heures chez les demoiselles de la Mairie, ses bienfaitrices; les personnes qui le savaient dans cette maison, refusaient absolument de circuler.

Il était souvent accosté dans la rue, soit par ses anciens pupilles qui venaient le saluer et lui témoigner leur gratitude, soit par des indiscrets ou des moqueurs. A moins d'être appelé pour affaire pressante, il s'arrêtait toujours et ne savait se refuser à personne. Ces rencontres avaient souvent plus d'imprévu que de charme; elles amenaient des incidents pittoresques dont il tâchait

de tirer parti pour le bien des âmes. Un jour il fut heurté par un jeune homme qui, visiblement, n'avait pas eu la précaution de mettre assez d'eau dans son vin : « Maladroit ! s'écria l'ivrogne. — Mon ami, répondit doucement le Père, voulez-vous que je répare ma maladresse en vous aidant à rentrer chez vous ? — Je veux bien, mais n'êtes-vous pas le curé du Prado ? — Oui, mon ami, bien à votre service ! » Et ils s'en allèrent, bras dessus, bras dessous, l'un titubant, l'autre tâchant de tenir ferme pour deux. Avant la séparation, le jeune homme leva sa casquette en l'air, au bout de son bras et se mit à entonner à pleins poumons, sur un air du Prado, un refrain dont la composition lui coûta peu de frais d'imagination : « Vive le P. Chevrier, le P. Chevrier, le P. Chevrier ! »

Un autre jour, en revenant de Saint-Fons, le Père rencontre, à la porte d'un cabaret un buveur en blouse qui se lève, l'arrête, et lui dit, en lui mettant la main sur l'épaule : « Ah ! il y a du fiel là-dessous ! Si tous ces porte-soutanes pouvaient nous faire crever de faim, ils n'y manqueraient pas ; tous fainéants, gourmands, qui s'engraissent de la sueur du pauvre peuple. » Le Père gardait le silence, attendant qu'il eût fini. Enfin, lorsque l'autre eut épuisé son vocabulaire anti-clérical :

« — Ils vous ont donc fait bien du mal, ces coquins de curés ? lui demanda-t-il avec son bon sourire.

« — Oui, c'est-à-dire pas à moi, mais on sait ce qu'on sait, on lit les journaux ! Moi je n'ai jamais eu affaire qu'une fois dans ma vie à un curé, c'est à celui de chez nous, quand je fis ma première communion, et, ma foi, c'est encore un brave homme ; mais les autres !...

« — Mon ami, lorsqu'on n'est pas un imbécile, mais un homme disposé, comme vous, à raisonner, il ne faut pas s'en rapporter, il faut juger par soi-même. Regardez-moi : je suis aussi un porte-soutane ; est-ce que j'ai l'air d'un égorgeur du peuple ?

« — Vous, peut-être bien que non, vous ressemblez à celui de chez nous.

« — Eh! bien maintenant, mon ami, vous en connaîtrez deux, et le second ressemble plus que vous ne pensez au premier. Moi aussi, je fais faire des premières communions, je passe ma vie à élever pour cela des enfants pauvres, et, qui sait, dans mon petit bataillon, il y en a peut-être des vôtres en ce moment.

« — Où cela ?

« — Là-bas, dans une grande baraque qu'on appelle le Prado.

« — Mais alors vous êtes le P. Chevrier ?

« — Lui-même, mon ami.

« — Oh ! je vous connais, alors ! j'ai entendu parler de vous, je sais que vous êtes un ami du pauvre peuple. Eh ! bien, pour réparer toutes les sottises que je vous ai adressées, je veux trinquer avec vous, je veux vous payer un canon.

« — Merci, mon cher ami, je veux bien trinquer avec vous, mais chez moi. Venez donc me trouver au Prado ; vous y rencontrerez peut-être aussi d'autres curés, cela augmentera la collection des curés de votre connaissance qui ne s'abreuvent pas de la sueur du pauvre peuple. D'ailleurs, vous n'êtes pas le premier à qui j'entends faire ce raisonnement : le curé de chez nous est bon, ce sont les autres qui ne valent rien. Chacun de son côté fait la même observation ; en sorte qu'en additionnant toutes ces appréciations séparées, il se trouve qu'ils sont tous bons. Défiez-vous désormais, mon ami, de certains journaux et des beaux parleurs de cabarets : soyez un homme, et rapportez-vous en à vous-même.

« — Oh ! oui, P. Chevrier, j'irai vous voir ; pardon de ce que j'ai pu vous dire.

« — Au revoir, mon cher ami, je compte sur votre visite. »

Egalement en revenant de Saint-Fons, il lui arriva

une autre aventure qu'il a racontée lui-même ; laissons-lui la parole.

« La nuit tombait. Je fus subitement arrêté par deux grands jeunes gens qui se mirent en devoir de me dévaliser. Je les laissai tranquillement faire, n'éprouvant aucun trouble et fort peu de regrets : ma bourse était vide ; ma montre seule avait pour moi quelque valeur, mais on peut, à la rigueur, se passer de montre. Ils tenaient déjà l'une et l'autre lorsque, tout d'un coup, l'un d'eux s'écria : « Malheureux que nous sommes, c'est le P. Chevrier ! » Là-dessus, je les vois qui se jettent à mes pieds, me demandent pardon et me supplient de reprendre mon bien. C'étaient deux de mes anciens ; ils avaient fait leur première communion au Prado, mais, à cause de l'obscurité, ne m'avaient pas reconnu tout d'abord. Ils me dirent leurs noms ; je me les rappelai fort bien. Ils voulaient se sauver ; je les retins et les remerciai de m'avoir fourni l'occasion d'un bon acte d'humilité. — Mes enfants, leur dis-je, il paraît que la besogne que je fais au Prado n'est guère solide, puisque je vous retrouve voleurs de grands chemins... Et si j'allais vous dénoncer à la police ? — Oh ! Père, vous ne ferez pas cela ! — Non, mes enfants, voilà ce que je ferai. Je vous emmène, vous vous dénoncerez vous-même à la justice du bon Dieu, toujours prête à pardonner, et j'espère que vous rentrerez ensuite dans le droit chemin. Ils me suivirent, la tête basse, et déjà pleins de repentir. Je les gardai quatre jours. »

Un homme riche de Lyon, entendant dire beaucoup de bien et beaucoup de mal de M. Chevrier et ne sachant à quelle opinion s'arrêter sur son compte, voulut en avoir le cœur net. C'était tout au commencement de l'installation au Prado. Cet homme vint frapper un soir à la porte de la maison et se présenta comme un ouvrier sans travail ; il demandait un abri et du pain ; à l'en croire, il n'avait rien mangé encore ce jour-là.

Les enfants allaient se coucher; le P. Chevrier rentrait, en retard sur l'heure ordinaire ; sa soupe l'attendait. On le prévient qu'un indigent le demande ; il se rend au parloir et le prétendu ouvrier sans travail lui explique son affaire. « Mon ami, lui répond le Père, vous tombez bien mal, tout mon monde a soupé et je ne crois pas qu'il nous reste grand'chose en fait de provisions ; je vais voir, attendez-moi. » Il revint au bout d'un instant : « Mon ami, il y a encore une soupe, la voici, prenez et mangez. » L'inconnu ne se fit pas prier, il avala la soupe, la trouva fort mauvaise et demanda au Père, en lui rendant l'assiette : « Vous attendiez donc quelqu'un, que vous aviez une soupe en surplus ? — Non, mais cette soupe était la mienne. — Comment, la vôtre ? Mais alors vous allez vous coucher l'estomac vide ? — Qu'importe ! N'ayez pas de regrets, j'avais dîné aujourd'hui, moi, et je n'en déjeûnerai que mieux demain matin. »

L'épreuve était concluante pour le visiteur ; confus et balbutiant, il se retira. « Mais, insista le Père, ne demandiez-vous pas aussi à loger pour la nuit ? — Je m'arrangerai autrement, mon Père, bonsoir, je vous vaux assez de privations comme cela ! »

Le lendemain, il envoya une forte somme d'argent pour payer sa soupe, et le Prado n'eut pas désormais de plus grand défenseur ni de bienfaiteur plus fidèle.

Le P. Chevrier ne refusait jamais l'aumône à personne, à moins d'impossibilité absolue. « Le prêtre, disait-il, doit toujours avoir quelque chose en réserve pour le malheureux qui réclame son secours. »

On venait parfois lui demander des services bien extraordinaires. L'excellent chrétien qui administra le département du Rhône après la guerre, M. Ducros, avait par un arrêté, réduit considérablement à Lyon le nombre des débits, où trop souvent l'on ne sert aux ouvriers que des liqueurs frelatées, très nuisibles à la santé. Cela ne faisait pas l'affaire de la mère Dènesson qui tenait une

petite buvette au bout du pont du Midi, à la Guillotière. C'était son unique gagne-pain pour élever les petits orphelins que son mari lui avait laissés. Que faire dans sa détresse ? Une idée lumineuse lui vint. Si j'employais le crédit du P. Chevrier, se dit-elle, peut-être trouverions-nous grâce auprès de M. le Préfet. Vite, la voilà chez M. Levrat, médecin du Prado. Elle lui expose sa misère, tout en faisant valoir qu'elle exerce très honnêtement son petit commerce, et ajoute avec supplications : « Vous êtes l'ami du P. Chevrier ; dites-lui de grâce, d'aller à l'Archevêché, de plaider notre cause auprès de Monseigneur, et d'obtenir un mot pour M. le Préfet en faveur d'une pauvre mère de famille. « M. Levrat se rend au Prado, en songeant à ce qu'il pourrait bien dire, et fait connaître au P. Chevrier sans rire l'objet de sa visite. « Je vois encore, raconte le docteur, le bon Père, debout devant moi et s'écriant : « Mais à quoi pensez-vous ? Mon Dieu, quelle commission ! » et ajoutant après quelques instants de réflexion : « Eh bien, j'y irai ». Le lendemain, la mère Dènesson revenait toute joyeuse remercier M. Levrat. Elle avait son permis. Monseigneur Ginoulhiac avait bien voulu s'occuper d'elle. Le P. Chevrier avait gagné son procès.

Lorsqu'il apprenait qu'un incendie venait de se déclarer dans le voisinage, il partait à la tête de sa petite famille et se faisait un devoir de payer d'exemple et de se mettre à la chaîne. La nuit surtout, il arrivait toujours des premiers à l'appel du feu, si bien qu'un de ses amis voulut acheter une pompe pour le bataillon du Prado. Il refusa : l'exercice de la pompe eût trop détourné les enfants du genre d'occupations pour lequel il les réunissait dans sa maison. Il avait déjà bien assez de peine à les retrouver tous et à les ramener sans désordre, à la fin de chaque expédition nocturne contre les incendies. « Il me faudrait un sifflet, disait-il, ma voix n'est pas suffisante. » Sur le conseil de son ami, M. Boulachon,

les petites filles du Prado lui firent ce cadeau à sa fête ; elles lui achetèrent, pour la Saint-Antoine, un gros sifflet bien strident. On devine combien ces petits détails, racontés par les enfants, étaient de nature à augmenter dans le quartier la popularité du bon Père.

Cette popularité n'était guère moindre dans la partie du Dauphiné où il allait se reposer quelquefois et commençait déjà à s'étendre au loin, à travers la France.

M. l'abbé Benoît-Grange, curé de Saint-Jean-de-Soudain, près de la Tour du-Pin, raconte que son arrivée était aussitôt signalée et connue à plusieurs lieues à l'entour, et que sa présence créait une sorte de pèlerinage au hameau de Chatanay. Sa bonté attirait tout le monde. « Il se prêtait à tout ce qu'on désirait de lui, dit-il il aurait obéi à un enfant. » Les enfants, il aimait toujours à les avoir auprès de lui ; il les réunissait dans les chemins, leur parlait du bon Dieu, leur distribuait des médailles et par eux gagnait tous les cœurs, à commencer par ceux des mères. »

Une pieuse de femme la campagne était allée faire un pèlerinage à Ars, quelques années après la mort du saint Curé, auquel elle avait eu le bonheur de se confesser plusieurs fois. En revenant, elle exprimait ses regrets qu'il n'y avait plus de saints vivant près de nous, qu'on pourrait consulter dans ses difficultés. Des dames qui étaient avec elle dans la voiture publique de Villefranche, lui répondent qu'elle est dans l'erreur, et qu'il y a un saint à Lyon, à la Guillotière, le P. Chevrier. Elle écrivit alors avec une épingle à défaut de plume, sur son livre des *Heures catholiques d'Ars*, le nom et l'adresse de ce saint qu'elle se promettait bien de venir voir la première fois qu'elle irait à Lyon. Depuis cette époque, elle n'est jamais venue à Lyon, sans aller au Prado parler au Père Chevrier ou prier sur sa tombe ; et elle l'a toujours considéré à l'égal du curé d'Ars.

En 1870, elle demanda si son frère, Antoine D..., qui

était soldat, reviendrait de la guerre. Le Père lui répondit simplement : « Antoine D... reviendra. » Il est revenu en effet, sain et sauf.

Nous trouvons dans la correspondance de M. Dupont, le saint homme de Tours, la lettre suivante adressée le 16 mars 1873, à son ami M. d'Avrainville :

« Une bonne personne, m'écrivant d'Ars, me donne le détail d'une œuvre qui consiste à ramasser, à Lyon, toutes sortes de gens qui n'ont point fait leur première communion. Me trouvant avoir aujourd'hui quelques minutes à moi, je vais vous donner copie du passage suivant de sa lettre : « Il s'agit du P. Chevrier, me « dit-elle, un fils bien-aimé du curé d'Ars, qui, chaque « jour, nourrit à Lyon, dans son établissement pour les « enfants ramassés sans avoir fait leur première commu- « nion, plus de cent cinquante personnes, sans avoir le « sou du lendemain. C'est une suite de miracles de la « Providence... L'autre jour, j'ai vu dans les rangs un « homme de quarante ans... Espérons que de tels saints « pèseront dans la balance. »

« C'est vif, n'est-ce pas ? Un prêtre du Midi, qui vient de traverser Lyon, m'a confirmé le fait. [1] »

Il est remarquable de voir, dans ces récits, toujours unis l'un à l'autre, le nom du curé d'Ars et celui du P. Chevrier. Ces deux saints sont de la même famille.

Nous ferons la même réflexion à propos de ce que disait dernièrement Son Eminence le Cardinal Parochi à M. le Comte de Bourmont, qui dans un entretien avait incidemment prononcé le nom du P. Chevrier : « Le P. Chevrier, ah ! oui, un saint prêtre, le continuateur du curé d'Ars ! »

[1] Vie de M. Dupont, par M. l'abbé Janvier, 2e vol. page 507.





CHAPITRE XV

L'Œuvre Sacerdotale

Nous arrivons au point capital de l'œuvre du P. Chevrier. Nous l'avons remarqué déjà, ce projet ne vint dans l'ordre de l'exécution qu'après celui des premières communions ; mais il le primait dans la pensée qui les avait conçus tous les deux. C'est pour le réaliser qu'il avait quitté Saint-André : à la Cité il ne songeait qu'à cela et c'est pour cela encore qu'il avait fondé le Prado. Aucune difficulté ne put le faire dévier de sa pensée maitresse et le soin de la mettre complètement en pratique est le principal legs qu'il a fait à ses disciples.

Dès le séminaire, il eut le désir de pratiquer les conseils évangéliques dans le ministère ordinaire des âmes. En effet, comme il l'écrivait plus tard : « Il y a pour le prêtre comme pour le fidèle deux voies pour aller à Dieu et remplir la mission qui lui a été confiée : la voie des préceptes et celle des conseils. La première suffit pour aller au ciel, c'est la voie d'un grand nombre ; on n'est tenu qu'à celle-là.

« Mais ceux à qui Dieu en donne la lumière et la grâce doivent suivre la seconde. La voie des conseils est celle de l'amour véritable ; elle glorifie Dieu davantage, elle

contribue plus efficament au salut des âmes, elle attire beaucoup de grâces sur la terre et à l'Eglise et elle assure notre salut.

« Dans cette voie, nous nous rapprochons davantage de Jésus-Christ, en nous conformant à lui, en cherchant à reproduire sa vie dans la nôtre et en n'ayant d'autre désir que de l'imiter le plus parfaitement possible.

« Les religieux observent les conseils évangéliques ; les prêtres séculiers peuvent bien les observer aussi, la perfection est pour eux aussi bien que pour les autres... Elle leur serait même, en quelque sorte, plus nécessaire ; car, dans le cloître, on vit pour soi.

« Tandis que le prêtre dans le ministère vit pour les autres et se doit à tout le monde par le dévouement, le sacrifice et le bon exemple ; il doit avoir comme une auréole de sainteté.

« Dans le ministère, les prêtres ne peuvent-ils pas se rapprocher de Jésus-Christ et être la lumière vivante qui doit briller au milieu des hommes ?

« Les religieux sont dans leur cloître ; mais le prêtre est fait pour vivre au milieu des hommes et il est appelé à faire plus de bien, ayant des rapports nécessaires avec les fidèles.

« Nous devons donc briller dans le monde par notre lumière, c'est-à-dire par nos bons exemples, par nos vertus. Nous devons pratiquer les vertus opposées aux vices du monde, et plus le monde est gâté, corrompu, plus nous devons briller à ses yeux par les actes contraires et l'entraîner, l'étonner par nos paroles et surtout par nos exemples.

« Plus le monde aime le luxe, la richesse, plus nous devons aimer la pauvreté. Plus le monde aime le bien-être, la mollesse, plus nous devons briller par la mortification et la pénitence, la charité et le dévouement. Il faut que le monde voie nos œuvres.

« Toutefois, ceux à qui Dieu accorde la grâce de

suivre Jésus-Christ dans ses conseils ne doivent point mépriser ceux qui n'observent que les préceptes.

« Chacun rendra compte à Dieu des grâces qu'il aura reçues ; on ne doit se glorifier de rien et se garder de dire aucune parole contraire à la charité du prochain ; il faut mettre à profit la grâce de Dieu et ne juger personne. »

— Ah! s'écriait-il un jour, quarante mille prêtres en France, et la foi se perd ! S'il y avait seulement quatre-vingts curés d'Ars, un par département, comme elle serait florissante ! »

La vie de renoncement de ses prêtres rendue visible et tangible au peuple par la pauvreté, était à ses yeux un moyen puissant pour faire le bien. Il écrivait : « C'est dans la pauvreté que le prêtre trouve sa force, sa puissance et sa liberté. Que peut-on contre un prêtre pauvre et détaché ? Aujourd'hui plus que jamais il faut être pauvre pour lutter contre le monde, contre les jouissances terrestres, le luxe et le bien-être qui prennent un accroissement prodigieux partout.

« Le prêtre ne doit pas suivre le monde, il doit aller devant et être son maître pour l'arrêter et le conduire. Si le prêtre fait comme le monde comment pourra-t-il le conduire et l'instruire ? A nous d'agir autrement que le monde, et de lui donner des exemples opposés aux siens.

« Si le luxe, le bien-être et toutes ces choses extérieures eussent été nécessaires, Notre-Seigneur Jésus-Chrit les aurait bien employés ; mais non, il les a rejetés bien loin de lui. Il n'a eu pour maison qu'une étable, pour lit qu'un peu de paille ; il n'a eu pour mourir qu'une rude croix et il disait : quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi...

« Saint Jean-Baptiste dans son désert n'avait qu'une peau de chameau sur les épaules et une ceinture de cuir autour des reins, et toute la Judée venait à lui.

« Et Saint François d'Assise qui marchait les pieds nus et un sac sur le dos, attachait-il de l'importance à ces frivolités? Et cependant que d'âmes il attirait à lui ! Il cômptait de son vivant dix mille religieux qui avaient embrassé sa vie...

« Pourquoi les soldats de Jésus-Christ ne pratiqueraient-ils pas la pauvreté comme les soldats de l'Etat ? Ceux-ci portent tout avec eux, déménagent au premier ordre, couchent sur la planche.

« Quel droit avons-nous d'être mieux traités, mieux logés, mieux nourris que les pauvres de la terre ?

« La pauvreté nous tient dans l'humilité, la douceur, la confiance, la prière.

« Il suffit que nos pieds touchent la terre, n'y mettons ni les mains, ni le cœur, ni la tête.

« Il faut bien se rappeler d'ailleurs que la pauvreté volontaire, même celle des religieux les plus pauvres, n'égale pas la pauvreté effective des pauvres de la terre, des mères de famille, des ouvriers sans travail, des malheureux sans nourriture, sans logement. C'est pour cela que saint François de Sales qui aimait vraiment la pauvreté enviait le sort des pauvres et travaillait à devenir semblable à eux.

« N'ayons pas peur, ajoutait le P. Chevrier, d'embrasser la sainte pauvreté ; nous pouvons compter sur la Providence : « Quand je vous ai envoyés, dit Notre-Seigneur à ses apôtres, quand je vous ai envoyés sans bourse, ni sac, ni souliers, quelque chose vous a-t-il manqué ? — Rien » répondirent-ils. *(Saint Luc,* XXII, 35).

« Qu'il est beau, cet homme de Dieu dont les pieds touchent à peine la terre ! Quelle liberté, quelle puissance donne au prêtre cette sainte et belle pauvreté de Jésus-Christ !

« Quelle force il acquiert pour lutter contre les vices du monde !

« Quel exemple il est pour le monde, ce monde qui ne travaille que pour l'argent, qui ne pense qu'à l'argent !

« Et à côté de ce monde matériel, sensuel, un homme tout spirituel, qui ne vit pas pour la terre, qui méprise l'argent et les biens de cette terre, qui ne veut rien de ces choses et qui dit au monde : « Garde ton or et ton argent, mon trésor est dans le ciel ; ma vie, c'est Jésus-Christ.

« Qu'il est beau, qu'il est grand, qu'il est admirable, cet homme ! Et comme le monde doit se retourner en le voyant, et admirer en lui la puissance de la foi, de l'amour, de la confiance en Dieu ! « Où sont-ils, ces hommes ? Ils feront des choses admirables », dit la Sagesse.

« O pauvreté, que tu es belle ! Jésus-Christ mon maître te trouve si belle qu'il veut t'épouser en descendant du ciel, qu'il a fait de toi la compagne de sa vie, et qu'il a voulu mourir avec toi sur la croix.

« Donnez-moi, ô mon maître, cette belle pauvreté : que je la cherche avec sollicitude, que je l'embrasse avec amour pour en faire la compagne de toute ma vie, et puissé-je mourir avec elle sur un morceau de bois comme vous ! *Hoc fac et vives.* »

A Saint-André, le P. Chevrier s'efforça de mettre en pratique ce bel idéal de vie sacerdotale. Il en eut un désir plus ardent encore après les lumières si vives qu'il reçut, au temps de Noël, sur le mystère de la Crèche. Mais il s'aperçut bien vite qu'il ne trouverait point là la liberté nécessaire pour suivre pleinement l'attrait intérieur de la grâce.

Il alla donc à la Cité de l'Enfant-Jésus et put, à son aise, y pratiquer la pauvreté et mener la vie évangélique etapostolique à laquelle il se sentait invinciblement attiré. Dieu lui mit alors au cœur le désir de ne point rester seul dans cette voie. Et, comme nous l'avons dit,

il écrivait dans une de ses retraites : « Je promets à Jésus de chercher des confrères de bonne volonté, afin de me les associer pour vivre ensemble de la même vie de pauvreté et de sacrifice. » Mais il comprit bientôt que ce ne serait que dans une œuvre pleinement à lui qu'il pourrait enfin mettre son projet à exécution avec moins d'entraves et de difficultés.

Il commença par l'œuvre des premières communions. Alors, il vit mieux encore les difficultés, et il écrivit dans son règlement de la maison :

« Il faut une vocation particulière pour cette œuvre. Etant toute spirituelle et ayant pour but l'enseignement religieux et la formation des jeunes âmes à la vie chrétienne, elle ne peut être dirigée que par des prêtres ayant un attrait particulier pour l'instruction des enfants et surtout des enfants pauvres et délaissés.

« Il faut renoncer à toute grande prédication pour se borner à de petites instructions simples et familières, et chercher par tous les moyens possibles à pénétrer dans l'âme des enfants, souvent très ignorants et très grossiers.

« Il faut consentir à passer sa vie avec les pauvres, à ne s'occuper que des pauvres. Pour faire du bien à ces enfants, il faut être avec eux, vivre de leur vie et être au milieu d'eux comme des pères, pour gagner leur cœur et les porter à Dieu.

« C'est pour cela que nous venons soumettre à Son Eminence le règlement de vie que nous nous proposons de suivre, afin qu'avec son approbation nous puissions marcher avec plus de sécurité et de confiance et rendre plus méritoire le genre de vie que nous avons adopté. »

Vers cette époque, il écrivait encore à une personne dévouée à ses œuvres une lettre admirable qui nous montre, avec les tristesses de son âme, le but bien déterminé qu'il poursuivait avec persévérance :

« Bien chère Enfant,

« Je sens tellement mon impuissance et mon incapacité que je dis souvent au bon Dieu : « Mon Dieu, est-ce que « vous ne vous êtes pas trompé en mettant à la tête de « cette grande œuvre un être aussi chétif que moi ? » Je suis si pauvre, si pécheur, si ignorant que, vraiment, si le bon Dieu n'envoie quelqu'un pour faire son œuvre, elle ne peut que périr.

« Que de qualités, de vertus il faut pour établir quelque chose, pour faire bien comme il faut l'œuvre de Dieu ! Je sais bien que Dieu choisit ceux qu'il veut, et les plus petits, les plus pauvres souvent, pour manifester sa gloire et sa puissance, pour que tout le monde puisse dire : C'est bien Dieu qui a fait cela. Mais il faut aussi que ce pauvre être corresponde à la grâce, il faut qu'il soit un homme de prière et de sacrifice, et je sens que je résiste toujours à la sainte volonté de Dieu, que je retarde son œuvre ; il me faudrait quelqu'un là constamment à côté de moi qui me presse et me rappelle ce que je dois faire.

« Que je suis malheureux ! Que je suis à plaindre ! si je ne fais pas ce que le bon Dieu veut, quelle responsabilité ! quel jugement ! quelle condamnation pour moi ! Pendant bien des années, je disais au bon Dieu : « Mon « Dieu, si vous avez besoin d'un pauvre, me voilà ! Si vous avez besoin d'un fou, me voilà ! » Et je sentais que j'avais la grâce de faire tout ce que le bon Dieu aurait demandé de moi ; et maintenant qu'il faudrait agir, je suis paresseux, je suis lâche. Oh ! s'il n'y a pas des âmes qui prient pour moi, qui me poussent, je suis perdu. Si le bon Dieu m'envoyait un bon confrère qui comprît bien l'œuvre de Dieu, alors je me sentirais plus de courage, plus de force ; mais seul, toujours seul, je sens que je n'ai pas la force, ou il me faudrait une grâce extraordinaire que je n'ai pas

encore méritée ; car, les grâces de Dieu, il faut les acheter, et pour acheter les grâces de Dieu on ne saurait trop faire, surtout quand elles doivent contribuer au salut des âmes et à la gloire de l'Eglise.

« Pardon, chère enfant, si je vous parle si ouvertement et si je vous dévoile un peu la tristesse de mon cœur ; mais c'est afin que je puisse trouver en vous une âme qui prie et qui m'aide à accomplir la sainte volonté de Dieu ; car si Dieu a fait le Prado, ce n'est pas certainement pour me donner une propriété de cent mille francs. Qu'en pourrais-je faire ? J'ai tout donné à Dieu et je ne lui ai demandé que la sainte pauvreté pour héritage. Il y a donc quelque autre chose. Eh bien ! aidez-moi à faire ce que le bon Dieu demande, surtout cette œuvre de prêtres pauvres. Le prêtre ! oh ! il n'y a que le prêtre qui puisse faire quelque chose. Le prêtre, c'est tout, c'est Jésus-Christ sur la terre ! Et il faut que je sois un autre Jésus-Christ sur la terre, afin que ceux qui viendront ici puissent être aussi eux-mêmes d'autres Jésus-Christ vivants ; il n'y a que cela qui puisse convertir les âmes. »

Quelques années plus tard, il faisait connaitre, pour ainsi dire officiellement, à M. l'abbé Dutel qui lui demandait à entrer dans son œuvre, le but qu'il se proposait.

« Cher et vénéré Confrère,

« Votre lettre m'a causé une grande joie, à la pensée que Dieu me donnerait un ami et un frère avec lequel je pourrai servir le bon Maître et m'édifier par ses conseils et ses exemples.

« Imiter Notre-Seigneur, suivre Jésus-Christ, devenir un autre Jésus-Christ sur la terre, voilà le but que je me suis proposé depuis le commencement. Si le Saint-Esprit vous inspire de venir nous aider à accomplir ce travail et à vivre ensemble de cette vie, venez, et je bénirai le Seigneur avec vous. Toutefois, que la sainte

volonté de Dieu s'accomplisse, parce que sans l'accomplissement de cette volonté nous ne pourrions rien faire. C'est pour cela que je ne cherche personne, que je n'engage personne à venir ici ; j'attends que le bon Dieu les envoie.

Vous connaissant depuis longtemps, j'ai tout lieu de croire que votre pensée vient de Notre-Seigneur.

« Voici, en résumé, le but de notre maison :

« Préparer à la première communion les jeunes gens et les jeunes filles qui ne peuvent la faire dans les paroisses.

« A cette œuvre, la Providence en a ajouté une autre : celle de préparer au sacerdoce quelques jeunes gens qui ne peuvent aller au séminaire, en faire des prêtres pauvres, crucifiés, selon Notre-Seigneur, et les appliquer à des œuvres de zèle, et aussi, si le bon Dieu le permet, et ce que je lui demande depuis longtemps, leur faire mener une vie religieuse dans l'exercice du ministère paroissial. Voilà notre but, et vous voyez que nous avons bien à faire, et qu'un prêtre ne peut mieux employer sa vie qu'à former à l'Eglise de saints prêtres. C'est peut-être un péché de présomption, mais il me semble que c'est aujourd'hui le besoin de l'Eglise, et que nous ne saurions trop faire pour arriver à ce résultat.

« Je me recommande à vos prières, et je prie Notre-Seigneur du fond de mon cœur pour que sa sainte volonté s'accomplisse et qu'il réalise votre bon désir. »

Un vie religieuse dans l'exercice du ministère paroissial, telle est bien la formule qui exprime la pensée du P. Chevrier. Pour être plus exact encore, il faudrait dire simplement : « dans l'exercice du ministère des âmes » ; car il n'exclut aucun des offices du prêtre. Voici d'ailleurs ce qu'il écrit lui-même dans le Règlement des Prêtres du Prado :

« Nous nous proposons pour but essentiel notre sanctification et le salut des âmes.

« Pour arriver à ce but important, nous voulons, quoique restant prêtres séculiers et vivant dans le monde, mener cependant une vie régulière et nous rapprocher le plus possible des religieux, en prenant de leur vie sérieuse et austère tout ce qui peut être compatible avec notre vie apostolique dans le monde. »

Combien de jeunes prêtres, au sortir du séminaire et dans le ministère paroissial, ont désiré l'alliance de ces deux vies : la vie du religieux, la vie de communauté pour l'intérieur, la vie du prêtre séculier pour le ministère extérieur !

Le P. Chevrier estimait grandement le ministère paroissial : « Les prêtres de paroisse, écrivait-il, sont appelés à faire plus de bien que les autres ; leur vocation répond à celle des Apôtres et est plus conforme à l'esprit de Jésus-Christ.

« Les prêtres de paroisse vivant au milieu du siècle doivent donner l'exemple des vertus qu'ils prêchent : *Vos estis sal terræ.* Ils doivent être saints au milieu d'un monde vicieux. Or, pour être saints et sanctifier les autres, ils ont besoin eux-mêmes de soutien, de bons exemples et de bons conseils.

« Considérant qu'un prêtre de paroisse se trouve souvent seul, ne sachant à qui communiquer ses idées, ni comment les accomplir ; que bien souvent il lui manque un cœur ami pour épancher son cœur, pour l'avertir au besoin ; que bien des sociétés ou congrégations se sont formées qui ne répondent pas pleinement aux besoins et à la situation du prêtre dans le ministère ; que la solitude dans laquelle il se trouve fait parfois qu'il remplit moins bien ses devoirs, qu'il néglige de continuer à s'instruire ; que beaucoup sont exposés à tomber dans le découragement ; que plusieurs se laissent envahir par la recherche d'une vie

aisée, par le désir d'amasser, par des préoccupations de famille, etc...

« Des prêtres désireux avant tout de se sauver et de sauver les âmes, s'engagent à s'unir pour vivre dans la pauvreté, l'obéissance à un supérieur, la charité entre eux ; pour prier, étudier et se livrer à toutes les œuvres de zèle qui concernent le service paroissial. »

Le P. Chevrier a composé un règlement complet et détaillé pour l'exercice du saint ministère comme il l'entendait.

Il voulait aussi, pour détruire l'accusation de religion d'argent qu'on adresse à l'Eglise, il voulait que ses prêtres s'appliquassent à pratiquer la parole évangélique : *Gratis accepistis, gratis date.* Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. Et les destinant à exercer le ministère spécialement au milieu des pauvres, il voulait qu'ils fussent pauvres, afin d'attirer les pauvres et de les gagner à Jésus-Christ.

Il avait en grande vénération saint Gaétan de Thiène, le fondateur des Théatins, dont il aimait à faire lire la notice dans son bréviaire à ses latinistes, même les plus jeunes. Ce qui le ravissait dans cette vie, c'était cet abandon complet entre les mains de la Providence, qui faisait vivre ces religieux de la vraie vie apostolique, sans aucun revenu, ne demandant pas l'aumône mais l'attendant. Leur but était d'annoncer la parole de Dieu, de visiter les malades, d'accomplir tous les devoirs du ministère, sans aucune rétribution, sans aucune charge pour les fidèles, vivant uniquement des dons offerts spontanément, *solis eleemosynis sponte oblatis.* Le P. Chevrier qui a appliqué ce genre de vie à sa Providence le rêvait parfois pour les paroisses. « Il en parlait avec affection, nous dit un témoin, et s'étendit un jour très longuement sur ce sujet, dans une retraite qu'il nous fit faire lui-même avant de nous envoyer au séminaire d'Alix, et jamais nous ne perdrons le sou-

venir de la description charmante qu'il nous esquissait de l'installation et de la vie de ses prêtres dans le ministère paroissial. » Parmi ses lettres, nous en trouvons une qui montre qu'il ne désespérait pas de la réalisation de ses desseins :

« Vous me parlez dans votre lettre, écrit-il au P. Jaricot, d'une œuvre de prêtres pauvres dans l'Allemagne. Si vous pouviez m'en donner quelques détails, je les apprendrais avec plaisir. Pour nous, nous ne pouvons commencer réellement l'œuvre des paroisses qu'avec les enfants de nos écoles, et j'espère avec la grâce de Dieu que cela réussira ; le temps, la grâce, la patience et surtout la sagesse arrangeront tout pour le mieux ». Ces dernières paroles font voir qu'il comprenait fort bien la possibilité de certaines modifications à apporter dans la suite à son projet et la nécessité d'adapter aux circonstances l'œuvre qu'il désirait.

Cette œuvre d'Allemagne à laquelle il est fait allusion est celle du serviteur de Dieu Holzhauser qui institua au XVII[e] siècle une société de prêtres séculiers vivant comme des religieux dans les paroisses. C'était donc le même but qu'il se proposait lui-même. Aussi dès qu'il eut connu ce bon chanoine, l'apprécia-t-il grandement, et son objectif fut désormais de l'imiter.

Rien d'ailleurs ne donne une connaissance plus exacte de son idéal sacerdotal que le tableau qu'il en a tracé lui-même sur les murailles de sa petite solitude de Saint-Fons, tableau dont la publication récente a excité une si universelle admiration [1].

[1] *Le P. Chevrier. Extraits de ses écrits*, précédés d'une notice par un prêtre du Prado. Lyon, Vitte, 1891, page 84.

SACERDOS ALTER CHRISTUS

VERBUM CARO FACTUM EST ET HABITAVIT IN NOBIS
EXEMPLUM DEDI VOBIS, UT QUEMADMODUM EGO FECI, ITA ET VOS FACIATIS

CRÈCHE

Pauvreté

Pauvre	Humble
dans le logement,	d'esprit,
le vêtement,	de cœur,
la nourriture,	vis-à-vis
les biens,	de Dieu,
le travail,	des hommes,
le service.	de soi-même.

Plus on s'abaisse, plus on glorifie Dieu.
Plus on s'abaisse,
plus on est utile au prochain.

Le prêtre est un homme dépouillé.

CALVAIRE

Mort à soi-même

Mourir	S'immoler
à son corps,	par le silence,
à son esprit,	la prière,
à sa volonté,	le travail,
à sa réputation,	la pénitence,
à sa famille,	la souffrance,
et au monde.	la mort.

Plus on est mort, plus on a la vie.

Le prêtre est un homme crucifié.

TABERNACLE

Charité

Donner	Donner la vie
son corps,	par sa foi,
son esprit,	sa doctrine,
son temps,	ses paroles,
ses biens,	ses prières,
sa santé,	ses pouvoirs,
sa vie.	ses exemples.

Il faut devenir du bon pain.

Le prêtre est un homme mangé.

Dès 1864, ses projets furent soumis au Souverain-Pontife dans une supplique présentée par un religieux, familier du Vatican et rédacteur de la *Civiltà cattolica*, car il n'aurait rien voulu faire sans l'approbation du Saint-Siège.

Pie IX loua l'œuvre et la bénit, ajoutant qu'elle devrait subir l'épreuve du temps et se développer sous la protection des évêques.

A la bénédiction du Souverain-Pontife s'ajoutait l'approbation de l'autorité diocésaine. En effet, tous les archevêques qui se sont succédé sur le siège de Lyon ont encouragé le saint fondateur et ont entouré son œuvre de la plus paternelle affection.

Enfin, le 25 janvier 1878, le P. Chevrier eut la joie de recevoir, des mains mêmes du vénérable cardinal Caverot, qui daigna venir en personne au Prado, le petit règlement de ses prêtres, avec l'approbation suivante :

« Mes chers amis, comme mon prédécesseur, le vénérable cardinal de Bonald, j'approuve votre pieuse entreprise et j'appelle sur elle la bénédiction de Dieu. Suivez provisoirement et par manière d'essai le présent règlement ; l'avenir et l'expérience vous apprendront les améliorations à y introduire et les modificatious qu'il devra subir. En attendant, je bénis votre œuvre, vos personnes, vos enfants, priant Notre-Seigneur de récompenser au centuple votre abnégation, votre dévouement et vos sacrifices.

« Lyon, le 25 janvier 1878.

« ✝ L. M. Card. Caverot.

« *Archevêque de Lyon.* »

Le P. Chevrier avait donc profondément senti, lui aussi, ce besoin d'association qui existe dans tant d'âmes sacerdotales appartenant au clergé séculier et qui a produit dans ces dernières années un grand nombre de ten-

tatives, toutes dignes d'éloge et plusieurs couronnées de succès.

D'ailleurs, l'histoire de l'Eglise constate que le sacerdoce était dans le principe uni à la vie de communauté. Les Apôtres se conformant à l'exemple du Maître, faisaient profession de pauvreté et d'obéissance ; et la parole de Pierre : *Ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus te*, est restée la formule de l'état ecclésiastique aussi bien que religieux.

Pendant les premiers siècles, toute la famille sacerdotale était réunie auprès de l'évêque. L'évêque envoyait ses prêtres dans différentes églises, mais tous, leur ministère rempli, revenaient auprès de lui.

A la fin du IVe siècle, saint Augustin, devenu évêque, se souvient de l'exemple de Jésus-Christ et du Collège apostolique. Il a vu et admiré les congrégations de prêtres à Rome et à Milan ; il en établit de semblables dans sa maison épiscopale ; de là, la vie commune s'étend à d'autres églises d'Afrique. Elle passe en Espagne, à la faveur des prescriptions du quatrième Concile de Tolède, dans les VIe et VIIe siècles. A la même époque, le deuxième Concile de Tours la répand dans notre pays. « L'évêque et ses prêtres, dit-il, vivent sous le même toit, comme une troupe d'anges, soucieux d'abriter leur vertu. »

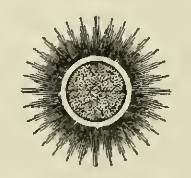
Lorsque saint Grégoire envoie le moine saint Augustin dans la Grande-Bretagne, il lui prescrit d'y vivre en communauté avec les ecclésiastiques. Lui-même, dans sa demeure du mont Cœlius, fait revivre avec ses prêtres le siècle d'or de l'Église apostolique de Jérusalem. Sous Charlemagne et dans le moyen-âge, l'association se continue sous différentes formes.

En Orient, l'Eglise place à côté des prêtres et des évêques eux-mêmes, des ecclésiastiques qui vivent dans leur intimité, comme les témoins de leur vie et leur conseil permanent.

Dans les siècles les plus rapprochés de nous, ce sont,

en Italie, les Charles Borromée, les Philippe de Néri; en France les Vincent de Paul, les Bérulle, les Olier; en Allemagne, les Holzhauser, qui appellent le clergé séculier à s'associer dans la vie commune, non seulement par une cohabitation matérielle, mais par une communauté des esprits et des cœurs, pour guérir le mal de l'isolement.

Le P. Chevrier ne faisait donc que continuer ces glorieuses traditions, et lorsque, après quelques années de tâtonnements et d'attente, il vit que plusieurs prêtres sur lesquels il avait jeté les yeux n'entraient que très difficilement dans ses vues, il se détermina à fonder lui-même une pépinière sacerdotale, une école à lui qui, un jour, renforcée par ceux qui lui viendraient de l'extérieur, réaliserait enfin son idéal : une œuvre de prêtres séculiers vivant en communauté.





CHAPITRE XVI

La Cure du Moulin-à-Vent. — Faits extraordinaires

Bientôt une circonstance se présenta qui permit au P. Chevrier un premier essai du plan qui lui tenait tant au cœur.

A deux kilomètres à l'est du Prado, sur la paroisse de Villeurbanne, qui faisait partie du diocèse de Grenoble et du département de l'Isère, une population déjà considérable s'était agglomérée le long de la route de Vienne, au lieu appelé le Moulin-à-Vent. M. Robin, archiprêtre de Villeurbanne, voyant avec tristesse l'ignorance religieuse et l'abandon de cette partie de son troupeau, résolut de créer là un nouveau centre paroissial. Mais il avait pour cela bien peu de ressources. Il pensa qu'on en trouverait dans la grande ville, si riche et en même temps si charitable, et il chercha un prêtre lyonnais qui voulût bien se charger de l'entreprise. Il vint demander conseil à M. Chevrier.

« Si vous étiez moins chargé vous-même, lui dit-il, c'est à vous que je voudrais confier cette création.

« — J'ai, en effet, bien de la peine à me suffire ici, moi qui ne subsiste que de charités, répondit M. Chevrier, après un moment de réflexion ; néanmoins, il me semble que, si nous demandons de nouveaux sacrifices aux

fidèles, nous ne devons pas hésiter à en faire nous-mêmes et à témoigner à Dieu un surcroît de confiance. J'essaierai donc, si votre évêque juge à propos de me donner mission. »

Sur cette parole d'acceptation courageuse, l'archiprêtre s'empressa d'écrire à Mgr l'Evêque de Grenoble, qui n'hésita point à nommer l'abbé Chevrier curé du Moulin-à-Vent.

Aussitôt que cette nomination fut connue, un vif mouvement de surprise et d'inquiétude se produisit à Lyon. On crut que le fondateur du Prado allait être enlevé à sa maison pour se fixer ailleurs complètement. Une députation du quartier se rendit à l'archevêché pour représenter quelle perte ce serait pour le diocèse et pour la ville.

L'abbé Chevrier calma les appréhensions en expliqnant qu'il ne s'en irait point, que le Prado restait son œuvre principale, qu'il avait accepté à la condition formelle de se faire remplacer ordinairement au Moulin-à-Vent par un de ses prêtres.

Le 9 décembre 1866, les enfants de la première communion et ceux de l'école cléricale, qui ne faisait que de naître, accompagnèrent le P. Chevrier à la future paroisse, déjà pourvue d'une petite église dont la bénédiction se fit avec une très grande solennité. Le bon Père paraissait tout heureux : enfin, il se trouvait dans un milieu où il pourrait se comporter selon l'idéal qu'il s'était formé. Un mois plus tard, M. Martinet recevait le sacerdoce à Rome et revenait au Prado. Le Père l'installa au Moulin-à-Vent pour y être son vicaire. Lui-même y allait toutes les semaines passer le jeudi et quelquefois officier le dimanche ou les jours de fête; alors il amenait avec lui une partie des enfants pour chanter et relever l'éclat des cérémonies religieuses.

Mais ces premiers efforts n'eurent que peu de succès.

La population restait indifférente. Il résolut, pour forcer son attention et la ramener à Dieu, de frapper un grand coup.

Après les travaux de la campagne, en 1867, il écrivit à tous ses paroissiens pour les inviter aux exercices d'une mission qu'il donnerait lui-même. Ces lettres étant nominatives et personnelles, plusieurs habitants crurent devoir répondre à une politesse par une autre, en se présentant à l'église au moins une fois. D'autres y furent attirés par la curiosité, d'autres par ce qu'ils avaient entendu dire du P. Chevrier à Lyon, et tous furent retenus par la bonté, l'ardeur, les pieuses industries du prédicateur. Il se faisait entendre tous les soirs et, après chacun des derniers sermons, il passa plusieurs heures à confesser. On peut dire que ce fut un ébranlement général. Comme bon nombre persévèrent, l'église, à dater de ce jour, cessa d'être vide ou presque vide ; la paroisse était fondée. La mission se termina par une procession et par l'érection d'une belle croix qui fut placée près de l'église.

L'année suivante, ce fut le P. Jaillet qui fit entendre au Moulin-à-Vent sa voix éloquente. Le P. Chevrier était toujours là pour accueillir, conseiller et confesser ses paroissiens, et cette mission de 1868 produisit encore des fruits abondants. Pour la clôture, on éleva une belle statue de la Sainte Vierge au milieu de la place située devant l'église.

Après avoir fondé la paroisse, le P. Chevrier fonda les écoles. Il commença par celle des filles, où il installa ses religieuses. Il créa ensuite celle des garçons qu'il confia à un instituteur laïque, mais bon chrétien. Il était heureux de suivre de près les progrès des écoliers et de présider en personne la distribution des prix.

Il n'était guère à espérer que cette œuvre continuât à s'établir paisiblement, sans secousses ni entraves ; c'eût été contraire à toutes les traditions. Des germes

de défiance et d'hostilité furent semés dans la paroisse, d'abord avec réserve et précaution, pour ne pas froisser le sentiment public qui se prononçait nettement, ensuite avec une audace ouverte et croissante. On tourna en ridicule le P. Chevrier, on dénigra ses intentions, on travestit tous ses actes. On alla jusqu'à répandre la calomnie sur sa vie privée. Il répondit, selon son habitude, par le silence; mais Dieu qui défend ses serviteurs, et quelquefois d'une façon terrible, voulut montrer, par un exemple, qu'il sait prendre en main la cause de l'innocence, quand il lui plait. Deux hommes, surtout, se distinguaient par leur haine et leurs outrages incessants. Le premier, au milieu de ses fureurs, se cassa une jambe, et malgré toute l'habileté des médecins, resta longtemps invalide; le second, quelques jours après avoir vomi contre le Père les calomnies les plus atroces, était frappé d'une mort prompte et terrible. Ces deux accidents, arrivés en peu de temps aux deux principaux meneurs de la cabale impie, furent regardés par tous comme un châtiment visible de Dieu. A partir de ce moment, le parti de Satan montra plus de circonspection.

Le P. Chevrier, ayant mis en pratique son plan de vie, trouvait auprès de ses paroissiens ce qu'il fallait pour la subsistance du prêtre qui tenait sa place. Pendant les offices, on laissait les portes de la cure ouvertes; personne n'y restait, et l'on trouvait habituellement en rentrant des vivres pour la journée et souvent pour toute la semaine : « C'est drôle, disait le P. Chevrier en riant, on ferme partout les portes de peur d'être dévalisé, ici, au contraire, nous les laissons ouvertes, et notre buffet se garnit... Voilà bien la réalisation de cette parole du Maître : « Cher-« chez d'abord le royaume de Dieu et sa justice et « tout le reste vous sera donné par surcroît. »

Les choses auraient pu marcher longtemps sur ce

pied ; malheureusement l'abbé Martinet manqua de patience et de simplicité. Comme son curé n'entrait pas toujours dans ses vues, il se demanda pourquoi, ayant les fonctions en majeure partie, il n'aurait pas aussi le titre, et il agit et fit agir à Grenoble pour être substitué à l'abbé Chevrier.

En 1870, quatre ans après la fondation de cette paroisse, sans avoir informé au préalable le P. Chevrier de ses désirs et de ses démarches, il obtint sa nomination de curé du Moulin-à-Vent par l'évêché de Grenoble.

Cette nomination, l'abbé Chevrier l'apprit de la bouche d'un possédé ; elle lui causa une bien grande peine ; il était si affectionné à ses chers paroissiens qu'il ne put s'empêcher de verser des larmes, et, en cette circonstance, il offrit au bon Dieu « une des plus grandes croix de sa vie », ce sont ses propres paroles.

Mais il n'était pas homme à entreprendre une campagne de résistance. Persuadé qu'effectivement il était insuffisant pour tout mener de front et qu'un autre ferait mieux que lui à la cure du Moulin-à-Vent, il se résigna modestement à ne plus s'occuper que du Prado, où il avait d'ailleurs de plus en plus à faire.

Déjà à cette époque avaient commencé à éclater les grâces particulières que Dieu faisait à son serviteur, pour récompenser d'une façon extraordinaire une foi et des vertus si rares.

En 1865, dans la nuit qui précédait la fête du Sacré-Cœur, tout à coup, les habitants du Prado entendirent crier au feu. Le feu avait pris dans une maison contiguë et même mitoyenne, chez le marchand de vin, qui se trouvait où sont aujourd'hui la chambre du Père et la cour Saint-Joseph. L'incendie, alimenté par l'alcool, était terrible ; un vent violent poussait les flammes sur le Prado qui, vu sa construction légère et toute en bois, semblait devoir flamber en un instant. Le P. Chevrier, qui couchait dans la pièce appelée maintenant chambre

des étrangers, se lève ; il voit les petites filles du catéchisme courir effrayées, affolées par l'aspect des flammes, et se sauver, à peine vêtues, dans la rue. Le Père alla droit au feu, et aussitôt le vent changea et l'incendie s'éteignit, contre toute prévision. Le Prado n'eut absolument aucun mal. Tous les témoins virent dans cet apaisement subit une grâce spéciale due au Père, et le souvenir s'en est conservé pieusement, au Prado, comme d'une sorte de miracle.

Un jour la Sœur supérieure vint demander au Père de l'argent dont elle avait besoin. Le Père en va chercher dans sa chambre, mais il y resta longtemps. Lorsqu'il revint à la sacristie, il était très ému et dit à la sœur : « Je ne sais ce que le diable a fait à mon bureau, je ne pouvais pas l'ouvrir ; alors j'ai fait le signe de la croix et il s'est ouvert immédiatement. » Quand il revit la sœur le lendemain, il lui recommanda de ne pas parler de ce qu'il lui avait dit la veille. Mais c'était trop tard.

Voici encore quelques faits étonnants qui se rapportent à cette période de la vie du P. Chevrier.

Une religieuse du Prado raconte que sa nièce souffrait d'une tumeur au cou et qu'il était question de lui faire faire dans son lit sa première communion, fixée au lendemain. Le Père monta la voir le soir ; il traça plusieurs fois sur le mal le signe de la croix, puis ordonna d'y mettre un peu de pain trempé dans du lait. Le lendemain matin, la tumeur avait si bien disparu qu'on en cherchait la place.

La sœur d'une autre religieuse du Prado a été guérie deux fois par le Père. La première fois, elle avait des humeurs froides qui disparurent sous une application d'huile bénite par le Père. Elle était alors à Jujurieux, et on l'appelait Mlle Antonine. Les médecins voulaient l'opérer d'une énorme grosseur sous le menton ; mais le Père, informé par sa sœur, lui dit de s'en tenir, pour tout remède, à cette huile qu'il lui envoyait, et de faire

une neuvaine. En effet, le septième jour de la neuvaine la tumeur n'existait plus.

Un mal d'yeux, l'année suivante, parut nécessiter aussi une opération chirurgicale. Mlle Antonine retardait toujours et demandait assistance à sa sœur. Celle-ci lui envoya un morceau d'un vêtement appartenant au Père ; elle lui recommanda de tremper ce linge dans ce qui devait lui rester d'eau bénite, de s'en frotter les yeux et de faire une neuvaine. Celle-ci n'était pas achevée que la guérison se trouva complète.

Quelque temps après, Mlle Antonine vit dans un rêve un prêtre de haute taille qui lui montrait une croix en lui disant d'être bien sage ; et, le printemps suivant, étant venue à Lyon voir sa sœur, elle fut toute surprise de reconnaitre dans le P. Chevrier ce prêtre qu'elle avait vu en songe. Cette coïncidence, jointe à une bien juste gratitude, la fixa pour jamais au Prado.

Un homme qui passait pour un mauvais voisin, et qui n'aimait pas le P. Chevrier, avait un chien d'humeur aussi méchante que la sienne et qu'il était obligé de tenir tout le jour à la chaîne, parce qu'il mordait tout le monde. Cet homme, voyant passer le Père, détacha son chien et le lança sur lui. Le chien, en arrivant près du Père, se coucha et lui lècha les pieds. Le maitre fut tellement frappé de ce spectacle, qu'il se convertit.

Une jeune fille riche, qui habitait avec sa tante, fut demandée en mariage par un jeune homme de très bonne famille ; lui-même était distingué de manières, d'une grande facilité d'élocution et possédait une brillante position, comme sous-directeur d'un des principaux ateliers de l'Etat, ce qui lui valait déjà de quinze à vingt mille francs par an et ne paraissait gâter en rien ses autres avantages ; ne paraissait, disons-nous, car on va voir qu'en réalité, avec moins d'argent, il eût été probablement plus heureux. La tante de la jeune fille ne voulut rien conclure sans avoir consulté M. Chevrier,

Celui-ci écouta, secoua la tête et dit : « Votre nièce tient-elle donc tant à se marier tout de suite ? — Pas précisément, répondit la tante, mais vous comprenez, un parti si désirable ne se rencontre pas tous les jours.— Patience, elle trouvera quelque chose de plus sérieux, dites-lui cela de ma part. — Comment, mon père, quelque chose de plus sérieux, vous n'y pensez pas ! — J'y pense fort bien et je vous répète qu'elle doit attendre. »

On obéit, et l'on commença à chercher des prétextes pour diminuer l'assiduité du jeune homme, mais sans l'éconduire tout à fait.

Sur ces entrefaites, la jeune fille fut menée au théâtre par une autre tante, ce qui ne lui arrivait presque jamais. La première personne qu'elle y aperçut fut son prétendant, installé en trop joyeuse compagnie. Il ne l'eut pas plus tôt aperçu qu'il s'esquiva ; il espérait n'avoir pas été vu de celle qu'il considérait déjà comme sa fiancée.

La jeune fille, en rentrant chez sa tante qui l'attendait, se jeta tout en pleurs dans ses bras : « O ma seconde mère, que je suis malheureuse, mais que je suis contente de ce que la divine Providence a daigné me montrer à temps ; celui que vous me destiniez et dont le P. Chevrier nous détourne, est indigne de votre confiance et de mon affection ! »

Ce jeune homme s'est marié peu de temps après avec une autre personne ; il est devenu un orateur de club ; il s'est fait porter à la députation, dans le parti avancé, bien entendu ; il n'a plus de religion, déblatère contre elle, est devenu, en un mot, la honte et le chagrin de sa famille restée chrétienne. La jeune fille, de son côté, a trouvé le « parti plus sérieux » annoncé par le P. Chevrier. Elle a épousé un officier, homme bon et religieux, qui l'a rendue très heureuse.

Une veuve qui voulait se faire religieuse avec sa fille vient consulter le P. Chevrier, lui disant que ses enfants sont établis, que sa tâche est finie, qu'elle n'a

plus qu'à se reposer. « Vous avez bien travaillé, répond le Père, c'est vrai ; mais il vous reste à travailler plus encore. » Elle entre au couvent malgré cet avis ; deux ans après son fils meurt, laissant une jeune veuve et cinq petits enfants. Il lui faut revenir pour les élever et les établir.

Une marchande de journaux habitait, en 1869, avenue des Ponts. Elle avait une fillette de trois ans qui n'avait pas encore pu faire un pas depuis sa naissance. Elle vivait dans la désolation ; quand elle faisait ses commissions, l'enfant, trop lourde pour être portée, restait forcément seule à la maison et elle tremblait chaque fois de la trouver victime de quelque accident. Un jour, la pauvre mère se rendit chez Mme D., qui habitait au même numéro et qui nous a fait ce récit : « Vous qui connaissez le P. Chevrier, lui dit-elle, venez donc avec moi demander la guérison de mon enfant. » Les deux femmes portent la fillette au Prado. Le Père la bénit, lui donne une médaille de Notre-Dame des Sept-Douleurs, ordonne à la mère de faire une neuvaine, de dire chaque jour sept *Ave Maria* en mémoire des sept glaives qui, selon la prédiction du saint vieillard Siméon, percèrent le cœur de la Vierge Marie.

« Le huitième jour de la neuvaine, raconte Mme D., j'entends notre voisine qui descend l'escalier à la course, elle ouvre vivement la porte et me crie : « Stéphanie est guérie, guérie, guérie ! Allons rendre « grâce au Père. »

« Nous habillons aussitôt l'enfant et la portons au Prado. Lorsque le Père la vit, il la caressa et, reculant jusqu'à l'autre bout du parloir, il se baissa en ouvrant les bras et dit : « Petite, puisque tu sais marcher « maintenant, viens dans mes bras ! » L'enfant s'avance vers lui, sans hésitation. Elle était bien guérie ; depuis ce jour, elle a très bien marché. »

Mme B., de Tarare, affligée du diabète et de douleurs

rhumatismales articulaires dont elle souffrait cruellement depuis quelques années et qui l'empêchaient de marcher, se fit conduire en voiture au Prado, car elle n'aurait pu faire à pied le trajet de la ville de Lyon au Prado. Admise à parler au Père, elle lui dit : « Si « je faisais un pèlerinage à Lourdes, pensez-vous que « la Sainte Vierge me guérirait ? J'ai bien envie de « guérir, mais j'appréhende de faire le voyage. » Le « Père répondit : « Si le bon Maître vous demandait « de souffrir encore pour lui, le lui refuseriez-vous ? — « — Oh ! non, mon Père ! — Eh ! bien, mon enfant, « le bon Maître le désire, le veut. » Ici, le Père lui adressa une exhortation si vive sur le bonheur de la souffrance, que la bonne chrétienne se sentit presque désireuse de rester malade. Ensuite, il ajouta : « Vous « avez sur une montagne de votre ville de Tarare un « sanctuaire dédié à Notre-Dame de Bel-Air, montez-y « pendant trois mois, une fois chaque mois. »

On était alors en octobre ; Mme B. qui, dès que le temps devenait un peu froid, ne pouvait assister à la messe le dimanche, ce qui était pour elle une grande privation, s'effraya et lui répondit : « Mon Père, mais il y a des années que je n'ai pas même songé à gravir la montagne, l'ascension en est trop pénible. — Vous la ferez, mon enfant, dit le bon Père, essayez seulement. » La malade n'insista pas, et, confiante en la parole du Père, elle promit d'exécuter ce pèlerinage.

Le premier mois, elle se fit porter un pliant et se reposa deux ou trois fois. Pour son pèlerinage de novembre, elle ne se reposa qu'une fois. Décembre, cette année-là, eut une température très douce, les petites fleurs sauvages embellissaient encore la montagne. L'ascension se fit, cette fois, sans halte ; c'était la clôture des trois pèlerinages ; la bonne chrétienne remercia la Sainte Vierge de lui avoir permis de satisfaire à sa piété.

L'hiver qui suivit fut moins pénible pour elle que ceux des autres années ; mais, suivant la prédiction du Père, elle ne guérit pas; elle souffrit très chrétiennement, c'est-à-dire patiente et résignée à la volonté de Dieu, pendant onze ans ; puis, le bon Maître, voyant cette âme suffisamment embellie par la souffrance, l'appela à lui.

Mme J. et sa fille exploitaient un petit commerce. L'occasion d'en avoir un plus grand s'offrit à elles ; mais cet agrandissement les effrayait, vu la modicité de leurs capitaux. Elles consultèrent M. Chevrier qui leur dit de ne pas craindre, de saisir l'occasion. « — Mais, mon Père, nous ne pourrons pas faire face à des affaires aussi étendues. — Ayez confiance, Dieu vous aidera. »

Sur cette parole elles se hasardèrent. Mais, dès le commencement, leur commerce prit une si bonne marche que, malgré la quantité de marchandises accumulées dans leur magasin, elles purent faire face à toutes les échéances, sans jamais emprunter.

Entraînées par la reconnaissance, elles avaient décidé que lorsque, dans la journée, leur vente aurait dépassé une certaine somme, le Prado recevrait une partie proportionnelle du surplus.

« Chose étrange, racontent-elles, quand il arrivait au Père de passer dans notre rue, la journée était toujours excellente, la recette dépassait constamment la moyenne ordinaire ; si bien que nous disions : bonne journée aujourd'hui, le Père a passé devant notre magasin ! Et cela se réalisait invariablement. A quoi l'attribuer ? Nous ne savons. Priait-il pour nous en voyant notre maison ? En ce cas, il priait en même temps pour lui, car il y avait toujours quelque chose pour la caisse du Prado.

La mère et la fille eurent un procès, pour envoi de prospectus prétendus similaires. Celui qui les attaquait

avait juré leur ruine. Elles recoururent encore au P. Chevrier qui leur dit, après examen : « Vous avez le bon droit pour vous, tenez ferme et ne cédez point. » Elles eurent, en effet, gain de cause devant toutes les juridictions successives, et leur adversaire en fut pour ses frais, son temps et sa peine. Mais elles restèrent persuadées que, sans les conseils et l'appui du Père, elles qui n'étaient que des femmes seules, et qui avaient de plus affaire à forte partie, elles auraient succombé.





CHAPITRE XVII

L'école cléricale. — La guerre de 1870



une époque comme la nôtre, où l'Esprit du mal, par la savante organisation des sociétés secrètes dont il est le chef, dirige l'opinion générale et les pouvoirs publics, il serait difficile au clergé et aux sociétés religieuses de se recruter paisiblement, comme jadis, en comptant sur les éléments que les familles leur envoient. Il faut chercher, il faut préparer des vocations. Aussi, la plupart des diocèses et des congrégations élèvent-ils, sous les noms d'écoles apostoliques, petits noviciats, écoles cléricales, des enfants qu'ils travaillent à former dès le bas-âge. Cette nécessité commença à devenir sensible sous la deuxième moitié du règne de Napoléon III, entre 1860 et 1870, et M. Chevrier fut un des premiers à s'en rendre compte.

On peut même dire qu'il avait prévu et devancé les difficultés des temps. Déjà, en 1859, il avait demandé à Mlle Mercier de prier pour que Dieu daignât bénir le dessein qu'il avait conçu, de lui former de saints prêtres, des prêtres pauvres et tout imbus de l'esprit évangélique. En quittant la Cité de l'Enfant-Jésus, il

amena avec lui au Prado un jeune homme qu'il destinait à être son premier élève.

Mais comment enseigner lui-même ? Le temps lui eût absolument fait défaut. Il confia son embarras à M. l'abbé Jacquier, professeur à la Manécanterie de Saint-Bonaventure, qui lui offrit de se charger de ses élèves. « Envoyez-les moi pour les classes, je les ajouterai aux miens et quand je parlerai pour vingt ou trente, je me ferai entendre tout aussi bien de quarante. Seulement, vous garderez le soin de la surveillance, et peut-être ne sera-ce pas une petite affaire ; il y a loin du Prado à Saint-Bonaventure, et de Saint-Bonaventure au Prado ! — Mais non, mais non, voulut expliquer naïvement le confiant abbé Chevrier, il n'y a guère plus d'un quart d'heure. — Oui, un quart d'heure pour vous et pour moi qui ne sommes pas tentés de faire l'école buissonnière ; mais vous verrez pour votre petit peuple ! »

Malgré ce fâcheux pronostic, le P. Chevrier accepta avec reconnaissance une offre aussi généreuse, et dès 1864 plusieurs enfants, dont quelques-uns choisis parmi les plus pieux de la première communion, allaient tous les jours suivre les cours à Saint-Bonaventure. Ils partaient le matin, munis d'un panier qui contenait leurs petites provisions et ne rentraient que le soir. Les élèves de la Manécanterie s'amusaient beaucoup à leur dépens ; il les trouvaient gauches, simples et embarrassés, excepté dans leur langage, qui était d'une richesse pittoresque, toute faubourienne. De plus, l'esprit aventureux ne tarda pas à se réveiller dans quelques-uns, formés depuis si peu de temps aux habitudes sédentaires. La moindre tentation qui se présentait d'exécuter une fugue, les séduisait immédiatement ; ils enfilaient les chemins ou rues de traverse, beaucoup mieux connus d'eux que du surveillant qui les conduisait ; et, subitement, celui-ci se trouvait seul, ou à peu près, tout stupéfait de la disparition de sa communauté. C'était la

vieille histoire de la poule qui a couvé des canards et qui passe avec eux dans le voisinage d'une mare.

Le bon abbé Chevrier en fit ses doléances. « Je ne vois qu'un remède, lui répliqua cette fois l'abbé Jacquier, c'est que j'aille m'installer au Prado. Vos petits sauvageons m'intéressent ; voulez-vous me recevoir à côté d'eux ? »

On juge si la proposition eut besoin d'être répétée. Les classes de latin n'avaient eu lieu à Saint-Bonaventure que pendant deux ans ; à partir de 1866 elles se firent au Prado. M. Chevrier exultait et ne savait comment remercier suffisamment le bon Dieu et M. Jacquier, bien qu'il n'ignorât point qu'il n'était pas au bout de ses épreuves. Le démon lui avait juré par la bouche d'un possédé « guerre acharnée contre lui, contre son école et contre ses prêtres. » Une pareille menace, loin de le décourager ne fit que le raffermir. « Puisque le démon veut tant de mal à cette œuvre, c'est qu'elle est bonne. » Tel fut également l'avis de ses collaborateurs.

Mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'un autre changement encore s'imposait et qu'il fallait renoncer à choisir des étudiants parmi les enfants de la première communion. Il arrivait souvent que ceux qui avaient des familles étaient retirés par elles. D'autres s'en allaient sans que personne les rappelât ; l'esprit nomade les ressaisissait. Un motif plus grave encore décida tout à fait M. Chevrier, c'est que l'origine du plus grand nombre n'était pas assez pure pour le sacerdoce.

Il n'admit donc plus que des jeunes gens âgés de quatorze ans au plus, appartenant à des familles notoirement régulières, pauvres mais chrétiennes, bref, des élèves offrant plus de garanties de vocation et de persévérance.

« Ah ! ceux qui se préparaient généreusement au sacerdoce, dit un ancien élève du Prado, aujourd'hui prêtre de l'Œuvre, comme il les aimait, comme il était content de venir passer ses récréations au milieu d'eux !

Il les appelait son petit troupeau choisi ; c'est à eux qu'il exprimait ses admirables idées sur le caractère et la mission du prêtre, et nous, bien jeunes, nous écoutions ses paroles avec une filiale admiration, nous étions étonnés de le voir, malgré notre jeunesse, nous ouvrir toute son âme. Tous les anciens du Prado se rappellent avec bonheur ses entretiens du samedi, ces doux entretiens qui ont laissé dans les cœurs une impression ineffaçable. Mais c'est surtout dans sa petite réunion des clercs du Prado qu'il laissait aller son cœur à l'expansion. Au bout d'un an ou deux, en effet, il choisissait, parmi ses enfants, ceux qu'il appelait ses petits clercs ; ceux-là il les autorisait, comme récompense, à porter le dimanche la soutane au chœur ; il leur permettait de servir à l'autel. A partir de ce moment, ils étaient ses enfants de prédilection, les enfants de l'œuvre. Chaque dimanche, il les réunissait et leur exposait leurs devoirs et la coopération qu'il attendait d'eux. Il nous entretenait surtout du prêtre, de ce que doit être dans le monde le prêtre selon le cœur de Jésus ; il s'expliquait avec tant de conviction et de passion, que nous sortions de ces petits entretiens pleins de joie et de courage et prêts à tout entreprendre pour l'amour de Celui qui nous parlait par sa bouche. »

C'est en octobre de cette même année 1866 qu'il perdit son père. Sa douleur fut extrême, et des larmes abondantes coulèrent pendant longtemps de ses yeux. Il est superflu d'ajouter qu'il supporta cette épreuve si dure pour son cœur, avec un admirable esprit de foi et de résignation surnaturelle. Une personne qui lui avait exprimé ses sentiments de condoléance à cette occasion, avoue qu'elle en fut extraordinairement frappée et édifiée. Le Père Chevrier fit représenter sur cette chère tombe un tableau de la résurrection de Notre-Seigneur, avec ces mots : « Je suis la résurrection et la vie », et dix ans après, il était encore fidèle à conduire régu-

lièrement sa communauté au cimetière de Loyasse, au jour de la Commémoraison des Fidèles trépassés, et à réciter des prières pour le repos de l'âme de son père.

L'école cléricale fonctionnait depuis quatre ans ; elle comptait une vingtaine d'élèves, échelonnés depuis la huitième jusqu'aux humanités, et commençait enfin à donner des fruits, lorsqu'éclata la terrible guerre allemande qui vint tout remettre en suspens.

Les yeux se tournèrent de toutes parts vers la frontière envahie et ne s'en détachèrent plus. Les bourses se déliaient encore, et plus que jamais ; mais c'était uniquement pour secourir les blessés. L'œuvre du Prado, qui ne vivait que d'aumônes, se trouva donc momentanément presque délaissée ; il fallut licencier l'école. Seuls, les élèves les plus avancés, furent autorisés à rester. Les autres retournèrent dans leurs familles.

Cependant l'œuvre des premières communions ne fut pas interrompue.

Dès le début de la campagne, les nombreux Lyonnais qui partaient pour l'armée accouraient en foule au Prado, afin d'emporter, qui une médaille, qui un scapulaire, pour les préserver du danger. Les mères accompagnaient leurs enfants. Le parloir ne désemplissait pas de gens qui venaient chercher des consolations ou des espérances. Le P. Chevrier les exhortait à payer vaillamment leur dette à la patrie et à rester bons chrétiens sous les drapeaux. Voici une lettre de lui à cette époque :

« Lyon, 14 août 1870.

« Bien cher Enfant,

« Comme le bon Dieu châtie notre pauvre France et lui fait expier ses iniquités et son libertinage ! Il n'est pas de famille qui n'ait à pleurer. La redoutable justice viendra-t-elle jusqu'à nous ? Non, je l'espère, et je prierai bien le bon Dieu pour cela. Isaac ne reçut pas le coup mortel, quoiqu'il y fût destiné. Espérons, et

surtout ne perdons pas le mérite du sacrifice que Dieu demande de nous. Sachons être généreux, Dieu se laissera toucher... »

Invité alors à prêcher dans l'église de la Charité, à Lyon, c'est encore sur cette pensée qu'il insista : Dieu a jeté un regard sur la France ; il a vu son orgueil, ses infidélités, son luxe. Mais il aime cette nation, qu'il employa si souvent pour faire son œuvre dans l'histoire ; s'il la châtie, c'est pour la ramener à lui. Et il termina son sermon par une pressante invitation à la pénitence.

Deux des plus grands élèves du Prado avaient témoigné leur désir de s'engager pour défendre la patrie. Le P. Chevrier, loin de les en détourner, les confirma dans ce généreux dessein. L'un d'eux, enrôlé parmi les Zouaves pontificaux, autrement appelés Volontaires de l'Ouest, reçut à Rennes cette longue et touchante lettre du P. Chevrier :

« Lyon, 1er mars 1871.

« Cher Enfant,

« Nous attendions ta lettre ; nous étions effectivement un peu inquiets ; tu nous a rassurés : Dieu en soit béni !

« La voie dans laquelle tu marches maintenant est une voie toute chrétienne, toute de générosité. Pour la suivre saintement, jusqu'au bout, il faut de la bonne volonté, du dévouement et le secours de Dieu. Courage donc, mon cher ami, et crois bien que ta démarche est une bonne disposition au sacerdoce, et que, si tu sors de là avec bravoure, bonne conduite, et exempt de faiblesse, tu feras un bon prêtre et un vrai soldat de Jésus-Christ.

« Pour cela, cherche à bien contenter tes chefs, à être obéissant, à ne jamais répondre rien de désobligeant. Sois honnête, prévenant pour tes camarades, pieux, humble, ne recherchant point les honneurs ni les bonnes places, ne te plaignant point, demandant seulement ce

qui est nécessaire pour la vie, et sachant souffrir quelquefois, car le soldat n'a point toujours ce qu'il lui faut; courageux dans les peines et les dangers, et surtout chrétien dans tout.

« Ne néglige point la prière, rappelle-toi que tu es chrétien, et, plus que cela, disciple de Jésus-Christ, ayant embrassé la règle de saint François ; ne néglige pas ton office : on peut le dire en tout temps, en travaillant, le jour, la nuit, au corps de garde, à la caserne, au poste, comme à l'église. Dieu nous entend partout et nous aime partout.

« Approche-toi des sacrements régulièrement chaque dimanche et ne reste jamais en état de péché. On est faible, et on peut pécher à chaque instant ; nous avons un remède dans les sacrements. Reviens-nous bien sage et tout dévoué pour la cause de Dieu et de son Eglise.

« Nous sommes contents de penser que nous avons de braves enfants du Prado qui se dévouent et se forment à la vie de charité et de sacrifice, afin de faire plus tard pour l'Eglise ce qu'ils font pour la patrie.

« Tous tes camarades d'ici vont bien ; ils ont dû t'écrire ces jours derniers.

« Si la paix est signée, comme nous l'espérons, vous reviendrez bientôt tous nous rejoindre, et nous continuerons notre marche ordinaire.

« Ta mère va bien, nous l'avons vue il y a peu de jours.

« Tous ces Messieurs t'envoient bien le bonjour, tous nous prions pour toi. Si tu as besoin de quelque chose, écris-le nous, et je te l'enverrai tout de suite.

« Tâche de faire connaissance avec M. D., sergent-major dans les Volontaires, mais je ne sais dans quelle compagnie ; c'est le fils d'un de nos bienfaiteurs, qui a déjà combattu à Rome et qui est un très saint jeune homme.

« Présente aussi le bonjour de ma part à M. G. et

aux autres qui seraient de notre connaissance, et sois toujours bien sage.

« Je prie pour toi et te bénis. »

La révolution du 4 septembre, qui renversa l'Empire, eut à Lyon un contre-coup des plus violents, de même que la proclamation de la Commune, un peu plus tard. Lyon imita Paris. La ville tomba momentanément au pouvoir de forcenés qui ne rougirent pas d'ajouter les horreurs de la guerre civile à celle de l'effondrement national. Les sociétés secrètes que l'Empire avait follement ranimées comme d'utiles auxiliaires de sa politique italienne, s'emparèrent de la municipalité et des administrations. Tous les hommes d'ordre, ceux surtout que l'Empire avait traités en suspects, devinrent plus suspects que jamais ; les maisons religieuses furent fermées ou tout au moins menacées ; on allait partout furetant, perquisitionnant, sous prétexte d'armes cachées, mais surtout exploitant, intimidant et, quand on le pouvait, pillant et saccageant. Les bandes internationales de Garibaldi se firent, sous ce rapport, une triste renommée dont le souvenir ne s'effacera pas de si tôt.

La grande popularité de l'abbé Chevrier, à la Guillotière, mit sa maison à l'abri des vexations de ce genre. La garde nationale s'y installa cependant, mais pendant deux jours seulement, et plusieurs de ceux qui s'y trouvaient étaient disposés à empêcher les violences, bien loin d'en commettre. De temps en temps ils revinrent faire l'exercice dans les cours et jusque dans les classes, lorsqu'il faisait trop froid. Ils ne cessèrent jamais de se montrer polis ; c'était entre eux et les habitants de la maison un échange et comme une émulation de bons offices.

Les Pères Jésuites, toujours les premiers désignés aux fureurs révolutionnaires, ne jouissaient point de la même immunité. Un d'entre eux vint demander asile au Prado et y fut reçu avec un empressement cordial. Il

était au réfectoire, à dîner avec toute la communauté, lorque des gardes nationaux se présentèrent pour le mettre en état d'arrestation. « Nous savons qu'il est là, dirent-ils, nous l'attendrons à la porte du réfectoire, et il ne nous échappera point. » Informé aussitôt de ce qui se passait, le P. Chevrier fit évader son hôte par une porte dérobée. Les gardes nationaux, qui s'étaient crus sûrs de leur coup, se retirèrent en maugréant. Ces braves gens s'imaginaient que cette arrestation manquée mettait la République en péril, et plus d'un ne s'expliqua que par un sortilège la disparition de celui qu'ils cherchaient. Ces Jésuites ne sont-ils pas capables de tout ?

Toutefois, par crainte d'autres perquisitions, et afin de ne compromettre aucun de ses amis et bienfaiteurs, M. Chevrier mit au feu un grand nombre de lettres. Il en est ainsi dans les temps troublés, le bien qu'on a fait devient un titre à la proscription, de même que le mal en est un aux faveurs publiques.

Il fit brûler également plusieurs cilices ou disciplines. « J'ai toujours regretté cette exécution sommaire, raconte la personne qui en fut chargée ; je serais bien heureuse de posséder aujourd'hui ces reliques vénérables ; mais alors on ne réfléchissait pas, tant on était affolé. »

La Commune, à Lyon, n'eut qu'une existence éphémère. Les troupes du gouvernement lui avaient abandonné une partie de la ville qui ne pouvait être défendue, et s'étaient concentrées dans les forts et dans les gares. Le moment venu, elles reprirent l'offensive et, s'élançant par le pont de la Guillotière, enlevèrent facilement quelques barricades à l'entrée du cours de Brosse, puis de la Grande-Rue. Sur ce dernier point, une trentaine d'exaltés ou de niais se firent tuer ; tous étaient des inconnus ; pas un seul chef [1].

[1] L'auteur de ce livre était alors directeur des transmissions télégraphiques à la gare de Perrache, où le général Crouzat, commandant en chef,

La lutte, si elle eut été sérieusement soutenue, devait envelopper le Prado ; mais elle n'alla point jusque-là.

La garde nationale fut désarmée et tout rentra dans l'ordre.

avait son quartier général. Le lendemain du massacre, il a vu les cadavres exposés, crispés encore de colère ; les plus hideux dans la mort étaient des femmes.

Du côté de la troupe il n'y eut que quelques blessés, dont le procureur de la République, M. Andrieux, qui marchait bravement à la tête sur le pont de la Guillotière.





CHAPITRE XVIII

La sanctification du dimanche. — Maladies. — Saint-Fons

Le P. Chevrier, après la guerre de 1870, fut le promoteur à Lyon de l'œuvre pour la sanctification du dimanche.

Il céda même aux pressantes instances qu'on lui fit, et prêcha sur ce sujet dans l'église de la Charité, remplie d'une foule qu'elle pouvait à peine contenir. On ne put le décider à monter en chaire : il parla de la table de communion, et montra, par des paroles simples, pieuses et tout imprégnées de l'esprit de Dieu, que la violation du dimanche était une des causes principales qui avaient attiré sur la France les terribles châtiments de la guerre. Il ajouta avec esprit et à propos : « Le travail du dimanche n'enrichit pas, mes frères, et nous en sommes une preuve frappante. Si quelqu'un travaille et ne profite pas de ses peines, on dit qu'il travaille pour le roi de Prusse. Eh ! bien, mes frères, n'avons-nous pas travaillé à la lettre pour le roi de Prusse, qui est venu chercher nos milliards ? »

Il prêcha aussi la nouvelle croisade dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu, mais refusa absolument de se faire entendre dans les grandes églises de la ville.

Avec son esprit pratique, il conseilla à des dames de bonne volonté de se présenter chez les commerçants et les industriels pour recueillir leurs adhésions et leur demander l'engagement de fermer leurs magasins le dimanche.

Quand, plus tard, M. de Cissey vint à Lyon, il y trouva l'œuvre déjà organisée. Il n'eut qu'à se mettre en rapport avec le P. Chevrier et à la relier à l'œuvre générale qu'il avait établie pour le pays tout entier.

A ce moment, la France secouée encore des terribles désastres qu'elle venait de traverser et se trouvant, en outre, momentanément délivrée des sociétés secrètes dont les principaux meneurs étaient en fuite, fit des élections générales exceptionnellement favorables au rétablissement de l'ordre ; on peut même dire que ces élections furent les meilleures qu'elle ait eues dans tout le cours du siècle. Elle a possédé, avant ou après, des majorités législatives plus puissantes, parce qu'elles manquèrent moins de direction ; jamais elle n'en eut de plus honnête, de plus désintéressée, de plus complètement dévouée au bien public.

Le gouvernement nommait lui-même les conseils municipaux des grandes villes. A Lyon, il choisit les citoyens les plus capables et les plus considérés, qui se trouvèrent être en même temps les plus chrétiens.

Le nouveau préfet, M. Ducros, homme remarquable par son intelligence et par sa piété, vint avec M. Revol, conseiller municipal de la Guillotière, visiter la Providence du Prado. Etonné des progrès réalisés au profit des enfants du plus bas peuple, et non moins touché de l'extrême pauvreté qui régnait dans toute la maison, il fit un rapport des plus élogieux, si bien que le conseil municipal crut devoir allouer au Prado un subside annuel de 700 francs, avec des bons de pain du bureau de bienfaisance. On parla même de faire davantage et de donner à l'établissement, dans la personne de son fondateur,

une récompense éclatante. Ce bruit revint à M. Chevrier qui, ayant rencontré un des membres les plus élevés de l'administration, lui demanda de quoi il s'agissait exactement.

« Mon cher Père, lorsqu'un soldat a accompli quelque fait d'armes remarquable, il est d'usage qu'on le décore sur le champ de bataille ; or, vous êtes un soldat de la charité ; tirez la conclusion...

« — Quoi ! s'écria l'abbé Chevrier, vous avez pensé à mon humble personne !

« — Oui, pour la croix ; elle a failli vous être donnée déjà il y a une quinzaine d'années, à l'occasion des inondations ; mais, cette fois, vous ne l'esquiverez point.

« — Pardon, cher monsieur, elle se tromperait d'adresse. Il y a croix et croix. Ma récompense à moi, mon unique ambition, est de porter la croix des humiliations, des souffrances, non la croix d'honneur.

« — Mon bon Père, laissez-moi vous le dire, vous êtes un homme singulier, tout seul de votre espèce. Vos confrères, aumôniers militaires dans les campagnes qui viennent de finir, l'acceptent parfaitement, cette croix. Le curé d'Ars, votre ami et votre modèle, ne la repoussa point.

« — Le curé d'Ars la subit, cher Monsieur, mais il ne laissait point soupçonner qu'il la possédât, et elle ne parut chez lui qu'après sa mort, lorsqu'elle fut mise sur son cercueil. Voyons, réfléchissez : pour le respect même qui est dû à cette distinction, est-il convenable qu'elle soit conférée à un homme qui, à l'exemple du curé d'Ars, aurait l'air d'en être honteux ?

« — Ainsi, vous non plus, vous ne la porteriez pas si vous l'aviez ?

« — Je ne la porterais pas : elle me mettrait en contradiction avec moi-même : le dehors de ma pauvre

personne, marqué d'un ruban rouge, jurerait avec le dedans.

« — C'est votre dernier mot ? Je puis le dire à la préfecture ?

« — C'est mon dernier mot et je fais plus que vous autoriser, je vous invite à le dire, je vous en supplie.

« — Vous serez obéi, mais, laissez-moi vous répéter que vous êtes un drôle d'homme, et tout seul de votre espèce ! »

L'abbé Chevrier écarta de la sorte, pour la deuxième fois, le précieux hochet de la vanité humaine, signe de vertu chez les uns, signe chez les autres de souplesse dans le caractère, mais signe envié et après lequel tant de gens soupirent.

En octobre 1871, l'école cléricale du Prado commença à se reformer bien modestement ; plusieurs des anciens, licenciés l'année précédente, restèrent dans leurs familles; d'autres reprirent leurs études dans les séminaires diocésains.

Durant le même mois d'octobre, cinq des élèves du Prado, entrés au séminaire d'Alix pour y faire leur philosophie, y prirent la soutane. Quelle ne fut pas la joie, la délicieuse émotion du Père, les aidant, de ses propres mains, à se revêtir de cette livrée de l'apostolat ? Il ressemblait à ces pieuses mères dont nous parlent les livres saints, la mère de Samuel, la mère de Jean-Baptiste, offrant à Dieu les prémices du fruit de leurs entrailles, et les offrant avec d'autant moins de réserve qu'elles les avaient plus longtemps attendus. « *Filioli, quos iterum parturio*, mes enfants, mes petits enfants que je n'ai pas cessé d'enfanter, comme dit saint Paul, mes chers enfants pour lesquels mon cœur reste en travail, en tendres inquiétudes jusqu'à ce que le Christ soit formé définitivement en vous, *donec formetur Christus in vobis* : Ah ! puissiez-vous être animés toujours de l'esprit de ce bon Maître, puissiez-vous respirer de sa charité, vivre de sa

vie ; et non seulement vous, mais ceux qui vous suivront, ceux qui naîtront spirituellement ici après moi et après vous ! Puissiez-vous aller par le monde répandre dans les paroisses la bonne odeur de ses divines vertus, sa pauvreté, sa mortification, sa charité ! » Pauvreté, mortification, charité, tout le christianisme, tout le secret de la rénovation des peuples, tenait pour lui dans ces trois mots ; il ne sortait pas de là.

Mais bientôt il eut lieu de craindre que ses labeurs ne fussent arrivés à leur terme. En 1874, se déclara chez lui une grave fluxion de poitrine qui le mit aux portes du tombeau. Le docteur Levrat se hâta de venir lui prodiguer ses soins et son affection. « Mon cher ami, dit le malade, je suis résigné ; pourtant mourir lorsque mon œuvre est encore à ses débuts, c'est bien dur. Il me faudrait encore cinq ans ! Alors plusieurs de mes enfants seront prêtres ; docteur, faites-moi vivre encore cinq ans. — Ne vous troublez point, lui répondit M. Levrat ; c'est mon père, le médecin de votre famille, qui a assisté à votre naissance ; il ne serait pas content de moi si je vous laissais partir si tôt. Vous vous en tirerez pour cette fois. Seulement si par hasard vous traitez de cette affaire avec le bon Dieu, vous auriez tort de vous contenter d'une prolongation de cinq ans. » Le malade ne répliqua rien ; mais nous verrons que ce terme ne fut point dépassé, bien que son œuvre fut loin alors d'avoir reçu tout son développement.

Il ne se releva jamais complètement de cette maladie. L'année suivante, 1875, une forte émotion qu'il éprouva pendant un temps de convalescence, fut pour lui la cause d'une nouvelle secousse. Il eut la jaunisse et, depuis lors, resta toujours très faible.

En 1876, M. le Dr Levrat l'envoya à Vichy. Ce fut à contre-cœur et uniquement par obéissance qu'il se résigna à ce voyage. Plusieurs fois déjà il avait répondu à ceux qui lui conseillaient les eaux : « Ne me parlez pas

de ces rendez-vous d'oisiveté et de dissipation, les villes d'eaux ne sont pas des séjours d'ecclésiastiques. Arrivé à Vichy, il commença sans retard le traitement ordonné. Il écrivait :

« C'est un curieux spectacle de voir comme on cherche à retenir la vie du corps. Que de soins et de soucis, que de travail et même de privations et de pénitences volontairement acceptées ! Si on en faisait autant pour retenir la vie spirituelle, comme on fuirait le péché, comme il y aurait moins de désordres sur terre et plus de bonheur ! Travaillez à fortifier la vie de l'âme, de l'âme qui ne périt pas, et priez pour que je croisse moi-même dans cette santé spirituelle qui est la plus importante des deux, pour ne pas dire la seule importante. Je n'ai garde cependant de mépriser l'autre, celle qu'on vient chercher ici. Je l'emploierai, si le bon Dieu me la rend, à passer quelque temps à Saint-Fons et à travailler plus que jamais... Nous passons notre temps à nous promener, à manger et à causer. C'est vraiment une vie de paresseux ; il me tarde de rentrer pour me remettre à la besogne. »

Et dans une autre lettre :

« Ma saison s'avance ; il me tarde de retourner auprès de vous qui êtes ma véritable famille. Le temps est long pour un père loin de ses enfants. Je rentrerai auprès de vous un peu plus fort et mieux portant que je ne l'étais au départ, sans toutefois être complètement rétabli, puisque je ne puis tout digérer et qu'il me faut toujours choisir. Je vais donc rentrer le lundi soir, et quel plaisir de revoir notre pauvre Prado, et surtout ceux qui l'habitent ! »

Il ne fut pas seul éprouvé par la maladie, durant cette année 1876, et le mois d'août apporta un deuil à ses enfants, mais un deuil que la foi convertit en joie et en triomphe.

Le 16, la veille de la sortie, la petite vérole se déclara dans l'école cléricale, et trois jeunes étudiants s'alitèrent.

L'un d'eux, nommé Pégon, mourut une dizaine de jours après ; il fit la mort d'un saint : « Qu'il fait bon mourir ! s'écriait-il ; que je suis heureux d'être venu dans cette maison du bon Dieu ! » Et, se tournant vers son frère qui était venu le voir : « O mon frère, promets-moi de rester toujours l'ami du bon Dieu, car je vais au ciel et je veux que tu y viennes aussi, et que nous ne soyons point séparés ! »

Toute la maison fut profondément édifiée. Le P. Chevrier lui-même, au lieu de dire le *De profundis*, le soir de l'enterrement, fit chanter le *Laudate Dominum*, en disant : « Cet enfant de quinze ans est notre modèle à tous. » Et il chargea un de ses diacres de faire la relation de cette mort et une petite biographie du jeune Pégon.

Cependant sa passion pour la pénitence était à peine diminuée par la nécessité de tant de ménagements que lui imposait la médecine. Comme on vient de le voir, du milieu des distractions d'une ville d'eaux, il soupirait après la vie d'anachorète et, en plein tourbillon de Vichy, faisait des projets pour Saint-Fons.

Qu'était-ce donc que Saint-Fons ?

Depuis assez longtemps déjà, le P. Chevrier avait pris l'habitude de se retirer du monde un jour par mois, afin de se préparer à la mort, et, en outre, pour une durée un peu plus longue, trois ou quatre fois par an.

Tous les saints ont aimé le recueillement de la solitude. Au sein de leurs travaux habituels, parmi les tracas que leur attire la réputation, il leur est bien difficile de se livrer à l'oraison et de se retremper dans la vertu, dans l'humilité surtout que tant d'hommages intéressés tendent à affaiblir en eux. C'est dans la solitude qu'ils réparent leurs pertes et qu'ils puisent de nouvelles lumières et de nouvelles flammes pour les communiquer à ceux que le ciel leur confie. De plus,

harassée quelquefois de fatigues, accablée d'ennuis, de déceptions et de déboires que Dieu ne ménage pas habituellement à ses amis, leur âme éprouve le besoin d'un peu de repos, de même que le corps ne saurait se passer de sommeil. Les forces humaines ne sont inépuisables sous aucun rapport et les saints, pour être plus résistants que les hommes ordinaires, n'en sont pas moins des hommes.

L'abbé Chevrier allait, dans les commencements, se reposer à Chatanay ; mais ce village étant trop éloigné, c'était pour lui un voyage véritable et une perte de temps. Il se chercha donc une autre retraite, à cinq kilomètres du Prado, au village de Saint-Fons. » Je vais mettre de l'huile dans la lampe, disait-il, je sens qu'elle baisse. — Allez, mon Père, et puisse votre approvisionnement ne pas durer trop longtemps ! » répondaient ses collaborateurs. Mais pourquoi choisit-il Saint-Fons ? Ce fut un peu à cause de la proximité, un peu à cause des nombreuses usines qui remplissent les environs. Jusque dans le repos il cherchait encore le travail ; il espérait toujours faire quelques bonnes rencontres de ces pauvres et de ces ouvriers qu'il aimait tant.

Il se retira d'abord dans un endroit appelé les Grottes, parce qu'il s'en trouvait là plusieurs assez curieuses, échelonnées le long d'une colline peu élevée, mais escarpée et rocailleuse. La ligne du chemin de fer de Lyon à Marseille passe à côté, mais sans arrêt sur ce point.

Il y allait seul d'abord et ne s'en éloignait que pour s'approvisionner, dire sa messe, et remplir parfois quelques fonctions dont M. le Curé le priait. Une nuit, un orage épouvantable transperça son frêle abri et le força de se réfugier, à travers la pluie et les éclairs, chez les Pères Basiliens de Feysin qui lui donnèrent d'autres vêtements et le gardèrent jusqu'au

jour. Plus tard, il se faisait généralement accompagner de son ami l'abbé Boulachon ; c'est ce dernier qui a fourni les renseignements suivants :

« On avait donné au Père Chevrier une de ces baraques en planches où l'on vend des rafraîchissements. Il s'y installa, me dit d'en monter une deuxième pour moi, et nous venions habiter là, à vingt mètres l'un de l'autre, deux ou trois fois par an. Notre séjour durait chaque fois une semaine. Ces cabanes étaient meublées d'une espèce de bureau pour écrire, d'un banc, d'une planche sur laquelle nous couchions, et de deux couvertures; aussi était-on souvent transi de froid quand on s'éveillait le matin. Les cabanes elles-mêmes étaient très étroites et à peine assez longues pour que le Père Chevrier, qui était grand, pût s'étendre complètement. Chaque matin nous allions, tout en faisant notre méditation, dire la messe chez les Pères Basiliens de Feysin, qui nous donnaient ensuite à déjeûner. Pour le reste de la journée, une bonne vieille femme nous apportait la soupe, quelquefois aussi des pommes de terre cuites à l'eau, ou des œufs. »

Un autre compagnon de retraite de M. Chevrier a complété la description de cette époque de sa vie, en rapportant les violences ou, selon son expression, les *farces* que lui fit le démon. Il l'interpellait, renversait sa cabane, la transportait tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, lorsqu'il était dedans, et le menaçait ou cherchait à le séduire par des tentations qui rappellent absolument celles de saint Antoine.

Au bout de six à sept ans, un riche propriétaire du voisinage, M. Mottard, ne pouvant plus supporter la vue d'un logement si misérable et si incommode, donna à M. Chevrier une petite maison où les ouvriers des champs déposaient leurs outils et retiraient leurs bestiaux en cas d'orage. Une crèche qu'on y voit encore

confirme ce dernier détail. Cette maisonnette est située sur une éminence, à quelque distance et à gauche de de Saint-Fons. Pour y arriver, on suivait quelque temps la route de Vienne, ensuite un sentier qui conduisait directement à la porte. Il n'y avait pas alors aux environs les habitations qu'on y voit maintenant ; ce n'étaient de tous côtés que prairies ou terres ensemencées. C'est ainsi qu'à une lieue de Lyon, à quelques centaines de mètres seulement du bourg assez considérable de Saint-Fons, cette petite maison offrait une solitude à peine troublée de temps en temps par quelque troupeau ou les sifflements aigus de la locomotive. Le Rhône avec son large lit et, au-delà du Rhône, les villages d'Oullins et d'Irigny sur leurs collines si pittoresques, les sinuosités du fleuve que l'on embrasse d'un coup d'œil quand on tourne le dos à la porte de la maison, enfin une partie de la ville de Lyon que l'on a alors à droite, tout cela est d'une éloquence fort restreinte pour l'âme des villageois, mais servait à nos ermites comme autant d'échelons pour s'élever jusqu'au Créateur. Les paysages, dans les regards des hommes, sont comme les rayons du soleil dans les vitraux : pâles ou colorés, selon les milieux qu'ils traversent et dont ils empruntent les nuances.

Le Père Chevrier fut si content du cadeau de M. Mottard, qu'en gravissant la hauteur pour se rendre jusque-là, il se mit quatorze fois à genoux dans la neige, en souvenir des quatorze stations du Chemin de Croix. « Je le suivais, mais ne l'imitais point, dit M. Martinet qui nous a conservé ce détail : j'avoue ne point professer pour les rhumatismes le même dédain que lui. »

Il fit arranger cette maison en vue des retraites qu'il y voulait faire soit seul, soit avec ses enfants, qui en suivirent plusieurs, en effet, et les ont continuées depuis. On y éleva un premier étage et

une chapelle, mais avec ce grand cachet de pauvreté qu'il mettait partout. Une description sommaire va nous le montrer.

En arrivant, on se trouve en face d'une porte lourde, sans peinture, étalant d'énormes clous. On entre ensuite dans une première pièce qui sert à la fois de cuisine et de réfectoire ; dans un coin, à gauche, se trouve le poële sur lequel le plus habile des retraitants prépare le repas de tous ; au milieu, est la table en planches sur laquelle on prend ledit repas et, qu'elle soit lisse ou mal rabotée, c'est le dernier des soucis d'appétits presque tous jeunes et dévorants. A droite, au centre de la cloison, une porte sans loquet d'aucune sorte donne entrée dans une petite salle commune ; là règne une table où chacun peut écrire et déposer ses livres ; là aussi est restée la crèche dont nous avons parlé plus haut. Sur les murs sont tracées les trois devises du Père Chevrier, les trois titres, si l'on peut ainsi parler, de ses trois livres favoris : Crèche, Calvaire, Tabernacle. C'est lui-même qui a voulu les inscrire de ses mains. Ouvrons maintenant une porte, descendons une marche : nous serons à la chapelle, au véritable centre de cet édifice qui n'a pour objet que la sanctification des âmes. Si, maintenant, nous revenons à la cuisine, d'où nous sommes partis, nous apercevrons, au fond, à gauche, un pauvre escalier de bois. Il conduit au premier étage, où trois petites cellules donnant sur un corridor et éclairées seulement par des lucarnes, offrent trois paillasses étendues par terre et autant de caisses servant à la fois de garde-robes et de chaises ; cependant la dernière qui est celle du Père qui préside la retraite, possède deux vraies chaises. Quant à l'étage supérieur, il n'est autre chose qu'un grenier, avec deux rangées de paillasses par terre ; c'est tout ; là couchent ceux des retraitants qui n'ont pu trouver place dans les cellules.

Le Père Chevrier chérissait cette maison au-delà de ce que l'on peut dire. De quelles ferventes oraisons ces pauvres murs ont été témoins !

Les austérités auxquelles il s'adonnait dans cette retraite approchent de celles des anciens anachorètes, au dire d'un prêtre qui surprit un jour le règlement particulier qu'il s'était tracé.

« Nous y fûmes une fois, a raconté M. Boulachon, au nombre de quatre : l'abbé Chevrier, l'abbé de Geslin, l'abbé Jaricot et moi. C'était l'abbé de Geslin qui prêchait la retraite, ou plutôt qui la disait à demi-voix, car le nombre des auditeurs n'exigeait pas de grands efforts de poumons ; encore moins permettait-il de grands effets oratoires. L'assemblée se composait de trois auditeurs assis côte à côte sur un banc ; l'orateur s'expliquait debout devant eux. Un autre obstacle aux émotions était que les auditeurs, prédicateurs aussi, en savaient autant que celui qu'ils écoutaient. De là, une petite aventure qui les égaya malgré eux. Il arriva, par une chaleur accablante, et en dépit de tout le zèle et du remarquable talent de l'abbé de Geslin, qu'un des trois s'endormit et vint s'abattre, la tête en avant, aux pieds de l'orateur. C'était le plus jeune, l'abbé Jaricot. M. de Geslin, pour le retenir, n'eut qu'à allonger un peu le geste commencé. Il l'aida à se relever et lui dit en souriant : « Voilà de quoi nous rendre modestes l'un et l'autre, vous, pour votre énergie d'attention, moi pour mon éloquence. » L'auditeur, pris en défaut, ne put s'empêcher de rire franchement, malgré sa confusion. L'abbé Jaricot, qui venait de faire son noviciat à Carcassonne, était encore vêtu en capucin et vivait comme tel à l'étage supérieur. Quant à l'abbé de Geslin, qui habitait au premier avec les deux autres, c'est celui-là même qui s'est fait un nom par ses publications spirituelles et pittoresques dans l'*Ouvrier*, le *Clocher* et autres recueils

périodiques, sous le pseudonyme de Jean Loyseau, cordonnier. »

Le trait caractéristique de ces retraites, surtout quand les enfants en faisaient partie, était l'esprit d'abandon, de simplicité, en un mot l'esprit de famille qui y régnait et qui, grâce à Dieu, a persévéré dans celles qui se font encore maintenant tous les ans. Le recueillement et les austérités n'empêchent point les journées passées ainsi à Saint-Fons d'être toujours trop courtes ; pour mieux dire, c'est le recueillement, ce sont les austérités qui en font une sorte de paradis sur terre.

Ici, plus d'un lecteur va hausser les épaules et crier au paradoxe. Un paradis au milieu des austérités, c'est impossible. Rien de plus vrai cependant, et rien de plus logique. Mais ayant déjà abordé cette question dans un autre ouvrage, notre plume indigente se retranscrira en toute simplicité.

Le bonheur ici-bas est-il en proportion des jouissances mondaines, des honneurs, de la fortune, de la science, ou même de la santé — quoique ce dernier bien soit supérieur à tous les autres avantages chers au vulgaire ? Nullement. Le bonheur est en proportion de l'harmonie que nous mettons entre notre conduite et la loi divine, car le Créateur, en nous donnant nos facultés et sa loi, régla nos facultés sur sa loi et sa loi sur nos facultés.

Rien non plus de mieux prouvé par l'observation et les faits. Le monde se forge, des maisons où vivent les hommes de Dieu, une idée étrange, monstrueuse; il les considère comme des séjours de tristesse et de contrainte. C'est le parfait contre-pied de la vérité, à la condition, bien entendu, que la maison observe sa règle et que le prêtre, le religieux ou la religieuse ait une vocation réelle. Mais aujourd'hui, heureusement, les vocations erronées ne durent pas longtemps, et rien n'empêche celui qui s'est cru appelé, et qui ne l'était pas, de retourner dans le monde quand bon lui semble; tout

l'y convie, au contraire, en un temps où le droit public semble avoir pour principe que toutes les associations sont bonnes et doivent être protégées par la loi, à l'exception de celles qui ont pour objet le service de Dieu.

Crucem vident, unctionem non vident, disait saint Bernard. Les ignorants, les irréfléchis voient la croix dont l'imitateur du Christ se charge ; ils ne voient pas l'onction intérieure qui pour lui allège le fardeau, au point qu'il surabonde de joie, comme saint Paul, au milieu de ses tribulations.

Quant à nous, s'il nous est permis d'apporter ici une expérience personnelle, résumé d'une vie déjà longue passée dans les fréquentations les plus dissemblables : toujours et partout les hommes que nous avons rencontrés les plus gais, les plus aimables, en un mot les plus heureux, ce sont, parmi les gens du monde, les meilleurs chrétiens ; au-dessus d'eux les ecclésiastiques séculiers ; au-dessus des ecclésiastiques séculiers, les religieux ; et au-dessus de tous, les saints, qui précisément de tous sont les plus austères.

Les saints ; est-il rien de plus suave, de plus rayonnant que le visage d'un saint ?

Grâce à Dieu, il en existe encore ; il n'est personne qui n'en ait rencontré, quoique à des degrés divers de sainteté.

Les saints vivent dans un enivrement perpétuel d'amour, d'amour confiant et pur. Une sorte d'extase est leur état fréquent, ordinaire même si leur sainteté est assez grande ; le corps et ses besoins ne leur pèsent plus rien ; tout leur être s'est réfugié dans leur âme, et leur âme est en Dieu. A voir l'épanouissement de leur front émacié, la tendresse de leur sourire, le feu de leurs regards toutes les fois qu'ils parlent de ce qui les remplit — et ils ne savent pas parler d'autre chose — on se demande s'il peut exister, même au ciel et même pour

eux, un bonheur plus grand que celui dont ils débordent au milieu de leurs apparentes privations [1].

Sans sortir de notre siècle et de notre pays, nous en appelons sur ce point aux souvenirs de tous ceux de nos contemporains qui ont connu le curé d'Ars et le fondateur du Prado !

[2] *Vie de Dom Marie-Augustin, marquis de Ladouze, premier abbé de la Trappe de N.-D. des Dombes*, p. 61 et suiv.





CHAPITRE XIX

Encore des faits extraordinaires

En tête de ce chapitre, nous avons failli inscrire un autre titre, plus court et plus expressif : le mot de *Miracles*.

Mais un observateur purement humain, un historien qui juge uniquement sur les apparences et qui, le plus souvent, il faut le reconnaître, n'a pas fait d'enquête contradictoire, ne saurait se prononcer sur la portée surnaturelle des faits qu'il raconte. Une chose certaine, c'est que le Père Chevrier parut forcer bien des fois la main à la divine Providence, en invoquant Notre-Dame des Sept-Douleurs, comme Dom Bosco invoquait Notre-Dame Auxiliatrice et M. Vianney sainte Philomène. Fit-il réellement des miracles, ou pour nous exprimer avec plus d'exactitude, Dieu fit-il des miracles à sa prière ? Il n'appartient qu'à l'autorité spirituelle de le déclarer, et nous n'aurons garde d'anticiper sur le jugement que l'Eglise portera à ce sujet dans le procès de canonisation qu'on prépare.

Nous nous bornerons donc à rapporter bien simplement les faits, tels qu'on nous les a écrits ou racontés.

Le Père Jaillet, ancien provincial des Capucins, disait

un jour, dans les commencements de l'œuvre, que le plus grand miracle du Prado, c'était de voir son fondateur produire de l'ordre avec du désordre et faire tant de choses excellentes avec d'aussi mauvais éléments, ou plutôt tant de choses avec rien. Plusieurs prêtres éminents ont exprimé la même pensée.

Une personne prudente et réservée a assuré qu'elle a vu des oranges se multiplier entre ses mains, dans une distribution aux enfants du Père Chevrier. Ces enfants étaient venus chez elle au nombre de 75, elle fit acheter, par distraction, 50 oranges seulement. Affligée de ce contre-temps, elle se console en pensant qu'au moins il y en aurait assez pour les enfants de la première communion. A sa grande surprise, il y en eut pour tout le monde, à l'exception d'un seul. « Tout de même, dit-elle, le miracle n'est pas complet. Il en manque une. » Un assistant s'écrie alors : « La voilà, celle qui manque. » Il l'avait soustraite pendant le voyage. Pour bien se rendre compte de ce qui s'était passé, on garda les sacs ; on les fit remplir à nouveau d'oranges puisées au même tas que les premières ; les deux sacs, et il n'y en avait que deux, contenaient exactement 50 oranges en tout, et non 75. Un fait analogue a été raconté par une personne digne de foi ; celui-ci se serait passé au Prado.

Mais il sera plus simple d'exposer les faits sous forme de déposition, ou de procès-verbal, tels que nous les avons reçus. Seulement, pour quelques-uns, nous nous permettrons d'abréger.

Les soussignés se font un devoir d'attester les faits suivants, dans lesquels ils ont toujours reconnu et reconnaissent encore une intervention divine et miraculeuse, due aux mérites et aux prières du bon Père Chevrier. Ils en garantissent l'exactitude absolue, sauf peut-être quelques détails de temps, dont l'évaluation mathématiquement rigoureuse échappe à leur

mémoire, cette relation étant faite seize ans après l'évènement.

Notre fils, né le 24 novembre 1869, venait d'atteindre environ sa deuxième année. Jusque-là, rien d'anormal ne s'était manifesté chez lui, et il marchait aussi sûrement que les enfants de son âge les mieux constitués, lorsque ses forces parurent diminuer, et après quelques semaines nous nous aperçûmes avec effroi que ses genoux, ses poignets, toutes ses articulations s'ankylosaient. Il ne s'était pas écoulé deux mois que notre enfant ne marchait presque plus et n'avait même pas la force de se tenir debout.

Six ou huit mois avant l'époque dont nous parlons, le bon Dieu, dans des circonstances ménagées sans doute pour la glorification de son serviteur, nous avait fait connaître le bon P. Chevrier. Admis, même après ce court espace de temps, à une douce intimité avec ce saint prêtre, nous lui fîmes part un jour de nos craintes au sujet de notre enfant si cruellement menacé. « Amenez-le moi, nous répondit-il. »

Le lendemain, Mme Guerrier conduisait dans sa petite voiture son fils auprès du bon Père qui le reçut dans la sacristie du Prado. Le P. Chevrier prit l'enfant, le fit asseoir sur la crédence, bénit quelques-unes de ses articulations malades, et se tournant vers sa mère qui pleurait : « Ce ne sera rien, lui dit-il, demain on vous portera de l'huile bénite qui aura brûlé devant le Saint-Sacrement pendant que je dirai la sainte Messe ; vous en frictionnerez votre enfant en disant un *Ave Maria*. Ne pleurez pas, pauvre mère, votre fils sera autre chose qu'un infirme. »

Le jour suivant, une religieuse du Prado, dont le témoignage peut corroborer le nôtre, nous apporta une fiole de l'huile promise.

Dès les premières onctions, le mal recula. A mesure que l'huile touchait les articulations ankylosées, l'on sentait comme un craquement, indiquant que les jointures se dégageaient de leur obstacle et que la vie rentrait pour ainsi dire avec la possibilité du mouvement. Au bout de six à sept semaines, notre enfant était parfaitement guéri, ses articulations ne présentaient plus trace d'un renflement quelconque, il marchait et se mouvait d'une façon absolument normale.

Depuis, il n'a jamais été malade. Il est même devenu excellent marcheur et assez fort en gymnastique.

En reconnaissance de cette guérison que nous regardons comme miraculeuse, nous avons voulu que notre enfant fît sa première communion au Prado. Il l'a faite le 4 juin 1882 sur le tombeau du saint P. Chevrier, dont la protection, si merveilleusement commencée sur la terre, se continue, nous en avons la ferme confiance, dans le ciel, aussi attentive pour notre enfant et pour nous, ses indignes amis.

Lyon, le 14 septembre 1888.

GUERRIER.

*
* *

GUÉRISON DE Mlle M...

J'avais une maladie très sérieuse et très extraordinaire. J'avais au côté une grosseur comme un œuf d'autruche, et dure comme un caillou. Les médecins n'y connaissaient rien. Je souffrais beaucoup ; on résolut de me faire une opération, mais on y renonça, par crainte que ma faiblesse ne la pût supporter. J'étais ainsi depuis deux ans, et réduite à une telle extrémité, que, depuis quatre semaines, je ne pouvais plus avaler une seule goutte d'eau. Mes pieds et mes mains étaient enflés; je ne pouvais faire le moindre mouvement dans mon lit.

Mes médecins étaient : MM. Bouchacourt, major de la Charité, et Teissier. Ce dernier m'avait dit, quelques jours auparavant : « Voyez votre confesseur, prenez vos dispositions; pour moi, il n'est pas utile que je revienne. Et si vous guérissez, je vous signe une attestation de miracle. »

Tel était mon état lorsque le P. Chevrier vint me voir. « Mon enfant, me dit-il, nous allons faire une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes pour obtenir votre guérison. — Oh! non, mon Père, lui dis-je, je ne veux pas demander ma guérison, car maintenant je suis bien disposée à mourir, et je ne sais pas comment je le serai plus tard. — Vous la ferez par obéissance, me dit-il. » Je fis donc la neuvaine commandée et mon état empira jusqu'au neuvième jour. Et tout d'un coup, à ce dernier jour de la neuvaine, mes douleurs avaient disparu.

Je demande à manger et je prends un bon repas, moi qui auparavant ne pouvais pas seulement avaler une goutte d'eau. Je n'en pouvais douter, j'étais guérie. Il me fallut quelques jours de convalescence pour reprendre mes forces; à ma première sortie j'allai au Moulin-à-Vent remercier le P. Chevrier qui s'y trouvait alors.

Ma maladie avait commencé aussitôt après la guerre; la guérison eut lieu au milieu de 1876.

Quelque temps après, je me plaignais au Père d'avoir été guérie. — « J'étais bien préparée, lui dis-je, j'aurais bien mieux aimé mourir. — Je me repens presque d'avoir demandé votre guérison. — Ah ! lui dis-je, c'est donc vous qui avez obtenu ma guérison ? — Oui, dit-il, deux fois dans ma vie j'ai dit à la mort : « Arrête-toi », et deux fois elle s'est arrêtée. »

Pour que lui, si humble et si petit, parlât de la sorte et avec tant d'assurance de ces guérisons, il fallait qu'il fût bien certain de ce qu'il disait.

***

GUÉRISON DE Mlle J...

J'avais alors dix-sept ou dix-huit ans, j'étais malade, je fus envoyée aux bains de mer. Mon médecin de Lyon me recommanda de ne pas les prendre de plus de cinq minutes. Arrivée dans le midi, je consultai d'autres médecins qui me permirent de prendre les bains aussi longtemps que je le voudrais. Je restais dans l'eau de mer pendant plusieurs heures, et je tombai enfin sérieusement malade. Je fus ramenée à Lyon dans ma famille.

Vu mon état général, ma grande faiblesse, ma fièvre qui était excessivement grave par elle-même, devait amener la mort. Ma mère alla trouver le P. Chevrier. Elle l'avait fait prier par trois fois déjà de venir me voir et, tout en colère, elle lui dit : « Ma fille se meurt et vous n'êtes pas venu, vous qui allez voir partout les ouvriers malades ! Je suis indignée d'une pareille conduite. N'entendrez-vous pas enfin la voix d'une mère qui vous supplie de venir voir son enfant ? »

En ce moment, il y avait huit jours que j'avais perdu toute connaissance; j'étais abandonnée des médecins, je ne faisais

plus aucun mouvement dans mon lit, je n'avais que la peau et les os et ne me rendais compte de rien. Le Père Chevrier arrive, il me regarde, à ce qu'on m'a raconté, voit la douleur de ma mère qui me considère déjà comme étant dans la tombe et qui attend un véritable miracle pour ma résurrection. Il va se prosterner devant une petite statue de la Vierge, prie un instant, puis vient me parler. Je ne comprenais rien, je n'entendais rien. Il me fit alors un signe de croix sur le front, et se retira aussitôt, en consolant ma mère, et lui disant que cette maladie ne serait rien.

A peine, en effet, était-il au bas de l'escalier, que je m'éveillai comme d'un long sommeil. Je repris connaissance, j'étais guérie ; je demandai à manger, et moi qui n'avais rien pris depuis trois semaines, je mangeais de fort bon appétit. J'eus quelques jours de convalescence, après lesquels je redevins robuste et forte. Le signe de croix qu'il avait fait sur mon front m'avait véritablement guérie.

Nous attestons ceci toutes deux, ma mère et moi : il y eut véritablement une guérison extraordinaire.

***

Je désirais me faire religieuse et vins consulter à ce sujet le Père Chevrier. Il me répondit : « Non, n'allez pas au couvent, vous n'y resteriez pas ; vos parents vont avoir besoin de vous. » Je me demandai ce qu'il voulait dire. Mes parents étaient en bonne santé et j'avais une sœur pour les soigner au besoin. Donc, sans chercher davantage, je suivis mon inclination et entrai au couvent quand même.

Onze mois après, je fus obligée d'en sortir momentanément pour raison de santé. Il n'y avait que quelques semaines que je me trouvais dans ma famille, lorsque ma sœur mourut assez rapidement.

Je commençais déjà un peu à comprendre les paroles du Père : mes parents n'avaient désormais plus que moi. Mais voilà qu'un affreux malheur tomba tout à coup sur mon père : il eut presque subitement la cataracte. Je le mène à M. Chevrier: « Je vous comprends trop bien, maintenant, mon père n'y voit

plus, qu'allons-nous devenir ? » Il me consola, puis, s'approchant de mon cher aveugle, il nous dit de faire une neuvaine à la Sainte Vierge et, regardant les yeux de plus près : « Faites gratter celui-ci, dit-il, vous verrez qu'il le gardera. » Mon père en effet, contre toute espérance, garda cet œil.

*
* *

Un homme que je connais très bien avait une fille dans un triste état. Je ne sais si c'était une possession; en tout cas c'était une maladie curieuse. L'enfant faisait un bruit épouvantable dans la maison ; il n'y avait plus de repos possible pour cette famille. Les médecins étaient impuissants à soulager la malade ; le père s'adresse à bon nombre de prêtres pour la bénir et la délivrer. « Etes-vous allé chercher le Père Chevrier, lui demanda un de ses amis ? — Non, dit-il, mais ce n'est qu'un jeune prêtre, et que pourrait-il faire là où de plus respectables ont perdu leur latin ? — Allez-y quand même, essayez. » Il va donc au Prado. Le Père vient, trouve cette pauvre enfant sur son lit de douleur, et l'invite à dire avec lui et les parents un *Pater* et un *Ave*. Après qu'ils eurent tous ensemble récité cette prière, le Père Chevrier se leva, fit le signe de la croix sur le front de l'enfant, et celle-ci, depuis ce moment, n'a jamais repris aucune crise : elle était guérie. Le père de la jeune fille avait vu là si évidemment un miracle, qu'après me l'avoir raconté comme je vous le raconte, il me dit : « Je ne sais ce que c'est que le Père Chevrier, mais pour qu'il puisse faire cela, il faut qu'il soit ou un grand saint ou un ami du diable. »

B. R..., M. L...

*
* *

Dans les premiers temps que j'étais au Prado, raconte une religieuse de la maison, je vomissais constamment ce que je mangeais. J'en parlai au Père, j'étais presque découragée. « Allez, me dit-il, prendre de l'huile d'olive, vous la mettrez dans une veilleuse et la ferez brûler sur l'autel de la Sainte

Vierge pendant la messe de sept heures. Ensuite, pendant neuf jours vous en boirez une cueillerée et réciterez sept *Ave* en l'honneur de Notre-Dame des Sept-Douleurs. » Je le fis et fus guérie.

*
* *

Un jour, je vins trouver le Père, nous écrit une religieuse, et lui dis que je voulais demander mon changement. Avant que je lui eusse donné aucune explication, il me répondit : « Non, ne le faites pas ; vous avez un emploi difficile, vous mettriez vos supérieurs dans l'embarras. Allez en paix, restez, et vous verrez que tout s'arrangera bientôt. » Et les choses arrivèrent en effet ainsi. Mais ce ne fut pas sans stupéfaction que je l'entendis parler de mes affaires avec tant de précision, lui qui ne me connaissait point, et qui ne savait pas du tout ce que je faisais.

*
* *

Une de mes sœurs était demandée en mariage par un homme fort riche. Elle hésitait beaucoup cependant ; mais nos parents y tenaient, nous étions déjà deux religieuses, ils trouvaient que c'était assez. Comme je connaissais le P. Chevrier, je conduisis ma jeune sœur chez lui, et je lui demandai ce qu'il pensait de ce mariage. « Attendez, me dit-il, sans la moindre hésitation, attendez, vous trouverez quelque chose de mieux. — Sera-ce bientôt ? — Oui, bientôt. — Quelques mois plus tard, ma sœur allait à Lourdes, et se décidait à se faire religieuse. Elle avait trouvé, en effet, « quelque chose de mieux », elle avait trouvé Dieu. Et maintenant elle est religieuse à Lourdes.

Sœur X..., de Brignais.

*
* *

J'avais une sœur bien malade, je vais trouver le Père et lui demande ce qu'il faut faire. « Il faut, me dit-il, l'envoyer à la Salette et elle guérira. — La Salette, lui dis-je, c'est bien loin, est-ce que Fourvière ne ferait pas aussi bien ? — Non, dit-il, il

faut qu'elle aille à la Salette, si elle veut guérir. Dieu réclame d'elle qu'elle s'impose l'embarras de ce petit voyage. » Elle n'alla pas à la Salette et mourut bientôt. Mais je fus surprise de voir l'assurance qu'il avait montrée en disant qu'elle guérirait si elle allait à la Salette.

*
* *

J'avais une nièce qui avait été toute troublée à la suite d'une frayeur que lui avait faite sa mère (celle-ci avait perdu la tête). Je viens trouver le Père et lui en parle. « Amenez-la moi », me dit-il. Je la lui conduisis, il la bénit. A partir de ce moment, elle fut guérie de sa frayeur et retrouva toute sa raison.

SŒUR A..., de Brignais.

*
* *

J'étais à Roanne, le Père allait à Vichy, il s'arrêta à Roanne, chez M. X..., rue des Planches ; je m'y rendis un peu par curiosité. Depuis plusieurs années, j'avais de violentes douleurs de tête qui m'empêchaient souvent de vaquer à mes occupations. Etait-ce des rhumatismes ou autre chose? Je sais seulement que j'en souffrais beaucoup. Je demandai au Père sa bénédiction, et dès en la recevant, je sentis un mieux sensible. Je le priai de venir nous voir. Il vint, il me bénit une seconde fois, en appuyant fortement ses mains sur ma tête comme s'il eût su que je souffrais de la tête, et à partir de ce moment, je n'ai plus ressenti ces vives douleurs.

*
* *

Sœur Sainte-Geneviève avait une maladie très grave. Etendue sur son lit de douleur, elle ne voulait pas mourir, elle ne voulait pas se soumettre à ce coup terrible. Elle fit appeler le Père Chevrier : « Mon Père, lui dit-elle, guérissez-moi, je ne veux pas mourir maintenant, obtenez-moi un délai. — Combien voulez-vous donc encore de temps? demanda le Père. — Oh! donnez-moi donc encore un an. — Vous en aurez deux, dit-il. » Et, en effet, elle mourut deux ans après, au mois d'août 1875.

*
* *

Un jour, raconte une personne entièrement digne de foi, j'accours tout en larmes au Prado. « Mon Père, m'écriai-je, ma tante, ma pauvre tante va mourir ! Le docteur vient de nous dire qu'il n'y a aucun espoir : elle ne sera plus en vie ce soir. Vous savez, mon Père, qu'elle nous est absolument nécessaire. Venez à notre secours. — Allons, mon enfant, ne vous désolez pas. Pour combien d'années encore votre famille en aurait-elle besoin ? — Oh ! mon Père, au moins pour trois ans. — Eh ! bien, vous la garderez trois ans ». Et, en effet, contre toute apparence, ma tante guérit rapidement et ne mourut qu'au bout de trois ans. Que de fois nous avons regretté de n'avoir pas demandé dix ans et plus !

*
* *

Bien longtemps avant sa mort, le Père dit à Mlle J..., nièce de M. Crouzier : « Vous irez jusqu'à tel âge. » Elle est morte en effet à l'âge indiqué.

Même prédiction pour Mlle E. Mercier.

*
* *

La mort de M. Bernard, survenue en avril 1895, a attiré de nouveau l'attention sur ce don que Dieu avait accordé à son fidèle serviteur.

C'était un ancien tonsuré, recueilli au Prado en 1876 à l'âge de soixante ans, après une vie très mouvementée. Il exerça pendant les dix-sept dernières années qu'il passa à la maison les fonctions de surveillant de nuit auprès des enfants de la première communion. Le moment vint où l'on dut songer à le remplacer. M. Bernard accepta, mais à condition que ce ne serait que provisoirement. On ne s'expliquait pas cet acharnement à se cramponner à ses fonctions. Bientôt on comprit tout. Le P. Chevrier lui avait dit qu'il mourrait cinq semaines après qu'il

aurait quitté son emploi. Voyant que sa santé ne s'améliorait pas et qu'il ne pouvait plus reprendre sa surveillance, M. Bernard dit à qui voulait l'entendre qu'il mourrait le 22 avril. C'était le terme des cinq semaines à compter du 18 mars, jour auquel il avait cessé ses fonctions. La plupart restaient incrédules, trouvant ce délai bien court pour un homme qui, il y a quelques années, avait pu, d'après une ordonnance du médecin mal comprise, avaler quarante pilules à la fois, sans éprouver le moindre malaise.

Or, le 28 mars, en se rendant à la chapelle pour faire comme d'habitude son action de grâces après sa confession, il tombe dans l'escalier de la sacristie. A partir de ce moment il n'a fait que décliner rapidement, et il est mort le 22 avril à 2 heures du matin.

***

Un jour, une de nos sœurs que je connais bien, va trouver le P. Chevrier et lui dit : « Mon Père, je perds la vue, tâchez que je ne la perde pas complètement ! — Non, mon enfant, lui répondit-il, ne faites rien pour obtenir votre guérison, vous glorifierez plus Dieu étant aveugle que si vous jouissiez de vos deux yeux ; soumettez-vous donc à la volonté de Dieu, acceptez purement et simplement cette croix. » Cette religieuse perdit en effet la vue, et fut très édifiante dans son infortune.

Sœur A..., de Brignais.

***

En 1874, ma mère était très malade, et même dans un état désespéré, d'après le docteur Levrat. J'étais au grand séminaire, et l'on avait cru bien faire de me laisser ignorer sa maladie. Cependant ma mère, se croyant à son dernier moment, exprima devant le Père Chevrier le désir de me voir encore une fois, et le pria de me faire descendre du Séminaire. « Non, lui dit le Père, faites ce sacrifice, je vous assure que vous verrez votre fils prêtre un jour. » Pour qu'il pût parler de la sorte, il fallait bien qu'il connût l'avenir. Sans cela vraisemblablement

il n'aurait pas voulu la priver, dans un moment qui paraissait le moment suprême, d'une consolation si précieuse pour une mère. Certainement, vu la prudence du Père, il ne se serait pas exposé s'il n'avait été sûr de ce qu'il annonçait.

Cette bonne mère est encore vivante et a depuis plus de dix-huit ans la consolation de voir son fils prêtre.

P. B.

*
* *

La sœur lingère du Prado va trouver un jour le Père et lui dit : « Mon Père, nous sommes à court à la lingerie ; il n'y a plus de chemises, plus de draps et rien pour en faire. — J'en dirai un mot à saint Joseph, lui répondit-il doucement. » Le lendemain, le Père va à la quête à la porte de la Charité. Un monsieur l'aborde et lui dit : « De quoi auriez-vous le plus besoin en ce moment dans votre maison ? — La sœur lingère, répondit-il, m'a annoncé hier que nos enfants manquent de linge. » Quelques jours après arrivait une voiture à bras, pleine de toile pour draps et chemises ; il y en avait huit grandes pièces.

Sœur C...

*
* *

J'avais la petite vérole noire. M. le docteur Marolle vint plusieurs fois me visiter et dit à ceux qui me soignaient : « Je n'y puis rien, elle est perdue. » Cependant le Père Chevrier, vint après lui et me dit : « Vous voulez guérir, n'est-ce pas, afin de travailler encore à la gloire de Dieu ? — Oui, mon Père, lui dis-je. — Eh bien, ayez confiance, vous guérirez ! » Il me dit cela d'un ton affirmatif. Je guéris, en effet, et très promptement. Lorsque le Docteur revint, me trouvant sur pied, il ne pouvait en croire ses yeux. « Votre guérison me charme, dit-il, mais elle me déconcerte ; humainement parlant, elle n'était pas possible. — Aussi la tenons-nous du ciel, Docteur, lui répondis-je. » On lui raconte ce qui s'est passé. « Oui, dit-il alors, vous êtes bien la fille du miracle ; quand vous voudrez, je vous donnerai une attestation de l'incurabilité de votre maladie. »

Sœur J...

***

On amena un jour au Père un enfant de cinq ans, muet. Le Père le prend amicalement et lui dit : « Mon enfant, prononce le nom de Jésus, dis avec moi : Jésus ! Jésus ! » L'enfant, pour la première fois, prononça distinctement le mot de Jésus, et depuis, il parla.

Mlle de M...

***

Mlle Jeanne G..., de Chasselay, longtemps domestique chez M. Lafay, a été guérie d'une fièvre maligne, une fièvre des marais qu'elle avait depuis très longtemps. Elle est venue à la maison du Prado pendant quinze jours, et là, après avoir suivi les conseils du Père, après avoir prié et reçu sa bénédiction, elle s'est trouvée complètement guérie.

***

Le Père accepta volontiers d'être parrain de mon petit Antoine. Ne pouvant pas sortir du lit, il se fit remplacer par un de ses prêtres ; nous lui portâmes l'enfant après la cérémonie, il le bénit et l'embrassa.

Ceci se passait au mois d'avril 1879.

Au mois d'août, la veille de l'Assomption, je lui porte encore mon enfant. — « Est-ce que vous n'embrasserez pas votre filleul ? dis-je en le lui présentant. Il le prit alors par la tête et plaça juste son pouce sur une glande qui depuis quelques jours m'inquiétait beaucoup. En sortant j'examinai le cou de l'enfant ; cette glande qui était bien aussi grosse qu'un œuf de pigeon, et par conséquent très sensible, avait complètement disparu.

Mme L...

***

Mon frère possédait une fortune de 70.000 à 80.000 francs, mais se trouvait à la tête d'un commerce de 700.000 à 800.000 francs. De là des difficultés énormes. Un jour, voyant qu'il ne

pouvait faire face à ses engagements, il prend un revolver, voulant se tuer. J'accours chez le Père et lui raconte ce qui se passe. « Pauvre homme! s'écrie le Père ; dites-lui de ne pas se troubler : demain il recevra un secours inattendu. » En effet, le lendemain, il recevait 60.000 francs, ce qui lui permit de sortir de ce mauvais pas.

Dans mon commerce, il m'a souvent prédit ce qui arriverait. Il m'a souvent dit que tel jour je pourrais faire le paiement qui me préoccupait. Cela est toujours arrivé.

M[lle] L...

***

Parmi mes ouvrières, il avait distingué deux âmes privilégiées, bien qu'il ne fût point leur directeur de conscience. Il m'a dit : « Ayez bien soin de ces jeunes personnes, ce sont les enfants du bon Dieu. » Il leur donnait souvent une bénédiction particulière ; il m'a dit de l'une en particulier : « C'est une âme d'aigle ! » Ces deux jeunes filles sont maintenant religieuses, et celle qu'il appelait « âme d'aigle » est, quoique très jeune, supérieure d'une communauté importante.

M[lle] L...

***

Lyon, Adoration de Saint-Irénée, 27 juillet 1878.

Voici les détails de ma guérison, obtenue par M. l'abbé Chevrier, le 12 juillet 1878. J'avais une maladie d'estomac et d'entrailles, contre laquelle la science médicale ne pouvait rien ; à cela s'ajoutait un état moral extrêmement pénible. Le tout durait à l'état aigu et habituel depuis dix ans, c'est-à-dire depuis l'âge de vingt-deux ans. Le mal semblait être passé à l'état chronique, d'après la déclaration même d'un médecin ; j'en avais d'ailleurs ressenti les symptômes dès ma première enfance.

Une communauté religieuse dans laquelle je m'étais livrée pendant un an aux exercices de la vie du cloître ne voulut plus me garder. — Je me rendis à Lyon et devins pensionnaire des religieuses du Prado... Mais que de temps je lui fis perdre à ce bon Père, quelle patience il déploya avec moi !...

Je lui ouvris mon âme tout entière et lui confiais, comme à Dieu même, tout ce qui se passait dans mon intérieur ; je voyais en lui non pas un homme, mais un ange ; je n'avais qu'une crainte, c'était de ne pas lui obéir comme à Dieu, dont il était l'instrument pour me conduire dans la vraie voie. « Mon Père, me voilà, faites de moi ce que vous voudrez, je m'abandonne à vous avec confiance ; vous me guérirez, n'est-ce pas ? Je n'ai que de la misère, changez ma pauvre tête, mon esprit, mon imagination, je souffre tant ! Mais c'est si difficile à faire, car, vous entendez, je veux que vous me guérissiez entièrement ou pas du tout. Promettez-le moi. » Le Père me regarda avec un air si calme, si saint et pour ainsi dire divin. « Pauvre enfant, oui, oui, tout ira bien... » Il me faisait le signe de la croix sur le front : « Pauvre tête que la vôtre, mais tout ira bien ! vous serez une bonne enfant ! » Je m'en allai contente, pleine d'espérance, et quand le découragement s'emparait de nouveau de moi, je revenais encore à la charge.

Un jour il me dit d'un ton un peu sévère et avec autorité : « Vous irez tous les matins à Fourvière ; puisque vous n'êtes bonne à rien, vous irez au moins représenter la maison aux pieds de la Sainte Vierge. » Je raisonne d'abord : « Mais je ne pourrai pas. De la Guillotière à Fourvière, il faut près d'une heure ! — Vous irez, me dit-il ; vous serez fatiguée au commencement, et après ce sera fini ; je ne vous en dispense que pour les jours de pluie. Vous partirez après la messe. » J'obéis sans plus de raisonnement, et c'est depuis ce temps que je marche sans fatigue ; j'ai étonné des hommes habitués aux grandes marches, par mon pas ferme et infatigable ; je puis marcher du matin au soir sans pour ainsi dire rien prendre.

Voilà donc une première grâce que m'a obtenue le bon Père ; elle fut bientôt suivie d'un entier rétablissement...

Je vais bien maintenant, je mange avec appétit et comme tout le monde ; plus de feu intérieur, plus de dégoûts, plus de triste amour de la solitude. Gloire, amour, reconnaissance à Dieu par le P. Chevrier !...

Quinze ans se sont écoulés depuis cette relation, et la guérison s'est maintenue complète.



CHAPITRE XX

Possessions et Exorcismes



Les lecteurs qui auront pu rire ou sourire du chapitre précédent sont invités à s'abstenir de celui-ci, à moins qu'à leur incrédulité en fait de surnaturel, ils ne joignent une parfaite bonne foi et un désir sincère de la vérité ; en ce cas, nous leur demandons seulement une minute de réflexion préalable. Le surnaturel, c'est-à-dire ce qui dépasse nos forces et même notre intelligence, nous environne de toutes parts, nous enferme, nous submerge. Nous ne saurions faire un pas sans le rencontrer : *in ipso vivimus, movemur et sumus.*

Comprenez-vous Dieu créateur tirant le monde du néant ? Vous êtes obligé de l'admettre pourtant si vous voulez échapper à d'autres mystères doublés, ceux-là, d'une absurdité : le monde se fabricant lui-même, c'est-à-dire agissant avant d'exister, ou encore le monde éternel, subsistant par lui-même, quoique imparfait.

Comprenez-vous le péché originel, et pouvez-vous sans lui vous rendre compte du chaos moral de l'humanité ? Comprenez-vous la Rédemption, et pouvez-vous rester chrétien si vous refusez de l'admettre ?

Que dis-je, sans sortir du domaine de la science, n'êtes-

vous pas arrêté à chaque instant et réduit ou à tout nier, ou à suppléer par un acte de foi à ce qui vous échappe ? Car si nous savons beaucoup de choses, c'est un axiôme que *nous ne savons le tout de rien.*

Il y a là, au surplus, une question de principe et une question de fait :

Question de principe. — L'incrédule raisonne ainsi : tout ce qui dépasse ma raison est contraire à ma raison. C'est comme s'il disait : je ne crois pas aux étoiles de sixième grandeur parce qu'elles dépassent ma vue. Un astronome lui répondrait : prenez un télescope et vous verrez. De même, telle vérité dépasse les lumières de votre raison ? Eh bien, aidez-vous des lumières de la foi et vous verrez.

Question de fait. — Le raisonnement de l'incrédule est ici plus absurde encore. Tel fait, dit-il, est impossible, inexplicable ; donc il est faux. Le bon sens et la saine philosophie, ce qu'on appelle la philosophie expérimentale, procèdent autrement. Tel fait est bien authentique, bien constaté, donc il est vrai. On ne discute pas si le fait est possible ou impossible ; on cherche à voir s'il est ou s'il n'est pas. A-t-on constaté qu'il existe ? Sa possibilité est par là même démontrée.

Si maintenant nous appliquons ce principe à l'existence des bons et des mauvais anges, et à leur action dans le monde, les possessions diaboliques cesseront de nous étonner. Elles ne sont pas rares dans l'histoire. L'Evangile en présente à chaque page. Les vies des saints offrent presque toutes un chapitre sur ce sujet, et les annales de la Propagation de la foi montrent qu'aujourd'hui encore, rien n'est si commun dans les pays idolâtres, où le démon reçoit les honneurs divins.

Chez les peuples chrétiens, catholiques, elles sont devenues rares, mais ce qui serait surprenant, c'est qu'il

n'en restât pas de trace. Il y a de simples maladies qui ressemblent fort à des possessions. Toutefois il y a des circonstances telles qu'on ne saurait les attribuer qu'à une puissance surhumaine, et de plus à une puissance malfaisante.

Comment le démon entre-t-il dans le corps humain pour le tourmenter? Par des pactes, par des maléfices, par d'autres causes inconnues, mais toujours avec la permission de Dieu.

De même Dieu seul peut commander au démon, et le chasser du corps des possédés. Ce pouvoir, Jésus-Christ l'a exercé durant le cours de sa vie mortelle; puis il l'a légué à ses Apôtres et à leurs successeurs dans le sacerdoce. Quand un prêtre unit à son caractère sacerdotal une foi vive, une humilité profonde, une sainteté éminente, il a beaucoup plus d'empire sur le démon. Mais les saints eux-mêmes ne réussissent pas toujours, parce que Dieu ne permet pas toujours le succès.

Le Père Chevrier fut, dans notre siècle, un de ceux à qui Dieu donna le plus d'autorité dans cet ordre de faits. Ce n'est pas que les exorcismes eussent pour lui le moindre attrait. Au contraire, il les appréhendait extrêmement. Mais ces malheureux possédés souffraient tant sous les étreintes du démon et leur âme était dans un si triste état! Le motif unique qui déterminait le Père était son immense compassion pour les misères humaines, c'était surtout son immense désir de guérir les âmes.

Du reste, il y apportait une grande confiance aux prières de l'Eglise et une foi très vive au pouvoir que lui conférait son caractère sacerdotal. « Je suis exorciste, plus que cela, je suis prêtre, disait-il. J'ai reçu le pouvoir de chasser les démons : pourquoi n'en userais-je pas pour le bien des âmes et la gloire de Dieu! »

Mais sa foi était toujours accompagnée d'une profonde humilité. Il était convaincu que son indignité pouvait mettre obstacle à ce pouvoir qu'il avait reçu. Aussi, avant de commencer les exorcismes, il allait s'anéantir devant Dieu, récitait une partie de la Passion, le *Confiteor*, les actes d'amour et de contrition et prosterné devant le Très Saint Sacrement, il faisait du fond du cœur cette prière : « O mon Dieu, voici devant vous un pauvre pécheur qui veut chasser le démon. Son audace est bien grande. Mais vous lui pardonnerez, car c'est en votre nom qu'il l'essaiera! »

En outre, le Père connaissait et pratiquait la parole du Sauveur : « Il y a des démons qui ne se chassent que par le jeûne et la prière. » Lui qui, en temps ordinaire, n'approuvait pas dans le prêtre des privations qui pussent nuire à sa santé, et par suite à son ministère, il affligeait son corps en ces occasions, jusqu'à l'épuiser. Pendant plusieurs jours, il se donnait la discipline, portait le cilice, jeûnait au pain et à l'eau et couchait sur une planche nue. Pour plus de sûreté encore, il faisait partager ses austérités à ceux qui l'assistaient. « Pour moi, raconte une personne qui y fut plusieurs fois comme témoins, ma faiblesse m'interdisait la plupart de ces pénitences. Il m'était impossible de porter le cilice, car aussitôt j'étais tout en sang. Néanmoins le Père Chevrier ne me tenait pas quitte pour cela. Il m'ordonnait habituellement d'aller mendier un morceau de pain de porte en porte. C'était là, je vous assure, unacte de pénitence et d'humilité qui en valait un autre. »

Le Père ne faisait pas les exorcismes en public. Il allait d'ordinaire à la chapelle, les portes closes, entre midi et une heure, pendant que la communauté était à diner.

« Je ne sais, dit la même personne que nous avons citée plus haut, pourquoi le P. Chevrier me faisait

assister aux exorcismes. J'étais loin d'y tenir ; ces choses me faisaient peur. Plusieurs fois même il m'est arrivé de recevoir d'une main invisible de vigoureux soufflets. Mes ouvrières s'efforçaient de me retenir à la maison : « Mademoiselle, prenez garde, vous êtes toujours avec « vos diables. Un jour vous nous reviendrez, vous aussi, « possédée du diable. » En un mot, c'était pour moi une corvée peu intéressante. J'y allais cependant parce que le Père me l'ordonnait. »

Une seule fois, le Père fit les exorcismes devant la communauté. Il s'agissait de la « Marguerite », c'est ainsi que l'on appelait une pauvre fille, recueillie au Prado par charité et qui logeait dans la maison des sœurs.

On hésitait sur la cause et la nature réelle de ses souffrances. Non seulement dans ses accès elle paraissait souffrir beaucoup, mais elle était terrible à voir et se livrait à d'étranges intempérances de langage. Le Père se décide un jour à demander à Dieu sa délivrance. Il désigne le jour et l'heure. En attendant, il jeûne, comme il faisait d'ordinaire en pareil cas, il fait jeûner toute la communauté. Au moment fixé, vers neuf heures du soir, le Père se faisait attendre, on va frapper à sa porte. Exténué de fatigue, il s'était couché. Il se lève, vient à la chapelle, prend le surplis et l'étole et commence les prières. Aussitôt la possédée pousse des hurlements terribles, fait des sauts prodigieux, franchit d'un bond la table de communion et vomit contre le Père les injures les plus violentes. Le démon qui parlait par sa bouche dit ces paroles : « Je mettrai le feu à ton « confessionnal, vieux carcan *(sic)* », et ces autres : « Je « tiens le billet et, tant que je l'aurai, je ne crains rien. » Le Père, à ce mot de billet, ne doute plus du fait de la possession ; il passe presque toute la nuit en prière. La possédée finit par se calmer. On la crut sauvée. Il n'en était rien. Quelques jours après, le démon la saisit

de nouveau. Le Père, sans perdre courage, renouvelle ses exorcismes. Mais cette fois, ce fut en présence des enfants de la première Communion. Il choisit parmi eux, l'âme la plus simple et la plus innocente pour tenir l'étole sur la tête de la possédée [1]. Alors, d'un ton impérieux, il dit au démon : « Où est ce billet ? Dis-le moi ; au nom de Dieu, je te l'ordonne. — Dans mon secrétaire, en enfer. — Tu vas me l'apporter, je te l'ordonne au nom de Dieu, qui est mon maître et le tien ! — Jamais ! — Si, si ! nous verrons lequel est le plus fort de Dieu ou de toi. — Mais que feras-tu de mon billet ? — Je le brûlerai pour que tu n'aies plus de prise sur ta victime. »

« Le lendemain, dit une des religieuses, Marguerite vient me trouver toute triomphante : « Voici mon billet, « il me l'a rendu, je l'ai trouvé sous mon lit [2]. » « J'ai vu ce billet de mes propres yeux, ajoute la même sœur, la malheureuse l'avait écrit avec son sang ; elle s'était donnée au démon et avait promis, entre autres choses, de ne jamais se confesser. Marguerite porta aussitôt ce billet au Père qui le brûla et fit chanter à la chapelle un *Te Deum* d'actions de grâces. Depuis ce moment, le démon la laissa en paix [3]. »

Un jour, un homme vint pour obtenir sa délivrance. Au premier exorcisme, le démon l'enlève jusqu'au plafond, c'est-à-dire à une hauteur de huit mètres, en lui faisant proférer d'horribles blasphèmes. Le Père, craignant que le démon ne tuât ce pauvre patient, lui ordonna de le ramener doucement à terre ; ce qu'il fit sur le champ. Quelques jours après, il y eut un second

[1] Ce fut Pierre Pacalet, pauvre idiot très plaisant, qui est encore au Prado.

[2] Le billet était tout couvert d'ordures.

[3] Ce récit a été fait par trois témoins, absolument dignes de foi, et dont on ne saurait suspecter ni l'imagination ni la sincérité. De plus, leurs témoignages concordent dans tous les détails.

exorcisme. A la fin, on vit sortir du corps du possédé un énorme serpent au regard flamboyant et fixe, qui partit par la fenêtre avec un sifflement terrible.

Une jeune fille de la Croix-Rousse, qui venait de repousser une demande en mariage, s'était bientôt sentie envahie par d'atroces douleurs. Elle les attribuait à un maléfice du prétendant éconduit [1]. Elle vint demander sa délivrance au P. Chevrier. Au troisième exorcisme, le démon partit, mais non sans laisser de son passage des traces surprenantes, puériles si l'on veut, mais néanmoins fort pénibles. En un clin d'œil, comme un éclair, il avait rasé la tête de la jeune fille et emporté sa chevelure en présence et au grand ébahissement des trois témoins accoutumés.

Une marchande de chapeaux, demeurant à la Croix-Rousse, avait sottement signé un billet dont elle ignorait le contenu. Elle fut possédée pendant cinq mois et délivrée par le Père après six exorcismes [2].

Quand les possédés devaient attendre plusieurs jours, le P. Chevrier les envoyait loger chez une personne pieuse et charitable des environs, M[lle] B. Cette personne n'assistait pas aux exorcismes et ignorait ce qui s'y faisait. Mais ce qu'elle savait et qu'elle a attesté ensuite, c'est que plusieurs de ses pensionnaires sont repartis complètement guéris par le Père. Parmi ceux-ci, quelques-uns étaient de simples épileptiques, mais d'autres étaient bien réellement tourmentés du démon. La preuve, c'est que certains étaient transportés par le démon, en un instant, d'un endroit à un autre ; d'autres étaient dans l'impossibilité absolue d'entrer dans une église. Après les

[1] Celui-ci devait être un des partisans les plus avancés des sociétés secrètes vouées au démon, et dans lesquelles il est constant qu'il se montre quelquefois sous une forme visible.

[2] Cette personne a affirmé que le Père, deux heures après son enterrement, lui est apparu à la porte de la chapelle et lui a dit : « Continuez à faire votre devoir, je veillerai sur vous ! »

18

exorcismes, ils entraient à la chapelle et priaient sans difficulté.

Citons enfin une délivrance fort extraordinaire qui eut lieu cette fois, non pas au Prado, mais dans la prison Saint-Joseph. Le P. Chevrier avait été appelé par l'aumônier, M. Boulachon. Mlle C... y était aussi. Ils entrent tous trois dans la prison, où gisait un malheureux possédé. Le Père commence les exorcismes. Le prisonnier prend un aspect effrayant. « Ne le cache pas sous ton manteau, » dit-il au Père, qui avait en effet un crucifix sous son manteau. Et un moment après : « Ne me touche pas, autrement je brise vos têtes les unes contre les autres. » Sans faire attention à ses menaces, le Père lui ordonne de tenir ses mains en croix et les fait lier avec un cordon bleu bénit ; le possédé casse le cordon. On l'attache avec une grosse corde également bénite ; il rompt la corde. On lui lie les mains et les pieds avec une solide chaîne de fer, il brise la chaîne. M. Boulachon eut alors une inspiration audacieuse : il proposa de lui appliquer le saint Ciboire. Le P. Chevrier, après quelques hésitations, finit par accepter. On commande donc au malheureux de se coucher. Il obéit. On place sur sa poitrine les saintes espèces contenues dans le ciboire ; il reste immobile et comme anéanti. Le Père fait alors les exorcismes sans aucun obstacle. Puis il ordonne au démon de rendre le pacte signé par cet homme. Le démon promit, et en effet, le soir même, il le rendit sur un parchemin semblable à une peau de porc. « J'ai souvent vu ce pacte, dit Mlle C., M. Boulachon ne l'a brûlé que lorsqu'il s'est vu près de mourir. »

Le P. Chevrier a exorcisé ainsi une vingtaine de personnes devant M. Boulachon et Mlle C. « Il ne se passe pas un mois que l'on ne m'amène un ou plusieurs possédés, » disait-il lui-même. Quelques-uns n'ont été délivrés que pour un temps. D'autres n'ont pu obtenir leur délivrance ou l'ont repoussée avec obstination : ainsi, Mme C.,

des Brotteaux, et M. G., de Saint-Just. Ce dernier se montra particulièrement récalcitrant. « Je ne veux pas qu'on me délivre, disait-il, Zaccharon me tuerait ! » Un jour, il rencontra le P. Chevrier devant l'église d'Ars, et se mit à débiter contre lui les injures les plus abominables. Le Père lui dit tranquillement : « Je te remercie, car si tu étais content de moi tu ne me dirais pas tant de sottises. » Et, s'approchant, il récita sur ce pauvre homme les prières de l'Eglise. Le possédé se roulait sur la place et il se tordait comme un ver ; il écumait et poussait des hurlements affreux. Nombre de personnes étaient présentes, et spécialement Mlle C. qui raconte le fait. Quelque temps après, on apprenait que ce pauvre G. s'était pendu.

Il s'engageait parfois des dialogues très curieux entre le P. Chevrier et le possédé. On demandait au démon à quelle hiérarchie il appartenait. Tantôt il avait pour chef Mammon, le démon de l'argent ; tantôt il était de l'ordre d'Asmodée, le démon de l'impureté ; tantôt il obéissait à Beelzébuth, le démon de l'orgueil et de l'aveuglement de l'esprit. Le Père variait les prières, selon le genre d'ennemi.

On demandait aussi quelquefois au démon pourquoi il était venu dans tel corps. Il en donnait ordinairement la raison. Une fois entre autres, il dit que la possédée, à l'âge de douze ans, s'était donnée à lui pour être sa fiancée et son épouse.

Le démon ne manquait pas non plus de décharger sa haine contre le P. Chevrier et ceux qui l'assistaient. Il leur reprocha toutes les fautes de leur vie et tous leurs défauts. « Pour moi, dit Mlle C., cela m'était bien égal, j'avais eu la précaution de faire ma confession générale au P. Chevrier et à M. Boulachon. Le démon ne pouvait rien leur apprendre de nouveau sur mon compte. »

C'est surtout contre le P. Chevrier que le démon

s'acharnait : Tu es un pécheur comme les autres, lui disait-il. — Oui, répondait le Père, par faiblesse et par ignorance ; mais toi tu as péché par malice. — Tu satisfais trop ton appétit, tu es un gourmand, tu as peur de mourir de faim. — Oui, je mange selon mon appétit pour soutenir mes forces. — Tu éprouves beaucoup de satisfaction pour tes premières communions, tu es un orgueilleux. — C'est vrai, je suis plein d'orgueil ; mais tous les jours je travaille à me corriger. — Va donc ! vieux mendiant, va demander l'aumône à la porte de la Charité, afin de te faire passer pour un saint ! Un saint, toi ? tu es un hypocrite. Tu as une soutane neuve dans ta chambre et tu en prends une vieille. On sait pourquoi. Tu veux attirer la compassion de Mme P.., elle te verra tout rapé et elle te donnera pour ton école cléricale. » Et le Père souriait.

Maintes fois, le démon lui parla des premières communions sacrilèges ; il se plaisait à le tourmenter par son côté sensible.

Il se préoccupait surtout de l'école cléricale : « *Va bien*, dit-il, un jour, nous tomberons sur le Prado. — Au nom de Dieu, dit M. Boulachon, je te défends de faire du mal au Prado. — Cela ne te regarde pas, toi, va donc à tes prisonniers. — Ah ! disait-il encore, tu veux faire de bons prêtres, tu verras ! — Je prierai le bon Dieu, répondit le Père, je le prierai de me faire connaître les mauvais; et si quelqu'un doit être trahi, que ce soit moi et non le bon Dieu. — Eh bien, il y en a un qui vient de te trahir. Tu te crois encore curé du Moulin-à-Vent ? Tu ne l'es plus. » Le Père apprit bientôt que ceci était parfaitement vrai.

Un jour même, Dieu permit au démon d'éprouver le P. Chevrier par une sorte d'obsession momentanée. En effet, pendant un exorcisme, il fut saisi subitement d'un tremblement nerveux ; son corps se couvrit de

de sueur ; des pensées de blasphème contre Dieu hantaient son esprit. « De gros jurons, disait-il, me venaient à la bouche. » Ce furent trois heures de cruelles souffrances physiques et morales ; mais trois heures seulement.

Malgré tout, le démon était contraint de reconnaitre la sainteté du Père. « C'est un saint, dit-il un jour par la bouche d'un possédé, je suis forcé de lui obéir, mais je me vengerai !

Nous trouvons une nouvelle preuve de la puissance du P. Chevrier sur les démons, dans un article publié par le R. P. Alexis Arduin, dans l'excellente revue l'*Université catholique*, en novembre 1890, sous ce titre : *Une page de mystique diabolique contemporaine.* Il s'agit d'un cas d'obsession sur une jeune fille. C'est le père de cette jeune fille qui fait le récit

« E..., avec un paravent lui faisant cabinet, couchait dans ma chambre qui était fort grande ; comme dans la journée le démon avait lancé à la tête de cet enfant un verre d'eau qui, sans l'atteindre, s'était brisé en mille morceaux à ses pieds, nous avions pris nos précautions pour la nuit, faisant bénir un cierge par le saint prêtre, M. l'abbé Chevrier, et le P. G..., notre cousin, alors provincial des Jésuites, nous avait donné de l'eau bénite de saint Ignace. Sur les onze heures, des coups frappés sur la boiserie nous éveillent, et aussitôt après la toilette de ma fille est culbutée avec fracas. Nous nous endormons, mais bientôt les coups recommencent, voilà le tour de la table ; la troisième fois, ce fut encore la toilette : la quatrième, la veilleuse ; la cinquième, le verre d'eau bénite de saint Ignace. Tout était cassé. Restait seul le cierge bénit qui ne fut point éteint. »

En dehors de ces possessions, de nombreuses personnes venaient au Prado pour faire lever des malheurs, ou, comme on dit, des sorts, sur elles ou sur leurs

animaux. On peut affirmer que, dans les dernières années de M. Chevrier, il ne passait pas un seul jour qu'on ne lui amenât quelqu'un pour ce motif. Depuis sa mort, on continue à venir comme auparavant.

Le bon Père n'ignorait pas que souvent ces malheurs ont des causes purement naturelles. Il donnait des conseils de propreté, de régularité, et tâchait d'éclairer, de calmer les imaginations. Mais comme il savait également qu'il y a quelquefois des cas vraiment extraordinaires, il rassurait les consultants, les réconfortait par de bonnes paroles et leur promettait de prier Dieu pour eux.

Il se servait de ces circonstances pour attirer au bon Dieu ceux qui en étaient éloignés, leur demandant quelles étaient leurs habitudes religieuses, et leur faisant comprendre que, pour que Dieu bénît leurs entreprises, ils devaient avant tout observer sa loi, ne pas blasphémer son saint nom, ne pas travailler le dimanche, ne nourrir de haine contre personne, ne commettre aucune injustice, mais, au contraire, exercer la charité. Lorsqu'il les avait consolés, ils s'en allaient tout contents, et un bon nombre ont témoigné avoir éprouvé aussitôt et d'une manière sensible, plus ou moins remarquable, l'efficacité de ses prières.

Un jour, un campagnard était venu lui parler, mais cela ne lui suffisait pas, il voulait encore emporter quelque chose de lui, persuadé qu'avec cela aucun maléfice ne pourrait avoir prise sur sa maison ni sur sa personne. Comme il ne trouvait rien, il se rendit chez un voisin et lui exprima son désir. Celui-ci vint alors au Prado, coupa un morceau de l'attache du surplis du Père et le donna à cet homme, qui partit content d'emporter ce trésor.





CHAPITRE XXI

A Rome ; trois premières visites



La dévotion au Pape n'est point chose nouvelle. L'Eglise en a fait profession dès le temps de saint Pierre, choisi et désigné par le Seigneur pour « confirmer ses frères » et paître non seulement les agneaux, mais les brebis. Mais c'est de nos jours que cette dévotion a reçu des circonstances tout son développement. L'ascendant de la vertu et de la doctrine, dans la chaîne continue des grands et saints Papes qui se sont succédé, on peut le dire, sans interruption depuis plus de trois siècles ; les bienfaits de plus en plus évidents de l'unité dans la foi et la nécessité croissante de resserrer cette unité pour résister à la décomposition et à l'anarchie générale ; enfin, plus récemment, la bonté, la grandeur, les malheurs de Pie IX et le génie de Léon XIII ont porté ce sentiment d'ardente et dévouée admiration à un degré d'intensité inconnu jusqu'ici.

L'abbé Chevrier fut un dévot au Pape.

C'est ce culte filial qui lui fit établir, dès le commencement de sa fondation, la coutume de réciter publiquement, aux prières du matin et du soir, un *Ave Maria* pour N. S. P. le Pape, entre les deux prières que l'on fait pour la conversion des pécheurs et pour les bienfaiteurs

de la maison. Lorsque Pie IX fut réduit pour vivre à accepter du pain de ses enfants, ce fut lui qui établit à Lyon le Denier sacerdotal de Saint-Pierre ; chaque ecclésiastique donnant par mois un honoraire de messe et lui-même la valeur de deux, puisqu'il ne recevait point d'honoraires. Cette dévotion enfin l'a poussé à faire jusqu'à quatre fois le pélerinage de Rome, malgré sa pauvreté et ses occupations. De l'un de ces voyages, il rapporta à la chapelle du Prado une petite reproduction de la fameuse statue de saint Pierre assis, avançant un pied que les fidèles baisent avec empressement ; manifestation touchante, qui offre à la papauté, en la personne de son chef, l'hommage des esprits et des cœurs.

Le premier voyage de l'abbé Chevrier à Rome eut lieu en 1858, le second en 1864. Nous avons déjà parlé de l'un et de l'autre ; au premier se rattache l'incident de son bréviaire égaré et la résolution de suivre désormais la liturgie romaine ; le second fut marqué par la présentation de son projet de l'œuvre des prêtres pauvres, projet que Pie IX bénit et encouragea.

Il prolongea ce deuxième séjour pour connaître Rome à fond. « Je resterai un mois, écrivait-il : je me porte bien : ce n'est pas difficile quand on n'a rien à faire que de se promener. »

Ce mot « se promener » demande explication. M. Chevrier avait horreur de la promenade sans but : « Malheureux que je suis, s'écriait-il un jour tout ému, j'ai donc l'air bien désœuvré ! Une personne vient de me dire : « Bonjour, monsieur l'Abbé, vous allez vous promener ? » j'aurais mieux aimé un soufflet que cette parole. » Rome profane et même Rome antique et purement païenne, n'avaient pour lui que peu d'attraits. Ce qu'il cherchait à Rome, c'étaient les grands souvenirs chrétiens dont cette ville est si riche : la Sainte Crèche de Bethléem, conservée à Sainte-Marie-Majeure, la *Scala santa*, que Notre-Seigneur gravit lorsqu'il comparut devant Pilate,

la table de la Cène à Saint-Jean-de-Latran. Ce qu'il ne se lassait pas de visiter, c'étaient les tombeaux glorieux des saints apôtres Pierre et Paul, du diacre saint Laurent, de saint Philippe de Néri, de l'héroïque pauvre Benoit-Joseph Labre, du vaillant fondateur des Jésuites saint Ignace de Loyola, de l'aimable patron de la jeunesse saint Louis de Gonzague, des courageuses vierges sainte Cécile et sainte Catherine de Sienne ; c'étaient les catacombes qui nous reportent à des temps où la foi persécutée créa une Rome souterraine plus glorieuse que la Rome des Césars, l'amphithéâtre du Colysée arrosé du sang des martyrs ; c'étaient enfin les églises de Rome où la piété des Romains se manifeste avec tant de magnificence, unie à tant de naïveté.

Le mois terminé, il revint, comme il dit dans une lettre, retrouver sa « pauvre baraque » et recommencer sa « petite besogne », mais non sans avoir prolongé son pélerinage jusqu'à Assise et Lorette. Il professait une dévotion toute particulière pour saint François d'Assise, parce qu'il avait à cœur d'obtenir sa pauvreté et son amour pour Dieu. Il avait pris son nom en entrant dans le tiers ordre de la Pénitence et il se faisait une gloire de lui appartenir, lui et sa maison, comme membre de la grande famille franciscaine. Il eut soin de doter la chapelle du Prado de la précieuse indulgence de la Portioncule, dont il fut si heureux de voir le sanctuaire. Si telles étaient ses impressions à la vue de la maison du serviteur, quelle ne fut pas sa joie à Lorette dans la maison du Maître ! Est-il un croyant qui puisse lire d'un œil sec l'inscription gravée sur l'église qui renferme la *Santa Casa* : maison de la Mère de Dieu, où le Verbe s'est fait chair. *Deiparæ domus ubi Verbum caro factum est ?* Le souvenir de cette visite se présentait à lui fréquemment dans les méditations sur le Rosaire, qu'il faisait à ses enfants avant le chapelet. Ce souvenir ravivait en lui celui de la nuit décisive dans laquelle,

au pied de la crèche, à Saint-André, il avait pour la première fois mieux compris le mystère de l'Incarnation et s'était résolu à le faire connaître, par tous les moyens, à tant d'hommes qui l'ignorent.

Un autre lien l'attachait à Lorette. C'est le 10 décembre que la *Santa Casa* fut miraculeusement transportée, il y a six siècles, à l'endroit où on la vénère maintenant. C'est aussi le 10 décembre que s'est faite la translation morale du Prado, sa transformation de maison de perdition en maison de salut. Ce même jour, l'Eglise universelle et la famille du Père Chevrier célèbrent une fête commémorative. Le pieux fondateur se sentait fortifié par le rapprochement qu'il en faisait : « Les anges, disait-il, se contentèrent de déposer la maison de Nazareth en terre chrétienne, à l'ombre de la la houlette pontificale, et elle s'y conserve malgré son antiquité et s'y tient debout sans aucune fondation enfoncée dans le sol ; ainsi le Prado subsiste sans appui humain, maintenu uniquement par la divine Providence qui nourrit les petits oiseaux. »

En 1875, M. Chevrier se rendit une troisième fois à Rome avec Mgr Dubuis, évêque de Galveston, dans le Texas, et plusieurs autres personnes attachées au moins de cœur aux œuvres du Prado. Il eut la consolation d'obtenir une audience particulière de Pie IX et de recevoir une bénédiction spéciale pour sa famille spirituelle ; mais il ne jugea pas à propos de parler de nouveau de ses projets : l'heure n'était pas venue.

Le pélerinage de Rome le plus marquant dans la carrière du Père Chevrier fut celui de 1877, qui ne dura pas moins de trois mois. C'était plus qu'un pélerinage ; c'était une démarche grave ; capitale pour l'avenir du Prado. Il s'agissait, en effet, de la formation sacerdotale de ses premiers enfants de l'école cléricale, qui à ce moment étaient diacres et qui devaient être ses collaborateurs, puis ses con-

tinuateurs. Reprenons d'un peu plus haut l'exposé de la situation.

Après la dispersion durant l'année terrible, cinq des plus avancés et des mieux notés d'entre les élèves du Prado étaient rentrés, et après avoir achevé leur rhétorique, étaient allés faire leur philosophie à Alix. Deux ans plus tard, ils entraient au grand séminaire de Saint-Irénée où il leur fallait rester quatre années avant de recevoir la dernière ordination.

Mais, une fois ordonné, un prêtre appartient à son évêque, à moins qu'il ne fasse partie d'une société religieuse régulièrement établie. Ces jeunes prêtres élevés par le Père Chevrier, entretenus à ses frais dans les séminaires, allaient-ils être soumis au droit commun, au point qu'il ne pourrait pas les reprendre avec lui ? La question était délicate. Le Père Chevrier cependant sentait ses forces diminuer et prévoyait combien après lui son institution serait compromise, si elle n'était pas entre les mains de ses enfants. Il disait dans une lettre touchante écrite en ce moment difficile : « Je ne me sens ni la santé ni le courage de faire comme autrefois... J'espère qu'après nous le bon Dieu en enverra d'autres qui feront mieux que nous ; mais j'éprouverais tout de même une grande peine de voir le Prado désert, lorsque pendant dix-huit ans il a été le théâtre de tant de travaux, de sueurs et de conversions. »

Ce n'était pas encore assez de pouvoir garder avec lui ses enfants devenus prêtres. La direction des séminaires à laquelle il les confiait était pieuse et sûre et il l'appréciait beaucoup ; mais ce n'était pas la sienne, elle ne préparait point assez au ministère si spécial et à la vie si pauvre du Prado. Sans doute il y avait la ressource d'une correspondance assidue entre le Père et ses enfants, puis, aux vacances, une cohabitation précieuse, prolongée durant près de trois mois.

Mais le temps des vacances avec ses nécessités de repos et sa vie décousue ne peut guère, dans les conditions les meilleures, que maintenir les bonnes dispositions acquises pendant l'année ; il ne faut pas compter sur ce temps pour imprimer à l'âme un élan nouveau vers un état plus mortifié. La correspondance par lettre ne peut rien non plus contre l'entraînement d'une communauté où tous les membres, soumis à la même discipline, finissent par prendre un esprit uniforme qu'il sera difficile de modifier ensuite.

Le Père Chevrier se préoccupait vivement de cet état de choses. Il sentait que ses jours étaient comptés et craignait de n'avoir plus le temps de donner à ses prêtres futurs, si l'autorité ecclésiastique voulait bien les lui remettre, une formation selon les lumières que Dieu lui avait communiquées et qui lui ont inspiré son substantiel ouvrage du *Véritable Disciple de Jésus-Christ*. Les quatre premiers d'entre eux venaient de recevoir le diaconat à l'ordination de la Trinité de 1876 ; dans un an, ils recevraient le sacerdoce ; il n'y avait donc pas de temps à perdre. Son vœu le plus cher était de pouvoir les envoyer à Rome faire, sous les yeux du Pape, leur dernière année de préparation. « Ne craignons pas, disait-il, d'avoir l'esprit trop romain. C'est sur Pierre, c'est sur la pierre fondamentale de l'Eglise qu'il faut s'appuyer quand on veut bâtir pour longtemps. »

Toutefois il se défiait de ses vues personnelles et comme il ne cherchait, là comme partout, que la gloire de Dieu, il écrivait dans une lettre, en septembre 1876 : « Priez le bon Dieu pour nous, afin que, si telle est sa volonté, tout s'arrange au mieux; car nos pensées ne sont pas toujours conformes aux siennes... Je me propose d'aller voir Mgr l'Archevêque pour lui soumettre mes plans... Nos jeunes gens paraissent toujours bien disposés ; l'air de Rome leur fera encore plus de

bien que l'air de Lyon; ils reviendront à nous, entièrement à nous. »

La première démarche à l'archevêché ne fut point couronnée de succès. Le diocèse de Lyon avait déjà un prêtre détaché à Rome ; deux autres ecclésiastiques devaient aller se joindre à lui, ainsi qu'un séminariste. Mgr Caverot, qui n'était à Lyon que depuis quelques semaines, craignit que s'il laissait aller encore les quatre diacres du Prado, l'on ne s'émût de cette latitude et que, dans le clergé, on ne regardât ces permissions comme des innovations imprudentes.

Le Père Chevrier ne se découragea point. Il pria avec plus de ferveur et osa davantage. Survint une première communion au Prado, dans les premiers jours d'octobre. Les enfants reçurent la confirmation dans la chapelle particulière de l'archevêché ; il saisit hardiment cette circonstance. Après que tout le monde fut sorti, il s'approcha respectueusement du prélat qui était agenouillé à son prie-Dieu, faisant son action de grâces. Il se mit lui-même à genoux et renouvela sa demande. « Encore ? s'écria l'Archevêque, moi qui croyais que vous y aviez renoncé ! — Impossible d'y renoncer, Monseigneur. — Vous y tenez donc bien ? — Oui, Monseigneur, la chose me parait nécessaire. A notre vocation si spéciale il faut une formation spéciale. » L'Archevêque réfléchit un instant, puis d'un ton paternel : « Faites comme vous désirez, mon bon ami. Je ne veux pas contrarier les desseins de Dieu sur vous et sur votre œuvre. »

Le Père Chevrier remercia avec effusion et sortit, rayonnant de joie.

C'était une grosse dépense que d'envoyer et d'entretenir au loin quatre jeunes gens qui ne possédaient rien, pas plus que lui ; mais la Providence lui trouvait toujours des banquiers. Il annonça le résultat de sa nouvelle démarche à une bienfaitrice qui était sa

pénitente, dans une lettre que nous citerons tout entière, parce qu'elle fait voir comment les saints traitent les affaires temporelles :

« Ma bien chère enfant, bonne nouvelle ! Je viens d'obtenir de Mgr l'Archevêque l'autorisation d'envoyer à Rome mes enfants du Grand Séminaire ; vous pensez comme ils sont heureux ! nous attendons un prêtre de Rome, qui nous renseignera pour nous organiser. Mais je remercie le bon Dieu, car je considère ceci comme une grande faveur pour notre œuvre. Ils sont bien nôtres, désormais ; Monseigneur nous les donne par le fait, et, quant à eux, ils contractent envers nous des obligations plus étroites et plus sérieuses. Je pense aller moi-même à Rome deux ou trois mois avant leur ordination, pour les former et les instruire. Ce sera pour nous un moyen d'asseoir notre œuvre, et d'obtenir les petites approbations qui nous sont nécessaires.

« Je compte bien sur vous pour m'aider dans cette grosse affaire, sur votre personne et sur votre dévouement. Quand vous reviendrez, il y aura quelque chose de déterminé pour le mode de logement à Rome, et nous aviserons au moyen de tout arranger pour le mieux.

« Ma santé est meilleure, quoique je ne puisse pas encore prêcher ni confesser. Je me ménage un peu et par force. Donnez-moi de vos nouvelles et croyez aux sentiments dévoués de votre Père en Jésus-Christ. » (*Lettre du 3 octobre 1876.*)

Quelques jours après, il put écrire à la même personne ces mots où l'on voit que Dieu avait exaucé sa confiance: « J'accepte avec plaisir les offres que vous me faites pour mes enfants de Rome. »

Le Père Chevrier présenta ses diacres à Mgr Caverot qui venait de combler ses vœux. L'Archevêque montra qu'il s'intéressait beaucoup aux études ; il recommanda que, sur les quatre, deux suivissent les cours de droit-

canon, et les deux autres ceux de liturgie : désir auquel on s'est conformé fidèlement. Il demanda en outre quel traité de théologie il leur restait à étudier ? — « Le traité *de Matrimonio*. — Ah ! reprit-il, au moins, à Rome, on ne vous enseignera pas, comme à moi, que les pouvoirs civils peuvent établir des empêchements dirimants. »

Le Père Chevrier avait demandé aussi pour un de ses collaborateurs, M. Jaricot, l'autorisation de passer l'année à Rome avec ses enfants. Mgr Caverot n'obtempéra point à ce désir. » Ce ne sont plus de petits enfants, dit-il en souriant, ils se gouverneront bien tout seuls ; que M. Jaricot aille les installer, mais qu'il revienne ensuite. »

Le Père Jaricot partit donc tout d'abord, avec l'un d'entre eux, pour chercher un logement. Huit jours après, les trois autres diacres les rejoignirent, et ils s'établirent tous ensemble *via dell'Orazione e Morte*.

Le Père Chevrier leur avait tracé un règlement avec ce sous-titre : « Préparation à la vie du Prado. » Son but était de les faire vivre en religieux dans le monde. Tous leurs exercices de piété étaient en commun ; l'oraison, le bréviaire, la lecture spirituelle. Chaque dimanche, tour à tour, ils expliquaient à haute voix l'Evangile, et chaque jour un des dons du Saint-Esprit, un mystère du Rosaire, une parole de Jésus-Christ ; leur attention était appelée spécialement sur la manière de faire le catéchisme, de parler au peuple et aux enfants ; car le Père Chevrier ne voulait pas qu'ils perdissent de vue leur mission. Il leur adressait ainsi ses dernières recommandations :

« Nous avons appris avec plaisir votre heureux voyage. Que le bon Maître vous bénisse tous, et vous fasse profiter de ce séjour pour votre sanctification. Vous suivrez régulièrement les cours qui vous sont indiqués. Faites-vous inscrire à l'Apollinaire pour la

théologie, afin que vous puissiez être interrogés, et recevoir le titre de bacheliers, si c'est possible avant de revenir. Pour ce qui est du costume, suivez la règle du Séminaire français. Si ceux de vos condisciples qui sont vos compatriotes portent le manteau romain, prenez-le, je vous le permets. Faites-vous remarquer surtout par votre modestie, votre calme et votre sagesse, plus encore que par votre habit ; car *habitus non facit monachum*. Je n'ai pas revu Monseigneur, mais je crois qu'il vaut mieux accomplir sa volonté simplement, sans chercher à faire la nôtre. Si donc je ne fais rien dire, le Père Jaricot pourra revenir dans la dernière quinzaine de novembre, quand vous serez installés et que tout marchera bien. N'oubliez pas de m'écrire chaque semaine, et de mettre à exécution votre règlement. Croissez beaucoup dans l'amour de Dieu pour vous préparer à le communiquer aux autres, parce que Dieu vous a donné beaucoup à vous-mêmes, et qu'il demandera beaucoup à celui qui aura beaucoup reçu. »

Avant son retour, le Père Jaricot obtint une audience pontificale, présenta ses compagnons à Pie IX, lui fit connaître les motifs de leur présence à Rome et les œuvres du Prado, toutes fondées sur la pauvreté. Le bon Pape écouta avec la plus bienveillante attention et prononça cette parole, qui fut pour le Père Chevrier l'occasion d'une grande joie et qui fit sa consolation sur son lit de mort : *Benedictio pauperibus* !

Voici comment le Père Chevrier manifesta cette joie et prit texte de la bénédiction de Pie IX pour imprimer encore plus profondément dans le cœur de ses enfants l'amour de la sainte pauvreté :

« Chers enfants, je suis bien heureux d'apprendre que vous avez vu Notre Saint-Père le Pape, et qu'il vous a bénis, et qu'il a béni en vous les pauvres, les pauvres que nous devons évangéliser, et que nous avons tous été

bénis par lui en vous. *Benedictio pauperibus !* comme la parole du Vicaire de Jésus-Christ s'accorde bien avec celle du Maître : *Beati pauperes !* Oui, soyons toujours les amis des pauvres, restons pauvres nous-mêmes, travaillons en pauvres et sur les pauvres, que la pauvreté et la simplicité restent toujours le caractère distinctif de notre vie, et nous aurons la bénédiction de Dieu et du Père commun des fidèles. Comme il fait bon travailler sur les pauvres ; on sent qu'ils sont les amis de Dieu ; l'égoïsme, l'orgueil, l'énervement des jouissances n'élèvent pas dans leurs âmes de ces barrières difficiles à franchir, et sur ces âmes on ne travaille pas en vain. Aimez donc bien les pauvres, les petits ; ne songez pas à grandir, à vous élever, songez à vous rapetisser tellement que vous soyez à l'égal des pauvres, pour travailler avec eux, vivre et mourir avec eux, et mériter les reproches que les Juifs adressaient à Jésus-Christ : « Votre Maître est « toujours avec les pauvres, les publicains et les gens de « mauvaise vie. » C'est là un reproche qui doit nous honorer au lieu de nous rabaisser. Notre-Seigneur est venu chercher les pauvres : *Evangelizare pauperibus misit me.* Apprenez donc à aimer les pauvres, et que cette bénédiction de Pie IX, notre chef visible et vrai représentant de Jésus-Christ, vous soit de bon augure et vous fixe à jamais dans la sainte pauvreté.

« Priez le bon Dieu pour nous, ou plutôt continuez à le faire. Soyez unis de cœur et d'esprit, vous fortifiant toujours de plus en plus dans l'amour de Notre-Seigneur. Nous attendons de nouveaux bras pour travailler et agrandir le travail. Que d'âmes à instruire et à sauver ! Appliquez-vous à prier, et à asseoir votre belle vocation de catéchistes des pauvres, car c'est la plus belle de toutes, et la plus digne d'envie. Je prie beaucoup pour vous, nous vous envoyons tous le bonjour. Recevez mes embrassements bien affectueux dans le cœur de Jésus-Christ, notre tendre Maître. »

Tels étaient les conseils et les instructions que le Père Chevrier donnait de loin à ses enfants, et que ceux-ci cherchaient à mettre en pratique. Rien pourtant ne pouvait remplacer sa présence même; et il leur écrivait encore : « Chers frères et amis, je ne sais pas si vous sentez le besoin de *nous voir*, mais pour moi je sens que j'ai beaucoup à vous parler encore et encore de Jésus-Christ et vous faire comprendre ce que c'est qu'un véritable disciple de Jésus-Christ, afin que vous marchiez dans cette voie véritable qui glorifie le Maître : « C'est la gloire de mon Père que vous deveniez mes « disciples, et que vous portiez beaucoup de fruits. » On ne porte beaucoup de fruits qu'autant qu'on est rempli de la sève de Jésus-Christ, qui est la charité. Priez beaucoup, chers enfants; la prière, le crucifix, la crèche instruisent plus que les livres; et la science que l'on apprend aux pieds du Crucifix est bien plus solide et mieux en rapport avec nous-mêmes que celle que l'on obtient par l'étude. Priez pour moi, je prie pour vous; que la bénédiction du Saint-Père soit sur vous et sur nous tous : nous serons bénis de Dieu tant que nous serons ses petits pauvres. Soyez unis à nous, et nous ne vous oublierons pas, quoique éloignés.

« Nous vous saluons tous dans le cœur de notre bon Maître. Que la charité soit votre grande règle. »

Au premier jour de l'an, il demandera pour étrennes que Notre-Seigneur se fasse connaître à eux, et qu'ils l'aiment jusqu'à le suivre de bien près. « Je sais combien vous avez besoin d'union, de prières, de force et de courage, mais ayez confiance ; je suis avec vous par l'esprit, je travaille et prie pour vous, et je ne désire qu'une seule chose : c'est que vous deveniez tous de saints prêtres, tous de véritables disciples de Jésus-Christ. Profitez de tout pour vous affermir dans vos bonnes résolutions, et soyez fidèles à la grâce, qui ne vous manquera jamais si vous la demandez. Dans ces jours

consacrés à honorer la sainte enfance de Notre-Seigneur, demandez bien cette petitesse, cette humilité et cette pauvreté qui est le caractère du petit Enfant-Jésus. « *Vous le reconnaîtrez à ce signe : vous trouverez « un petit enfant couché dans une crèche.* » Un petit enfant ! et dans une crèche ! Oui, c'est le dénuement, la petitesse, la simplicité enfantine en un mot : c'est la faiblesse et la misère que Jésus adopte pour révéler sa présence. Que l'on nous reconnaisse à ce même signe, nous aussi... »

« Soyez économes comme des pauvres ; vous savez que votre argent est de l'argent reçu d'autrui, et qu'il ne faut s'en servir qu'avec modération et jamais pour son seul plaisir. Est-ce que les pauvres peuvent se procurer toutes les jouissances qu'ils désirent ? Soyez bien exacts à votre règlement. S'il s'y trouve quelque article qui ne se puisse accomplir au jour ou au moment marqué, changez-le, mais que l'esprit de Dieu soit en vous ; rappelez-vous que ce n'est point l'écorce mais la sève intérieure qui vivifie : *Caro non prodest quidquam, spiritus est qui vivificat.* Faites bien vos petites conférences spirituelles ; c'est dans ces conférences que l'âme se délasse et se fortifie dans la connaissance de Notre-Seigneur... »

Nous ne nous lassons pas de citer ; c'est qu'il n'est point de meilleure manière de faire connaître un homme.

La vie des jeunes diacres du Prado s'écoulait à Rome paisiblement, dans l'étude et cette simplicité tant recommandée. Etant donnée leur vénération pour leur Père, il suffisait qu'une vertu leur fût signalée pour qu'aussitôt leurs efforts se portassent de ce côté. Mais le moment était venu où le besoin de se voir, de se parler, de parler ensemble de Notre-Seigneur, allait être satisfait.





CHAPITRE XXII

A Rome ; quatrième et dernière visite

ANS le courant de janvier 1877, Mgr Caverot s'était rendu à Rome pour une visite *ad limina apostolorum*, la première depuis son élévation au siège de Lyon. C'est dans cette visite que lui fut annoncée sa prochaine promotion au cardinalat.

Les quatre diacres du Prado allèrent présenter à Sa Grandeur leurs hommages de diocésains et lui exprimer leur désir de posséder le Père Chevrier au milieu d'eux jusqu'à leur ordination. Nous voyons par là que le désir de « se revoir » était bien partagé. L'Archevêque donna la permission. Dès ce moment ce fut une grande joie de part et d'autre.

« Ils m'attendent avec impatience, écrivait le Père ; ils sont tout désireux de m'avoir pour achever leur éducation, non pas théologique, mais religieuse pour le Prado. Je n'avais donc pas conçu de fausses espérances ; le bon Dieu m'accorde ce que je lui ai tant demandé... »

Dès lors il se prépara avec ardeur au voyage. Comme il ne négligeait jamais de le faire quand il se présentait quelque circonstance importante, il pria, fit prier et

commença une retraite. Sa préoccupation ressort de sa correspondance.

« Je me suis retiré à Limonest pour travailler et prier, afin de pouvoir leur parler (à ses diacres) avec l'Evangile. Je sens toute l'importance de cette affaire, et combien j'ai besoin de la grâce de Dieu et de sa lumière pour arriver à quelque chose de solide, de vrai, de durable. Je sens qu'il n'y a que l'autorité de Notre-Seigneur qui me puisse donner ce dont j'ai besoin, et qu'il faut que je me nourrisse de sa vie, de ses paroles pour pouvoir parler en son nom. C'est bien difficile. Je me recommande donc à vos bonnes prières... »

A ses enfants aussi il montre les mêmes sentiments, la même conviction de l'importance de ce qu'il va faire. Quelle joie intime, profonde, et quelle reconnaissance envers la Providence dans la lettre qu'il leur adresse peu de jours avant son départ pour Rome, et comme il est heureux de leur dire « à bientôt ! »

« Mes chers enfants, je me suis retiré à Limonest pour quelques jours. J'y suis venu pour prier, me recueillir en pensant à vous, travailler un peu et acquérir tant de grâces qui me sont nécessaires tant pour vous que pour moi. Quand je vois combien la Providence est admirable, et comme elle conduit toute chose avec sagesse, je ne puis que louer sa bonté et croire que notre pauvre Prado est un lieu béni sur lequel Elle jette un regard d'amour. Répondons bien, mes chers enfants, à ses vues sur nous; efforçons-nous de devenir des prêtres selon son cœur et conformes aux règlements que Jésus-Christ nous a dictés lui-même dans son saint Evangile. Puissiez-vous bien le comprendre et travailler de tout votre cœur à suivre ce bon Maître, non pas de loin, mais de près, comme il le désire afin que vous portiez des fruits, et des fruits abondants. A bientôt! Nous étudierons ensemble Jésus-Christ, notre Maître et notre Modèle, et nous nous efforcerons tous de mar-

cher d'un pas ferme dans les sentiers si beaux qu'il nous a tracés... »

Avant de quitter Limonest, le Père Chevrier commenta à la chapelle devant ses élèves les plus avancés, qui s'y trouvaient aussi à l'occasion d'une mission donnée à la paroisse, la parole de Notre-Seigneur quittant ses disciples : « *Expedit vobis ut ego vadam*, il est de votre intérêt que je m'en aille. Plût à Dieu, s'écria-t-il, plût à Dieu que mon désir se réalisât, qu'il me fût donné de parler comme Notre-Seigneur ! c'est pour le bien de la maison, pour l'avenir de l'œuvre que je vais à Rome préparer au sacerdoce ceux qui seront mes auxiliaires et mes successeurs. » Il y avait dans sa voix et dans son geste un accent de conviction qui allait à l'âme de ses auditeurs.

Le Père Chevrier quitta le Prado le mercredi 14 mars pour se rendre à Rome. Il était très fatigué. Le dimanche précédent il avait passé, comme d'habitude, de longues heures dans l'immobilité du confessionnal, il en avait rapporté un gros rhume compliqué d'une sorte d'extinction de voix. Au moment de partir, le parloir était plein, vingt personnes peut-être demandaient à lui parler. Il se raidit contre son propre cœur, recommanda mentalement à N.-D. des Sept-Douleurs tous ces consulteurs ou pénitents qui allaient être déçus dans leur attente et s'échappa par une porte dérobée.

Sa maison restait confiée à des collaborateurs vaillants qui pouvaient lui enlever toute inquiétude sur la direction du Prado. En effet, M. l'abbé Dutel, son courageux ami, travaillait à ses côtés depuis 1868 ; M. l'abbé Jaricot, enfant de son œuvre, s'était associé à lui presque dès la même époque ; M. l'abbé Jaillet, quoique affligé par une douloureuse cécité, pouvait encore rendre des services constants à son école cléricale.

L'abbé Chevrier s'arrêta deux jours à Marseille pour s'y reposer, le voyage ayant aggravé son indisposition.

Son compagnon de route lui proposa d'aller voir dans le port un gros vaisseau arrivé de la veille et que tout le monde visitait par curiosité. Il refusa : « Nous ne sommes pas venus à Marseille pour visiter des vaisseaux », répondit-il avec cette placidité qui lui était particulière. Pour ne pas voyager le dimanche, il passa la journée à Gênes, où il était dès le samedi soir. Ce n'est que dans la soirée du lundi, fête de saint Joseph, qu'il arriva dans la ville éternelle.

« J'ai trouvé mes quatre abbés bien heureux et bien portants, écrivait-il ce même soir au Père Jaricot ; je ne désire qu'une chose, c'est que mon séjour leur soit utile, et à moi aussi. Dans ce but, je me recommande bien à vos prières... »

Dix jours après, il écrivait à une autre personne : « Le séjour de Rome ne sera pas nuisible à ma santé ; je sens que depuis dix jours, le corps reprend un peu son assiette, je tousse moins, et le beau temps fera disparaître probablement le peu qui reste de ces indispositions journalières que j'éprouvais au Prado. Daigne le bon Dieu m'aider, non pourtant à rétablir ma santé, mais à établir notre œuvre et à la rendre stable et définitive, par le travail que j'aurai à faire ici pour nos jeunes diacres ! »

Ce travail sur lequel il revient sans cesse, et pour lequel il demande constamment des prières, il l'entreprend sans délai. C'est l'achèvement du *Vrai disciple de Jésus-Christ*, c'est surtout la formation de ses diacres à la vie du Prado. Il travaillait à ses cahiers surtout dans la matinée, et le soir quand les cours étaient terminés, il expliquait à son petit auditoire ses pensées sur le sacerdoce, sur la connaissance de J.-C., sur l'attachement à ce divin Maître et sur la nécessité de le prendre pour modèle et de le suivre de près. Comme il était heureux lorsqu'il se voyait compris, lorsqu'on lui témoignait quelque désir de mettre en pratique ses idées sur

la pauvreté et le zèle ! Comme aussi il ressentait les petites oppositions que la nature ne peut manquer de faire à un idéal si élevé et qui demande un si grand détachement! Alors, il se tournait vers Celui duquel seul peuvent venir lumière et force. Dans son humilité, il s'en prenait à lui-même de son peu d'influence en certaines occasions ; mais sa confiance en la prière était sans bornes, et c'est uniquement là-dessus qu'il comptait. Cette confiance ne fut pas déçue, car, à la fin, il put donner à ses enfants ce témoignage de satisfaction : « Quant à nos jeunes gens, je suis assez content d'eux. Veuillez prier pour eux et pour moi ; je suis si pauvre en tout que j'ai honte de moi, et je ne sais pourquoi le bon Dieu m'a mis à la tête d'une si grande affaire. Priez pour que je ne gâte rien, et que je ne sois pas moi-même le plus grand obstacle. »

Cette crainte, qui fait bien voir l'intérieur de l'âme d'un saint, se retrouve plusieurs fois dans sa correspondance : « Je n'ai jamais mieux compris combien il était nécessaire d'être saint pour établir quelque chose et combien, pour communiquer aux autres un peu de vie spirituelle, il faut en être rempli soi-même. Je gémis sur ma pauvre misère, mes lâchetés et mon ignorance. Je sens qu'il faudrait d'abord commencer par moi et me sanctifier avant de sanctifier les autres. Priez pour moi ! merci des messes que vous dites à mon intention. Je travaille à mon *Vrai Disciple*. Je l'explique tous les jours. Je pense achever ce petit travail, le faire examiner par des prêtres sérieux, et marcher avec leur approbation. Si Monseigneur vient à Rome, je le lui montrerai et nous suivrons cette règle. »

Une de ses occupations, dans les petites conférences qu'il avait le soir avec ses jeunes abbés, était de leur expliquer sa méthode de catéchisme, de leur faire à eux-mêmes le catéchisme, essayant de leur communiquer sa clarté et son ardeur. Il aimait qu'on l'interrogeât,

qu'on lui fit des questions, des objections. Il répondait à tout avec bonté et remplissait ses auditeurs d'amour pour Notre-Seigneur.

Voilà ce qu'il fit pendant ces trois mois de noviciat. Il expliquait son *Vrai Disciple* avec tout ce qui s'y rapporte. Il semble que c'était peu, mais c'était beaucoup. Il s'appliquait davantage à faire aimer la pauvreté, le dévouement, qu'à entrer dans le détail de ses vues sur le Prado. Il posait les fondements de l'édifice, laissant à d'autres et au temps le soin de préciser les minuties de l'architecture, mais bien persuadé que tout s'élèverait solide, si l'esprit de détachement et de zèle servait d'assises.

En dehors des exercices communs avec ses diacres, il restait habituellement dans sa chambre, occupé à écrire. Son état de santé ne lui permettait pas, vu la fraîcheur des matinées, d'aller dire la messe à l'église de la paroisse. Le plus souvent il la célébrait dans une chapelle de religieuses, dans la maison même qu'il habitait. L'après-midi, quand le temps était beau, il faisait une petite promenade avec un ou plusieurs de ses enfants, s'il n'y avait pas de cours à suivre pour eux, ou avec son compagnon de route; il visitait les églises où avaient lieu les Quarante-Heures, si elles n'étaient pas trop éloignées. Il tint à montrer lui-même à ses diacres les lieux les plus vénérés de la capitale du monde chrétien, notamment les Catacombes, Saint-Jean-de-Latran, la prison Mamertine, la basilique de Sainte-Cécile. Il rendait aussi quelques visites à des prêtres et à des religieux, notamment à Mgr Stackpool, noble et riche anglais, entré dans les ordres depuis peu et prélat romain.

Milord Stackpool était pour lui une ancienne connaissance. Etant de passage à Lyon avec sa famille, et ayant entendu parler du Prado et de son fondateur, il était venu plusieurs fois visiter le P. Chevrier et prendre ses conseils. Il avait conçu une telle vénération et une

telle confiance pour le bon Père qu'à Rome, il se faisait un bonheur de le visiter presque toutes les semaines et souvent d'amener avec lui d'autres prêtres désireux de connaître eux aussi le saint de Lyon. Il mit le Père Chevrier en relations avec un autre lord anglais, le cardinal Howard, qui les invita une fois tous deux à sa table. Le Père accepta, contre son habitude ; il pensa que les hautes relations du cardinal pourraient lui être utiles pour son œuvre.

Il reçut aussi de grands témoignages d'intérêt de deux pères franciscains, dont l'un, le R. P. Francesco, était supérieur de l'hôpital du Saint-Esprit et devait plus tard remplir transitoirement les fonctions de général de l'ordre. C'est lui qui a proposé plusieurs fois au Père Chevrier de lui obtenir l'approbation pontificale ; il ne demandait qu'une chose pour s'en charger immédiatement : une approbation préalable signée de l'archevêque de Lyon. Le Père Chevrier refusa toujours, alléguant que c'était trop tôt, que, pour être approuvée, une œuvre doit avoir un certain temps d'existence, des services rendus, des sujets assez nombreux pour garantir le lendemain, une organisation définitive : toutes choses qui chez lui n'étaient encore qu'à l'état d'ébauche.

L'année 1877, durant son séjour à Rome, fut marquée par des manifestations et des cérémonies exceptionnelles. Le 13 mai, on y célébra le quatre-vingt-cinquième anniversaire de la naissance de Pie IX ; la fin de juin devait amener le trente-deuxième anniversaire du souverain Pontificat ; le Père Chevrier ne put rester jusque-là, mais il assista à la plus brillante de toutes ces fêtes commémoratives, celle du 3 juin, jour où le vénéré Pape achevait sa cinquantième année épiscopale. Jamais encore on n'avait vu une pareille démonstration de piété filiale envers le Vicaire de Jésus-Christ. De tous les points du globe les pèlerins affluèrent ; ils venaient apporter au saint vieillard dans sa captivité le témoignage de

leur sympathie. Le Vatican était le centre et l'unique but de leur pèlerinage ; ils passaient sans se détourner devant la solitude du Quirinal où se morfond tristement, au milieu de ses soldats, une royauté étrangère, éclipsée, perdue, noyée dans l'éclat du voisinage de la Papauté : consolante et bien légitime revanche de la force morale et du droit opprimés, contre la force brutale et le parjure triomphants, mais embarrassés et comme honteux de leur victoire.

Pie IX reçut toutes ces députations avec une joie paternelle, accrue de la joie d'un souverain dépossédé qui constate combien sa dépossession est loin d'être ratifiée par les peuples. Les audiences publiques qu'il donna furent presque quotidiennes, et elles réunirent des foules immenses. Il fut donc aisé au Père Chevrier et à ses enfants d'approcher le Souverain-Pontife plusieurs fois, notamment avec le pèlerinage lyonnais.

Les audiences privées étaient moins faciles, on le comprend sans peine. Il en eut une pourtant, avec Mgr Dubuis qui, pendant son séjour à Rome, demeurait avec lui dans la *via dell' Orazione e Morte*, où il édifia tout le monde par sa simplicité et son esprit de foi. C'était pendant la retraite qui précède l'ordination, ce qui ne permit pas aux futurs prêtres pradosiens d'accompagner leur Père aux pieds du Souverain Pontife. L'évêque de Galveston fit à Pie IX un petit exposé des œuvres du Prado. Le Saint-Père répondit en exprimant sa satisfaction. « Evangéliser les pauvres, rendre au peuple la connaissance et l'amour de Jésus-Christ, c'est bien là, dit-il, l'œuvre du jour. Ce pauvre peuple, comme on le trompe, comme on l'exploite, comme on le rend malheureux en lui ôtant les espérances célestes, sans pouvoir lui donner en échange les jouissances terrestres qu'on lui promet ! J'espère que votre zèle ne s'arrêtera pas à la seule ville de Lyon ; il faudrait

des maisons comme la vôtre dans tous les centres ouvriers. »

Le Père Chevrier écrivait à ses enfants, pendant leur retraite :

Rome, 22 mai 1877.

Chers Amis,

L'autel que vous m'avez désigné à Saint-Pierre est réservé pour un cardinal qui doit officier le jour de la Sainte-Trinité. Je crois donc qu'il est beaucoup plus convenable de suivre notre première pensée, qui est de dire votre première messe à la Mission ; vous serez beaucoup plus tranquilles, et les Pères ayant accordé toutes les permissions, vous serez traités comme les enfants de la maison, tandis qu'ailleurs vous ne serez jamais que des étrangers, et puis *regnum Dei intra vos est*. Quand on a Jésus-Christ, c'est tout. Vous aurez plus avec Jésus-Christ, si vous le possédez réellement, qu'avec toute autre chose. Ne cherchons sur la terre aucune satisfaction. Pie IX a voulu dire sa première messe dans un hôpital. Cherchons, nous aussi, ce qu'il y a de plus humble, de plus caché, ce doit être notre lot. Pourvu que nous ayons Jésus-Christ avec nous et son esprit, c'est tout ce que nous devons chercher.

Les jours suivants, vous pourrez satisfaire vos petites dévotions, mais la première fois, il faut que la pensée de Notre-Seigneur absorbe tout votre cœur et tout votre esprit. A Dieu ! A Jésus-Christ !

L'ordination eut lieu le 26 mai 1877. On se rendra compte du bonheur du Père Chevrier si l'on se rappelle tout ce qu'il avait fait pour arriver à ce résultat. Faire un bon prêtre, un seul, était à ses yeux une grande chose ; et voici qu'il en avait quatre qu'il appelait ses enfants, qu'il avait réellement enfantés à Dieu et à son Eglise au prix des douleurs de ses entrailles. N'éprouva-

t-il pas alors le besoin de chanter avec le vieillard Siméon : « *Nunc dimittis*, vous pouvez maintenant, Seigneur, laisser aller votre serviteur en paix ? » Mais il s'arrêta plutôt à la pensée généreuse de saint Martin, ne repoussant ni la fin de la vie, ni sa prolongation, si son travail était encore utile.

L'ordination se fit à la basilique de Saint-Jean-de-Latran, par les mains de Son Eminence le cardinal-vicaire Monaco la Valetta, en présence de quelques amis et bienfaiteurs venus de Lyon pour prendre part à l'honneur, après avoir été à la peine.

Le Prado lui-même fut représenté par le P. Jaricot : humble députation, insuffisante si l'on se réfère aux désirs de tous ceux qui auraient voulu venir, mais presque excessive eu égard aux ressources de la maison.

Le lendemain, jour de la Trinité, après les intimes transports de la première messe, il y eut fête à la *via dell' Orazione e Morte*. M[gr] Stackpool assistait au dîner qu'il fit servir par ses laquais et dont il fit en grande partie les frais. Un excellent voisin, le comte Cesare del Medico, avocat, lut une pièce de vers italiens, qu'il avait composée pour la circonstance.

Le Père Chevrier et ses nouveaux prêtres restèrent à Rome jusqu'au 19 juin, afin de pouvoir célébrer le saint sacrifice dans les principaux sanctuaires de la Ville éternelle. Une autre raison encore les retenait ; elle sera expliquée par la lettre suivante, du 11 juin, au Père Jaricot :

« Cher Frère et Ami, nous restons à Rome jusqu'à l'arrivée de S. Em. notre Archevêque. Faite à Rome, l'importante visite que nous lui devons sera-t-elle mieux accueillie, ou moins heureuse ?... Veuillez dire une messe à cette intention, afin que cette visite nous obtienne la consolidation de notre œuvre. Nos nouveaux confrères paraissent bien disposés, bien dévoués ; ils feront avec nous tout leur possible pour que nous ne

soyons point séparés. Je leur ai fixé d'avance à chacun leur emploi ; je crois qu'ils feront tout ce qu'ils pourront pour le bien remplir ; mais c'est seulement à l'œuvre qu'on connaît l'ouvrier. »

Les premiers renseignements reçus, concernant les dispositions de l'archevêché de Lyon, ne paraissaient pas très favorables. Le Père Chevrier disait à ce propos : « Nous devons nous attendre à des contradictions, à des oppositions. Si les choses allaient toutes seules, ce serait bien trop beau. Mais voilà ce qui me console : nous faisons l'œuvre de Dieu ; or Dieu nous a protégés jusqu'à ce jour ; j'espère bien qu'il continuera si nous ne déméritons point. Les oppositions fortifieront la vocation de mes jeunes prêtres. Que Dieu nous accorde seulement la grâce de l'aimer toujours ! »

L'archevêque de Lyon vint effectivement à Rome au mois de juin recevoir le chapeau de cardinal et prendre possession de son titre de Saint-Sylvestre *in capite.*

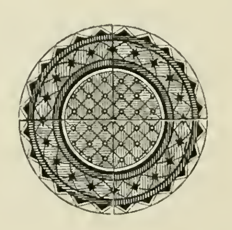
A peine fut-il arrivé que le Père Chevrier lui présenta ses enfants, et lui exposa qu'il était resté à Rome jusqu'à ce jour dans le but de solliciter la permission de les garder avec lui pour les œuvres du Prado.

Le bon cardinal lui dit aussitôt, avec son meilleur sourire et en levant les bras au ciel : « Oui, mon cher Père Chevrier, gardez-vos enfants. Je ne veux pas séparer Tityre de son troupeau. Ceux de vos prêtres qui désireront rester au Prado, resteront au Prado. »

Le Père Chevrier ne savait comment remercier Son Eminence d'une si grande faveur, accordée avec une bonne grâce aussi parfaite. Ainsi s'évanouissaient toutes les appréhensions. Non seulement le cardinal Caverot accueillit sa requête, mais il demanda communication du règlement du Prado, l'apporta de Rome à Lyon pour l'étudier à fond et l'approuva dans les termes les plus flatteurs.

Le Père Chevrier sortit de Rome le 20 juin. Ses jeunes

prêtres étaient partis la veille, passant par Assise. Le Père, qui ne pouvait supporter de voyager deux nuits de suite en chemin de fer, se priva d'y aller cette fois. Ayant rejoint sa petite troupe à Foligno, il s'arrêta avec avec eux à Lorette où ils eurent le bonheur de célébrer la Sainte Messe dans la *Santa Casa*. Tous ensemble ils rentrèrent au Prado le 23 juin. Leur première visite fut pour la chapelle ; ils y trouvèrent la communauté au milieu du chapelet. « Je me rappelle, nous dit un des assistants, que nous n'avons pu nous empêcher de tourner la tête pour voir le Père Chevrier et les nouveaux prêtres que nous attendions avec une si légitime impatience. »





CHAPITRE XXIII

Dernières Œuvres



son retour de Rome, le Père Chevrier trouva que sa maison n'avait pas trop souffert de son absence. Son école cléricale augmentait en nombre et en bon esprit; elle croissait comme l'Enfant-Jésus, « en âge et en sagesse ». La difficulté de trouver des professeurs était maintenant bien simplifiée, grâce aux quatre nouveaux prêtres. Il devenait plus facile également d'obtenir l'unité de direction et d'imprimer dans les jeunes cœurs les sentiments désirés. L'école travaillait avec ardeur et des traditions excellentes commençaient à s'y former.

Le Père Chevrier ne pouvait souffrir la paresse ou le désordre autour de lui. Il blâmait énergiquement la mauvaise tenue, le sans-gêne, la recherche des aises. « Mes amis, disait-il à ceux qu'il préparait au sacerdoce, pourquoi chercheriez-vous à vous créer dans l'Eglise une position plus commode que celle qui vous attendait dans le monde? Y avez-vous aucun droit? Nous sortons tous de familles modestes, très modestes; nous aurions donc mené une vie pénible et laborieuse, si nous étions restés dans le monde; et nous l'avons quitté, ce monde, pour servir, non pour être servis.

Il est donc de toute justice que nous vivions, et que nous travaillions comme des pauvres. Nous n'avons droit à quelques moments de relâche et de repos qu'après notre tâche terminée, car les bons ouvriers ne vont se promener que les dimanches et les jours de fête. »

Des habitudes viriles, fortes et généreuses, jointes à la piété, à la modestie et à la simplicité, étaient celles qu'il s'efforçait de donner à ses enfants, et plus particulièrement à ceux qu'il préparait au sacerdoce : « Mes enfants, leur disait-il souvent, le bon Dieu ne marchande pas avec nous, il ne faut pas marchander avec lui. » Afin de leur inspirer une plus grande délicatesse de conscience, il ne reculait pas devant la fatigue de recevoir leurs petites confidences et les invitait à venir s'accuser auprès de lui des moindres manquements. La pénitence qu'il infligeait pour une peccadille, une maladresse, une étourderie, était souvent un simple et bon sourire, une petite tape sur la joue, une parole d'encouragement, ou bien une correction faite d'un ton si paternel qu'on n'éprouvait aucune peine à retourner faire l'aveu de nouvelles fautes. Mais de peur qu'on n'en éprouvât pas non plus à les commettre, il se montrait parfois sévère, quand le nombre des récidives attestait l'absence d'un désir sérieux de se corriger ; et si la faute était grave et de nature à entraîner de fâcheuses conséquences, il savait imposer silence à son cœur et punir avec sévérité.

Voici quels avaient été les progrès de son école cléricale, depuis son rétablissement après la guerre :

En 1872 elle comptait 8 élèves ; 17, en 1873 ; 27, en 1874 ; 39 en 1875 et autant en 1876.

En 1877 on fut obligé de la dédoubler, la maison du Prado étant trop étroite ; 35 élèves restèrent dans cette maison et 19 furent installés à Limonest.

En 1878, cinq revêtirent la soutane et allèrent à Alix faire leur philosophie. Le Prado gardait 28 élèves et Limonest 35.

En 1877, une ère nouvelle fut inaugurée : les jeunes prêtres sortis de l'œuvre devinrent professeurs et surveillants ; au besoin les philosophes suspendaient le cours de leurs études pour aider leurs aînés.

En 1879, le Prado comptait 38 élèves, Limonest 35.

Une autre œuvre non moins chère au cœur du Père Chevrier était celle de la Persévérance, corollaire obligé de l'œuvre des premières communions. A quoi bon, en effet, le travail incessant pour la christianisation des petits sauvages de la Guillotière, si, lorsqu'ensuite on est obligé de les renvoyer, on les abandonnait complètement à eux-mêmes ?

Le Père Chevrier fit donc construire, pour la Persévérance, un vaste local séparé du Prado, et en 1877, sur les quatre jeunes prêtres qu'il ramenait de Rome, il en consacra un à cette œuvre.

Les anciens de la première communion, qu'il plaçait autant que possible chez des patrons chrétiens — et nous avons expliqué combien ce placement est aléatoire, même à Lyon — revènaient le soir et les dimanches dans ce local. Là ils trouvaient quelques distractions en commun, on leur continuait le catéchisme, on leur faisait la classe, sur des matières profanes mais qui pouvaient leur être utiles ; on alla même jusqu'à y professer un cours d'allemand.

Ils n'étaient pas les seuls à bénéficier de ces classes ; tous les jeunes gens du quartier y étaient admis ; on y voyait même des hommes faits, des employés du chemin de fer, la gare de la Mouche étant peu éloignée.

Afin de les retenir plus sûrement encore, les dimanches et jours de fêtes, après les offices, on leur donnait le dîner.

Lorsqu'ils furent en état de se diriger eux-mêmes, ils fondèrent entre eux une sorte de cercle catholique et, collaboration plus précieuse encore, ils se mirent à aider les plus jeunes en leur faisant la classe. Parfois, dans une grande salle, ils donnaient des représentations choisies, de nature à amuser et édifier leurs amis et les enfants qu'on préparait à la première communion.

Mais ne ferait-on rien pour les tout petits, pour ces nombreux enfants du voisinage qui n'étaient pas encore en âge d'être recueillis pour la première communion? Laisserait-on sans secours spirituels ces pauvres petites victimes de la folie laïcisatrice, que l'Etat et la municipalité entassent, comme des animaux sans âme, dans leurs écoles sans Dieu ? Dieu, dont la connaissance est la meilleure garantie, ou pour mieux dire l'unique garantie de l'ordre social, Dieu, l'unique barrière sérieuse contre les entraînements de la jeunesse, les convoitises de l'indigence et toutes les passions qui font de nos ouvriers la proie assurée du socialisme ingouvernable, la société le rejetait du programme de son enseignement obligatoire; elle ressemblait à un chef de famille qui apprendrait tout à ses enfants, tout excepté le grand art d'être honnêtes, laborieux et soumis à son autorité paternelle. Jamais encore aberration semblable ne s'était vue dans les siècles passés, même chez les païens ou les barbares, et elle prépare de terribles commotions au siècle qui va suivre le nôtre, car on ne peut supposer qu'elle dure plus d'un siècle, ni même un siècle entier : la patrie découronnée de tout idéal et de toute vertu solide ne saurait durer aussi longtemps. Fallait-il se borner à gémir sur ce suicide national ? N'y avait-il rien à faire pour atténuer au moins le désastre et le rendre moins universel ? Le Père Chevrier ne le pensa pas.

Il disait, sur la fin de sa vie, à une de ses religieuses :

« Il faut faire l'impossible pour en arracher autant que nous pourrons, de ces jeunes âmes que le démon guette comme une proie assurée. Pauvres petits, les pouvoirs publics voudraient que le souverain bienfait de la Rédemption fût non avenu pour eux ; on prépare des lois qui les parquent dans un désert moral où il deviendra impossible à la plupart d'entre eux d'entendre même parler de la loi divine ; ne nous décourageons pas ; à des besoins extrêmes, inouïs, sans exemple, opposons des efforts extrêmes ; Dieu reste le maître, quoi que fassent et décrètent les hommes ; demandons-lui que la durée de l'épreuve soit abrégée ; mais demandons-lui par des actes, et que notre prière consiste surtout à agir.

Et comme la sœur soupirait, se demandant ce qu'il pourrait bien rester de son action chez ceux de ces pauvres enfants qui allaient ou qui iraient bientôt aux écoles sans Dieu.

« — Voyez-vous, ma sœur, continua-t-il, quand bien même vous ne leur enseigneriez qu'à faire le signe de la croix, c'est déjà quelque chose, c'est le fondement de la religion que vous placez en eux. Le seul nom de Jésus invoqué par ces âmes innocentes, à un âge où la prière a tant d'ingénuité, pourra attendrir le cœur du divin Maître et contribuer à raccourcir le règne de l'impiété. Ils oublieront tout cela, me direz-vous ? Peut-être ! En tout cas vous leur apprenez à n'avoir pas peur des robes noires, et quand plus tard on parlera mal devant eux de Jésus-Christ et de ses ministres, plus d'un se souviendra de sa première enfance et des bonnes sœurs. Puis, comptez-vous pour rien le bien que, par contre-coup, vous faites aux parents ? Ils sont enchantés de voir qu'on s'occupe de leurs enfants. Eux non plus n'auront plus peur du prêtre, et les écoles catholiques recevront des élèves pour lesquels, sans vous, on n'eût pas songé à elles. »

Et la conclusion pratique de cette exhortation prolongée fut que, désormais les petits enfants recevraient chacun un morceau de pain à quatre heures. « Oui, oui, prononça le bon Père en s'éloignant, donnez-leur du pain ; si nous en avons, c'est grâce à eux ! »

L'œuvre des petits enfants, fondée au Prado dès l'origine, reçut donc des circonstances un développement considérable. A la mort du Père Chevrier, elle était très prospère. Voici en quoi elle consiste :

Les enfants du quartier, en particulier ceux des écoles laïques, viennent au Prado, et là, les garçons à l'œuvre de Persévérance et les filles chez les sœurs, s'amusent les jeudis et tous les jours pendant les vacances. Leurs jeux sont interrompus seulement par deux heures de catéchisme, une le matin et une le soir. La plupart d'entre eux, en arrivant, ne savent pas même faire le signe de la croix, et ils ont souvent de dix à douze ans !

De plus, les petites filles sont reçues tous les soirs chez les sœurs, de cinq heures à sept heures.

Du temps du Père Chevrier, on comptait donc, dans l'œuvre, quatre sections :

L'œuvre des petits enfants ;

L'œuvre de la première communion ;

L'œuvre de Persévérance proprement dite, pour les anciens de la première communion ;

Et l'œuvre du cercle ou des grands jeunes gens.

A cela il faut ajouter l'école cléricale.

Il y avait là certes de quoi occuper un homme ; ce n'était pas encore assez pour le Père Chevrier.

Sans compter son projet favori de curés vivant dans le monde comme des religieux, il travaillait encore à la formation de ses religieuses.

Dès le commencement de son œuvre, ainsi que nous l'avons vu, il avait trouvé des personnes dévouées qu s'étaient offertes à lui pour devenir ses auxiliaires et

partager ses travaux. Peu à peu, leur nombre s'était accru, et elles avaient pu se charger des différents services de la maison. Elles faisaient le catéchisme et la classe aux petites filles et s'occupaient de la sacristie, de l'infirmerie, de la lingerie et de la cuisine. Une d'entre elles, la petite quêteuse du Prado, se rendait chez les bienfaiteurs qui la faisaient demander. La première qui remplit cet emploi est célèbre dans les annales de ces temps héroïques : c'était sœur Elisabeth qui se faisait appeler sœur Misère ou plus souvent encore l'âne du Prado. Un jour qu'elle s'était présentée chez quelqu'un qui visiblement était mal disposé, elle essuya une bordée d'injures qu'elle écouta impassible. Quand ce fut fini, elle dit tout simplement : Voilà pour moi, maintenant qu'allez-vous me donner pour le Prado ? Le brave homme qui se croyait méchant, ne put s'empêcher de lui remettre une pièce de 20 francs.

De son côté, le bon Père s'occupait de leurs âmes, et par ses paroles et ses entretiens, aussi bien que par ses exemples, les portait à la pratique des conseils évangéliques et des vertus religieuses, dans une vie d'humilité, de pauvreté, d'obéissance et de dévouement. Il les recevait dans le Tiers-Ordre de Saint-François, et elles en suivaient la règle, à laquelle il avait ajouté les prescriptions spéciales qui convenaient à leurs emplois et à leur ministère. Il voulait qu'elles aussi, comme ses prêtres, étudiassent Notre-Seigneur dans le saint évangile, afin de l'imiter dans ses mystères de la Crèche, du Calvaire et du Tabernacle.

Mais bientôt il sentit le besoin d'organiser pour elles un noviciat régulier et une formation plus complète. Laissons ici la parole à une des premières qui en firent partie :

Le 8 septembre 1874, le Père voulut choisir le lieu le plus retiré dans la maison des sœurs pour réaliser le désir qu'il avait formé de faire un Noviciat. Il monta au grenier, fixa le

lieu qui devait servir pour le dortoir, la cuisine, le réfectoire et traça lui-même les limites d'une petite cellule pour la maîtresse des novices. Au-dessous, il prit sur le dortoir des enfants pour faire une salle d'étude et de travail. Les ouvriers commencèrent de suite un escalier extérieur qui devait rendre ce petit Noviciat tout à fait indépendant.

Le Père se réjouissait à la pensée qu'il pourrait former lui-même des âmes bien religieuses, comme il en désirait.

Le 24 octobre 1874, le Père fit l'ouverture de ce petit Noviciat, c'était un samedi, fête de l'archange saint Raphaël. Tout était prêt et tout était, suivant le goût de notre Père, d'une pauvreté extrême ; les lits étaient vieux, en bois, très laids, pas même solides ; un vieux fourneau, une vieille table, de vieux bancs ; notre vaisselle était en terre jaune. Un mauvais placard nous servait pour enfermer notre nourriture et tout notre ménage ; une vieille commode servait pour notre linge. Quand nous manquions de quelque chose de nécessaire, le Père voulait que nous le demandassions humblement aux sœurs de la communauté.

Le Père avait fait placer un crucifix dans notre salle de travail, un petit tableau de la Crèche d'un côté et de l'autre un de l'Eucharistie, sans cadre, une simple image cartonnée. Nous avions une statue de la Sainte Vierge ; nous l'avions ornée ; mais le Père, s'en étant aperçu, nous reprit en disant que nous ne devions avoir que des statues simples, sans aucun ornement; que, pour être excitée, notre piété n'avait pas besoin de ces petites choses. La pauvreté était donc extrême en tout.

Nous vivions retirées dans le silence, la prière, l'étude et le travail.

Nos récréations étaient employées à de petits nettoyages que nous faisions gaiement et qui rendaient service à la communauté.

Le Père nous recommandait l'étude des mystères du Rosaire, du Chemin de la Croix et de l'Evangile. Il voulait surtout que nous nous formions au Catéchisme, et, pour cela, il nous faisait assister à celui qu'il faisait aux enfants, puis nous avions vingt minutes pour faire nos résumés. Quelques enfants nous étaient confiées afin que, chaque jour, une de nous leur fit apprendre le catéchisme.

Une fois la semaine, le Père venait présider la coulpe et nous imposait quelque pénitence. Ensuite il nous faisait une instruction ou conférence spirituelle qu'il terminait toujours en nous recommandant le silence et l'étude.

Le Père voulait, pendant ce temps du Noviciat, nous former aux saintes vertus religieuses de pauvreté, de pénitence, d'obéissance et de charité ; et il nous instruisait sur la manière de pratiquer ces vertus. Ce temps de solitude devait être une préparation à la vie de dévouement que nous étions appelées à mener plus tard ; il nous disait de faire de bonnes provisions pour l'avenir. Il voulait des âmes grandes et fortes, qui ne s'arrêtent pas à tous les petits riens qui se présentent.

Le Père désirait que nous ayons le genre des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul : leur simplicité et leur modestie.

Outre ces religieuses, le Père Chevrier voulait en établir d'autres, et il eut le bonheur d'exécuter son dessein dès 1875. En voici l'idée première, tracée dans une note de sa main :

« Je voudrais établir un ordre de sœurs appelées *Petites Servantes des Pauvres*.

« Leur but serait de servir réellement les pauvres. On en établirait dans les différents quartiers des villes. Elles habiteraient deux ou trois ensemble.

« Leurs fonctions seraient d'aller partout où besoin serait, soigner les malades, faire le ménage, laver le linge des pauvres, garder les enfants de ceux qui vont travailler, ensevelir les morts, faire en un mot tout ce qui serait utile aux pauvres du quartier.

« Le soir, on ferait la prière en public dans la principale pièce de la maison, ouverte, si possible, aux voisins, aux enfants, et on lirait un chapitre de catéchisme ; on placerait un crucifix dans cette pièce. Pour cette œuvre, il faut des filles dévouées, solides, en état de tout faire, n'ayant peur de rien, pas timides, pas embarrassées, n'ayant pas le genre de ces religieuses cloitrées qui sont toujours renfermées dans leur voile ou dans leurs

rideaux ; agiles, ne se rebutant pas pour une parole qu'elles entendent, sachant se mettre au-dessus de toutes ces misères de la terre, méprisant le mal et ne cherchant que le bien, fermes pour pouvoir résister, dans le cas, aux occasions dangereuses ; des filles ayant bien l'esprit de prière et d'oraison, parce que plus on est dans le monde, plus il faut être rempli de l'esprit de prière, de force et de courage pour accomplir son œuvre ; bref, des filles de caractère, et non pas molles et embarrassées.

« Il ne s'agit pas aujourd'hui d'aller se caserner dans une maison sous prétexte d'aider les pauvres, et de s'y faire servir ou de ne s'occuper qu'à des riens, à des bavardages ou simplement à dire son chapelet. Il faut aujourd'hui des personnes d'action qui instruisent par l'exemple et exercent la charité activement.

« Le centre de cette œuvre sera la nouvelle maison des sœurs, rue Dumoulin. Cette œuvre sera entièrement distincte de l'autre congrégation de sœurs ; elle aura sa supérieure et ses règles particulières, son noviciat et ses ressources. On y admettra jusqu'à trente-trois ans toute personne pieuse, ayant bon esprit et bonne volonté, ayant toujours bien gagné sa vie dans le monde par le travail. Je répète qu'il faut des personnes actives, de bonne santé, de dévotion solide et éclairée, et ayant toujours donné le bon exemple dans leurs paroisses. »

Le Père Chevrier établit de son vivant quatre de ces Petites Servantes des Pauvres. Il en aurait désiré partout où s'installeraient plus tard ses prêtres, il considérait des sœurs, quelles qu'elles fussent, comme des auxiliaires presque indispensables du prêtre dans les paroisses.

Plus tard, les Petites Sœurs de l'Assomption, qui ont le même but, étant venues s'installer à la Guillotière,

le Prado leur abandonna cette forme si belle du service des pauvres.

Il avait aussi le projet d'établir au Prado un ouvroir. Il déroula ses plans sur ce sujet à une personne qui pouvait l'aider ; mais ici le temps lui fit défaut et ce n'est qu'après lui qu'on a pu réaliser sa pensée.

Sa sollicitude embrassait jusqu'aux enfants idiots et ne savait pas laisser dans l'abandon ceux que la divine Providence y a condamnés, au moins en apparence. Une sœur était chargée de ces idiots. Un jour il lui demanda si elle leur faisait bien régulièrement le catéchisme. — « Je le fais quand j'ai le temps, mon Père ; mais, vous comprenez, pour ce à quoi cela sert !... — Cela sert toujours, ne fût-ce qu'à vous, en vous faisant exercer une charité particulièrement pénible et pratiquer l'obéissance. N'oubliez jamais que le catéchisme est toujours et en tout la première œuvre de la maison. » Et il laissa la bonne sœur toute confuse de sa négligence et bien résolue à ne plus discuter désormais les ordres qui lui étaient donnés. C'est elle-même qui a raconté la remontrance reçue.

Ainsi les œuvres naissaient et se groupaient à l'ombre du Père comme ces rejetons dont parle l'Ecriture, qui se sèment autour du tronc de l'olivier : *Sicut novellæ olivarum*.. L'heure approchait où le grand arbre allait manquer à ces jeunes pousses ; mais heureusement elles commençaient à se trouver assez vigoureuses pour braver seules, désormais, les vents et le soleil.





CHAPITRE XXIV

Dernière Maladie. — Mort et Funérailles



L'année 1878 fut marquée par une grave rechute dans la maladie qui avait déjà failli enlever le Père à ses enfants. Quelles étaient la nature et les origines de cette maladie? Le docteur Levrat, ami du Père Chevrier, va nous l'expliquer dans une note des plus catégoriques, des plus claires, que nous sommes heureux de posséder.

« Ce fut au commencement de 1876 que les causes et la nature du mal se révélèrent à mes observations avec une certitude absolue. Ce n'était pas un squirre, comme beaucoup l'ont cru, mais un ulcère à l'estomac; la différence n'est pas très grande entre ces deux espèces de plaies intérieures.

« Dès que mes premiers soupçons me parurent confirmés par une série d'observations suffisantes, j'allai le trouver et lui dis : « Père, ce sont les excès de « table qui vous ont mis dans cet état. » Il me regarda fixement avec ses deux bons yeux grandement ouverts, comme pour m'interroger.

« Oui, je parle sérieusement, car la chose est trop « grave pour prêter à la plaisanterie : ce sont les excès « de table qui vous ont donné votre maladie. Mais, à

« table, on peut commettre deux sortes d'excès; l'un « qui consiste à trop manger; l'autre, à ne pas manger « assez. — Peut-être bien, répondit-il, il se peut que « vous ayez raison; mais que voulez-vous? Je n'ai « pas le temps : on vient à moi à toute heure, je ne « peux cependant pas, quand je suis là, renvoyer ces « pauvres gens sans consolations, ou sans les récon- « cilier avec Dieu, et il m'arrive de laisser passer « l'heure des repas. »

« Je lui expliquai alors comment les jeûnes réitérés et prolongés peuvent amener cette maladie. Notre estomac possède des sucs qui ont beaucoup d'acides corrosifs; lorsque ces sucs trouvent des aliments, ils opèrent sur eux et les transforment; mais lorsqu'ils ne trouvent rien à faire, qu'arrive-t-il? ils s'attaquent aux parois de l'estomac, et les rongent; de là des plaies qui augmentent peu à peu, et qu'il est presque impossible de guérir, à cause du frottement de la nourriture, du travail de la digestion et aussi de l'impossibilité d'arrêter l'action de ces mêmes sucs corrosifs, une fois qu'ils ont commencé. Ces blessures tournent en ulcères; il s'y amasse un sang noir qui se corrompt, se cuit pour ainsi dire, et s'évacue par des vomissements.

« Ainsi, ce sont les jeûnes trop nombreux qui ont causé sa mort prématurée. Il passait en effet quelquefois vingt-quatre heures sans rien prendre. Il fallait que son estomac fût exceptionnellement fort pour supporter aussi longtemps de pareilles irrégularités.

« Aussitôt que je fus fixé, je le mis au régime du lait. Un jour, je lui demandai si ce régime, trop uniforme, ne finissait pas par le dégoûter. — « Non, « répondit-il, car je lui ôte son uniformité; je varie. « — Vous variez? est-ce que vous ne suivez pas mon « traitement? Pardon, je bois toujours du lait, et rien « que du lait; mais je lui trouve un goût de betteraves

« quand on fait prendre des betteraves à la vache :
« un goût de luzerne quand elle mange de la luzerne,
« et un goût mêlé très délicat, quand on la nourrit de
« foin ; c'est ainsi que je varie. — Ce que c'est que
« l'imagination ! Je l'admire en vous, mon cher Père.
« — Admirons plutôt l'efficacité de la résignation, doc-
« teur ; la sagesse des nations l'a dit : Quand on n'a
« pas ce que l'on aime, il faut aimer ce que l'on a ! »

Le docteur, après mûres réflexions, ordonna de nouveau les eaux de Vichy.

Le bon Père protesta, se débattit, déclara qu'il n'avait pas le temps, mais finit par se soumettre et partit à regret, *renitente pede*. Pour le moment, puisqu'il était malade, l'autorité du médecin devenait souveraine et représentait pour lui la volonté de Dieu. Mais il n'aimait pas ces stations thermales, rendez-vous des souffrances humaines bientôt recouvertes et comme englouties par le débordement du luxe et du plaisir. Il suivait sans s'arrêter, et en s'isolant dans la prière et la méditation, ces rues animées et bruyantes où la circulation rappelle à certaines heures le tourbillon parisien.

Cependant il avait beau se cacher, il n'était plus un inconnu. Un évènement vint augmenter encore, à Vichy, sa réputation qui déjà lui devenait une gêne pire que les spectacles de dissipation qui l'enveloppaient.

Le feu prit presque en face de l'hôtel qu'il habitait. Le vent soufflait avec violence ; l'incendie se propagea rapidement, tout le voisinage était terrifié. Tandis que les pompes, retardées par on ne sait quel accident, commençaient à peine à lancer quelques jets tardifs sur les flammes envahissantes, dont la marche n'en était point arrêtée, un bon vieux prêtre parut ; vieux, non par l'âge, mais par la faiblesse, pâle, exténué, se soutenant à peine, mais regardant et souriant avec une

tendresse pénétrante ; la vie chez lui semblait s'être réfugiée tout entière dans ce regard et dans ce sourire. « C'est le Père Chevrier, murmurèrent plusieurs voix dans la foule, c'est le saint de Lyon ! »

Le vieux prêtre se recueillit, fit une prière, ébaucha un signe de croix, et les flammes s'abaissèrent comme par enchantement ; au bout de quelques minutes, on ne distinguait plus que de la fumée.

Bon nombre de spectateurs, et en particulier les gens de l'hôtel qui avait le bonheur de le posséder, n'hésitèrent pas à attribuer à la prière du Père Chevrier l'arrêt si prompt du feu. On en parla beaucoup, le soir, sur les promenades et aux concerts ; on en parle davantage le lendemain ; les nouvelles et les sujets de conversation à la mode se propagent plus vite encore, dans ces milieux vides et frivoles, que les incendies dans les bois desséchés. Le surlendemain, il n'était plus question d'autre chose :

« Avez-vous vu le saint de Lyon ? Quel saint ? — Un homme qui arrête le feu rien qu'en levant le doigt. — Un saint à miracles, alors ? — Oui, un saint à miracles. — Nous voulez rire, nous ne sommes plus aux temps des miracles. — Eh bien, allez voir le Père Chevrier, et vous m'en direz des nouvelles. »

Et la cohue élégante des oisifs cherchait le Père Chevrier, l'attendait lorsqu'il devait aller à l'église ou en sortir, le saluait au passage avec des airs d'interrogation polie, un peu naquoise, et le poursuivait jusque chez lui par des instances dans le genre de celles qu'Hérode adressait à Jésus : « Maître, fais-nous un miracle ! » Le Père fut obligé d'interdire sa porte.

Il cessa de l'ouvrir durant quelques jours. Mais il lui en coûtait trop de se refuser à des chrétiens qui pouvaient avoir besoin de lui. Quelques jours encore. et il s'abandonna de nouveau, comme auparavant, tout à tous. La volage passion du beau monde était d'ailleurs

bien calmée ; la mode ne saurait regarder si longtemps du même côté.

Ceux qui eurent la persévérance nécessaire purent contempler un miracle plus étonnant que les extinctions subites d'incendie : le miracle d'une âme travaillant sans cesse, énergique et infatigable, dans un corps usé, le miracle d'un homme modeste devant l'enthousiasme qui le poursuit, qui se jette à ses pieds, qui se courbe sous sa bénédiction ; le miracle enfin d'une bonté que rien ne lasse ni ne rebute et qui ne se refuse à rien ni à personne.

Seulement, en dépit des bonnes intentions des visiteurs, Vichy était devenu pour lui tout le contraire d'un séjour de repos et de réfection. Les médecins insistaient pour qu'il restât encore ; le temps, qui avait été constamment pluvieux, s'était à peine remis au beau ; on lui affirmait qu'une quinzaine de plus lui serait éminemment favorable. Il ne voulut rien entendre.

Il partit plus malade qu'il n'était venu, et peu de temps après, le 30 octobre 1878, il célébra la sainte messe pour la dernière fois et se mit au lit pour ne plus se relever.

Il lui restait encore près d'une année à vivre, année de souffrances continuelles et terribles.

Voyant que la médecine ordinaire ne parvenait pas à le soulager, un médecin de ses amis, le docteur Emery, qui avait créé, sur le quai du Rhône, l'hôpital homœopathique Saint-Luc, lui persuada de chercher sa guérison dans l'homœopathie. Afin de le traiter plus commodément, il l'installa lui-même à l'hôpital Saint-Luc et l'y garda près de trois mois, jusqu'au 31 janvier 1879.

Voici une lettre de la religieuse qui le soigna dans cet intervalle :

Angers, Infirmerie de l'Ecole des Arts, 28 novembre 1889.

Monsieur,

Mon cœur déborde d'affection, de reconnaissance et de vénération pour le P. Chevrier, et cependant je suis incapable de vous être de grande utilité dans le travail que vous entreprenez. Oui, en effet, j'ai eu la consolation de le soigner pendant plus de deux mois et tout en lui m'édifiait; mais ce que j'ai pu remarquer, vous le savez mieux que moi.

Vous parlerai-je de son obéissance, qui était entière à l'égard de sa jeune et inexpérimentée infirmière, de son humilité admirable, de sa résignation joyeuse dans les souffrances, de son désir de paraître inaperçu et de faire le moins de bruit possible? Tout en lui respirait la paix et l'union à Dieu. En cédant au désir du regretté Dr Emery, qui espérait le guérir en le soustrayant à sa vie fatigante, mortifiée et pénitente, il avait fait un acte héroïque de condescendance ; le bien-être dont on essayait de l'entourer lui était à charge, et plusieurs fois je lui ai entendu réitérer la demande de le laisser retourner au milieu de sa famille religieuse, ce qu'il a enfin obtenu lorsque le Docteur a été convaincu que le bon Dieu voulait récompenser son serviteur sans plus de retard en le rappelant à lui. Il devinait ce que je ne lui disais pas, et m'a donné de bien bons conseils, comme au hasard, et sans en avoir l'air. Le 1er janvier, lorsque je lui offris mes vœux de meilleure année, il me dit que lui aussi avait pensé à moi devant le bon Dieu et lui avait demandé telle chose pour moi : je l'avais toujours regardé comme un saint, mais dès ce jour, je reconnus qu'il avait le don de lire dans les cœurs et je lui sus un gré infini de sa franchise.

Je porte une médaille qu'il avait au cou, suspendue à une petite ficelle ; je le priai de l'échanger contre une autre, ce qu'il fit simplement; je la garde comme une vraie relique. Plusieurs fois on est venu me demander ses mouchoirs de poche que j'échangeais contre des neufs ; jamais je ne lui en parlais, car il était aisé de voir que ce n'eût été pour lui qu'un sujet de mortification.

J'ai entendu dire bon nombre de fois au Dr Emery que le P. Chevrier lui avait prédit tout ce qui depuis lui était arrivé par rapport à Saint-Luc. Que n'est-il encore de ce monde? C'est lui qui le connaissait à fond et aurait grandement pu vous aider. Pour moi, comme tout le monde, j'ai respiré la sainteté en compagnie du Père. Il parlait fort peu, cela lui était prescrit par le Docteur, mais avant et après ces vomissements qui me désolaient, il avait toujours pour moi un sourire et une parole aimable. Il n'a jamais paru troublé ni affecté de sa maladie.

Ma conviction est que j'ai en lui un protecteur et un intercesseur puissant, et je ne donnerai pour rien la petite médaille de cuivre et la ficelle que je porte comme une relique précieuse. Je regrette de ne pouvoir payer à ce bon Père toute la joie sainte qu'il m'a procurée, en vous aidant à écrire sa vie que je serai heureuse de me procurer aussitôt qu'elle sera écrite.

Agréez, Monsieur, mes salutations respectueuses.

Votre très humble

Sœur M.

Ce fut pendant ce temps, le 6 janvier, que le Père Chevrier nomma, pour une période de trois ans, le Père Duret, un des quatre prêtres récemment ordonnés à Rome, pour le remplacer comme supérieur du Prado. L'humilité qu'il fit paraître à cette occasion édifia grandement les assistants qui se récrièrent en l'entendant dire d'un ton profondément pénétré : « Vous n'avez eu en moi qu'un bien pauvre supérieur. » Le choix fait par le P. Chevrier aurait, en d'autres circonstances, paru porter sur un sujet un peu jeune. Il avait dans sa maison des prêtres plus anciens ; mais il voulut un de ses enfants, formé par lui. Il sentait sa fin prochaine et tenait, comme Elie, à remettre son manteau, avant de disparaître, à un de ses disciples. Il eut soin d'ailleurs de faire agréer son choix par le cardinal-archevêque. Contentons-nous d'ajouter qu'il fut ratifié également par tous les amis du Prado, et que les

confrères du Père Duret se montrèrent empressés de lui promettre obéissance en qualité de nouveau supérieur.

L'hôpital Saint-Luc ne fut pas plus favorable au malade que Vichy. Une de ses religieuses, étant allée le voir, lui demanda s'il souffrait beaucoup. « Oui, beaucoup, répondit-il doucement, en montrant sa poitrine, je sens là comme des coups de bâton. » Sa faiblesse était si grande à certains moments qu'il ne parlait plus que du geste.

Au premier jour de l'an, tous ses enfants se présentèrent à lui et défilèrent devant ce bon Père toujours souriant, qui les reconnaissait avec bonheur, à l'exception des derniers venus, et qui de sa main, donna à chacun une image.

De toutes parts on priait et l'on faisait prier pour faire violence au Ciel. Ses enfants gardaient la conviction que des supplications si ardentes seraient exaucées et ils espéraient contre toute espérance. L'un d'eux écrivait du Prado à ses condisciples d'Alix : « Notre bon Père! oh! il guérira, j'en suis sûr. Nous avons tant prié que le bon Dieu sera obligé d'accorder cette guérison qu'on lui arrache de force : oh! s'il nous était enlevé! Que deviendrions-nous? Mais chassons bien vite ces pensées et livrons nos cœurs à l'espérance. [1] »

Le P. Chevrier connaissait la sincérité des vœux qu'on formait pour sa guérison ; il en était touché, mais il répétait à ses prêtres qui tinrent à l'honneur de le veiller eux seuls, à tour de rôle, durant onze mois : « Demandez simplement que la volonté de Dieu s'accomplisse ; faire la volonté de Dieu, cela vaut mieux que de vivre de privilèges et de miracles. »

Après trois mois de séjour à Saint-Luc, il voulut revenir

[1] Mgr Guillermain, des Missionnaires d'Alger, nommé en 1895 à l'âge de 32 ans vicaire apostolique du Victoria-Nyanza septentrional, évêque de Tabarca.

à son cher Prado. La nouvelle de son retour causa une grande joie à la maison et dans le voisinage ; Dieu permit alors à son serviteur de voir combien de sympathies l'entouraient. Un grand nombre de personnages s'empressèrent de le visiter ; mais les visites qui lui firent le plus de plaisir furent celles des pauvres, ses voisins, et comme il se plaisait à les nommer, ses égaux et ses émules, il leur montrait le ciel en répétant : « Remercions Dieu de nous avoir épargné les tentations de la richesse ; heureux les pauvres : le royaume du ciel est à eux ! »

Son Eminence le Cardinal Caverot, accompagné de son secrétaire, Mgr Déchelette, actuellement vicaire général, vint l'encourager et le bénir. Touché et confus de tant de bienveillance, le Père ne savait comment témoigner sa reconnaissance. Aux questions qui lui étaient faites sur son état de santé, il répondit par le texte de saint Paul : *Cupio dissolvi et esse cum Christo* [1]. Mgr l'archevêque lui accorda la permission de communier en viatique tous les jours. La concession de cette faveur fut très agréable au Père, parce que, étant obligé de prendre un peu de lait à toutes les heures du jour et de la nuit, il ne pouvait rester à jeun jusqu'au matin. Auparavant on lui apportait le bon Dieu quelques instants après minuit.

Pendant la préparation à la sainte communion et l'action de grâces, il se tenait dans le recueillement le plus complet. On sentait qu'il était tout absorbé en Dieu et l'on n'aurait pas osé interrompre son pieux colloque avec Notre-Seigneur. S'il avait besoin de quelque chose dans ces moments, il faisait signe avec la main. Sa journée tout entière du reste était comme embaumée par le parfum de la communion du matin. Un jour qu'il s'était éveillé en retard, seulement

[1] « Je désire mourir pour être avec le Christ. » Philip., I, 23.

quelques minutes avant l'heure habituelle de la visite de Notre-Seigneur, il dit à ceux qui étaient venus lui annoncer qu'on allait lui apporter la communion : « Vous croyez qu'on peut comme cela recevoir le bon Dieu sans préparation ! » et il demanda une demi-heure pour préparer son âme.

Pendant tout le temps qu'il fut au Prado, il put assister tous les jours à la sainte Messe. Il y avait au-dessus de sa chambre un petit appartement qu'il avait l'année précédente transformée en chapelle pour permettre à ses prêtres et à ses enfants de faire leur retraite dans un lieu où ils seraient encore plus isolés qu'àla grande Chapelle ou à la tribune. Il fit pratiquer une ouverture dans le plafond de sa chambre, et il pouvait ainsi de son lit suivre toutes les cérémonies et toutes les prières de la Messe.

Sur la petite table qui était à son chevet, il y avait son crucifix et son chapelet ; bien souvent il les prenait dans ses mains pendant la journée, le chapelet pour réciter son Rosaire, le crucifix pour méditer sur les souffrances de Jésus-Christ.

Une des sœurs de la maison avait fait au crayon une reproduction d'un tableau représentant Notre-Seigneur portant sa croix. Il voulut que ce tableau fût devant ses yeux pendant sa maladie pour s'exciter constamment à porter lui-même sa croix douloureuse à l'exemple de son Maître ; et il ne se lassait pas de contempler ces traits divins empreints d'une résignation pleine d'amour.

La grande dévotion de sa vie avait été la Passion du Sauveur. On comprend qu'elle ait encore augmenté durant sa maladie. Les Sept paroles de Jésus-Christ en croix furent l'objet continuel de ses méditations. C'était sa prière du matin et du soir. Il les répétait doucement les unes après les autres, s'arrêtant quelques instants sur chacune d'elles et cherchant à produire

dans son âme les sentiments que Notre-Seigneur avait en les prononçant : l'offrande de ses souffrances, l'amour de la Sainte Vierge, la charité pour les pécheurs, l'abandon entre les mains du bon Dieu.

Il fut aussi fidèle jusqu'au dernier jour à la dévotion au Saint-Esprit, à laquelle il attachait tant d'importance. Il chargeait ses garde-malades de lui dire quand il était 9 heures, et il récitait le *Veni Creator* avec sept *Ave Maria* pour demander les sept dons du Saint-Esprit, à l'heure où ce divin Paraclet descendit sur les Apôtres le jour de la Pentecôte.

Les souffrances qu'il endurait étaient très grandes : plaie intérieure, vomissements fréquents, faiblesse extrême, tout accablait son pauvre corps. Néanmoins jamais il ne lui arriva de se plaindre, de se laisser aller à l'impatience, ni même de dire comme font très souvent les malades « que je souffre ! » Si parfois à la vue des tortures que lui causait la maladie on lui disait : « Mon Père, vous souffrez beaucoup ? » il répondait : « c'est un petit malaise. » Il oubliait ses propres souffrances pour penser aux autres, comme Notre-Seigneur qui, montant au Calvaire, consolait les saintes femmes de Jérusalem. En même temps que lui, était gravement malade le P. Jacquier qui habitait au-dessous de sa chambre. Il envoyait très souvent prendre des nouvelles de son état et demander s'il avait besoin de quelque chose. Quand le pauvre infirme mourut au mois de mai, le Père en éprouva une grande peine et dit à ceux qui l'entouraient : « Le bon Dieu lui fera certainement miséricorde parce qu'il a beaucoup souffert et qu'il était lui-même très miséricordieux. » Ce bon Père allait jusqu'à demander à ses infirmiers qui étaient cependant tous ses enfants, pardon de l'ennui qu'il leur causait avec ce pauvre corps qui est, disait-il, à charge à soi et aux autres. Jamais il ne reçut d'eux le plus petit service sans leur adresser un remerciement.

Il se montrait même parfois joyeux afin de réjouir un peu ceux qui l'entouraient, plaisantant sur l'uniformité de sa nourriture ou l'immobilité à laquelle il était condamné. « A force de boire du lait, je ne peux manquer de devenir *laid* » disait-il, ou encore « allons, aujourd'hui, je vais dîner chez ma mère » et il se faisait péniblement transporter dans une chambre voisine où il partageait du regard le repas de sa mère. Il réservait pour lui seul autant que possible la lie du calice, sans craindre d'en savourer l'amertume.

Un jour un de ses enfants lui faisait espérer sa guérison. Le Père le reprit doucement en lui disant qu'il valait mieux exhorter les malades à la résignation que de contribuer à augmenter leurs illusions. « Il faut bien prier pour les malades, ajoutait-il, ceux qui sont cloués sur leur lit pendant longtemps sont bien à plaindre. » Une autre fois qu'il venait sans doute de renouveler son complet abandon entre les mains du bon Dieu, il disait : « Ah ! qu'il est difficile de faire le sacrifice de sa vie ! C'est une grâce qu'il faut bien demander pour les pauvres malades. »

Le 26 avril, au jour anniversaire de sa naissance, il reçut le sacrement de l'Extrême-Onction des mains de Mgr Dubuis, son ami fidèle, avec de grands sentiments de foi et d'humilité : « Il ne faudrait pas qu'on dise que c'est un évêque qui m'a administré ; moi, un pauvre prêtre, je ne mérite pas cela. » A cette occasion le P. Jaricot lui coupa les cheveux. C'était la première fois depuis de nombreuses années qu'un autre que lui-même avait fait cette opération, et encore voulut-il s'assurer que ses cheveux avaient été, selon sa recommandation, jetés au fumier. Il s'était confessé au P. Dutel. C'est alors qu'il dit : « Ma toilette est faite, à l'intérieur et à l'extérieur ; je puis me présenter devant le bon Dieu maintenant. »

Au commencement du mois de juin, les médecins à

bout de ressources déclarèrent que la campagne lui serait utile. M. le comte de Monteynard, un des bienfaiteurs de l'œuvre, envoya sa voiture pour le conduire à sa Providence Saint-André, à Limonest.

Limonest, au centre du massif montagneux du Mont-d'Or, est un des sites les plus agréables de la banlieue de Lyon ; mais l'air pur dont on y jouit pas plus que les soins les plus tendres, ne pouvaient suffire désormais au rétablissement d'une santé trop complètement ruinée.

Le Père Chevrier reçut à Limonest, au mois de juillet, une visite qui lui fut bien chère, celle de M. Lamy, député du Jura, qui venait de soutenir à la Chambre une vaillante quoique inutile lutte oratoire pour la grande cause de la liberté religieuse, vaincue d'avance. On parlait de l'expulsion des religieux, qui eut lieu effectivement l'année suivante. Le Père était vivement frappé de cette perspective et des devoirs qu'elle lui imposerait, car il craignait qu'oubliant son titre de prêtre séculier, on ne voulût assimiler son œuvre aux congrégations menacées.

« Un jour, raconte la religieuse qui le soignait, j'entends marcher dans sa chambre, étant moi-même à côté. Je rentre et je l'aperçois qui s'essayait à faire quelques pas en s'appuyant sur deux bâtons. « Comment, « Père, m'écriai-je, vous si malade, vous vous levez « ainsi tout seul ! — Ah ! me répondit-il, il faut que je « guérisse vite, vite, pour faire bonne figure devant « ceux qui viendront nous arracher nos enfants ! » Il n'avait cependant pas à craindre cette extrémité ; non que les exécuteurs des décrets fussent incapables de la commettre, mais qu'auraient-ils fait de ces enfants, une fois rejetés dans la rue ?

Il n'était cependant pas sérieusement inquiet pour l'avenir de son œuvre, en raison des attaques extérieures qu'elle pourrait subir de la part des hommes. Les défaillances intérieures l'effrayaient davantage. Il

dit à plusieurs personnes, à Limonest, pendant sa dernière maladie : « Notre Prado vivra s'il conserve son esprit ; il continuera à faire du bien parmi les déshérités de ce monde, ce qui est sa mission. Mais malheur à lui s'il perdait l'esprit de pauvreté et d'humilité ! celui de charité ne leur survivrait pas longtemps, et alors notre pauvre Prado n'aurait plus sa raison d'être. »

Il demeura à Limonest quatre mois entiers. Ce dernier séjour fut une bénédiction et restera toujours un souvenir bien précieux pour sa chère Providence de Saint-André. Il y donna les mêmes exemples de patience, d'union à Dieu et de charité. Il aimait à assister du haut du balcon qui est devant sa chambre aux ébats joyeux de ses enfants en récréation. Quand on lui manifestait la crainte que ce bruit ne l'incommodât, il répondait : « Le bruit d'une porte qu'on ferme avec fracas me fait mal, oui, mais celui que font mes enfants en s'amusant me distrait au contraire. » Il se faisait aussi transporter quelquefois dans les allées du jardin, ou dans les chemins de la propriété, à l'ombre des arbres, où, en même temps qu'il admirait les merveilles répandues par Dieu dans la nature, il aspirait les effluves vivifiantes des champs. On conserve avec soin le vieux fauteuil qu'on avait adapté tant bienque mal à cet usage par l'adjonction de quatre anneaux en fil de fer et de deux branches de bois, de manière à former un brancard que l'on pouvait aisément porter à deux. C'était un héritage de famille, ce pauvre meuble avait déjà servi à son père durant sa maladie.

Le P. Chevrier fut tout heureux de voir arriver à Limonest le 5 juillet ses séminaristes d'Alix qu'il n'avait pas encore vus en soutane ; ceux-ci, au contraire furent fort affligés d'être témoins des progrès effrayants que le mal avait fait chez leur bien-aimé père, et offrirent volontiers leurs soins et leur inexpérience pour le

servir. Ils eurent le bonheur de partager avec les Pères l'office de veilleurs de nuit.

Malheureusement il leur arrivait parfois, malgré leur bonne volonté, de s'endormir profondément. Le malade avait beau appeler, peine inutile. Il lui fallut une fois subir immobile pendant très longtemps la fumée désagréable de la lampe qui s'était éteinte lentement. Confus de son oubli, le séminariste s'attendait à une réprimande méritée. Le bon Père se contenta de lui dire : « Mon enfant, tu dors bien fort. Ouvre vite les deux fenêtres pour faire partir cette fumée et cette mauvaise odeur. » Et ce fut tout, quoiqu'il en ait été très incommodé.

Un matin, la sœur chargée de le soigner le jour vint toute joyeuse lui dire : « Vous allez mieux aujourd'hui, mon Père, vos veilleurs m'ont dit que vous aviez passé une bonne nuit. » Le Père réplique alors en souriant : « Ce sont eux qui ont passé une bonne nuit. »

Son obéissance à l'égard de ses infirmiers a toujours été parfaite. Quand on lui disait de se lever, de se coucher, de prendre son lait, il répondait : « Si vous pensez qu'il faut le faire, je le ferai. » D'autres fois il les consultait pour savoir ce qu'il avait à faire et il se rangeait à leur avis.

Pendant les derniers jours, ses douleurs devinrent plus vives encore. Il ne pouvait plus se lever ; à force de rester couché sur le même côté, il avait le corps tout meurtri, l'épaule écorchée ainsi que l'oreille droite. Les vomissements étaient plus fréquents, plus douloureux et mêlés de sang. Quand l'hémorragie s'est produite, il dit : « C'est cela que j'attendais ; maintenant ma fin n'est pas loin. » Il ne se départissait pas néanmoins de son inaltérable patience. Son seul chagrin était de ne plus pouvoir communier. Il en fut en effet privé pendant la dernière semaine. Dès lors, sentant que le moment suprême approchait, il demanda à redescendre au Prado ; c'est là qu'il voulait mourir,

comme un ouvrier dans le chantier où il a travaillé, comme un soldat dans le coin de terre qu'il a conquis pour son roi, persuadé que là Dieu le recevrait plus favorablement et que les pierres elles-mêmes élèveraient la voix pour implorer la divine miséricorde.

Le jour de son retour fut donc fixé au lundi 29 sèptembre. Il lui tardait tellement de partir qu'il envoya cinq ou six fois regarder à la fenêtre, pour voir si la voiture qui devait l'emmener n'arrivait pas. « Je sais bien, disait-il, qu'on ne me laissera pas ici ; mais je ne veux pas qu'on m'emmène dans une voiture à *plumets*. Je veux descendre vivant et le temps presse. »

Effectivement, le temps pressait : le Père n'avait plus que quatre jours à vivre.

Quand il fut arrivé à la Guillotière, sur le quai, à l'entrée de la rue des Trois-Pierres, il voulut qu'on soulevât le rideau de la voiture et il promena longuement son regard de moribond sur ce pauvre quartier qui lui rappelait tant de souvenirs : trente ans de dévouement, toute sa vie sacerdotale, passée au milieu des pauvres !

Sa joie fut grande de revoir le Prado. Dans la cour de Saint-Joseph, il dit quelques mots qui arrachèrent des larmes aux assistants. Dans sa misérable chambre du Prado, et sur son misérable grabat qui lui plaisaient tant, l'un et l'autre, précisément à cause de leur misère, il souffrit encore trois jours, en offrant pour sa chère œuvre ses souffrances aiguës mais tranquilles. Après une crise un peu plus vive, il dit : « On instruit les âmes par la parole, mais on les sauve par la souffrance. » Et une autre fois : « Le Maître est bon, mais juste ; il fait payer les grâces qu'il donne, et pour obtenir de grandes grâces, il faut les acheter. »

A la fin, n'ayant plus la force de prier lui-même, il demandait qu'on lui suggérât de pieuses invocations tirées des psaumes, ou bien des oraisons jaculatoires ; il se fit encore répéter à plusieurs reprises les sept

paroles de Notre-Seigneur sur la croix qui étaient, nous l'avons dit, sa méditation continuelle. A mesure que s'approchait le dénouement, il faisait un pas de plus dans la voie douloureuse. « Me voici maintenant à la onzième station, murmurait-il tout bas, je suis cloué sur la croix. La douzième station n'est pas loin, l'agonie, la mort, » et il s'abandonnait entre les mains de Dieu qu'il appelait son Père. A midi, il prit encore une fois la boisson qui lui était présentée et ajouta : « C'est assez maintenant. »

Chaque jeudi, pendant sa vie sacerdotale, le bon Père redoublait ses prières en l'honneur de l'institution de la sainte Eucharistie, et il avait l'habitude de faire l'heure sainte. Le prêtre qui le veilla pendant la dernière nuit lui fit remarquer que le jour de l'union avec Jésus commençait. Ah ! oui, murmura-t-il avec un sourire qui n'était déjà plus de la terre, et en levant les yeux au ciel!...

Le jeudi 2 octobre 1879 devait, en effet, être son dernier jour.

La Providence lui ménageait encore une joie et une consolation : la bénédiction du Pontife suprême allait encourager ses derniers moments. Il avait été bienheureux, quelques années plus tôt, lorsque Pie IX, avec son ineffable sourire, avait prononcé sur le berceau de son œuvre ces belles paroles : *Benedictio pauperibus !* Ce fut aussi pour lui un grand bonheur, lorsque le Général des Capucins lui envoya, au nom de Léon XIII, la bénédiction apostolique qui facilite l'entrée du ciel.

Cependant ses forces diminuaient visiblement, et ses prêtres se réunirent tous auprès de leur père mourant, pour écouter ses derniers avis et recevoir sa dernière bénédiction.

Vers quatre heures du soir, il joignit ses mains, éleva ses regards vers le ciel et dit par trois fois : « Le ciel ! le ciel ! le ciel ! » Ce furent ses dernières paroles. Il

entrait en agonie et semblait voir déjà Celui qu'il avait tant aimé sur la terre et qui allait être bientôt sa récompense.

A ce moment, on permit à sa vieille mère, aux religieuses de la maison, à ses amis du dehors et aux principaux bienfaiteurs de l'œuvre, d'entrer successivement dans sa chambre et de lui baiser la main.

Son agonie dura près de cinq heures, et il expira doucement à 8 heures 50 minutes.

Il n'avait que cinquante-trois ans et demi.

Saint Paul, raconte une pieuse tradition, fut accompagné dans le ciel par les âmes qu'il avait conquises à la vérité : ne pouvons-nous pas penser que le saint prêtre fut escorté par les anges gardiens de ses enfants donnés ou conservés à Jésus-Christ?

« Le saint est mort ! le saint est mort ! » tel fut le cri qui circula le lendemain matin par les rues de la Guillotière.

Le corps vénéré, enseveli dans la bure du tiers ordre de saint François, dont il était un membre fervent, fut déposé dans la salle d'étude des latinistes convertie en chapelle ardente, où pendant trois jours une foule recueillie accourue de tous les points de la ville se succéda sans interruption ; chacun voulait encore une fois contempler ce visage prédestiné, jeter une goutte d'eau bénite sur ces mains qui avaient attiré d'en haut tant de bénédictions, faire toucher une médaille, une image, un souvenir quelconque à ces restes qu'on honorait comme des reliques.

Les guirlandes de verdure qui entouraient sa couche funèbre furent complètement dépouillées. Des séminaristes étaient continuellement occupés à satisfaire la piété des fidèles. Plusieurs témoignent avoir reçu en priant auprès de son corps des faveurs signalées. On ne songeait pas à prier pour le repos de cette âme, mais plutôt à lui demander des grâces.

Le cardinal-archevêque vint avec M. Lajont, son vicaire général ; il est obligé de laisser la foule s'écouler pour pouvoir approcher des précieuses dépouilles. Après avoir récité le *De profundis*, il adressa quelques mots d'édification au sujet du saint prêtre qui n'a quitté, dit-il, la terre que pour être notre protecteur dans le ciel.

Malgré le peu de faveur des choses religieuses auprès des pouvoirs publics, on obtint sans trop de peine de l'autorité préfectorale la permission d'inhumer le Père Chevrier dans sa pauvre chapelle, qui, peut-être, un jour, se transformera en un grand sanctuaire.

Les funérailles eurent lieu le lundi 6 octobre, à l'église Saint-Louis. Elles furent présidées, au nom de Son Eminence le Cardinal, par M. l'abbé Richoud, vicaire général.

Environ trois cents prêtres, en habit de chœur, étaient venus des paroisses de la ville et du diocèse, et plusieurs de diocèses étrangers : Grenoble et Belley avaient des représentants. Du reste, aucune pompe officielle ; sur le cercueil aucun insigne de dignité, simplement un surplis et une étole, rappelant que le défunt avait été un prêtre et rien autre ; pas non plus d'oraison funèbre : l'éloge le plus sincère et le plus éloquent était dans ce deuil universel et dans les exclamations de chacun, sur le passage du cortège : « C'est lui qui m'a fait faire ma première communion ; il a appris le catéchisme à mes enfants ; il a trouvé de l'ouvrage à mon mari, une place à ma fille ; sans lui, nous aurions manqué de pain ; il a payé l'apprentissage de mon garçon ; il était si bon ; ah ! celui-là, il est bien sûr de sa place en paradis ! »

On évalua à dix mille le nombre des personnes qui suivirent le convoi. Les trottoirs et les fenêtres étaient garnis de spectateurs, les magasins presque tous fermés, ainsi que beaucoup d'ateliers ; et nulle part une parole malsonnante, mais uniquement le témoignage de la sym-

pathie et de l'admiration la plus vive. On peut dire en toute vérité, avec les *Annales catholiques* de Lyon, qu'il y avait dans les rangs pressés de cette multitude fort peu de curieux et pas un indifférent.

Parmi les nombreux articles nécrologiques consacrés à sa mémoire par les journaux de Lyon : *Le Salut Public*, *Le Nouvelliste*, *L'Express*, *L'Echo de Fourvière*, etc., nous en citerons deux seulement ; et encore, à cause de leur étendue, ne donnerons-nous que le commencement du premier et la fin du second :

L'âme de la France est encore vivante ! Telle est la parole que nous confiait un ami, lundi 6 octobre, au milieu de la région méridionale de notre trop célèbre Guillotière. Ce mot expliquait l'affluence prodigieuse qui honorait les funérailles d'un simple prêtre. Toute la population de ces quartiers se trouvait debout, grossie par une foule incessante arrivant de tous les points de la grande ville. Celui qui était l'objet d'une telle démonstration de respectueuse sympathie, n'avait connu aucun des honneurs de ce monde ; pauvre il y était entré, pauvre il venait d'en sortir. Il n'emportait dans sa tombe ni les palmes de l'académicien, ni les lauriers de l'orateur, ni le brevet des grandes découvertes, ni les lauriers du conquérant ; il avait fixé plus haut ses vues, et de ses restes mortels s'exhalait le parfum de la sainteté.

Ces funérailles d'un homme, dont la plus vive préoccupation fut de se faire oublier, avaient l'aspect d'un véritable triomphe. Nous avons toujours sous les yeux ce peuple envahissant toutes les issues, couvrant les trottoirs, se suspendant aux fenêtres, voyant passer ce convoi avec une gravité sans exception, une tristesse traduite par d'abondantes larmes.

Le cercueil ne portait que les insignes du sacerdoce, mais on voyait, à la suite, de nombreux ouvriers, les mains pleines des fleurs dont avait été jonché le triste réduit qui servait de demeure au pauvre prêtre.

A la manifestation populaire, se joignaient les hommages de l'élite de la société lyonnaise, d'un nombreux clergé de toutes

les paroisses, d'une députation du Chapitre primatial sous la présidence de M. le vicaire général Richoud.

La grande église Saint-Louis s'est trouvée insuffisante pour recevoir le cortège, et pendant le solennel service, la foule qui l'entourait est demeurée au dehors, pour le suivre encore au retour dans la chapelle où s'est accomplie la sépulture.

Que dire maintenant de cette admirable vie dont seuls les anges savent tous les secrets ? [1] ....

....

Au moment où le convoi quittait le Prado, près de la porte d'entrée, une pauvre femme, âgée et infirme, se lamentait et s'abandonnait aux transports d'une douleur un peu bruyante peut-être, mais évidemment sans feinte. Elle s'écriait de temps en temps, au milieu de ses larmes : Le Père est mort, qu'allons-nous devenir ?

Le Père ! Était-ce ainsi que, dans le quartier et par les malheureux qu'il soulageait, le charitable prêtre était désigné ? Je ne sais ; mais, à coup sûr, l'expression était juste et le mot mérite d'être retenu. Père, à cause de son sacerdoce et de ses fonctions, l'abbé Chevrier l'était mieux encore par son cœur, inépuisable de bonté et de dévouement.

Père de tous ces enfants qu'il a recueillis dans la misère et le vagabondage de la rue, père des jeunes gens qu'il préparait à l'état ecclésiastique, père de tous ces collaborateurs dévoués, qu'il avait associés à son œuvre et à ses services, père de toutes ces âmes innombrables qui sont venues à lui et qu'il a rendues à la paix, à l'honneur et à la grâce ; que l'on grave ce mot sur la tombe où il repose, au milieu des siens, dans cette chapelle qu'il avait bâtie, où il avait tant prié et si longtemps enseigné. Ce titre résume sa vie, explique ses vertus, indique ses œuvres ; il reste sa gloire auprès des hommes et son mérite aux yeux de Dieu [2].

Détail à noter : l'image du Père Chevrier, grossièrement, mais assez fidèlement reproduite, se vendit en

[1] *L'Echo de Fourvière*, 11 octobre 1879.

[2] *Annales catholiques de Lyon*, 11 octobre 1879.

grande quantité pendant la cérémonie et les deux jours précédents ; on la retrouverait encore aujourd'hui, après seize ans, dans beaucoup de masures ou d'humbles mansardes de la Guillotière.

Son testament spirituel fut lu le dimanche soir 5 octobre dans la chapelle du Prado par M. l'abbé Dutel, curé-archiprêtre d'Ainay, au milieu des larmes de toute l'assemblée. Sa publication quelques jours plus tard dans l'*Echo de Fourvière*, puis dans tous les journaux religieux de Lyon, vint encore raviver l'émotion et l'édification universelle.

Nous reproduisons intégralement ces pages admirables, qui manifestent, d'une manière si frappante, sa grande piété, son humilité profonde, sa charité, son abandon à la Providence et sa confiance inébranlable en l'avenir de son œuvre :

I

Avant de paraître devant vous, ô mon Dieu, je viens m'humilier profondément devant votre Majesté infinie, pour vous demander pardon de mes péchés, et vous remercier des grâces nombreuses que vous m'avez accordées pendant ma vie.

Je reconnais, ô mon Dieu, être bien coupable devant vous ! Que de fautes, que de lâchetés, que de péchés ! Que de bien je n'ai pas fait ? que de mal j'aurais pu éviter ou empêcher, et je ne l'ai pas fait !

Que de grâces dont j'ai abusé par négligence ! Si j'en avais profité, j'aurais pu devenir meilleur et rendre les autres meilleurs aussi ! Que de scandales j'ai pu donner !

C'est pour toutes ces fautes, ô mon Dieu, et tant d'autres qui me sont inconnues, que je viens m'humilier profondément et vous demander bien pardon !

J'ai confiance, ô mon Dieu, aux mérites infinis de la passion de Jésus-Christ, mon Sauveur et mon Maître, qui a payé pour moi et pour tous les pécheurs de la terre, et dont la rédemption est infinie.

Pardon, ô mon Dieu et mon Juge ! pardon pour tant de

fautes de ma vie. Pardon, je les déteste de tout mon cœur, je vous supplie de les oublier et de ne pas me juger selon votre justice, mais selon votre miséricorde et selon la clémence de Jésus, votre divin Fils, que vous nous avez donné pour être notre Avocat et notre Médiateur.

Je supplie aussi la Très Sainte Vierge, les Anges, les Saints et mon saint patron d'intercéder pour moi auprès du souverain Juge, et de m'obtenir grâce et miséricorde.

Pardon, ô sainte Trinité, de ne vous avoir pas adorée chaque jour avec cette foi et cette humilité qui conviennent à un pauvre mortel comme moi !

Pardon, ô Jésus, mon Sauveur, d'avoir répondu si mal à tous vos dons et de vous avoir si mal servi, quoique je vous eusse pris pour mon Maître et mon modèle !

Pardon, ô Vierge sainte, de ne vous avoir pas honorée comme je l'aurais dû !

Pardon à vous, saints du ciel, d'avoir si peu travaillé à vous imiter sur la terre !

Pardon à vous, pauvres de la terre, de n'avoir pas toujours été assez généreux et empressé à vous secourir !

Pardon à vous, pécheurs de la terre ; mon devoir était de travailler à votre conversion, et je sens que je l'ai fait avec trop de froideur et de négligence !

Pardon à vous, âmes que Dieu m'avait confiées pour les conduire et les sauver ; pardon de ma négligence à vous instruire et de ma faiblesse à vous corriger !

Pardon à vous, vénérés confrères, que la Providence m'avait donnés pour m'aider dans l'œuvre de Dieu. J'ai peut-être été bien indifférent pour vous. Je ne me suis pas assez occupé de vous et ne vous ai pas donné les soins que vous aviez droit d'attendre !

Pardon à vous, enfants que la Providence m'avait envoyés dans la maison pour vous instruire et vous rendre chrétiens. Je prie Dieu de me pardonner si quelques-uns ont péri par notre faute, et de réparer par sa grâce ce que la négligence aurait pu faire sur ces jeunes âmes.

Pardon enfin à tous ceux que j'ai pu offenser en quelque manière que ce soit. Je prie Dieu de vouloir bien suppléer par sa grâce à tous mes manquements, à toutes mes fautes et

négligences, et de réparer tous les scandales que j'ai pu donner, ainsi que toutes les fautes dont j'ai pu être l'occasion volontairement ou involontairement.

Je pardonne aussi de bon cœur à tous ceux qui auraient pu me faire de la peine ou m'offenser en quelque manière que ce soit. Je ne me souviens pas qu'on m'ait offensé gravement ; mais si quelqu'un l'avait fait, qu'il soit bien assuré de mon pardon, et qu'il prie Dieu pour moi !

II

Je remercie Dieu de ce qu'il m'a fait naître dans le sein de l'Eglise catholique, apostolique et romaine ; de ce qu'il m'a donné de bons parents, qui m'ont élevé chrétiennement, sévèrement, et qui ont veillé sur mon enfance, pour m'empêcher de suivre les mauvaises compagnies et les mauvais exemples. Heureux les enfants qui ont des parents chrétiens, sérieux et qui comprennent l'importance de l'éducation chrétienne !

Je remercie Dieu de ce qu'il m'a choisi pour faire de moi un prêtre, tout pauvre et tout indigne que j'en étais, et je le prie que cette grâce immense ne tourne pas à ma confusion, mais à la gloire de Dieu et à mon salut.

Je le remercie de ce qu'il m'a choisi surtout pour faire son œuvre ; c'est bien là l'accomplissement de cette vérité, que Dieu choisit ce qu'il y a de plus petit, de moindre pour faire ses œuvres, Moi, si pauvre en science et en vertu, et m'avoir appelé à établir cette œuvre du bon Dieu qui doit porter de grands fruits dans les âmes et dans l'Eglise ! Oui, que toute gloire vous revienne, à vous seul, ô mon Dieu, parce que je puis bien dire avec vérité que je n'ai rien fait moi-même, mais que c'est vous seul qui avez tout fait. *A Domino factum est istud.*

Achevez, ô mon Dieu, ce que vous avez commencé en moi ! Que votre œuvre grandisse et se multiplie sous votre divin regard et sous la protection de nos supérieurs !

Je remercie Dieu de tant de grâces spirituelles et temporelles qu'il m'a accordées pendant ma vie et surtout depuis mon sacerdoce, en m'appelant à une vie plus parfaite et plus

évangélique, pour me rapprocher davantage de Jésus-Christ mon divin modèle.

Je remercie la Sainte Vierge et saint Joseph de leur protection dans l'œuvre que la Providence m'avait confiée. Oh ! oui, il y a eu sur cette œuvre, depuis son commencement, une attention toute particulière de la divine Providence : c'est ce qui m'a convaincu que Dieu l'aimait et la protègerait toujours.

Je remercie les bienfaiteurs de l'œuvre qui m'ont aidé à la commencer, à la continuer, et qui, je l'espère, continueront à la protéger après ma mort ; qu'ils soient bien convaincus que, la soutenant, ils feront une œuvre très agréable à Dieu et très utile à son Eglise.

Je remercie ces pauvres ouvriers et ouvrières qui économisaient sur leur nécessaire pour m'apporter leurs aumônes, chaque dimanche ou chaque mois. Que de fois j'ai pleuré intérieurement en voyant tant de générosité de la part du pauvre pour nous aider à élever ces enfants ! Que de fois j'ai admiré leur charité et leur dévouement ! Que le bon Dieu vous rende au centuple, chers frères et sœurs en Jésus-Christ, qui vous êtes montrés si bons pour nous, pour notre pauvre personne et pour notre œuvre. Merci, oui, merci! Que Dieu vous rende en grâces spirituelles ce que vous avez fait pour nous !

Je remercie tous ceux qui ont prêté leur bienveillant concours pour nous aider à faire l'œuvre de Dieu. Je prierai pour tous dans le ciel, que j'espère de la miséricorde de Dieu.

Je remercie aussi ceux qui ont bien voulu se consacrer à l'Œuvre par leur dévouement personnel, comme les Sœurs et les employés ; je les prie de rester attachés à notre Œuvre et leur assure que leur dévouement ne sera pas sans récompense devant Dieu. Que Jésus-Christ les bénisse ; qu'il leur accorde force, grâce et persévérance et le ciel pour prix de leur patience et de leurs sacrifices. Je leur recommande surtout la charité, l'union, l'obéissance à leur petite règle; qu'ils se rappellent ce que je leur disais souvent : *Dieu et les âmes* ; *rien pour nous, tout pour Dieu et les âmes;* avec ce principe, ils pourront marcher et continuer l'œuvre de Dieu.

Que Dieu vous bénisse tous; que Dieu vous protège tous;

que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit sur vous tous, pour vous fortifier, pour vous consoler, vous aider et vous tenir en garde contre les tentations et les séductions du démon et du monde, et qu'il vous accorde son Paradis, où nous nous verrons tous un jour, pour ne plus nous séparer.

Pour moi, j'accepte volontiers la mort en expiation de mes péchés. Je me soumets volontiers à cette loi de Dieu : « *Tu retourneras en poussière.* » J'accepte la souffrance et la dissolution de ce corps, afin qu'il soit reconstitué par Jésus-Christ, mon Rédempteur. Que Dieu m'aide dans ce terrible passage et me donne la grâce de le faire sans résistance, avec foi et soumission. Je sais que beaucoup de personnes ont demandé ma guérison. Que Dieu récompense leur charité et leur bonne volonté ; mais il vaut mieux obéir à Dieu que de vivre de privilèges et de miracles.

Je prie Dieu de recevoir mon âme à la sortie de mon corps ; que la Sainte Vierge me protège et m'assiste quand je paraîtrai devant son divin Fils. Que saint Joseph, patron des agonisants, obtienne ma délivrance !

J'offre aux âmes du Purgatoire toutes les prières que l'on fera pour moi, après ma mort, afin que celles qui sont plus capables de glorifier Dieu dans le ciel obtiennent leur délivrance, laissant à la Sainte Vierge le soin de m'accorder, à moi, ce qu'il lui plaira.

Je veux qu'on ne rende aucun honneur extraordinaire à ce pauvre corps de péché ; mais que tout se passe simplement, pauvrement et religieusement.

Que Dieu veuille me faire miséricorde et m'accorde le bonheur d'être au ciel un jour. Je sais que je ne le mérite pas ; mais j'ai confiance aux mérites infinis de Jésus-Christ, mon Rédempteur, qui a souffert et est mort pour moi, qui a porté mes péchés, et par les mérites duquel seul nous pouvons être sauvés.

Si j'ai quelque pouvoir au ciel, je prierai Dieu pour mes enfants que je laisse sur la terre, pour ceux surtout qui doivent continuer l'œuvre de Dieu, et pour tous ceux qui doivent les aider.

Bénissez-moi, ô mon Dieu ! avant de quitter cette terre, et que votre bénédiction soit aussi sur tous mes enfants !

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Le corps du saint prêtre repose dans sa chapelle du Prado, au milieu de la nef, devant la table de communion. Sur une large pierre qui le recouvre a été gravée une inscription latine, dont voici la traduction :

ICI REPOSE DANS LA PAIX
ANTOINE CHEVRIER, PRÊTRE,
FONDATEUR DE LA PIEUSE INSTITUTION
POUR L'INSTRUCTION CHRÉTIENNE DES IGNORANTS
ET L'ÉDUCATION DES CLERCS

Son cœur, enfermé dans une urne de marbre, est placé près de l'autel de la Sainte Vierge.

Au service de quarantaine, le vieux curé qui avait abrité les vacances du séminariste, M. l'abbé Benoît-Grange, commenta avec une émotion communicative la parole de Notre-Seigneur sur la mort de Lazare : *Amicus noster dormit.* Il dort là, sous nos yeux, du sommeil du juste en attendant la résurrection glorieuse celui qui fut notre ami à tous, l'ami de ses prêtres, de ses enfants, des bienfaiteurs de son œuvre, l'ami des pécheurs, des pauvres, de tous les hommes ses frères.

« Ah ! s'est-il écrié avec éloquence, je comprends tous les regrets qu'a dû vous causer cette cruelle séparation. Je comprends que vous n'ayez pu vous empêcher de dire comme les disciples de saint Martin : « O père, pourquoi nous abandonnez-vous ? A qui « laissez-vous le soin de vos enfants ? » Mais pourquoi vous affliger comme ceux qui vivent sans l'espérance, dit l'apôtre saint Paul ? Consolez-vous, celui que vous pleurez n'est point mort ; son corps, il est vrai, repose dans cette tombe où nous le suivrons bientôt ; mais son âme créée à l'image de Dieu, animée d'un souffle d'immortalité, est pleine de vie ; elle n'est séparée de

son corps que pour quelque temps, pour aller dans le sein du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

« Du reste c'était un fruit mûr pour le ciel, il avait bien fait valoir les talents que Dieu lui avait confiés ; il avait combattu les bons combats ; sa vie, hélas ! trop courte, a été bien remplie ! *Consummatus in brevi, explevit tempora multa.* Le Ciel l'enviait à la terre, Dieu l'appelait à lui. Courage donc et confiance ! bientôt il nous sera donné de le revoir... Et maintenant si dans les moments difficiles de la vie, il nous arrivait d'éprouver des défaillances, permettez-moi de vous dire comme autrefois Dieu à Moïse : « Regardez et faites selon le modèle qui vous a été montré. »

« Oui, portez vos regards sur cette tombe où reposent ses restes vénérés ; regardez cet autel où il a célébré si souvent les mystères, plutôt semblable par sa ferveur à un ange qu'à un homme. Portez vos regards sur cette chaire où chaque jour il vous distribuait le pain de la parole de Dieu avec cette onction et cette simplicité qui le mettaient à la portée de tout le monde et qui faisait l'admiration des hommes de la science. Voyez ce tribunal de la pénitence où il a passé la plus grande partie de sa vie à réconcilier l'homme avec Dieu, voyez-le prosterné au pied de la Crèche de Jésus couché sur un peu de paille, lui demandant l'amour de cette pauvreté qui lui était si chère ; suivez-le dans la voie douloureuse du Calvaire où il accompagnait son Sauveur ensanglanté, contemplez-le prosterné au pied de son Rédempteur mis dans le tombeau, le suppliant de le faire mourir entièrement à lui-même ; alors vous sentirez se ranimer votre courage, vous vous rappellerez qu'il vous a donné l'exemple et vous vous élancerez pleins de confiance dans la voie qu'il vous a tracée. Au reste n'a-t-il pas promis de prier pour vous ? Gardons-nous de croire que celui qui nous aimait tant pendant qu'il habitait cette terre d'exil ne nous aime

plus depuis qu'il est près du Dieu de Charité. Après une vie si sainte, une mort si édifiante, n'est-il pas permis d'espérer que déjà il est prosterné devant le trône de Dieu, levant vers lui ses mains suppliantes comme jadis le saint Pontife Onias et le prophète Jérémie, et qu'il lui adresse de ferventes prières pour ses chers enfants, et pour vous tous.

« Ah! si le Ciel s'ouvrait à nos regards comme il s'est ouvert à ceux de Judas Machabée, l'Ange du Seigneur nous le montrerait en disant comme à lui : *Ille amator fratrum qui multum orat pro populo!* Voilà l'ami de ses frères, voilà celui qui prie beaucoup pour ses enfants, pour sa maison du Prado ! »

Puis se tournant vers la mère du saint prêtre, présente à la cérémonie et qui devait survivre encore six ans à son fils, le prédicateur lui adressa les touchantes paroles qui suivent :

« Permettez-moi, ô mère désolée, qui comme la Mère de Jésus, avez suivi votre fils depuis le berceau jusqu'à la tombe, et qui avez partagé ses joies, ses peines ; permettez-moi de vous dire comme autrefois à la veuve de Naïm : « *Noli flere*, ne pleurez pas » séchez vos larmes, ce fils chéri et tendrement aimé qui vous a laissée sur la terre d'exil après lui, vous sera bientôt rendu ; bientôt vous irez le rejoindre pour ne jamais plus vous en séparer. Et nous tous encouragés par son exemple et soutenus par ses prières, nous marcherons sur ses traces et nous irons nous reposer avec lui pendant toute l'éternité bienheureuse. *Amen.* »





CHAPITRE XXV

Portrait du Père Chevrier

T maintenant, avant de prendre congé de cette belle et grande figure, arrêtons-nous à l'examiner de plus près, au physique et au moral ; tâchons d'en graver les traits dans notre mémoire, nous qui avons eu le bonheur de le connaître, et de les fixer pour la postérité dans une esquisse qui ne soit point trop au-dessous du modèle.

La vue du Père Chevrier impressionnait vivement. Ceux mêmes qui ne le connaissaient point disaient aussitôt : « Voilà un homme de Dieu ! » Sa taille était élevée, son port naturellement majestueux, sa constitution athlétique, ses membres forts et osseux, bien qu'il fût plutôt maigre, et pendant les dernières années de sa vie, constamment malade. Il lui aurait fallu plus de nourriture qu'à un autre pour se soutenir ; au contraire, par charité pour ceux qui venaient le visiter, par amour de la mortification, ses jeûnes étaient si fréquents et si rigoureux, qu'il semblait ne pas pouvoir soutenir un si grand corps.

Si sa taille et sa démarche imposaient, son air bon, doux, pieux, recueilli, attirait irrésistiblement. A côté de lui, on se sentait près du ciel. Ses photographies

rendent assez bien cette suave physionomie : Le crucifix à la main, il semble dire encore sa parole favorite : « Que c'est beau, Jésus-Christ ! »

Une personne à laquelle on avait demandé de recueillir quelques notes sur le P. Chevrier, commence son petit travail par une page que nous ne résistons pas au plaisir de citer :

« Au moment de retracer mes souvenirs de cette chère et sainte vie, une émotion profonde me saisit. Celui que j'ai aimé comme un père, vénéré comme un saint, m'apparaît entouré d'une telle auréole de bonté, de mansuétude, de douceur, d'humilité et en même temps d'une dignité si imposante, que je me sens incapable de peindre cette grande et lumineuse figure telle que je l'ai connue et admirée, telle qu'elle vit toujours dans mon cœur. Un court aperçu de sa vie, de son œuvre ici-bas, de ses vertus, des exemples qu'il a laissés aux siens pourra-t-il jamais faire revivre cet être angélique dont la douce et suave physionomie semblait unir dans un harmonieux idéal la poétique et austère figure de saint François d'Assise, l'aimable et large piété de saint François de Sales, à une tendresse de cœur si douce, si pénétrante, si manifeste, que ceux qui le voyaient, oubliant ou ignorant ses grandes vertus, n'avaient qu'un mot pour le désigner : le bon père ! »

Tout dans son visage, comme du reste dans l'ensemble de sa personne, respirait la dignité et la sainteté. Il s'attendrissait facilement ; ses yeux avaient pris quelque chose de surhumain, à force de se reposer chaque matin sur la divine victime qu'il regardait avec tant d'amour. Sa bouche avait un sourire où passait toute son âme. Parfois, surtout quand il parlait aux petits, sa tête se penchait avec une aimable condescendance ; mais jamais rien de cette affectation ni de cette mignardise qui est l'écueil de l'amabilité ; on sentait que cet

extérieur correspondait à quelque chose de profond au dedans. Son front large ajoutait encore à sa physionomie un air de grandeur et d'intelligence qui aurait saisi de respect, si la bonté qui s'exhalait de toute sa personne n'eût tempéré le tout, pour laisser uniquement sous l'impression du charme provenant de la douceur.

Si, parmi les saints dont les traits nous sont connus, on cherchait auquel ressemblait le Père Chevrier, on pense aussitôt à saint François de Sales. Le saint de la Savoie exerçait en effet sur lui une attraction puissante. Mort à Lyon dans la paroisse qui porte son nom, c'est-à-dire celle-là même où naquit et vécut longtemps le fondateur du Prado, il inspira toujours à ce dernier une dévotion particulière ; en lui il voyait le modèle achevé du sacerdoce catholique, et tous ses efforts tendaient à l'imiter.

On raconte que saint François d'Assise, un autre saint bien cher aussi au Père Chevrier, portait à l'amour de Dieu rien que par sa démarche, et qu'un jour ayant dit à un de ses disciples : « Mon frère, allons prêcher », il rentra au couvent après avoir traversé avec lui modestement et sans rien dire les rues de la ville ; puis répondit à son compagnon qui s'étonnait : « Mon frère, nous avons prêché. »

Le recueillement, la douceur, la dignité dans le maintien, n'est-ce pas en effet une prédication ? Mais pour qu'elle soit efficace, il faut qu'elle soit vraie et parte d'un cœur qui possède réellement ces qualités, et qu'elle ne se démente jamais, pas plus en particulier qu'en public, comme du reste il en était pour saint François d'Assise, pour saint François de Sales et, l'on peut bien le dire aussi, pour le P. Chevrier.

Si les saints se ressemblent tous, c'est parce qu'ils ont tous à cœur de se conformer à un type unique. Il a été dit de Jésus-Christ qu'il ne fera pas éclater

sa voix sur les places publiques, qu'il n'éteindra pas la mèche qui fume encore. Ce caractère était bien celui du Père Chevrier, dont la joie s'exhalait en doux sourires, mais jamais en rires bruyants. Tous ses mouvements étaient empreints de douceur. On ne l'entendait pas marcher ni fermer les portes, qu'il reconduisait de la main, afin d'éviter tout fracas. Sa présence ne se trahissait que par sa mauvaise toux. Cette attention continuelle à bien faire toutes choses, même celles qui paraissent les plus insignifiantes, était, aux yeux de son entourage, la véritable marque de sa sainteté. Un prêtre interrogea un jour sur ce point le P. Jacquier qu'on savait peu porté aux enthousiasmes irréfléchis, et lui dit: « Voyons, vous qui connaissez le P. Chevrier de près, qui vivez avec lui, dites-nous ce que vous en pensez. Est-il vrai que c'est un saint? » « Je ne sais pas s'il fait des miracles, répondit ce dernier; ce que je sais, c'est qu'il ferme très bien une porte. »

C'est cette douceur qui captivait, et qui faisait que l'on ne pouvait ni se lasser de le regarder, ni l'oublier après l'avoir vu. Elle explique le sentiment de cette bienfaitrice qui, après avoir remis une aumône considérable au Père Chevrier, pour ses œuvres, disait en sortant: « Je me demandais si ce n'était pas à moi à le remercier de vouloir bien accepter mon offrande. »

Afin d'achever ce tableau de la physionomie du Père Chevrier, il convient de rappeler la gaîté qui était au fond de son caractère et qui s'alliait si bien en lui avec toutes ses autres qualités, pour en faire un saint aimable, un saint avec lequel chacun aurait désiré vivre.

Les extraits suivants de ses lettres nous donneront une idée de cette bonne humeur toujours empreinte de charité et de piété.

Il y avait au Prado un employé dont la lenteur à

faire les commissions était légendaire. C'était M. Suchet. Il disait toujours : « Mon père, j'y vais tout de suite » et il ne partait jamais, ou du moins jamais à temps. Le P. Chevrier qui était à Vichy annonce dans une lettre au Prado sa prochaine arrivée, et ajoute : « Veuillez dire à M. Suchet de venir à la gare avec sa petite voiture pour amener notre petit bagage ; il faudra l'avertir quelques jours à l'avance pour qu'il n'arrive pas le lendemain. C'est un bonhomme que le père Suchet et il pourrait bien se faire qu'il fût avant nous au Paradis ; il marche peut-être plus vite dans la voie spirituelle que dans la voie temporelle. »

Pendant que le P. Chevrier était à Rome en 1877, le P. Jaricot lui écrivit pour lui exposer ses appréhensions en face de sa mission, exagérant son insuffisance à la remplir dignement. Voici l'aimable réponse qu'il s'attira :

« Vos pensées sur le sacerdoce sont bien vraies. Que de fois moi aussi j'ai pensé que je ferais bien d'aller décrotter les souliers au coin des rues, et qu'ainsi je ferais mieux mon salut et que je ne me damnerais pas, ni peut-être les autres. Mais, mon bon ami, quand on y est, ce n'est plus temps de reculer ; il faut forcer le bon Dieu à nous donner ce qui nous manque ; et puis le bon Dieu a tant besoin d'ouvriers qu'il les prend bien un peu où il peut, il n'en trouve pas toujours tant qu'il voudrait ; sa vigne est grande et il y a tant de travaux divers dans son champ. Contentons-nous du moindre et nous serons toujours plus tranquilles sur notre sort et sur celui de ceux sur lesquels nous travaillons. Ayons toujours courage. Si jamais je forme une société de décrotteurs, je vous prendrai avec moi ; nous ne ferons pas mal ensemble ; seulement je ne pourrai guère courir, parce que je transpire de suite, mais je resterai au coin pour garder la caisse, et vous, vous ferez les

courses. En attendant, continuons notre petite mission. »

Il avait un jugement très droit et un grand bon sens. Avec cela de l'esprit, la répartie vive et fine, mais incapable de blesser jamais personne. Quand on lui reprochait le délabrement de sa maison, il répondait doucement : « Il n'est pas dit dans l'Evangile que Notre-Seigneur ait rien bâti; il a formé ses apôtres. » Son intelligence était bonne et solide, sans atteindre toutefois aux sommets transcendants; le temps qu'il consacrait aux choses de Dieu ne lui en laissait guère pour les sciences et les lettres purement humaines; mais ses nombreux écrits témoignent d'un esprit étendu, clair, précis et pratique. Son style est naturel et plein d'onction : c'est le style des saints, qui disent tout simplement ce qu'ils lisent en Dieu et en eux-mêmes. Sa parole en chaire, quoiqu'elle fût toujours sans le moindre apprêt, remuait profondément les âmes.

Un dimanche soir on demanda au bon Père de prêcher à Fourvière. Vaincu sans doute par sa grande dévotion à la Sainte Vierge, il céda. Une personne qui s'intéressait à ses œuvres lui dit : « Mon Père, il faut préparer un beau sermon. Vous aurez un auditoire distingué, il ne faut pas nous donner un petit mot sans façon, comme au Prado. » Le Père promit de faire de son mieux. La semaine fut si remplie, qu'il ne trouva pas un moment pour sa préparation. Le dimanche il ne fallait pas y songer. On lui laissait à peine le temps de dire son bréviaire. Mais il comptait sur le trajet du Prado à Fourvière. Or, comme il partait, se présente un de ses amis qui lui dit : « Mon Père, que je suis heureux de vous rencontrer! il faut absolument que je vous parle d'une affaire importante. » Le bon Père essaya de dire : « Mais, je vais prêcher à Fourvière. — Eh! je vous accompagnerai. » Et le pauvre orateur n'eut

pas un moment pour se recueillir. Il arriva, l'église était comble, on savait que le P. Chevrier prêchait. Le bon Père se mit un moment à genoux aux pieds de Notre-Seigneur et de la Sainte-Vierge, puis il monta en chaire.

En l'entendant, la personne qui lui avait fait tant de recommandations était désolée. Le pauvre Père parlait comme au Prado : « Mes frères, il faut bien aimer le bon Dieu, le bon Dieu est si bon, il nous aime tant! » Et pendant une demi-heure sur ce ton. En sortant, anxieuse, elle écoute ce qu'on dit autour d'elle. Mais la sainteté avait produit son effet. Excepté elle, peut-être, tout l'auditoire était ému, transporté : « Oh! comme il parle bien du bon Dieu! Que cela fait du bien d'entendre un saint! » Et on ne tarissait pas en éloges.

Le P. Jacquier résumait ainsi la petite instruction que le Père Chevrièr avait consenti à faire à Ars à l'occasion d'un pèlerinage de son école cléricale, au mois d'août 1874 : « Mes frères, il faut souffrir pour devenir des saints. Tous les saints ont souffert. Si nous ne savons pas souffrir sur la terre, nous ne pourrons pas aller au ciel. » Et après avoir chargé comme à plaisir le tableau, qui valait sans doute mieux que la copie, il ajoutait pour son propre compte : « Quand j'étais jeune, je cultivais les fleurs de rhétorique, je limais mes phrases, je moulais les périodes de mes discours. Eh bien, si j'avais à recommencer ma carrière, je brûlerais ce que j'ai adoré et je parlerais comme le P. Chevrier. Avec les beaux discours on se fait admirer de deux ou trois personnes ; en parlant comme le P. Chevrier, on touche, on convertit les âmes. »

C'est dans ce pèlerinage que le P. Chevrier fit à ses enfants une lecture spirituelle qu'ils n'ont pas oubliée. On était dans le chemin qui va du village d'Ars au château, à quelques pas de la rivière presque desséchée du Fontblin. On s'assied sur l'herbe, à l'ombre du

feuillage vacillant d'un maigre peuplier. Les enfants entourent leur Père, comme autrefois les disciples entouraient Notre-Seigneur au moment du discours sur la Montagne. Il demande à l'un d'eux son livre des *Fleurs d'Ars*, l'ouvre au chapitre de l'*Humilité* et lit quelques phrases. Il commente la parole du saint curé ; mais bientôt refermant le livre, il parle d'abondance sur ce sujet qui lui était familier : « Il faut être humbles, mes enfants, car les orgueilleux sont incapables de faire quelques bien sur la terre, et le bon Dieu les maudit. Voyez ces peupliers : ils sont bien l'image de l'orgueilleux. Ils ne fournissent au voyageur fatigué aucun fruit pour se rafraîchir et presque pas d'ombre pour se reposer. Leur feuillage est sans cesse agité, mais à quoi bon ce mouvement stérile ? Souvent aussi le feu du ciel les frappe, et leur chute est d'autant plus profonde qu'ils étaient plus élevés. »

Cet exemple nous fait toucher du doigt la méthode du P. Chevrier. Fréquemment il se servait de ce qu'il avait sous les yeux, des scènes ou des êtres de la création, des mystères de la nature, pour élever les âmes à Dieu et confirmer les vérités chrétiennes. Les plus petits détails lui inspiraient parfois les plus hautes pensées. En allumant une lampe à une autre, par exemple, il faisait remarquer que cette dernière fournit de la lumière sans rien perdre de ce qu'elle donne ; ce simple fait devenait alors le point de départ des plus belles considérations sur le mystère de la vie intime de Dieu ou sur la mission du prêtre dans le monde.

Cette simplicité dans la parole publique du Père n'excluait pas la force. Il puisait dans la vivacité de sa foi et de sa piété une vigueur et des mouvements d'éloquence incomparables. Il fallait l'entendre expliquer la doctrine chrétienne, le catéchisme, dans ses instruction du soir au Prado. Avec quel amour il parlait des vérités de la religion ou de l'accomplissement

des devoirs du chrétien! A certains moments son âme brûlante éclatait en des accents qui trahissaient l'apôtre capable de tous les sacrifices pour faire connaître Jésus-Christ. Un soir il venait d'exposer les preuves de la divinité de Notre-Seigneur et, comme il le pratiquait assez souvent, il fit composer et répéter par les enfants sous forme de prière un acte de foi et dit à l'un d'eux qui hésitait un peu : « Crois-tu, mon enfant? C'est là une vérité pour laquelle il ne faudrait pas craindre de se faire couper le cou. » Et l'on sentaït dans le ton de sa voix la joie qu'il aurait eue à signer sa foi de son sang. Il aimait à faire répéter aux enfants, quelquefois à tous ensemble, les paroles les plus importantes de l'Evangile, telle que celle-ci : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme? » Un exercice de ce genre avait une fois fait rire un enfant. Le Père le reprit aussitôt de sa légèreté : « Ah! mon cher enfant, il n'y a pas là de quoi rire; il y aurait plutôt de quoi pleurer, quand on pense que dans le monde tant d'hommes ne connaissent pas des vérités si capitales, et qu'ils se mettent par leur ignorance ou leur méchanceté dans le cas de perdre leur âme pour l'éternité. »

Le P. Chevrier était plutôt timide, et porté à céder à tout le monde; mais quand il s'agissait du devoir, ou quand son œuvre était mise en question, on le trouvait énergique, et rien ne pouvait le faire fléchir. Dans ses entreprises, il était patient, calme, très persévérant. Son cœur naturellement bon, mais perfectionné encore par la grâce, donnait à tous ceux qui l'approchaient l'idée de l'amour infini de Dieu pour les hommes. Après lui avoir parlé quelques instants, une pauvre ouvrière ravie disait: « Mon Dieu, si vous êtes aussi bon que le P. Chevrier, je n'aurai pas peur de vous quand vous me jugerez! »

Mais comment peindre cette belle âme de prêtre!

Rien n'est beau ici-bas comme une âme. Combien plus une âme de prêtre ! Le Père Chevrier avait du prêtre l'idéal le plus élevé. Quand il en parlait, il semblait véritablement inspiré. « Le prêtre, écrivait-il, est un autre Jésus-Christ. Or Jésus-Christ est dépouillé de tout dans la crèche, crucifié sur le calvaire, et mangé dans la sainte Eucharistie. A son exemple, le prêtre doit être un homme dépouillé par la pauvreté, crucifié par la pénitence, enfin mangé par l'effet d'une charité qui se prodigue à tous. » Il nous semble que cet idéal de la vie du prêtre aurait été applaudi par toūs les maîtres de la vie sacerdotale, les Charles Borromée, les Philippe de Néri, les Vincent de Paul, les Olier.

Citons encore, sur ce même sujet, une admirable lettre du Père Chevrier à ses premiers diacres lorsqu'ils se préparaient au sacerdoce à Rome.

« Que vous allez être grands quand vous serez prêtres ! Mais qu'il faudra être petits en même temps pour être véritablement de nouveaux Jésus-Christ sur la terre ! Rappelez-vous bien qu'il faut que vous représentiez la Crèche, le Calvaire et le Tabernacle ; que ces trois signes doivent être comme les stigmates qu'il faudra porter sur vous continuellement. Les serviteurs de tous, les esclaves des autres par la charité, les derniers de tous par l'humilité, que c'est beau, mais que c'est difficile ! Il n'y a que le Saint-Esprit qui puisse nous le faire comprendre ; puissiez-vous le recevoir avec abondance !

« Vous aurez tout si vous le recevez dans votre ordination, et j'aurai réellement fait une œuvre agréable à Dieu en vous préparant à la prêtrise. J'aurai au moins des enfants qui prieront pour moi, demandant grâce et miséricorde quand le bon Dieu m'appellera à lui. Vous continuerez sur la terre la grande œuvre de Jésus-Christ, qui est d'évangéliser les pauvres : *Evangelizare pauperibus misit me.* Puissiez-vous la

comprendre, cette belle mission, et ne pas en sortir! C'était celle de saint Vincent de Paul, l'apôtre de la Charité.

« Confiance, courage, amour, joie, paix et consolation, dans ce beau jour qui doit faire de vous les anges de la terre, les messagers du Très-Haut, les avocats des pécheurs, les économes et les dispensateurs des dons de Dieu, les véritables amis de Dieu et des hommes, de nouveaux Pierre, de nouveaux Paul, de nouveaux Apôtres dans le monde : *Quam pulchri sunt pedes evangelizantium pacem !* Si les pieds sont beaux, combien plus beaux seront les cœurs, la tête, les mains et tout le reste qui ne touche pas la terre !

« Je prie pour vous et me réserve votre première bénédiction. Tout à vous ; demain nous serons vraiment frères. »

Mais ce qu'il y a de plus beau encore et de plus édifiant c'est que le Père Chevrier a réalisé en sa propre personne la haute perfection sacerdotale qu'il souhaitait à ses disciples. Il fut prêtre avant tout et par-dessus tout. Il était vraiment comme un autre Jésus-Christ. Tout son désir était de devenir une copie vivante de Jésus-Christ, de parler comme lui, d'agir comme lui. Il en arriva à pouvoir dire : « Ma vie, c'est Jésus-Christ. »

Dans la belle lettre suivante, qu'il adressait à ses Séminaristes, il fait à son insu son propre portrait.

Lyon, le 24 janvier 1872.

Mes chers Enfants,

Il faut devenir des saints. Aujourd'hui plus que jamais il faut des saints pour travailler utilement à la conversion des pécheurs, à la gloire de Dieu et au triomphe de notre sainte Mère l'Eglise.

Oh! que les saints faisaient de belles choses sur la terre!

Comme ils étaient agréables à Dieu et utiles au prochain! Les saints sont la gloire de Dieu sur la terre! Ils sont l'expression vivante de la Divinité ici-bas! Ils sont la joie des anges et le bonheur des hommes!

Un saint, c'est un homme qui est uni à Dieu, qui ne fait qu'un avec Dieu, et à qui Dieu obéit! C'est un homme qui a tous les pouvoirs de Dieu en sa main! C'est un homme qui remue tout l'univers, quand il est bien uni au Maître qui gouverne toutes choses. Les saints sont les hommes les plus puissants de la terre : ils attirent tout à eux, parce qu'ils ont la charité et la lumière de Dieu, et la fécondité de l'Esprit Saint. Ils ont la richesse de Dieu qu'ils distribuent à chaque créature : ce sont les économes du Bon Dieu sur la terre. Et il faut, mes chers Enfants, que vous deveniez des saints! Il faut que vous deveniez des lumières pour conduire les hommes dans le bon chemin, du feu pour réchauffer les froids et les glacés, des images vivantes de Dieu pour servir de modèle à tous les chrétiens!

Oh! chers Enfants, travaillez à devenir des saints. On ne le devient pas tout de suite; il faut y travailler longtemps et dès le commencement de la vie : c'est une grande tâche à remplir, un but bien élevé à atteindre; mais il faut y arriver. Un prêtre qui n'est pas un saint fait beaucoup moins de bien parmi les âmes. Et il faut, vous surtout, que vous travailliez de plus en plus à devenir des saints. Et comment, mes enfants? En priant, surtout en le demandant chaque jour au grand Saint par excellence qui est Jésus-Christ, notre modèle, et qui s'est fait saint sur la terre pour nous apprendre à le devenir.

Un de ses enfants, un de ceux qui l'ont le plus étudié et que nous avons cité souvent, nous communique les observations suivantes qu'il intitule : « La Journée du Père Chevrier. »

Le Père se levait avant 4 heures et demie et s'habillait en récitant le cantique *Benedicite, omnia opera Domini Domino* et le psaume *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam*. Pendant longtemps, il se

réserva le soin de réveiller lui-même sa communauté. On le voyait traverser le dortoir avec sa petite lampe très primitive, composée d'une bougie et d'un petit chapeau soutenu par de grossiers fils de fer. Il se rendait à la chapelle du sépulcre où avait lieu la méditation publique. Il aimait au commencement de la prière à se présenter devant Dieu comme un pauvre à la porte d'un riche, comme aussi au commencement de l'oraison proprement dite il se mêlait en esprit aux Apôtres assis aux pieds de Jésus enseignant, et lui disait : « O mon Maître, parlez à mon âme. Je ne sais rien, je suis sujet à l'ignorance, à l'erreur, et vous êtes la lumière. Je veux vous écouter et mettre votre parole en pratique. Vous êtes mon seul et unique Maitre. » Le sujet à peu près unique de ses méditations, sujet qu'il trouvait inépuisable comme il l'est en réalité, c'était l'Evangile, la vie et les discours de Notre-Seigneur, en particulier les mystères du Rosaire, le sermon sur la montagne, le discours après la Cène.

De 5 heures 1/2 à 7 heures, qui était le moment de sa messe, il était le plus souvent à son confessionnal. Celui-ci déjà se trouvait assiégé. Qu'est-ce qui attirait les âmes vers cet homme si modeste, dont le désir le plus cher eût été de vivre inconnu ? C'était cette bonté, cette patience qui semblait dire comme celle de Notre-Seigneur : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. » Là, on n'avait pas à craindre d'être rudoyé ; son cœur était si large, que toutes les misères y trouvaient accès. Il allait au-devant des aveux, et pour les rendre moins pénibles, il cherchait des excuses au pécheur : « Pauvre enfant, la tentation était donc bien forte ?... c'est bien cela : sans la grâce de Dieu, nous sommes capables de tous les crimes. » Une des recommandations qu'il faisait à ses pénitents était de ne pas attendre la fin de la semaine pour venir se confesser, s'il leur arrivait de

faire quelque grosse sottise. Lui répondait-on qu'on avait confiance et que pareille chose n'arrriverait point ? Il reprenait : « Je sais bien que vous ne voulez pas, mais le démon est si fin et si méchant qu'il pourrait bien vous jouer un tour. »

Quand on avait quelque chose de plus grave à accuser qu'à l'ordinaire, il était si bon, si tendre qu'on était encouragé à ne jamais hésiter à venir le trouver. Il disait dans ces circonstances : « Il faut remercier le bon Dieu du profit qu'il tire de nos. fautes. Voyez, cela nous apprend à nous défier de nous-mêmes ; cela nous rend prudents, indulgents pour les autres. Ceux qui ont toujours vécu comme de petits saints sont parfois moins utiles aux autres que ceux qui ont expérimenté la vie, qui y ont été blessés et se sont relevés par une pénitence sincère. » Si cette disposition à ne s'étonner de rien mettait à l'aise le cœur du coupable, elle ne l'entretenait pas dans l'indifférence qui prédispose à la rechute. Le Père Chevrier pleurait avec ses pénitents. Ses conseils, ses recommandations allaient à l'âme : « Mon enfant, priez-vous ? êtes-vous résolu d'éviter telle occasion ? me le promettez-vous ? » On était touché, on avait vu la douleur intime d'un saint prêtre en présence du péché, et l'on comprenait mieux l'offense faite à Dieu.

Il savait aussi parler avec sévérité. « Mais c'était pour les jours où l'on ne savait trop que lui dire qu'il réservait ses gronderies, écrit une de ses pénitentes. Oh ! alors, qu'il trouvait bien ! Jamais personne ne m'a parlé avec une telle énergie. Jamais personne ne m'a autant signalé mes défauts, et dit des choses aussi fortes, j'allais presque dire aussi dures, si l'on pouvait se servir de ce terme avec le plus doux, le plus paternel des directeurs. »

A 7 heures, il célébrait le saint sacrifice avec une piété si simple et si profonde qu'on ne pouvait être

témoin de sa foi sans la partager. Point de précipitation, point de lenteur; quand il prononçait les paroles de la consécration, sa voix s'attendrissait et ses regards se reposaient avec tant d'amour sur la sainte Hostie qu'il paraissait voir et tenir d'une manière sensible Jésus-Christ dans ses mains.

Immédiatement après sa messe, une foule empressée envahissait la sacristie pour être sûre de ne pas le manquer; et le Père se donnait à tous ceux qui avaient besoin de lui, comme venait de faire à son égard Notre-Seigneur reçu dans la sainte Communion. La présence eucharistique dans son cœur donnait à toute sa personne un air qu'on ne peut appeler autrement que divin. Qui dira tout le bien qu'il a fait par ces colloques toujours si réservés, si religieux de la sacristie! Chacun venait lui demander un conseil, un secours, ou lui exposer ses peines, et chacun s'en retournait consolé, fortifié. Il faisait part des lumières que lui donnait cette science des saints qu'il possédait si bien. Avec le même dévouement qu'il répandait l'aumône spirituelle, il distribuait l'aumône temporelle autant que pouvaient le permettre ses modestes ressources.

Il faisait ensuite son action de grâces à genoux, dans un coin de l'autel, ou sur un prie-Dieu, ou même sur le parquet et sans appui.

A 9 heures, il expliquait le catéchisme aux enfants. Ce catéchisme, il l'avait rédigé lui-même, et l'on y trouve la preuve qu'il n'était pas un esprit ordinaire. La synthèse de la doctrine chrétienne y est complète, mais ramenée à des proportions si simples qu'elle est accessible aux intelligences les plus bornées.

Après midi, revenaient les longues séances du parloir ou du tribunal de la pénitence, coupées par la récitation publique du chapelet et l'explication quotidienne d'un mystère du Rosaire ou d'une station du Chemin de la Croix.

Dès qu'il reparaissait à la chapelle, une nuée de pénitents se précipitaient vers son confessionnal et en garnissaient les abords. C'est là qu'il a passé la plus grande partie de sa vie, quelquefois des journées entières jusqu'à des heures avancées dans la nuit. Pour se faire une idée de ce pénible ministère, il faut songer à l'attention qu'on est obligé de prêter à toutes les questions ou confidences qui sont faites, et à l'épuisement qu'amène peu à peu ce long parler à voix contenue.

Au parloir et à la sacristie, il recevait debout, pour que la dignité et la bonté présidassent mieux à ces conversations, où aucun mot inutile n'était prononcé, où le prêtre n'oubliait jamais qu'il était le représentant de Dieu, et n'aurait pas permis que les visiteurs l'oubliassent. On comprend la fatigue que cette attitude lui imposait, surtout lorsque les séances duraient plusieurs heures consécutives. On s'expliquera donc facilement la lassitude qui le faisait s'appuyer contre les murs quand il regagnait sa chambre. Aussi, vers la fin, il fit confectionner une espèce de siège, ou plutôt de tréteau grossièrement taillé, contre lequel il s'appuyait pour se reposer un peu à la sacristie pendant ses longues stations.

On se demande comment, au milieu de ses occupations, il pouvait trouver du temps pour ses travaux personnels, pour la récitation du bréviaire, pour les repas et, assez souvent, pour une plus ou moins longue apparition à la récréation avec les enfants. Les repas étaient ce qui le retenaient le moins ; mais son bréviaire était toujours dit régulièrement et posément. Il s'inspirait souvent, dans ses instructions, des traits de la vie des saints qu'il y avait lus, ou des passages de la sainte Ecriture qu'il y avait retrouvés ; ce qui faisait voir avec quelle attention il suivait chaque parole et chaque prière.

On est surpris également qu'il ait trouvé le moyen d'étudier un peu chaque jour et de laisser des écrits considérables. Sans doute la plupart sont inachevés ; mais quoique demeurés à l'état de notes, ils ne laissent pas que d'être fort étonnants. C'est qu'il ne perdait pas un instant, c'est qu'il avait de la méthode, dirigeait tous ses efforts vers un but précis et n'abandonnait point un travail commencé pour en prendre un autre. L'ordre, la méthode, la persévérance multiplient la valeur du temps ; ils changent les secondes en minutes et sauvent du gaspillage les petits quarts d'heure dérobés çà et là entre des occupations plus longues.

Dans sa chambre, sur une cordelette, ou sur une planche portative dressée contre les murs, étaient épinglées des feuilles de papier renfermant des titres et où venaient au jour le jour se ranger une nouvelle parole, une application pratique d'un texte. Bien souvent, le pauvre Père laissait sa plume ou son crayon sur une phrase inachevée. Le portier venait lui dire, et coup sur coup lui redire : « Mon Père, on vous demande au confessionnal, on vous demande au parloir. » Une fois, le Père lui répondit sans amertume, mais avec un doux sourire où perçait le désir d'avoir un peu de temps à lui : « Mais, mon pauvre frère Jacques (c'était le nom du bon frère chargé de cette fonction), vous ne me laisserez donc pas un moment tranquille ? » Le frère Jacques, qui avait bien profité de son passage auprès de lui pour apprendre ce que doit être le prêtre, lui répliqua par cette maxime que le Père répétait bien souvent à ses aspirants au sacerdoce : « Ah ! mon Père, vous savez : chrétien pour soi, prêtre pour les autres ! »

Le Père, à son retour — quand il revenait — retrouvait son papier et sa plume avec la phrase commencée ; et c'est par ce travail hâché, mais persévérant, qu'il a pu mener à bout le *Véritable Disciple de Jésus-Christ* »

qui résume toute son œuvre. On a dit qu'il faut craindre l'homme d'un seul livre « *Timeo hominem unius libri* », l'homme qui ne s'éparpille point en des lectures variées, mais concentre ses forces sur un ouvrage unique, étudié et connu à fond ; mais tout dépend du choix du livre. Quand ce livre est le Nouveau Testament, il peut en effet tenir lieu de tout, et c'est ce qu'il fut pour le Père Chevrier.

« La vie surnaturelle, lisons-nous dans une de ses lettres, ne se trouve que dans la connaissance de Jésus-Christ, l'étude de ses paroles et de ses actions. Un mot de Jésus élève l'âme, une action de Notre-Seigneur fait plus que tout le reste. » Nourri depuis de longues années de cet aliment substantiel, il trouvait selon le mot de Bossuet un grand creux dans les fictions de l'esprit humain et dans les productions de sa vanité. Il ne pouvait goûter ce qui n'est bon qu'à satisfaire une vaine curiosité. Pour résumer sa doctrine sur ce point, il avait un mot qui peut bien résumer aussi tout le travail de son existence : « Ce qui ne va pas à Jésus-Christ va à la mort. » Jésus-Christ qui a dit « mes paroles sont esprit et vie », voilà ce qu'il recherchait partout, et ce qu'il trouvait dans le saint Evangile et les Epitres de saint Paul. Aussi en est-il arrivé à donner toutes les décisions qu'il rendait soit dans les instructions publiques, soit en particulier dans la conduite des âmes, d'après une parole ou un exemple de Notre-Seigneur. Et cette explication venait si naturellement qu'on s'étonnait de ne l'avoir pas trouvée soi-même. C'est la méditation continuelle de l'Evangile, qui donnait cette vie et cette abondance à ses allocutions qui revenaient si souvent, alors qu'on savait parfaitement qu'il n'avait pas pu trouver dans la journée un seul moment pour recueillir ses idées. On peut même dire que tout son langage ordinaire se ressentait du langage du Nouveau Testament. Ses expressions

habituelles, comme celles dont la hardiesse surprenait quelquefois, n'étaient que le reflet d'une parole semblable de Notre-Seigneur ou du grand Apôtre. Les maximes si frappantes du tableau de Saint-Fons « le prêtre est un homme mangé, le prêtre doit devenir du bon pain » ne rappellent-elles pas les paroles de Notre Seigneur : « Ma chair est une nourriture. Vous êtes le sel de la terre ? » Le P. Chevrier disait : « Il faut étonner le monde », saint Paul avait dit avant lui : « *Spectaculum facti sumus mundo* ». Les formules si chrétiennes qui terminent chacune de ses lettres ne sont-elles pas la reproduction des vœux et prières qui commencent chacune des épîtres du Docteur des Gentils ? Le P. Chevrier disait à Dieu : « Si vous avez besoin d'un fou, me voilà ». Saint Paul se glorifiait de passer pour un insensé à cause du Christ. Il ne craignait pas de se comparer à la nourrice qui prend soin de ses enfants. Le Père voulait qu'on fût pour les enfants de sa Providence non seulement des pères, mais des mères, et il aurait pu prendre pour devise comme son modèle : *Omnia impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris.* Je dépenserai tout ce que j'ai, je me dépenserai moi-même pour vos âmes. »

Jusqu'ici la journée paraît bien remplie : elle n'est pourtant pas achevée. Il reste la prière du soir, c'est-à-dire les prières ordinaires auxquelles le Père ajoute une instruction publique à la chapelle, aux enfants et aux fidèles, et après que sa famille se sera retirée pour se reposer, une longue prière intime devant le Saint-Sacrement pour renouveler son âme que le poids du jour et de la chaleur a pu accabler, et parfois pour demander avec larmes le pain du lendemain, et les secours spirituels si nécessaires à une œuvre compliquée d'éléments disparates et rebelles. Il ne se croyait pas dispensé de ce soin par les plus grandes fatigues.

Voici en effet ce que racontait M. Benoît-Grange dans l'oraison funèbre du P. Chevrier.

« Il me faisait l'honneur de venir passer quelques jours chez moi pour prendre un peu de repos qui lui était absolument nécessaire pour rétablir sa santé délabrée. Une année il vint tout exténué par le travail et les souffrances, n'en pouvant plus. Sa faiblesse était si grande que pendant quelques temps il fut forcé de s'abstenir de célébrer les saints mystères ; il respirait avec peine et ne pouvait presque pas se tenir debout. Mon sacristain qui couchait tout près de lui m'avertit qu'il voyait toute la nuit de la lumière dans sa chambre. Connaissant son état maladif et souffrant, je voulais voir ce qu'il en était ; j'ouvre, je le trouve à genoux au milieu de l'appartement les bras étendus, les yeux levés vers le Ciel. Je me permis de lui faire quelque observation. « Ah ! que voulez-vous, me répondit-il, je prie le bon Dieu, je lui demande du pain pour mes enfants, je crains qu'ils n'endurent. »

Telle était la journée du Père Chevrier ; telles sont les occupations au milieu desquelles ses amis et ses enfants aiment à le revoir en pensée ; ils le retrouvent avec ce double caractère de prêtre et de père, partout et toujours : au parloir, au confessionnal, en chaire, à l'autel.

Il n'y est plus, on l'y chercherait en vain ; *surrexit, non est hic* : il est allé au ciel recevoir sa récompense. Mais les lieux témoins de son zèle ici-bas existent encore, et nous souhaitons que dans la reconstruction du Prado, dont la nécessité s'impose chaque jour davantage, on puisse les conserver en l'état où il les laissa, de même qu'on a conservé pieusement la vieille église d'Ars. Puissions-nous visiter longtemps encore la pauvre chambre du Père Chevrier, et sa chapelle presque aussi pauvre que sa chambre ! C'est un pèlerinage qui vaut bien des sermons.

La chapelle est une des moins artistiques de Lyon. Elle se trouve au-dessous du niveau de la rue et il faut descendre plusieurs degrés pour y arriver, ce qui lui donne un air de catacombe. Tout, dans cette humble enceinte, fait revivre le bon Père : cet autel où il a tant de fois et si amoureusement offert le saint sacrifice, cette place au chœur qui était la sienne et d'où il fixait sur le Saint-Sacrement son regard d'ange ; cette chaire, où il enseignait avec tant de simplicité et d'onction, ce Chemin de la Croix qu'il faisait si bien !

Quant à la chambre, la voici telle qu'elle s'offre encore aux regards du visiteur. On y arrive par un escalier étroit et raide. Elle est séparée du corridor par une cloison en planches qu'il a revêtue d'une couverture grise et clouée de ses propres mains. En entrant, on est saisi par la nudité de ce réduit ; on regarde successivement les murs grossièrement crépis, et ornés de quelques images d'une simplicité primitive. Le bureau placé près de la fenêtre est en bois de sapin ; en sapin également les rayons qui soutiennent quelques livres, entr'autres la Bible et le pauvre bréviaire du Père Chevrier. On y remarque encore son tableau de Première Communion, et plusieurs objets dont il s'est servi dans son enfance ; sa mère, qui lui a survécu, et qui est morte au Prado en 1885, les avait précieusement collectionnés. Au-dessus du prie-Dieu est le grand crucifix en bois, sur lequel il a si souvent collé ses lèvres. En face de son vieux placard se trouve encore sa dernière soutane.

Mais ce qui attire surtout l'attention, c'est son lit de planches, sur lequel il a tant souffert.

Dans cette chambre, les visiteurs éprouvent le besoin de garder le silence et de prier. Les pauvres s'y réconcilient avec la richesse en pensant que c'est volontairement qu'il a choisi une semblable cellule, et un semblable mobilier ; les riches font un retour sur

eux-mêmes, et sortent confus du luxe et du superflu accumulés dans leurs habitations.

Pour nous, avant de nous éloigner, nous aimons à nous représenter le bon Père dans la solitude mystérieuse de cette retraite.

Il nous plaît de nous le figurer seul à seul et cœur à cœur aux pieds du divin Crucifié. De quels actes de pieux anéantissement et de délicieux abandon ne fut-elle pas témoin, cette petite chambre ! Elle garde ses secrets; ils ne nous seront connus qu'au jour du dernier Jugement ; mais il nous est bien permis de nous en édifier dès aujourd'hui par la pensée ; et les continuateurs du Père Chevrier, formés par lui ou à son école, sont en droit de se dire, chaque fois qu'ils passent devant cette porte, ou qu'ils rencontrent ce misérable escalier : « Courage, ne dégénérons pas, car nous sommes les enfants des saints : *Filii sanctorum sumus* ! »





CHAPITRE XXVI

Vertus du Père Chevrier. — Sa Pauvreté



Ce serait effleurer notre sujet que de ne pas pousser jusqu'aux sources profondes d'où jaillirent pour le Père Chevrier tant de grâces et de bénédictions ; ce serait mal l'étudier surtout au point de vue de notre instruction et des profits spirituels que recherche tout lecteur sérieux qui n'est point mû uniquement par une curiosité stérile. Arrêtons-nous donc à examiner les vertus qui brillèrent le plus en lui. Nous en distinguerons quatre principales : l'esprit de pauvreté, l'humilité, la mortification, la charité.

De sa pauvreté, en quelque sorte passionnée, il a déjà été question plus d'une fois dans ce récit, mais on ne saurait trop y insister. On a vu qu'il ne pouvait rien souffrir qui sentît le luxe, même dans les objets de piété. Des murailles crépies ou grossièrement badigeonnées, des meubles en bois blanc, des chaises ordinaires ou mieux encore une caisse, un lit sans matelas, composé d'une paillasse jetée sur une planche, une table en sapin, un Christ grand mais en bois : voilà le cachet de simplicité et de dénuement qu'il aimait à trouver partout dans sa maison. Les nou-

veautés et les améliorations qui parvenaient à s'y introduire à son insu n'y restaient pas longtemps, dès que son œil vigilant les avait aperçues. Le mur qui longe la tribune en sut un jour quelque chose, et les cicatrices nombreuses dont il est encore marqué gardent un signe sensible de sa vertueuse indignation. On avait réparé ce corridor un peu mieux qu'il ne convenait; cette apparence de luxe alarma le pauvre Père. Après celui-là un autre, pensa-t-il, on voudra tout embellir successivement, et que deviendra notre précieuse austérité ? Alors il s'enflamma d'une de ces pieuses colères qui suggèrent aux saints des idées divinement bizarres et, la main armée d'un petit grappin, il s'en alla ravager et défigurer ces enjolivures inutiles et périlleuses pour l'avenir.

Il aimait à rencontrer la pauvreté jusque dans le lieu saint; là, comme ailleurs, il se défiait de tout ce qui pouvait flatter les sens. Un jour, faisant difficulté de célébrer le saint sacrifice avec un bel ornement, il répondit à ceux qui lui représentaient que rien n'est trop beau pour le service de Dieu : « On a beau dire que c'est pour le bon Dieu, notre misérable nature y trouve toujours sa part. » Les garnitures dorées ne lui plaisaient pas. Il aimait à répéter cette parole d'un Souverain Pontife : « Calices de bois, prêtres d'or. » Les burettes de verre tout à fait simples avaient ses préférences, quand il pouvait choisir. Il recherchait aussi les candélabres et les chandeliers de bois.

Il portait dans son vêtement la même simplicité, et veillait à ce qu'elle régnât dans celui de ses enfants. Point de soutane étroite, élégante et de riche étoffe. L'ampleur et une étoffe commune devait constituer la mode vraie et immuable selon lui, parmi les prêtres qui aiment à suivre de près Jésus-Christ, car « le disciple n'est pas plus que le Maître » Il détestait les

soins excessifs de la chevelure, et était lui-même son perruquier. Sur la fin de sa vie, on voulut le décharger de ce petit travail, sous prétexte du temps qu'il lui prenait ; mais il tenait alors plus que jamais à se le réserver, afin d'éviter une tentation à ceux qui se seraient fait un plaisir de l'aider. En effet, comme il rafraîchissait sa tonsure, un enfant essaya de lui dérober quelques mèches de cheveux ; mais le larron ne retira de sa pieuse témérité qu'une verte semonce. Les chaînes de montre, les breloques, les ceintures à franges, l'élégance dans la chaussure, en un mot, tout ce qui présentait quelque apparence de vanité et qu'il appelait des *brimborions* avait par là-même le don de lui déplaire souverainement.

Les mets assaisonnés simplement, comme chez les pauvres, étaient ceux qu'il mangeait le plus volontiers, et quand les ordres du médecin le tiraient du régime de sa petite famille et le forçaient à accepter quelque chose de plus léger pour son mauvais estomac, il s'en trouvait humilié. A Limonest, pendant sa dernière maladie, il disait d'un air navré : « Je ne vaux donc plus rien ? on me sert en petit bourgeois. » Aussi était-il content de revenir au réfectoire, dès qu'il pouvait reprendre le régime de la communauté.

Il réservait pour lui les privations et les austérités, et ne conseillait point à ses enfants de grandes mortifications, car, disait-il : « Qui ne vit ne vaut. » L'important à ses yeux, sur ce point, était qu'on se contentât de la manière de vivre des pauvres. Mettons-nous au-dessus de la qualité, disait-il, mais laissons à la conscience de chacun le soin de régler la quantité. Il ne voulait pas qu'on présentât sur table des plats de trop bonne apparence. Un jour, on avait donné une dinde au Père Bernerd, et la cuisinière l'avait arrangée aussi artistement que possible. Le Père Chevrier vint à la cuisine, et apercevant un plat si appétissant et si

agréable à voir : « Ceci n'est point un plat de pauvres, dit-il à la cuisinière, et si je ne craignais de faire de la peine au Père Bernerd, je jetterais tout cela au milieu de la cour. » Et la sœur cuisinière fut condamnée à dîner pendant quinze jours avec les petites filles, pour faire pénitence d'avoir trop bien arrangé son rôt. Plusieurs fois encore, lorsqu'il y avait un plat coquettement disposé, s'il jetait un coup d'œil à la cuisine, il le bouleversait, pour qu'il n'eût pas un aspect aussi provoquant pour la gourmandise.

Grand admirateur de saint Paul, le Père Chevrier méditait sans cesse ses enseignements ; à son exemple, il « usait des biens de ce monde comme n'en usant pas. » Cependant il ne pouvait souffrir le gaspillage et, à l'occasion, rappelait la recommandation du Maître après le miracle de la multiplication des pains : « Ramassez les miettes, *Colligite quæ superaverunt fragmenta.* » Chose remarquable, il était heureux que le bon Dieu tînt sa maison dans cet état précaire, car il y voyait pour les siens une source précieuse d'humilité. « Tant que vous resterez petits, petits d'esprit et de cœur, tout ira bien ; mais si vous essayez de vous élever, gare ! »

Il voyait encore en cet état un moyen très efficace pour développer l'esprit de prière et donner en la divine Providence une confiance filiale et toujours en éveil. La leçon donnée par Jésus-Christ à ses Apôtres en les envoyant prêcher sans provision d'aucune espèce était une de celles qu'il rappelait le plus fréquemment : « A quoi bon s'occuper de tant d'affaires, disait-il, quand une seule est nécessaire? Si nous avons pour deux liards de vie spirituelle, Dieu nous donnera au-delà du nécessaire pour la vie temporelle! »

La disette se faisait-elle sentir autour de lui : il redoublait de ferveur et exhortait ses enfants à demander au bon Dieu le pain de chaque jour.

Toujours à l'exemple de saint Paul, il avait à cœur de n'être à charge à personne et de ne recevoir, en fait de dons, que ce qui est spontané et qui vient du cœur. Aussi ne voulait-il pas qu'on perdît son temps à courir de maison en maison pour vanter ses œuvres. Pas de loteries, pas de réclames dans les journaux ; il lui suffisait de vivre de telle sorte que les personnes généreuses, en voyant son logement, sa nourriture, ainsi que son action féconde, pensassent : « Voilà de braves gens qui travaillent pour nous sans rien gagner et qui sont dans le besoin, venons à leur aide ! » Il acceptait les aumônes sans empressement, avec une modestie si pleine de noblesse, qu'il était facile de comprendre qu'en les recevant, il remerciait non pour lui, malgré l'autorisation qu'en donne Jésus-Christ « *Dignus est operarius mercede suâ* » (S. Luc, X, 7), mais pour les enfants que lui confiait la divine Providence. C'est la leçon qu'il donna un jour en souriant à une sainte âme, qui était tout étonnée de l'air de quasi-indifférence avec lequel il venait d'encaisser une somme assez ronde : « Ce n'est pas à moi, n'est-ce pas, que vous faites l'aumône ? »

En ce qui touchait à sa personne, il se faisait servir le moins possible, rappelant que : « le Fils de l'homme est venu pour servir, non pour être servi. » Il avait soin de tenir lui-même l'ordre et la propreté dans sa petite chambre, malgré ses occupations si nombreuses : « Heureux qui peut se suffire ! » Il ajoutait qu'il est bon de s'entretenir la main, et de savoir faire un peu de tout, et ce dernier conseil n'était pas pour lui un vain mot.

Un jour, en 1867, une sœur tombe malade au Prado. On va trouver un médecin qui déclare cette religieuse atteinte de la petite vérole, et commande qu'on fasse de suite du feu dans sa chambre. Le Père, voyant l'urgence, prend une hache, fait un trou dans la

cheminée. Il n'y avait pas de tuyaux de poële ; on lui apporte quelques petits bouts de cornets, qu'il emboîte lui-même les uns dans les autres, avec beaucoup de dextérité. Il fait chercher de la terre et ferme l'intervalle entre le mur et les tuyaux, afin de consolider ceux-ci. Le médecin, le voyant si cordialement à l'ouvrage, fut gagné par l'exemple, mit bas sa redingote, et tous deux, en quelques minutes, arrangèrent un système de chauffage dépourvu d'élégance, mais suffisant pour la nécessité présente.

Voici encore quelques-unes de ses maximes : « On ne doit pas craindre de mettre la main à l'aiguille pour faire une reprise à ses vêtements ou à ceux de ses confrères. Le service rendu au prochain ne rabaisse point notre caractère ; si l'on rencontre sur son chemin un pauvre homme qui ne peut pas soulever son fardeau ou faire avancer sa voiture, il faut s'empresser de lui donner un coup de main. Il est bon de voyager à pied autant que possible ; nos aïeux n'avaient pas à leur service tant de voitures et d'omnibus, de bateaux à vapeur et de chemins de fer ; ils utilisaient leurs jambes, et ils s'en trouvaient bien. » Quand un de ses enfants, au début des vacances, se proposait de suivre ce conseil, le Père était content de lui remettre quelques pièces de monnaie pour l'aider à faire le voyage. Il favorisa plusieurs fois de grands pèlerinages faits à pied par ses enfants : à Ars, à la Louvesc, à la Salette. Le plus célèbre de tous est celui de Lourdes en l'année 1873. Trois de ses séminaristes y conduisirent à pied dans sa petite voiture le P. Jacquier qui était infirme et incapable de se tenir debout. Pour dire la messe il s'appuyait tout le temps aux bras de ses servants. Il comptait demander sa guérison, mais à la vue de tant d'autres misères et infirmités, il renonça à obtenir cette grâce pour trois autres que la Sainte Vierge lui a accordées : il demanda de pouvoir jusqu'à la fin de sa vie dire la

messe et faire sa classe, et de mourir avant le P. Chevrier.

Le Père aimait à voir dans les enfants de son école un peu d'ardeur. Si on voulait lui faire plaisir, lorsqu'il passait dans le lieu de la récréation, il fallait être au jeu, et y mettre de l'entrain. Trouvait-il les élèves agglomérés, immobiles et ne remuant que la langue : il leur faisait une petite réprimande, et les condamnait aussitôt à organiser une partie de barres.

Il était aussi heureux de voir ses enfants prendre activement au sérieux les emplois qu'on leur confiait, et il attachait une grande importance à leur fidélité sur ce point. Il nommait des chefs de section ; chaque élève avait ainsi à se soumettre fraternellement à la direction de çelui qui était désigné. Sans avoir l'air d'observer tant de petits détails au milieu de ses grandes préoccupations, il se rendait compte de tout. A l'un, il disait : « Petit, tu n'as pas bien épousseté les bancs de la chapelle » ; à un autre : « Tu as laissé des toiles d'araignée contre les murs. » Par contre, il était très content quand on accomplissait parfaitement son petit emploi. Il marqua un jour une grande satisfaction parce qu'il avait vu un élève enlever avec la main de la poussière qu'il ne pouvait pas assez bien atteindre avec le balai. Le silence était prescrit pendant les emplois, et le seul motif de la charité pouvait en dispensèr. Ce moment de la journée était très précieux aux yeux du Père ; il lui semblait favorable pour rappeler à ses enfants qu'il n'avait pas l'intention de faire d'eux de petits bourgeois égoïstes et bons à rien. « Si vous deviez devenir, disait-il un jour, des prêtres bourgeois, il vaudrait mieux qu'on vous attachât une meule de moulin au cou et qu'onvous jetât dans la mer. » Et il semblait qu'il ne luien eût pas coûté, au ton qu'il prenait, de faire lui-même l'opération. Cette épithète de bourgeois était dans sa pensée une véritable injure, et telle qu'il l'entendait, il avait raison.

S'il aimait la simplicité, la pauvreté dans le logement, dans le vêtement, dans la nourriture, dans le travail et dans le service, en un mot, dans tout ce qui était à son usage, il n'aimait ni le désordre, ni la malpropreté. Une tache, une petite déchirure valait à ses yeux une paternelle réprimande. Il ne pouvait souffrir sur la cour un morceau de bois ou de papier, une bûche de paille; il ne passait point outre qu'il ne l'eût fait disparaitre, de sa propre main ou de celle d'un autre : « Chaque chose doit être à sa place et pas ailleurs, » disait-il.

Donnons ici l'extrait d'une lettre de celui qui fut un de ses plus intimes confidents, le Père Jaricot :

Il détestait ces images de notre temps, bien dessinées, bien coloriées, sur papier de luxe, mais qui ne disent rien à l'âme, qui n'instruisent pas, qui ne font que flatter la vue, qui souvent même présentent des personnages plus ou moins modestes dans leur tenue. Il aimait au contraire celles qui rappellent un mystère, quelque grossières qu'elles fussent. « Hélas! observait-il, l'esprit mondain se glisse jusque dans les choses les plus saintes !

Comme saint François, il faisait consister le premier pas de la perfection dans la pauvreté. Il aimait la pauvreté de son Prado, et bien souvent il déplorait le moment inévitable où le Prado, tombant en ruines, il faudrait le rebâtir. Car alors, pour la commodité et même peut-être pour l'apparence, il redoutait qu'on fît de vastes salles, de belles chambres régulières, tapissées et bien meublées, etc... Or, le pauvre n'a rien de tout cela. Jésus est le modèle du prêtre et il est pauvre; il faut que le prêtre aussi soit pauvre.

Combien il aimait les ouvriers! Il savait, sur ce point, donner l'exemple à ses enfants. Un jour, je marchais avec lui sur la route de Limonest. Voyant deux pauvres cantonniers transporter et niveler leurs pierres, il tire une petite pièce d'argent de sa poche et la présente à l'un qu'il reconnut : « Vous vous donnez bien de la peine pour arranger le chemin

par lequel nous passons ; tenez, voilà pour vous et votre compagnon. »

Quand il s'agissait de conserver la pauvreté, il ne craignait pas les dépenses. Il brisa un jour à la sacristie une table trop luxueuse qu'une sœur lui apportait pour une cérémonie. Une autre fois, un ancien enfant de la maison, en reconnaissance de l'instruction reçue au Prado, apporta à chacun des Pères une jolie écuelle, sur laquelle se trouvait inscrit son nom. Lorsqu'on offrit la sienne au Père Chevrier, au lieu de s'en servir, il la jeta et la brisa à dessein, en recommandant bien qu'on ne lui présentât jamais de tels objets de luxe.

L'amour de la pauvreté lui donnait toutes sortes de pensées d'innovation ; ainsi il avait imaginé de chauffer nos deux chambres par l'unique poêle qui était à nos portes. Les maçons maugréaient parfois de se voir obligés de gâter ce qu'ils avaient trop bien fait.

Il ne perdait aucune occasion de faire le pauvre ; ainsi il fit plusieurs retraites en pauvre, notamment dans le quartier de Fourvière. Il couchait alors à la Providence Caille et, le jour, il allait par les chemins demandant aux portes un morceau de pain ; heureux était-il quand il passait inconnu et ne recevait que du pain sec.

Etant sur la route de Saint-Alban et ne trouvant rien à manger, il envoya un billet à Mme Franchet avec ces seuls mots : « J'ai faim, faites-moi l'aumône. »

Son habitude, dans les retraites du mois, était de passer la journée dans le coin d'une église et d'aller ensuite quêter sa nourriture. Un jour, assez tard dans l'après-midi, il vient dans une communauté demander une soupe. La sœur tourière, qui ne le connaissait pas, le reçut fort mal ; cependant elle lui apporta une soupe sur une planche. Survint une grande dame dont la fille était en pension dans ce couvent. Elle se jeta à ses genoux, lui demanda sa bénédiction, lui dit qu'il y avait bien longtemps qu'elle n'avait eu le plaisir de le rencontrer. Le Père, racontant ce petit fait, disait avec une compassion non dépourvue de finesse : « J'ai bien plaint cette pauvre sœur, tant elle paraissait attrapée, elle qui, ne me connaissant pas, m'avait fait un accueil un peu sommaire. »

Dans ses retraites du mois, le Père disait lui-même : « Je

vais tant que je peux ; lorsque je n'en puis plus, je demande à manger. » Une dame raconte à ce propos deux anecdotes :

« Il vint chez moi une après-dinée. Trois heures sonnaient. Sitôt que ma bonne lui eut ouvert, il demanda un morceau de pain et de fromage. La domestique, au lieu de lui en donner, accourt vers moi : « Madame, c'est le Père, le Père Chevrier ! » J'arrive à mon tour : « Cinq minutes, mon Père, donnez-moi cinq minutes : je vais vous faire à dîner. — Comme il vous plaira, madame ; mais en attendant, je vous prie, un morceau de pain et de fromage ! » Il n'avait encore rien pris de la journée.

« Un autre jour se présente à ma porte un jeune homme très bien mis qui demande quelque chose à manger. Ma domestique me l'annonce et moi, précisément à cause de la bonne tournure du jeune homme, je crois à une méprise et fais répondre que ma maison n'est pas une auberge, qu'il y a des hôtels plus loin. Le solliciteur se retire. Quelques jours après, je rencontre le Père qui me dit : « Vous m'avez refusé « l'aumône d'un morceau de pain ; j'avais bien faim cependant. « — Moi ? m'écriai-je, je ne vous ai jamais rien refusé. — « Pardon, cherchez bien dans votre mémoire. » Je fis rapidement mon examen de conscience sur la question des devoirs de charité. « Il est bien vrai, repris-je, que j'ai refusé à un « jeune homme, la semaine dernière ; mais c'était un jeune « homme, et qui n'avait pas du tout l'air misérable ; vous « comprenez bien que je ne puis ni ne dois tenir table ouverte « chez moi... — On a tort de se fier aux apparences, répliqua- « t-il ; ce jeune homme était avec moi, nous faisions une « retraite ensemble et je vous assure que nous avions bien « faim l'un et l'autre ; tandis qu'il vous demandait ce morceau « de pain que vous lui avez refusé, je l'attendais dans la rue « afin de partager avec lui. »

Ceci nous rappelle encore la douleur qu'il manifesta quand, la veille de sa mort, on voulut le changer de lit : « On ne veut donc pas me laisser mourir dans mon petit lit? » disait-il.

Il avait ceci de particulier, assez rare chez d'autres fondateurs d'œuvres, qu'il craignait beaucoup de faire

des dettes. Ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'il se décidait à entreprendre ce qu'il n'était pas sûr d'avance de pouvoir payer. Il redoutait fort de tomber dans la passion de bâtir, dans ce qu'on appelle la « maladie de la pierre », et faisait remarquer que Jésus-Christ n'en a pas donné l'exemple. Il ne voulait pas connaître le total des dépenses et aumônes, car l'économe du Prado étant le bon Dieu, il ne trouvait pas convenable de compter avec lui. Quand le Père Econome lui apportait les comptes, par charité et condescendance il avait l'air de prendre intérêt aux chiffres qui défilaient sous ses yeux, mais il n'y donnait qu'une attention distraite.

Il n'aimait pas les grandes provisions, soit de charbon, soit de pommes de terre, etc... Selon lui, cela n'était pas conforme à la recommandation de Notre-Seigneur : « Ne dites pas : De quoi nous vêtirons-nous? de quoi nous nourrirons-nous ? » Toutefois, il reconnaissait que la prévoyance n'est pas un vice, qu'elle peut même être une vertu, par exemple pour un père de famille dans le monde ; mais c'était une vertu dont il ne voulait pas, lui qui avait renoncé au monde pour ne suivre que la pauvreté, et se fier à la la Providence. Il a avoué n'avoir compté qu'une année les dépenses faites au Prado, et il avait payé 52.000 francs. Ce doit être en 1864 ou 1865.

C'était une chose vraiment prodigieuse que l'empire qu'il exerçait autour de lui, et les générosités qu'il obtenait sans les demander. Il suffisait qu'il désirât. On disait à un illustre général romain : Vous n'avez qu'à frapper du pied pour faire sortir de terre des soldats. Le Père Chevrier n'avait qu'à ouvrir la bouche, et tout lui arrivait dans la mesure de ses besoins.

Le curé d'Ars le lui avait prédit : « Le prêtre qui cherche la pauvreté trouve la richesse. » « Comme c'est vrai ! ajoutait le Père Chevrier, lorsqu'il avait occa-

sion de rappeler cette parole du saint curé, je suis peut-être le prêtre le plus riche de Lyon; peu de mes confrères en effet ont à leur disposition autant d'argent. Il est vrai que je n'ai jamais eu la pensée de me considérer comme autre chose qu'un administrateur, un intendant de ces biens; c'est la Providence de Dieu qui en est propriétaire. Il est vrai aussi qu'à la fin de l'année, après avoir payé le pain de mes enfants et les dépenses de la maison, il ne me reste plus rien; en sorte que, grâce à Dieu, je me trouve toujours pauvre, et c'est mon bonheur. »





CHAPITRE XXVII

Mortification et humilité du Père Chevrier

Pauvreté est mère de privations. Le malheur, pour nous autres gens du monde, est que n'ayant pas choisi la première, nous subissons les secondes malgré nous, et que nous avons ainsi la peine sans avoir le mérite et la récompense. Tel n'était point le P. Chevrier. Il avait renoncé à tout, volontairement, de plein cœur et, par-dessus tout, renoncé à lui-même. Or, pour ce fervent disciple de l'Evangile, déterminé à n'étudier et ne connaitre que l'Evangile, qu'est-ce que renoncer à soi-même ?

« Renoncer à soi-même, se disait-il, c'est renoncer à son esprit, et renoncer à son esprit, c'est se dépouiller du vieil homme (Col., III, 9). C'est devenir comme de petits enfants (Math., XVIII, 3). C'est renaître dans l'Esprit-Saint (1, Joan., III, 5). C'est se revêtir de l'homme nouveau (Eph., IV, 43). C'est ne faire qu'un avec Jésus-Christ. C'est se remplir du Saint-Esprit (Eph., V, 44).

« Renoncer à soi-même, ajoutait-il, c'est renoncer à son cœur (Prov., XXIII, 26), (Math., VI, 21). C'est renoncer à l'amour de l'argent (Math., VI, 26), à l'amour de la famille et du monde (Math., X), (Joan. II, 15). C'est renoncer à l'amour de soi-même (Joan., X, 17). C'est croître dans l'amour de Dieu (Math., XXII 37).

« Enfin renoncer à soi-même, c'est renoncer à sa volonté, c'est imiter Jésus-Christ dans son obéissance, Jésus-Christ a été obéissant (Joan., XI,36, (Joan., IV, 34), (Luc., II, 51), (Joan., V, 30). Il a été obéissant jusqu'à la mort (Phil., II, 8). Il sait combien coûte l'obéissance (Héb., V, 8). Il faut obéir à ses maîtres (Héb., XIII, 17), (Joan., XIV, 21). L'obéissance est la véritable marque du salut (Math., VII, 21., XXV, 23). »

Le Père Chevrier termine son enseignement sur le renoncement à soi-même par des paroles tristes, mais pleines d'espérance, empruntées à l'Evangile : « En vérité, je vous le dis, si le grain du froment ne tombe en terre et n'y meurt, il demeure seul : mais s'il meurt, il se multipliera. »

Voilà sous quels aspects il aimait à envisager la souffrance, et il trouvait que, ainsi comprise et pratiquée, elle est la source de toute perfection. Il était content qu'il y eût des malades à soigner à la maison. C'est une grâce du bon Dieu, disait-il à propos de l'infirmité du P. Jacquier. Cela fait exercer la charité, et attire la bénédiction du Ciel. De fait, les deux enfants qui ont été les plus dévoués à son service, semblent avoir été particulièrement bénis, quoique dans des voies bien différentes. L'un, que le P. Jacquier appelait son candidat, parce qu'il sollicitait perpétuellement, quoique sans succès, son admission dans la petite société des clercs du Prado, a obtenu un assez rapide avancement dans la carrière militaire ; l'autre, qu'il nommait son bœuf à cause de sa force, appartient à la société des missions Africaines, et a été chargé d'un poste très important, dans la Guinée septentrionale.

Peu de personnes ont autant souffert que le P. Chevrier pour fonder une œuvre ; c'est pour cela sans doute qu'il aimait tant la sienne, l'amour des mères étant proportionné aux douleurs qu'a coûtées l'enfant. Si la petite retraite de Saint-Fons, si tous

les coins du Prado pouvaient redire les veilles, les pénitences qu'il s'imposa, nous ne serions point surpris qu'elles aient abrégé sa vie.

Nous avons vu la sévérité de son règlement sous ce rapport, dès le temps où il vivait à la Cité et même à Saint-André, comme aussi la patience admirable avec laquelle il a supporté les douleurs de sa dernière maladie.

Au Prado, il jeûnait tous les vendredis et faisait abstinence les mercredis, vendredis et samedis, et c'est encore l'usage de la maison.

Dans les jeûnes non obligatoires qu'il conseillait aux autres, il était large et n'autorisait pas de suppression dans la quantité de la nourriture. L'essentiel pour lui était qu'on fit une différence pour ces jours-là, comme de manger debout ou de n'avoir rien de cuit pour aliment.

A propos des pénitences il disait une fois : « Il est facile d'en faire et d'assez pénibles, sans compromettre la santé et sans que personne s'en doute : ainsi être mal assis sur sa chaise ; ainsi encore, supporter sans la chasser une mouche qui se promène sur votre visage ; il n'y a rien de plus pénible, de plus agaçant : essayez et vous verrez. » S'il parlait ainsi, c'est qu'il employait lui-même ce genre de pénitence.

Les souffrances du reste ne lui manquaient pas, sans qu'il eût besoin de s'ingénier à trouver des pratiques de mortification. Il a été souvent malade et pourtant il ne se plaignait jamais. On ne s'apercevait de ses fatigues que lorsqu'il était obligé de garder la chambre. Sans parler de son existence tout entière qui était un martyre continuel à cause de sa pauvreté, de ses soucis et de ses travaux, il eut à souffrir bien souvent des manques d'égards, des oublis de convenances que sa délicatesse lui rendait très sensibles. « Un jour, raconte un témoin, le Père entra subitement en étude, où il y avait un peu de dissipation. La préoc-

cupation que chacun avait de ressaisir son attention, fit oublier à la petite troupe de se lever à son arrivée comme il convenait. Il ne nous a pas dit un seul mot marquant sa peine. Ce n'est qu'après que nous nous sommes aperçus de notre incivilité. »

De la part des hommes du dehors et souvent des meilleurs, il eut aussi à subir plus d'un traitement pénible. A vrai dire, sa grande charité était parvenue à en faire disparaître complètement le souvenir de son esprit, comme il le déclare dans son testament spirituel : « Je ne me souviens pas qu'on m'ait offensé gravement en quoi que ce soit. » Mais sa mère a interprêté ainsi cet oubli : « Ah ! le pauvre Père, il avait un bon cœur, mais une mauvaise mémoire ! » Cette parole donne à entendre beaucoup de choses.

Recourons, une fois encore, aux notes de son ami, le Père Jaricot :

J'ai observé qu'ayant beaucoup à faire, beaucoup de tracas, sitôt rentré dans sa chambre, il n'avait besoin que de quelques minutes, de quelques secondes peut-être pour rentrer aussi dans son calme, se posséder, et être capable du travail le plus sérieux, tellement il avait appris à se dominer.

Quant à ses études, vous savez comme moi sur quoi il travaillait, surtout sur la Sainte-Ecriture, ou des ouvrages sérieux de théologie ou de catéchisme. Il n'aimait pas ces livres de piété qui ne font que nourrir la dévotion sensible, sans faire un grand bien à l'âme; jamais il ne lisait rien par curiosité, jamais le journal, pas même l'*Echo de Fourvière*. En treize ans au moins que je suis resté avec lui, je ne me rappelle l'avoir vu qu'une seule fois lire quelques lignes sur un journal qu'un autre tenait et lui montrait; c'était en 1870, pendant la guerre.

Un jour, pendant qu'il exorcisait un possédé, celui-ci lui dit : « Ah ! oui, tu me reproches d'être méchant; et toi, tu ne dis pas que tu t'es impatienté ce matin ? — Oui, c'est

vrai, reprit le Père, mais tu ne dis pas non plus la pénitence que je me suis imposée pour cette impatience. »

Un autre jour, on parlait devant lui de pénitence, des diverses sortes de privations. « On peut bien, observa-t-il, s'habituer à ne pas manger, mais on ne peut s'habituer à ne pas dormir. « Cette parole indique le genre de pénitences qu'il essayait à pratiquer [1].

Voici ce qu'une personne m'a raconté : « J'avais prié le Père de demander au bon Dieu une grâce pour moi ; il était déjà malade, je vais le voir, il me dit d'un air triste : « Qu'est-ce que vous avez donc fait aux environs de Pâques? « car j'avais obtenu la moitié de cette grâce, et vous, vous « avez tout détruit en un instant. — Il faut recommencer, « lui dis-je, renouveler votre demande. — Vous attendrez « bien, dit le Père, que je sois guéri. » S'il me demandait d'être guéri pour commencer, c'était qu'il obtenait ses grâces non seulement par la prière, mais surtout par la mortification ; et pendant sa maladie ; il ne pouvait pas se livrer à ses mortifications.

C'était avant la guerre : Mme X..., femme séparée de son mari, prend la résolution de devenir une sainte. C'était une tête exaltée, elle avait trente ans environ, et habitait près du Prado. Elle se met à passer les nuits en prière et ne veut plus dormir, elle est constamment à la chapelle. Son esprit s'égare complètement par la privation de sommeil ; bref, sa piété se transforme, elle ne veut plus quitter le Père qui ne sait comment se débarrasser d'elle, car elle le suit partout, au confessionnal, à la sacristie, à la chapelle. Enfin, se voyant rebutée, sa passion se tourne en haine, en haine terrible. Elle était toute la journée à la chapelle avec un couteau dans sa poche, disant à qui voulait l'entendre qu'elle se proposait de tuer le Père Chevrier. On était obligé de placer un homme au fond de la chapelle, pour surveiller ses mouvements et prévoir un malheur. Chaque fois qu'elle sortait de la chapelle, on eût dit un démon ; elle montait la garde à la porte, ameutait les

[1] Garcia Moreno disait de même : « Je puis tout vaincre, tout surmonter dans les nécessités de la vie ; mais le sommeil est plus fort que moi. »

passants et racontait toutes sortes d'infamies sur le compte du Père. Un jour, je dis à celui-ci : « Ne faites pas attention à cette femme, elle est folle. — Ah ! plût à Dieu qu'elle fût folle ! » me répondit-il. Pendant un mois ou six semaines que toutes ces scènes se renouvelèrent, sa tranquillité me frappa ; il devait certes souffrir de tout cela, et cependant rien neparaissait dans son extérieur.

Il avait toutes sortes de contrariétés. « Hélas ! me dit-il une fois, il est difficile de contenter certaines personnes, et je comprends bien pourquoi saint Ignace de Loyola ne tenait pas à confesser les femmes ! Moi, je ne sais plus comment faire au confessionnal : je ne puis ni tousser, ni cracher. Si je tousse, certaines personnes disent que c'est pour appeler ; si je crache, d'autres disent que c'est contre elles ; donc que faire quand on est enrhumé ? « C'est un sentiment semblable, rehaussé par une exquise humilité, qu'il exprime en réponse à une lettre de reproches.

Lyon, 15 septembre 1869.

MA BIEN CHÈRE SOEUR,

J'ai lu votre lettre, il ne s'y trouve rien qui me déplaise, vous dites la vérité, je vous en remercie ; tout ce que vous dites est selon l'esprit de Dieu et je vous promets de faire ce que je pourrai pour m'y conformer. Mais croyez bien qu'il n'est pas facile de faire comme l'on voudrait, et que l'on ne peut pas amener les âmes à un parfait détachement tout de suite.

Comme vous le voyez par vous-même, souvent on est condamné et jugé en des choses qui vous font beaucoup souffrir, et que l'on est cependant obligé de supporter par amour de Dieu, par amour pour Notre-Seigneur et pour le bien des âmes.

Je demande bien pardon à tous ceux que je peux scandaliser, et souvent, avant de dire ma messe, je suis poussé à me mettre à genoux au milieu de l'église pour m'humilier devant tout le monde. Je sais bien que certains actes blessent, et ne sont pas compris. Mais que faire ? faut-il ne pas être bon, faut-il se montrer méchant envers ceux que Dieu amène, pour faire

plaisir à quelques cœurs jaloux peut-être, et qui ont toujours à dire contre les autres? Ah! combien il est difficile d'être assez prudent et assez charitable, combien il est difficile d'empêcher les autres de juger et de penser témérairement! et croyez que je le comprends bien, et qu'il n'est pas une action où Notre Seigneur ne me le fasse connaître ; je m'efforce d'incliner du côté de la douceur et de la bonté, je tâche de ramener les gens par ce moyen.

Ainsi, pardonnez-moi, et priez le bon Maître qu'il me pardonne mes péchés bien nombreux. Je suis vraiment heureux d'avoir trouvé une âme généreuse qui comprenne et qui me dise si bien ce que Jésus veut.

Merci, et que Jésus vous bénisse, et toute votre maison.

L'humilité est la mortification de l'esprit, de même que les jeûnes, les macérations et autres pénitences extérieures sont la mortification du corps. Le Père Chevrier était mortifié de toutes façons, mais surtout d'esprit.

On se rappelle les circonstances où il refusa la décoration de la Légion d'honneur, et il n'est pas besoin de dire pour quel motif aucune dignité ecclésiastique ne lui fut jamais conférée ; il eût fallu lui faire violence pour lui imposer un canonicat. Il disait un jour dans son langage parfois d'une bonhomie toute populaire : « Par là, autour du Prado, il y en a qui me croient quelque chose. On se trompe joliment. Moi, quelque chose? Je ne suis qu'un pauvre âne attaché à la roue et marchant dans une ornière, creusée par ses pas et toujours la même, en entraînant le morceau de bois autour duquel tourne le Prado. » Sa mère raconta un jour devant lui le rêve qu'elle avait eu quand elle attendait sa naissance : « Il me sembla, dit-elle, que je portais un chien d'or que je vis ensuite briller dans le ciel. » C'est bien moi, reprit alors le Père, le chien est un mendiant qui quête et trouve comme il peut ; c'est bien là mon existence. » Mme Chevrier pressentait

qu'il y aurait de l'extraordinaire dans son enfant, tandis que le Père, par humilité, ne prenait pour lui que le petit côté du rêve.

Jusque dans l'intérieur de sa propre maison, il s'efforçait de tenir le moins de place possible, de s'effacer, de disparaître. Nous avons noté déjà sa manière douce et silencieuse de fermer les portes, de marcher sans bruit de n'être trahi au passage que très involontairement, par une toux qui ne le quittait guère. Il avait toujours dans le parler un ton modéré ; pas plus que le divin Sauveur, il ne riait aux éclats ; il se contentait de sourire. Une de ses maximes était de ne sortir que par nécessité ou devoir. « Restons chez nous, disait-il à ses jeunes clercs, allons rarement dans le monde, car, lorsque nous paraissons au dehors, notre mauvaise nature nous accompagne, et il arrive fréquemment qu'elle rabaisse aux yeux des hommes la grandeur du caractère sacerdotal. Les bonnes gens nous croient parfaits lorsqu'ils ne nous voient que de loin ; il s'en faut, hélas !... mais ne leur ôtons pas cette illusion ; laissons-la leur, non pour nous, ce serait un mensonge, mais pour eux, afin que notre ministère garde auprès d'eux son autorité entière ; ce sera une charité. »

Il avait horreur de la publicité et il le fit bien voir aux enfants de l'école cléricale. L'un d'eux, par un sentiment qui partait sans doute d'un bon naturel mais qui n'était pas selon l'esprit du Prado, avait cru bon d'envoyer à la *Semaine religieuse* un récit élogieux, et du reste assez bien fait, d'une cérémonie de première communion. Le Père obligea le coupable à se faire connaître et à subir les remontrances les plus sévères, lui montrant combien cette indiscrétion l'avait peiné.

Un autre enfant, nommé Wilhelm, revenant d'Allemagne, son pays, où il avait passé les vacances, était heureux de faire admirer les belles photographies qu'il avait fait tirer de sa propre personne. Le Père les lui

demanda à la sacristie, et sachant que cet excellent enfant était assez fort pour supporter l'épreuve et comprendre la leçon, il lui dit : « Tu te crois beau garçon ? Regarde le cas que je fais de tes prétentions, » et il déchira ou distribua aux témoins de la scène toute cette belle collection.

On peut s'étonner qu'avec de pareils sentiments le Père Chevrier ait laissé faire son portrait. Il faut dire qu'on fut obligé d'user pour cela d'industrie. Pendant les vacances de l'année 1878, il était à Limonest, ses prètres firent monter un photographe ; et quand tout fut prêt, on vint chercher le Père, on l'amena presque de force, il finit par céder aux sollicitations de ses enfants et aux instances pressantes de divers bienfaiteurs qu'on lui remit en mémoire. Ce fut d'abord à condition qu'il serait photographié en groupe, expliquant le *Véritable disciple* à ses prêtres, et le crucifix à la main. On réussit ensuite à obtenir qu'il posât isolé à condition qu'on ne publierait l'épreuve qu'après sa mort. C'est ainsi que nous possédons ce portrait qui a servi de modèle à toutes les images qui le représentent et qui fait si bien ressortir la dignité douce et la bonté pieuse de cette physionomie, si belle encore quoiqu'elle fût déjà, à ce moment, assombrie et pour ainsi dire déprimée par la maladie.

Il faisait tout son possible pour mettre dans le cœur de ses enfants l'amour de cette vertu d'humilité. Il ne laissait échapper aucune occasion de leur faire pratiquer le conseil de l'*Imitation : ama nesciri et pro nihilo reputari*. A un enfant qui avait été plusieurs fois premier en composition, il disait : « Tu devrais faire désormais des fautes exprès dans les compositions par charité pour les derniers ». Quand on avait commis quelque étourderie, il infligeait des pénitences dont le but était surtout d'habituer à l'humilité. Il y a là-bas, au centre de l'Afrique, sur les bords du lac Victoria-

Nyanza, un de ses meilleurs enfants, aujourd'hui évêque, qui doit se rappeler, sans la moindre amertume certainement, une quête faite parmi ses condisciples pour remettre une vitre cassée.

Il trouvait trop ambitieux le nom de « petit séminaire » donné à son école cléricale et reprit un jour un de ses séminaristes qui s'était servi de cette appellation.

Non loin du Prado se trouvait un grand trou, aujourd'hui comblé et couvert de constructions, où l'on jetait les cendres provenant des ateliers voisins et où les pauvres gens venaient, un sac sur le dos et un grappin à la main, fouiller les débris pour y ramasser les grésillons, c'est-à-dire les restes de charbon qui pouvaient encore servir. Le Père aimait cette pauvre cueillette, justement parce qu'elle était un brevet de pauvreté et d'humilité, et souvent il envoya ses latinistes y prendre part.

Le samedi soir avait lieu la proclamation des notes de la semaine. Le Père donnait à chacun de ses enfants les avis qui lui étaient suggérés par la lecture des notes et montrait un grand zèle pour la formation de leurs âmes. Que de fois il leur a commenté le *Honore sibi invicem prævenientes* de saint Paul ! Que de fois il leur a recommandé de ne point se donner des sobriquets les uns aux autres! Pour les habituer à l'humilité, il leur demandait de dire leurs défauts. Un jour, l'un d'eux, qui en examinant sa conscience avait trouvé qu'il valait moins intérieurement que son extérieur ne semblait le faire croire, eut le courage de dire : « Mon Père, je suis souvent hypocrite. » Tout le monde fut édifié de cet aveu qui supposait une âme déjà avancée dans la perfection. Mais combien on le fut davantage lorsqu'on entendit le Père lui-même lui répondre par ces humbles paroles : « Eh bien, mon enfant, c'est là aussi un de mes défauts, à moi ; je suis un hypocrite; on me croit quelque chose, alors qu'en

réalité je ne vaux rien, et j'ai bien peur que le bon Dieu ne me damne. » L'enfant qui donna ainsi au Père l'occasion de faire voir la profondeur de son humilité, est maintenant un vaillant missionnaire dans la Corée.

Ici, il faut citer une dernière fois le Père Jaricot.

L'humilité du Père allait bien souvent jusqu'à le pousser à nous demander pardon pour ses manquements et son insuffisance. Il n'a pas craint de se confesser à moi, et je me souviendrai toujours de la dernière fois qu'il le fit, dix jours avant sa mort ; c'était le jour même de mon départ pour la retraite que je suis venu faire à Tamié, et que j'ai dû interrompre pour aller l'assister au moment suprême, et passer auprès de lui la dernière nuit qu'il vécut sur la terre.

Quelle que fût la grande intimité qui exista entre nous, je n'ai jamais fait avec lui une allusion, même indirecte et lointaine, à sa réputation de sainteté ; je voyais trop bien qu'il souffrait de certaines indiscrétions que l'on commettait en lui adressant des louanges inconsidérées, ou en lui posant des questions délicates. Je puis néanmoins dire qu'il m'a confié ses secrets les plus intimes ; d'autre part, en ami sincère et dévoué, il ne m'a jamais caché la vérité vis-à-vis de mes défauts.

Il ne permettait pas aux prêtres de lui demander sa bénédiction. Quand un prêtre se mettait à genoux devant lui, il en faisait autant (je parle des prêtres qui n'étaient pas de son intimité.) A Rome, un bon vieux Père Capucin, à barbe blanche, vint le voir et, subjugué par son air de sainteté, se mit à ses pieds et lui demanda sa bénédiction. Le Père Chevrier, tout confus, se jette aussi à genoux devant le capucin, en lui disant : « C'est à vous de me bénir. » Pour mettre fin à ce combat, ils se bénirent simultanément l'un l'autre.

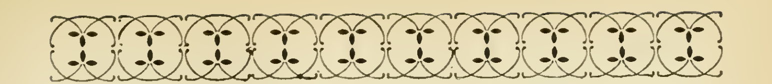
Il lui en a beaucoup coûté pour quêter à la porte de la Charité ; il s'y présenta deux fois pour essayer ; ce n'est qu'à la troisième qu'il finit par oser tendre la main.

Voilà à peu près ce dont j'ai pu me souvenir sur notre bon Père Chevrier. Vous avez sans doute remarqué que j'ai écrit bien des choses que vous saviez déjà, mais en fait de beaux

exemples, les redites ne sont jamais de trop. Il est cependant encore une chose que je ne puis omettre, c'est que j'ai moi-même éprouvé la patience et l'humilité du Père, mais surtout trois ou quatre fois. Il ne m'a jamais répondu que par son humilité et sa douceur, recevant, sans me les rendre, les reproches que je lui faisais, et, en ami fidèle, il m'a toujours défendu auprès de ceux qui m'accusaient.

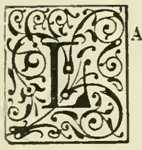
Au milieu de toutes les contradictions et persécutions, le P. Chevrier se contentait d'imiter Jésus poursuivi par la haine des Juifs : « *Ipse autem transiens per medium illorum ibat.* Mais lui, passant au milieu d'eux sans s'arrêter, il s'en allait. »





CHAPITRE XXVIII

Charité du Père Chevrier



La grande humilité du Père Chevrier s'est vue péniblement contrainte de laisser à découvert, plus d'une fois, son immense charité. Mais quand la charité le réclamait, tout cédait, tout disparaissait devant elle. Pour l'amour de Dieu et du prochain, il acceptait le risque de passer pour un bourgeois, ce qui, à ses yeux, était grave; il acceptait même de passer pour un saint, pour un thaumaturge, ce qui lui était plus dur encore.

L'exercice de la charité était le but et le couronnement de toutes ses autres vertus. Il rappelait fréquemment que la charité est le grand commandement du Seigneur (Jean XIII) et la marque des véritables disciples de Jésus-Christ : *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem.* Nous devons nous aimer, disait-il, comme le Seigneur nous a aimés jusqu'à nous faire le serviteur des autres (Luc, XXII) ; jusqu'à laver les pieds de nos frères (Jean, XIII). Ceux qui en ont été témoins n'oublieront jamais avec quelle humilité, quel bonheur, il renouvelait cette touchante cérémonie du lavement des pieds, dans la soirée du jeudi-saint. On devinait

sans peine que son âme se livrait tout entière au conseil du Maître. Je vous ai donné l'exemple pour que vous fassiez comme j'ai fait : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis* (Jean, XIII). Oui, ajoutait-il, nous devons nous aimer jusqu'à porter les infirmités des autres (Math., VI), leurs propres péchés (Jean, I) ; jusqu'à nous donner en nourriture (Jean, VI) ; jusqu'à donner notre vie pour les autres (Jean, XV). Et il terminait par ces admirables maximes : « Il faut devenir du bon pain ; le prêtre est un homme mangé ! — Chrétien pour soi, prêtre pour les autres. »

« Un soir, à minuit, raconte son médecin et ami, M. Levrat, nous revenions tous deux de chez un malade, lorsque nous vîmes s'avancer à notre rencontre un ivrogne auquel il fallait toute la rue. Pour moi, j'ai horreur des ivrognes, et je me disposais à recevoir celui-là de pied ferme, s'il venait à nous insulter. « Ah ! « le pauvre homme ! s'écria alors le Père, il faut l'aider « à se soutenir. — Laissez-le donc tranquille, il n'a « besoin que de cuver son vin, lui dis-je. » Mais l'ivrogne faisant un faux pas venait de perdre l'équilibre, et le Père s'était précipité pour le recevoir dans ses bras. — « Tiens, le Père Chevrier !... bonjour, « Père Chevrier », dit alors distinctement l'ivrogne, le Père le remit sur ses jambes et le dirigea quelques pas pour voir s'il pourrait tout seul continuer sa route. Alors nous reprîmes la nôtre, et je lui dis en riant : « Vous avez de belles connaissances ! voilà des amis « dont je vous fais tous mes compliments. » Et, de son rire discret, il parut égayé lui-même par ma petite plaisanterie. »

Une personne vint un jour à la sacristie lui confier tout ce que disaient sur son compte la malveillance du monde et même quelques prêtres. Cette personne s'attendait à le voir se disculper et traiter ces gens de

calomniateurs. Mais lui, impassible, ne répondit pas un seul mot, et se contenta sans doute de se rappeler dans son cœur le précepte du Maitre : « Qu'il ne faut pas résister au mal qui nous est fait, de peur de manquer à la charité. » (Math., V.)

Il était d'une humeur toujours égale. Au confessionnal, à la sacristie, au parloir, tout le monde se le disputait, se l'arrachait; mais il ne donnait jamais la moindre marque d'impatience ; on devinait seulement qu'il aurait voulu pouvoir se multiplier pour se donner tout entier à chacun.

On ne lira pas sans attendrissement la page suivante dans laquelle une bonne dame exprime ce qu'elle a éprouvé auprès de lui, elle et les siens :

« Lorsque j'eus l'occasion de revoir le Père Chevrier, ma position était malheureuse à tous les points de vue ; je ne me contentais plus de jeter un regard sur cette belle âme, qui m'avait toujours attirée ; je m'enhardis à lui parler, à lui conter mes peines et mes chagrins, afin qu'il priât pour moi et pour mes enfants dont je restais seule chargée. L'ainé avait alors douze ans, et le plus jeune trois, et tous, quelques années plus tard, ne voulaient pas se confesser ailleurs qu'au bon Père Chevrier ; il avait une telle influence sur ces jeunes âmes que, lorsqu'il les avait vues, nous les dominions sans peine durant quelques jours. Bien souvent, le Père, plein de charité, se dérangeait de son confessionnal qu'encombrait une foule de monde, pour venir mettre l'âme d'un enfant de six ans dans la route de la sagesse. Oh ! oui, il savait conquérir les petits comme les grands, aucun sol n'était si aride que sa parole y pût tomber sans germer et porter des fruits. Et nos enfants, en rentrant, apportaient de chez lui la paix et la joie dans notre pauvre intérieur. Aussi, le dimanche notre promenade favorite était celle du Prado : là, je l'avouerai à ma honte, en entrant

dans la chapelle, je saluais bien Notre-Seigneur, mais tout de suite, mon regard cherchait notre Père. O bon Père, du haut du ciel, où vous jouissez de Dieu, nous sentons que vous habitez encore notre cher Prado ; je ne puis y entrer sans penser à vous, et mon esprit se repose encore agréablement sur le bien que vous avez fait si souvent à ma pauvre âme, lorsque mon regard rencontrait le vôtre et lorsque, fatiguée de mes chagrins, je venais avec la pensée de me décharger auprès de vous et sur vous. Il m'est arrivé de vous apercevoir de loin avec votre tête légèrement penchée regardant le tabernacle ; votre expression alors était tellement pleine de foi et d'amour que je retournais chez moi sans vous avoir parlé ; cela m'avait suffi. Je me disais intérieurement : Seigneur Jésus, ce que c'est que de vous aimer ! Voilà une âme que je sais abreuvée de peines, de chagrins, de soucis, et ce n'est que vous qu'elle cherche ; et elle est heureuse : Seigneur, un peu de sa foi, un peu de son amour, et mes peines qui ne sont rien comparées aux siennes, seront supportées plus courageusement ! »

Notre-Seigneur n'a jamais rebuté aucun importun. Le Père Chevrier agissait de même. Il se passait de déjeûner ou retardait ses repas, plutôt que de faire attendre ceux qui voulaient lui demander un conseil, ou bien se réconcilier. Que de fois sa mère impatiente l'envoya chercher au confessionnal en lui rappelant que la soupe se refroidissait ! Il se contentait de répondre avec sa douceur imperturbable : « Bien, ça va bien, remerciez ma mère, et dites-lui que j'irai tout à l'heure. » Puis il reprenait son travail. Il avait du reste pour maxime qu'il ne faut pas écouter les parents quand il s'agit de l'exercice du saint ministère. Sa mère trouvait toujours qu'il en faisait trop ; (quelle mère ne l'excuserait ? Bien rares sont celles qui échappent à cet excès de tendresse et à cette prudence

exagérée pour leur fils). Si la chose eût dépendu d'elle, certes, il ne se fût livré à rien d'excessif dans aucun sens. Mais il aimait à lui faire la réponse de l'Enfant-Jésus à sa sainte Mère et à saint Joseph dans le temple : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne savez-vous pas qu'il faut que je sois aux affaires de mon Père ? » Les parents, disait-il, ne cessent de vous recommander les bons chemins où il n'y a pas de pierres ; ils vous croient toujours tout petits ; ils s'imaginent qu'on va se heurter, tomber, prendre chaud, prendre froid, bref, qu'on va laisser de sa peau à tous les buissons... Et quand cela serait, devrions-nous pour cela nous asseoir sur le bord de la route, et regarder couler l'eau ? Est-il possible de rien faire de sérieux sans se fatiguer ? Est-ce que les bœufs ne fument pas sur les sillons ? Est-ce que le faucheur, le moissonneur comptent les gouttes de leur sueur ? On se fatigue, on abrège sa vie, c'est possible, c'est inévitable quelquefois, mais mourir quelques années plus tôt ou plus tard, n'importe, pourvu qu'on fasse l'œuvre de Dieu ? »

Voici une aventure qu'il se plaisait à raconter :

Un jour, on lui annonce qu'une personne du quartier est dangereusement malade, et on lui annonce cette âme à sauver. Lui qui comprenait si bien le prix d'une âme, se rend aussitôt chez cette malade. Mais à peine était-il entré dans la pièce qui servait d'antichambre, que le mari de la malade survint, un balai à la main, et, le saisissant par le bras : « Un corbeau chez moi ! Que vient-il faire ici ? Qui est-ce qui me l'a amené ? Tu vas voir, oiseau de malheur, jésuite, canaille, vermine ! » Ce disant, il frappait à tour de bras ; chaque épithète qui tombait de sa bouche était appuyée d'un coup de balai. Le bon Père se protégeait de son mieux, mais sans quitter la chambre : « Frappez, si ça vous fait plaisir, mais laissez-moi parler à votre malade. — Non,

non, tu ne pourrais qu'aggraver son état, ne fût-ce que par l'émotion que lui causerait ta présence. Va-t-en, et qu'on ne te revoie pas ici ! » — Le Père dut céder, il partit sans avoir vu la malade. Quinze jours après, il rencontra ce même homme dans la rue, mais bien changé et devenu tout à fait aimable. Ce fut l'homme qui fit les avances, aborda le Père avec beaucoup de politesse, lui serra la main, le remercia avec beaucoup d'effusion. « Ah ! bon Père Chevrier, je vous connaissais bien peu, vous avez guéri ma femme, votre seule visite a suffi pour chasser son mal ! »

Le fait suivant nous est raconté par une dame : « Un jour, je suis éveillée de grand matin par M. X... pour panser son panaris, avant son entrée au magasin, et qu'est-ce que j'aperçois, qu'apercevons-nous tous deux à cette heure matinale ? Le bon Père Chevrier qui passait dans la rue Saint-André ; il pressait tendrement contre lui un pauvre malheureux tout en haillons ; on aurait dit le bon Pasteur serrant avec amour contre son cœur une douce proie. Nous-mêmes nous nous plaisions à contempler ce beau tableau, lorsque, tout à coup, nous remarquons que ce bon Père marche nu-pieds avec ses bas noirs, et que celui qu'il presse contre son sein a des souliers. Je sus, quelques jours après, que cet homme était un misérable recherché par la police, et qui, depuis huit jours, couchait entre quelques pierres dans les lônes qui existaient alors entre le pont de la Guillotière et le pont du Midi. »

Un dernier trait va nous être raconté par le curé de Saint-Jean, près de Chatanay, M. l'abbé Benoît-Grange.

« Un jour que j'allais commander une table de communion, je priai le Père Chevrier de m'accompagner, car il connaissait les marchands et j'étais pressé. Toujours prêt à rendre service, il vint aussitôt ; mais une fois dans la rue, j'observai qu'il avait peine à me suivre et qu'il me retardait beaucoup. « Père Chevrier,

« lui demandai-je, seriez-vous malade ? — Non, pas le « moins du monde. — Il me semble pourtant que vous « marchez moins bien qu'à l'ordinaire; d'où vient « cela ? » Il ne répondit rien, mais en m'arrêtant pour l'attendre et en l'examinant de plus près, je vis qu'il avait des souliers beaucoup trop grands et qui, pis est, des souliers dont la semelle se séparait en deux. Ils lui avaient été donnés par les Dominicains par aumône, après que lui-même avait laissé les siens à quelque pauvre. Il avait beau tirer la jambe, il n'avançait pas. Un moment il s'arrêta pour lier ses souliers avec une corde, afin de réunir le talon à la semelle ; ensuite, il reprit son chemin un plus lestement, mais traînant toujours... Moi, très pressé, j'étais impatienté de ce retard. Enfin, à un tournant de rue, j'aperçois un de mes amis, je l'arrête et lui dis : « Faites-moi donc un plaisir, « achetez une paire de chaussures au Père Chevrier ; « votre charité ne saurait être mieux placée. » Aussitôt dit, aussitôt fait ; nous entrons tous les trois dans un magasin et le Père Chevrier emporta à ses pieds une bonne paire de souliers, regrettant les vieux, mais marchant plus vite ; c'était pour moi le principal. »

Comme son zèle s'étendait à tout le quartier et à toutes les bonnes œuvres, il faisait souvent régulariser des mariages. Souvent aussi, alors, il venait chez les sœurs en disant : « J'aurais besoin d'un châle, il me faudrait bien une robe, n'auriez-vous pas par là une jupe et un tablier disponibles ? » Les bonnes religieuses souriaient ; elles savaient ce que cela voulait dire : Le Père avait dû fournir la toilette de noces de la mariée.

Un jour qu'il était parvenu à conclure un mariage auquel les parties intéressées n'avaient pas l'air de tenir beaucoup. Il voulut que les nouveaux époux prissent leur repas au Prado, et comme ces pauvres gens étaient un peu interloqués d'être à la table d'un prêtre, du Père Chevrier, l'apôtre du quartier, ils

n'osaient presque rien dire. Alors, le Père prend la parole, et, gai et souriant comme toujours, il entonne ce petit refrain très connu :

A Paris, dans un parterre,
Quand une pièce a réussi,
On applaudit, c'est l'ordinaire,
Amis, faisons de même ici !
Et tra la la la la et tra....

Et tout le monde de reprendre en chœur ; la crainte avait fait place à la confiance, à un doux abandon. On pouvait d'ailleurs applaudir : la pièce avait réussi, puisque le mariage était fait.

Il y avait sur la paroisse de Saint-Louis un vieillard dont la vie avait été très édifiante jusqu'à l'âge de quarante ans et que l'abus de la grâce et la présomption avaient entraîné dans l'abandon de ses devoirs religieux, puis finalement dans l'hérésie. Il était devenu un protestant militant et nourrissait une haine satanique contre tout ce qui lui rappelait l'Eglise Catholique.

Le Père s'intéressait à ce pauvre pécheur : il en demandait souvent des nouvelles à ses enfants, qui étaient restés catholiques, et les engageait à persévérer dans la prière, quoique la conversion de leur père lui parût bien difficile. Le vieillard tomba malade et trois médecins assurèrent qu'il serait mort le lendemain. Sa pieuse fille alla prier le Père Chevrier de venir sans tarder pour essayer de sauver cette âme. Le Père accourut et lorsqu'il fut près du malade il lui dit : « Mon frère, vous souffrez beaucoup, nous allons réciter un *Pater* et un *Ave* pour demander un soulagement, vous prierez avec nous. » Puis il se mit à genoux, pria tout haut, il fit baiser son crucifix au malade et se retira. La violence du mal commença à diminuer et peu à peu le vieillard se sentit mieux. Le lendemain, le médecin

qui attendait la nouvelle de sa mort fut bien surpris quand on lui dit que le danger avait disparu.

La famille du malade, ne voyant aucun changement dans son esprit, comprit qu'il y avait là un miracle corporel opéré par le Père Chevrier pour obtenir avec le temps le miracle spirituel tant désiré.

Le Père venait le voir quelquefois : l'hérétique se mettait alors immédiatement à discuter. Le Père répondait avec douceur, avec modestie, l'engageant toujours à ne pas tant raisonner, mais à soumettre son esprit ; et lorsque le pauvre obstiné laissait éclater une colère qu'il ne pouvait plus contenir, le Père l'apaisait par son calme et par son extrême bonté, lui laissait pour adieu quelques paroles pleines de tendresse et se retirait. « Ah ! disait-il, que ne peut-on lui faire réciter un *Ave Maria*, un seul : il serait gagné. » Mais c'était demander l'impossible.

Enfin, trois ans après la guérison obtenue par le Père, le pauvre hérétique s'affaiblissait, de nouveau, mais sans donner aucun signe de conversion ; au contraire, il écrivait contre la Sainte Vierge et parlait très mal du Très Saint-Sacrement, cherchant toujours à arracher la foi des âmes qui l'entouraient.

En 1876, le matin de la fête de la Purification de la Sainte Vierge, le Père s'en allant à Saint-Fons passer la journée, conseilla à la fille du malade de s'approcher de lui aussitôt après la Messe à laquelle elle avait fait la sainte Communion. Elle obéit en tremblant ; elle dit qu'elle venait de prier la Sainte Vierge de lui obtenir la lumière intérieure dont il avait besoin. Ces paroles furent mal reçues ; on en était à regretter la démarche faite lorsque, subitement et peu de minutes après, le vieillard fit demander un prêtre, le bon M. Baroulier, ancien vicaire de la paroisse, et grand pénitencier de la Primatiale qui avait eu plusieurs fois des entretiens avec lui sur la religion. Le malade abjura ses

erreurs et se confessa. Le soir, lorsqu'on apprit cette nouvelle au Père, il fit paraître une très grande joie et dit : « Nous réciterons le *Te Deum*, pour remercier le bon Dieu ; c'est un miracle de premier ordre. » Mandé par le pauvre vieillard qui le reçut avec des transports de joie, le Père se jette dans ses bras tendus vers lui et lui dit avec une expression toute céleste : « Oh ! que je vous embrasse comme un bon frère ! » Des larmes de bonheur coulèrent pendant quelques instants ; puis des prières dites ensemble terminèrent cette heureuse visite qui fit oublier toutes les autres.

Le nouveau converti vécut encore neuf jours pendant lesquels il fit paraître une grande paix et une véritable transformation. Il avait quatre-vingt-deux ans.

Sa fille et ses petits-enfants sont toujours restés persuadés que la sainteté du Père Chevrier, ses prières, ses pénitences, furent la cause principale de cette conversion qui les remplit tous d'une joie inexprimable et d'une reconnaissance sans bornes.

Le Père avait connu à la Cité un pauvre ménage composé de trois personnes où l'on avait grand besoin de ses consolations, à cause de l'humeur fâcheuse du mari. Il continua à l'aller visiter après la fondation du Prado, et chaque fois il apportait la paix dans la maison. A la vue de tant de bonté, le pauvre récalcitrant fut touché jusqu'aux larmes et fit une sainte mort, lui qui ne s'était pas approché des sacrements depuis de nombreuses années.

La fille de ces époux mourut à l'âge de 23 ans après une maladie de sept mois. Pendant les cinq premiers mois, on ne pouvait pas lui parler de la mort. Le Père Chevrier vint la voir, rassura son âme troublée, et la pauvre malade pendant deux mois fut tout à fait contente de mourir.

Il gagna également un vieux pécheur à force de

complaisances et de charité. Pour l'aider à monter les escaliers de sa maison, il lui soulevait patiemment les pieds d'une marche à l'autre jusqu'au premier étage.

Tant de bonté prodiguée au dehors ne diminuait en rien la part due à ses enfants. C'est le privilège de la charité : plus elle donne, plus elle a à donner.

Ceux de la première communion, qui avaient été l'origine de toutes ses œuvres, demeurèrent aussi jusqu'à la fin ses préférés. Il affectait même de les faire passer avant ses latinistes et il voulait que ceux-ci les servissent à table et ne mangeassent qu'après eux. « Je ne vise pas à former en vous de grands savants ni de grands orateurs, leur disait-il ; certes, si les dons sublimes de l'intelligence vous sont donnés par surcroît, nous ne les repousserons point, nous en remercierons humblement et joyeusement l'auteur de tous les biens, et tâcherons de les employer à sa gloire ; mais les hautes sciences ne sont pas notre domaine spécial ; nous avons pour but d'évangéliser les pauvres, *pauperes evangelizantur* ; aussi le titre de bons catéchistes est le premier des titres que j'ambitionne pour vous. » Et afin de bien marquer l'humilité de la mission qu'il s'était donnée, il avait toujours parmi ses enfants quelques faibles d'esprit, quelques idiots qui lui rappelaient de plus près l'incompréhensible anéantissement de Notre-Seigneur et la divine folie de la Croix. Il ne fallait pas que, pour ces pauvres petits, en fait de traitement particulier, on eût autre chose que des attentions et des égards, car alors il était sévère, il était intraitable dans la répression. Un d'entre eux ayant été bafoué dans la cour, le Père saisit le coupable, l'attacha à un arbre et l'y laissa ainsi exposé comme un exemple à ceux qui seraient tentés d'abuser d'une supériorité quelconque sur les faibles.

Il écrivait à une dame du monde :

« Madame et Chère Sœur en Notre-Seigneur,

« Je pensais vous faire un grand honneur en vous invitant à venir peigner mes petits pauvres. Notre-Seigneur a dit que lorsqu'on sert un pauvre, on le sert lui-même. Vous avez refusé à Notre-Seigneur ce petit service qu'il vous demandait et vous vous êtes privée d'une grande grâce. Je l'ai fait à votre place, j'ai été très heureux de remplir ce petit acte de charité, et désormais je ne cèderai pas ma place à un autre, car le bon Maître sait payer bien généreusement les petits services qu'on lui rend. Je lui demande pour vous que vous ayez un peu plus de générosité à son service... »

Il voulait que ses enfants de l'école cléricale fissent de bonne heure l'apprentissage de la charité et du zèle. Quelques-uns restaient au Prado pendant les promenades de la communauté et faisaient le catéchisme aux petits enfants qui venaient à la maison ou qu'ils devaient aller chercher dans les rues. « Nous n'oublierons jamais, nous rapportent deux d'entre eux que le Père avait envoyés dans une maison voisine ensevelir un mort, nous n'oublierons jamais la frayeur que nous eûmes quand tout à coup sortit du gosier du mort que nous étions en train d'habiller une voix rauque comme pour pousser un cri. C'était vraisembablement un reste d'air que nos mouvements avaient fait sortir des poumons »

Avant d'envoyer en vacances ses élèves qui devaient prendre la soutane deux mois après, le Père leur dit : « C'est une grande grâce que vous allez avoir. Il faudrait la mériter pendant ces vacances, en convertissant chacun un pécheur. »

L'acte le plus beau de la charité du Père Chevrier est peut-être celui qui se révèle dans son testament spirituel, lorsqu'il écrit :

« J'offre aux âmes du Purgatoire toutes les prières que l'on fera pour moi après ma mort ; afin que celles qui sont plus capables de glorifier Dieu dans le ciel obtiennent leur délivrance, laissant à la Sainte Vierge le soin de m'accorder, à moi, ce qu'il lui plaira. »

Peut-on imaginer renoncement plus complet ? Le curé d'Ars avait une préoccupation différente (il est vrai que c'était beaucoup moins par crainte du purgatoire que par impatience de s'entendre louer), lorsqu'il disait, avec sa naïveté ordinaire : « Vous verrez qu'après ma mort ils ne songeront pas seulement à prier pour moi, et que ma prétendue sainteté sera cause que je resterai au Purgatoire jusqu'à la fin du monde ! »

Puisque le Père Chevrier s'oubliait lui-même à ce point, il était impossible que Dieu l'oubliât. Dieu ne se laisse jamais vaincre en générosité.

Est-il donc surprenant que ce divin rénumérateur ait songé à glorifier son serviteur dès ce monde ? C'est ce qu'il parait avoir fait, non seulement par les prodiges opérés à sa prière, de son vivant, mais par ceux accomplis après sa mort. On en a cité plusieurs ; en voici deux qui paraissent offrir tous les caractères de l'authenticité :

Ma sœur était bien malade. Je suis venue avec elle pour demander au Père sa guérison. En arrivant au Prado, nous apprenons qu'il est mort. Sòn corps était exposé à la salle d'étude des latinistes. Ma sœur, qui était bien fatiguée d'une maladie grave, resta plus d'une heure à genoux aux pieds du Père, ce qui me surprit grandement. Se relevant enfin, elle me dit qu'elle était guérie. Elle l'était en effet. Depuis un an, elle n'a plus senti aucun mal.

Sœur M...

***

Moi, Henriette Marin, ouvrière en soie, demeurant à Lyon, rue du Commerce, n° 22, âgée de 57 ans, déclare être tombée dangereusement malade le 18 mars 1880 et avoir été traitée

par le docteur Bardonnet, demeurant à Lyon place de la Miséricorde. D'après sa déclaration, j'étais atteinte d'une phtisie pulmonaire ; malgré ses remèdes et ses soins, il ne donnait aucun espoir de guérison. Voyant tout l'art de la médecine inutile, j'ai commencé une neuvaine à N.-D. des Sept-Douleurs, par l'intercession du Père Chevrier; trois personnes se sont jointes à moi pour la faire ; ces personnes sont : Mlle Marguerite Guillermain, Mlle Marie Griffet et Mlle Francine Griffet, demeurant ensemble à Lyon, rue du Commerce n° 22. Nous promettions que si j'obtenais ma guérison, je ferais dire une messe d'actions de grâces dans sa chapelle du Prado, que nous y ferions toutes quatre la sainte communion, et que nous irions le remercier sur son tombeau.

Je déclare et certifie avoir été en voie de guérison parfaite le septième jour de la neuvaine, au grand étonnement du docteur et de toutes les personnes qui étaient près de moi ; depuis, le mieux a toujours été croissant, et d'une telle rapidité que huit jours après la neuvaine, j'ai pu sortir, et deux jours plus tard, commencer à travailler sans aucune fatigue.

J'en loue Dieu et je le remercie infiniment, pour la plus grande gloire de son bon et fidèle serviteur ; ne sachant pas écrire, j'ai fait une croix pour signature.

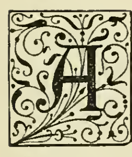
† (Henriette MARIN).
Marguerite GUILLERMAIN.
Marie GRIFFET,
Francine GRIFFET (actuellement religieuse dominicaine à Saint-Etienne, Loire).

Lyon, le 22 avril 1880.

Depuis la mort du Père Chevrier, un grand nombre de personnes déclarent avoir obtenu, par son intercession, des guérisons extraordinaires, des conversions et d'autres grâces spirituelles et temporelles. Plusieurs, en reconnaissance, ont placé des *ex-voto* devant N.-D. des Sept-Douleurs, qu'on n'invoque jamais en vain dans la pauvre chapelle du Prado.

CHAPITRE XXIX

Le Prado après le Père Chevrier



ux funérailles du P. Chevrier, certains d'entre les assistants disaient : « Le fondateur disparait, le Prado a encore pour six mois d'existence, pour un an au plus. » Ils oubliaient que l'œuvre des saints ne meurt pas, parce que c'est l'œuvre même de Dieu.

Seize ans se sont écoulés depuis lors. La fondation a donc subi victorieusement l'épreuve du temps. Il n'est pas sans intérêt de voir comment elle y a résisté.

Les difficultés intérieures et extérieures n'ont pas manqué. Quand le père de famille meurt, les orphelins doivent s'attendre à souffrir. Il s'est présenté des heures pénibles, mais toujours, au moment opportun, le secours nécessaire est arrivé. Les évènements ont justifié les paroles pleines de confiance du P. Chevrier : « Il y a eu sur cette œuvre, depuis son commencement, une attention toute particulière de la Providence ; c'est ce qui m'a convaincu que Dieu l'aimait et la protègerait toujours. »

Quand les ressources manquaient, on priait avec plus de ferveur, selon la recommandation du P. Chevrier,

on s'appliquait à mieux remplir son emploi, à mieux faire son travail habituel;

Un jour le P. Supérieur, cédant à de vives instances, songeait à prendre un petit congé qui lui était utile ; la date en était déjà fixée. La veille, en constatant les besoins urgents de l'œuvre, il se rappela la recommandation du fondateur et se décida à rester au Prado. Or le lendemain il reçut dans le cours de la journée de diverses personnes près de 1.500 francs avec la promesse d'une bourse de séminariste pour une dizaine d'années.

Le même Père, allant voir un malade, se trompe d'étage et entre sans le savoir chez une personne qui avait connu le P. Chevrier. « Je suis contente, s'écrie-t-elle, que vous veniez me voir. J'avais l'intention de faire une bonne œuvre, et je ne savais quelle maison en faire bénéficier. Vous tranchez la difficulté », et elle remit deux mille francs.

Comme on le voit par cet exemple, c'est souvent le souvenir du P. Chevrier qui porte les bienfaiteurs à venir en aide au Prado. Il est des cas où son intervention s'est manifestée visiblement.

Un jour on avait besoin de cinq cents francs. Le Supérieur va prier sur la tombe du Père et lui fixe familièrement la somme qu'il attend de lui pour le lendemain. Bientôt arrive à la maison un prêtre : « Je viens tenir une promesse, dit-il ; pendant une grave maladie que j'ai eue, la pensée du P. Chevrier, mon ancien condisciple du séminaire, s'est présentée avec insistance à mon esprit, et j'ai promis que si je guérissais, ma première visite serait pour son œuvre à laquelle je suis content de faire la petite offrande que voici. » C'était exactement la somme attendue.

Une autre fois les dettes devenaient inquiétantes, les factures s'accumulaient sur la table du P. Econome, et il n'y avait absolument rien en caisse. Le P. Supé-

rieur a recours au moyen précédent ; il va prier sur la tombe du Père, et lui demande avec instances de ne pas oublier ses enfants. Quatre jours après, il reçoit d'un jeune homme de quoi solder les factures arriérées. « Y a-t-il longtemps que vous connaissez l'œuvre, demande-t-il au jeune homme ? — Il y a trois ou quatre jours, répond ce dernier, que j'en ai entendu parler ; dès ce moment, j'ai pris la résolution de vous aider. »

Deux ans après, les dettes courantes étaient encore plus fortes. Il semblait cette fois que la Providence restait sourde à toutes les prières, lorsqu'il plut à un charitable bienfaiteur de s'informer de l'état des finances de la maison. Emu d'une si grande disette, il offre généreusement d'abandonner au Prado une année des bénéfices de son commerce. Pour marquer sa protection sur l'œuvre, la Providence permit que cette année les bénéfices fussent plus abondants que d'ordinaire et équivalents aux dettes à couvrir.

L'affaire la plus importante et aussi la plus difficile était l'organisation de l'œuvre suivant le plan et l'esprit du fondateur. Les épreuves elles-mêmes, les épreuves surtout y ont admirablement servi. Le P. Chevrier avait fondé le Prado « à la sueur de son visage et on peut le dire, à la fatigue de ses bras » comme saint Vincent de Paul l'expliquait de la sienne ; il en avait nettement déterminé le but et l'esprit, laissant à ceux qui viendraient après lui le soin de compléter les détails et de pourvoir aux nécessités des circonstances.

Ses enfants ont accepté vaillamment l'héritage. M. l'abbé Duret, désigné comme supérieur pour trois ans, a vu son mandat renouvelé plusieurs fois, et a porté la responsabilité principale de l'œuvre pendant douze ans. Alors il insista pour que le lourd fardeau passât sur d'autres épaules, et ses confrères réunis pour la première fois sous la présidence du vénéré

cardinal Foulon, portèrent leurs suffrages sur un autre des premiers prêtres de l'œuvre, M. l'abbé Broche, qui avait été choisi par le P. Chevrier comme supérieur de la petite communauté des diacres à Rome. Soutenu par l'estime et la coopération de tous, il continue avec courage et persévérance à travailler à l'affermissement et à la prospérité du Prado.

Le P. Chevrier mourant avait invoqué, dans son testament spirituel, avec l'appui de Dieu, la protection de ses supérieurs : « Achevez, mon Dieu, ce que vous avez commencé en moi ! Que votre œuvre grandisse et se multiplie sous votre divin regard et sous la protection de nos supérieurs ! » Sa prière a été entendue. Dieu lui a sans cesse prêté son appui, et tous les archevêques de Lyon ont protégé spécialement son œuvre après sa mort, comme pendant sa vie. L'histoire du Prado n'est, pour ainsi dire, que le récit de leurs bontés.

Le cardinal de Bonald bénit le berceau de l'œuvre et la soutint à ses débuts, au milieu des difficultés inséparables d'une pareille fondation. Mgr Ginoulhiac estimait beaucoup le P. Chevrier et l'aimait de tout son cœur. A chacune de ses visites, il l'embrassait avec une affection toute joyeuse et toute paternelle, en s'écriant : « Voilà mon bon Père Chevrier ! » Le cardinal Caverot lui acccorda de grandes faveurs, décisives pour l'avenir de son œuvre ; il approuva son règlement des Prêtres du Prado et se montra toujours bon pour lui, à Rome comme à Lyon. De plus, en 1883, il confia à ses enfants le pèlerinage de N.-D. de la Roche, près de Tarare.

Le cardinal Foulon continua ses traditions de paternelle bienveillance. Il reçut de Dieu l'intelligence de l'œuvre, avec la mission de l'organiser plus complètement. Sa ligne de conduite fut à la fois sage, simple et grande. Il commença par examiner. Dès sa première

visite, profondément touché de la pauvreté, du dénûment de la maison, il se dit en lui-même : « L'esprit de Dieu a passé par là », et, dès ce jour, le Prado lui entra dans le cœur. En outre, il interrogea, et il voulut étudier les écrits du fondateur, afin de se rendre compte de sa pensée. L'examen achevé, sa conviction fut entière : « Il y a là une œuvre divine, c'est un fait que je dois respecter. » La conséquence fut qu'il répéta les paroles du cardinal Caverot : « Mon rôle à moi, évêque, n'est pas de contrarier, mais de favoriser l'action de Dieu dans mon diocèse. » Et il la favorisa résolument, et d'une manière bien désintéressée et bien surnaturelle. Un conseil fut donné au supérieur pour l'aider dans ses fonctions et partager sa responsabilité. Les prêtres du Prado purent élire leur supérieur et ses conseillers. L'œuvre eut plus complètement la formation de ses sujets et put les garder pendant les années de philosophie.

Le cardinal Foulon approuva le prospectus de l'Ecole cléricale, rendu plus net et plus précis, dans le sens voulu par le P. Chevrier. Pour témoigner extérieurement son estime à l'œuvre, il lui confia l'école cléricale diocésaine d'Usson (Loire), qui est aujourd'hui en pleine prospérité. Dans les difficultés, il dit constamment à ceux qui dirigeaient le Prado : « Restez fidèles à l'esprit du P. Chevrier; votre force n'est pas dans le nombre, mais dans la fidélité à l'esprit du fondateur. » Son successeur et ami, M[gr] Coullié, à peine arrivé à Lyon, et n'écoutant que l'inspiration de son cœur tout porté vers les pauvres et les petits, a voulu venir donner lui-même la Confirmation aux enfants du Prado, le 2 octobre 1893, quatorzième anniversaire de la mort du Père Chevrier. Le premier des archevêques de Lyon, il a bien voulu accepter l'hospitalité des pauvres, dans ces vieux murs. Après avoir visité en détail toutes les parties de l'œuvre, et

la chambre du P. Chevrier, il a témoigné sa satisfaction. Aux petits garçons, il a dit aimablement : « Vous êtes les premiers enfants que je confirme dans mon nouveau diocèse : vous serez les premiers-nés de mon bataillon, je vous nomme les grenadiers de ma garde. » Dans la visite qu'il fit le 18 mai 1894 à l'occasion du renouvellement des pouvoirs du supérieur, il ordonna aux prêtres du Prado de préparer le procès de canonisation du Père Chevrier, et déclara qu'il sera heureux de travailler à cette cause, comme il l'avait fait à Orléans pour Jeanne d'Arc.

D'autre part, l'autorité publique, appréciant les grands services qu'une pareille institution rend à la société, lui a toujours été favorable et n'a cessé, même dans les temps actuels, de lui témoigner sa sympathie.

Terminons par un tableau rapide de l'état présent du Prado.

L'œuvre de la première Communion continue à instruire chaque année, en deux périodes de six mois, environ 170 enfants : 100 garçons et 70 jeunes filles. On prépare en outre, après leur journée, des jeunes gens obligés de subvenir par leur travail aux nécessités de leurs parents, et qui, par conséquent, ne peuvent rester à la maison. Depuis la fondation, des milliers d'enfants ont bénéficié de l'œuvre, et sont venus y apprendre leurs devoirs de bons chrétiens et de bons citoyens. Les lois scolaires la rendent plus nécessaire et plus opportune que jamais, car, dans les villes surtout, beaucoup d'enfants ne font plus de première communion.

Après le Père Chevrier, on a essayé de garder complètement, dans la maison de Persévérance, quelques-uns des enfants de la première Communion. On les envoyait de là travailler en ville, dans les ateliers et usines. Mais après une expérience de sept à huit ans, on a dû y renoncer, à cause du peu de

résultat pratique, et aussi parce que cela demandait des ressources considérables. On se contente donc maintenant, comme à l'origine, de leur trouver des places, puis de les recevoir le soir, après leur travail, et le dimanche toute la journée.

Le Cercle, qui est comme le couronnement de l'œuvre de Persévérance, compte une centaine de grands jeunes gens ou hommes mariés. Il donne depuis plusieurs années des représentations exclusivement religieuses, qui ont fait accourir tout Lyon. Nous devons signaler plus particulièrement les Mystères si touchants de la Passion et de Noël. C'est un nouveau moyen que le Père Chevrier avait désiré de mettre l'Evangile à la portée du peuple.

On a, en outre, établi plus récemment un secrétariat du peuple, avec un bureau de renseignements et de placement.

De leur côté, les religieuses s'occupent des jeunes filles, après leur première communion. On les place chez des personnes chrétiennes, et il a été fondé une petite société de persévérance pour celles qui peuvent venir le dimanche. On y admet aussi d'autres jeunes personnes qui ont besoin de ce secours pour se maintenir dans le bien.

L'œuvre du patronage des enfants, le jeudi et tous les jours de vacances, est plus florissante que jamais. Il en vient jusqu'à 500 : 200 garçons et 300 filles.

Enfin, comme le raccommodage du linge est une grosse affaire au Prado, où le vieux abonde plus que le neuf, on a établi des ouvroirs, à la maison et en ville. Des dames charitables s'y réunissent afin de travailler pour les pauvres du bon Dieu.

L'Ecole cléricale, sur laquelle repose principalement l'avenir de l'œuvre, compte environ soixante élèves de latin, dix philosophes, dix grands séminaristes, et en plus ceux qui font leur service militaire.

Des religieuses nombreuses et dévouées se consacrent à l'œuvre. Dans les différentes maisons, il se trouve environ trente professes. Le Noviciat, placé à Limonest, compte en outre dix novices ou postulantes.

Enfin, vingt prêtres travaillent aux œuvres diverses du Prado, à Lyon, à Limonest, à N.-D. de la Roche et à Usson.

Le moment est venu de réaliser la pensée du fondateur qui a tracé lui-même le plan d'un nouveau Prado, pauvre, simple, mais solide et disposé pour les besoins des œuvres multiples qui s'y abritent. Déjà la façade de la rue Sébastien-Gryphe a été démolie et se rebâtit, grâce à la générosité d'une famille chrétienne entièrement dévouée à l'œuvre, qui a bien voulu se charger de cette partie de la construction. Espérons que la Providence suscitera d'autres âmes charitables et qu'elle ne fera pas attendre de trop longues années l'achèvement complet de la maison et de la chapelle ; car les murs du vieux Prado ou plutôt ses pauvres briquetages finissent par devenir branlants, les planches se percent, les piliers de bois sur lesquels reposent toute la charpente et la toiture menacent ruine et tout fait craindre que « la pauvre baraque, » suivant l'expression du P. Chevrier ne tienne plus longtemps.

En résumé, il se trouve actuellement dans l'œuvre du Prado de 250 à 300 personnes qui vivent uniquement sur les fonds de la Providence. Il faut, chaque année, pour tout ce monde, des sommes considérables. Point de revenus, aucun fonds constitué, personne ne gagne rien : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, le reste vous sera donné par surcroît. »

Les personnes charitables continuent à être les lieutenants de la Providence. Le souvenir du Père Chevrier et le bien qui se poursuit dans l'œuvre attirent les ressources nécessaires. Les bienfaiteurs de la première

heure sont restés fidèles, suivant le désir exprimé par le fondateur : « Je remercie les bienfaiteurs de l'œuvre qui m'ont aidé à la commencer, à la continuer, et qui, je l'espère, continueront à la protéger après ma mort ; qu'ils soient convaincus qu'en la soutenant ils feront une chose très agréable à Dieu et très utile à son Eglise. » Beaucoup sont morts, il est vrai ; mais leur générosité survit dans leurs enfants. D'autres bienfaiteurs sont venus, et viennent encore.

Les uns, et c'est le grand nombre, sont touchés par ce qu'ils voient, par l'œuvre des premières communions et ils tiennent à fournir du pain à ces pauvres enfants abandonnés ; d'autres comprennent mieux la grandeur et l'importance de l'œuvre sacerdotale qui a déjà donné à l'Eglise plus de quatre-vingts prêtres, et ils se rappellent la parole de saint Vincent de Paul : « Il n'y a rien de grand ici-bas comme de former un prêtre ! » Les pauvres apportent de grand cœur leur modeste offrande ; les riches, plus heureux, donnent largement et sans compter : âmes généreuses qui comprennent la parole de Notre-Seigneur : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. » Plusieurs se plaisent à reconnaître que Dieu récompense magnifiquement leurs aumônes par des grâces spirituelles et même par des avantages temporels. Malgré tout, il y a toujours des heures de dénûment, mais cela est nécessaire pour maintenir dans l'œuvre l'esprit de prière, la confiance en Dieu et l'humilité.

Puisse cette institution si féconde continuer à vivre pour l'honneur de notre époque et le bien de notre pays ! Elle grandira. Son fondateur fut vraiment un précurseur ; il eut l'intelligence des temps nouveaux. Aucun n'a fait autant pour la réconciliation du peuple et de l'Eglise ; aucun n'a fait davantage pour préparer la France à un avenir pénible, mais régénérateur, que l'on peut envisager avec des sentiments divers, mais

qu'il sera difficile d'éviter [1] : un avenir où les prêtres n'attendront plus d'un pouvoir civil jaloux et ombrageux, quelquefois ouvertement ennemi, leur subsistance et la nomination de leurs chefs, et retrouveront dans la pauvreté et l'indépendance, l'efficacité, la vigueur apostolique nécessaire pour remplir une mission reçue non des hommes mais de Dieu : « *Euntes ergo, docete omnes gentes*, allez et enseignez toutes les nations ! » Math., XXVIII, 19.

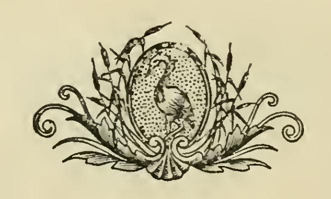
[1] L'auteur de cette biographie exprime ici une pensée toute personnelle qu'il sait parfaitement n'être point partagée de tous.





TABLE DES MATIÈRES

—



Bourg, imprimerie Villefranche. — 398-95.



